
PALLI



LE COMTE
DE VALMONT.

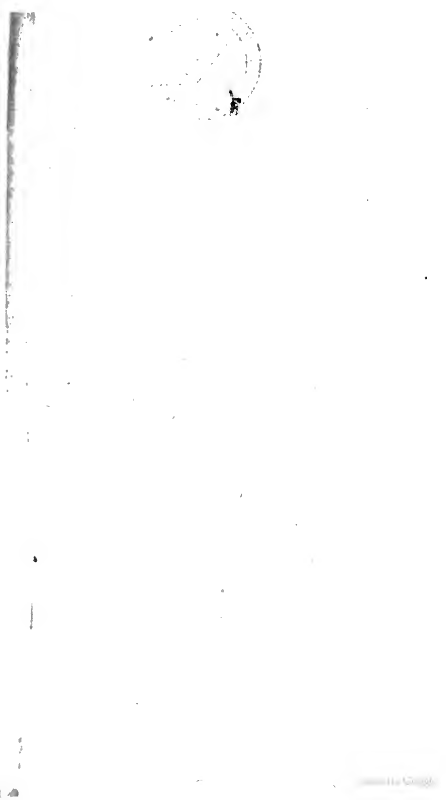
III.

One Almigthy is, from whom
All things proceed, and up to him return,
If not depraved.

Il est un seul Tout-Puissant, de qui toutes choses procèdent, et vers qui elles remontent, si elles ne sont dépravées.

MILTON, *Parad. perdu*, liv. V.

NANCY, IMPRIMERIE D'HÆNER.





Tu mets le désespoir et l'enfer dans mon cœur.

LE COMTE DE VALMONT,

OU

LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.

PAR L'ABBÉ GÉRARD,

NOUVELLE ÉDITION, ORNÉE DE BELLES GRAVURES.

TOME TROISIÈME.

PARIS,
LEDENTU, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 31.

1835.





LE COMTE

DE VALMONT,

OU

LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.

LETTRE XLIII.

Le comte de Valmont à son père.

NON, mon père, ne me parlez plus de religion, de vérité, de vertu; je ne veux plus rien entendre. Mon cœur flétri par la douleur et l'opprobre, se refuse à toutes vos leçons; et, dans l'état où je suis, tout secours me devient inutile. Il n'y a plus rien de sûr, rien de vrai.... Émilie m'a trompé. Émilie! quelle honte! quel oubli d'elle-même! ô noirceur! ô trahison! ô comble d'horreur!.... Oui, Lausane.... Le perfide Lausane triomphe partout de sa conquête, et le ferait-il, si par la sagesse de sa conduite Émilie l'eût toujours forcé à la respecter? Ah! puisqu'il m'enlève mon épouse, l'honneur.... qu'il m'arrache donc la vie, ou qu'il se prépare à me donner la sienne.

A l'égard d'Émile.... Mais, hélas! je voudrais pouvoir douter encore malgré les rapports qu'on m'a faits. Je voudrais, malgré l'évidence, pouvoir conserver d'elle la même idée que vous. Ah! quand je vous ai exposé mes soupçons, vous ne m'avez point écouté; trop prévenu en sa faveur, vous m'avez condamné

sans ménagement : en lisant votre lettre, je me trouvais avili à mes propres yeux. Mes soupçons se vérifient cependant.... Ils se vérifient !..... Peut-être me trompé-je encore. On croit trop aisément, me direz-vous, ce que l'on craint vivement : et où sont en effet ces preuves si constantes, ces justes fondemens de l'accusation la plus odieuse, la plus injuste, si Émilie est toujours ce qu'elle nous a paru, l'âme la plus belle et la plus vertueuse? Quoi, de simples délations pourront flétrir la plus pure vertu !.... O mon père, je crois vous entendre me parler ainsi, et par toutes ces réflexions j'aime tour à tour à me flatter et à me tourmenter moi-même. Il est des instans où, rapprochant toutes les circonstances, toutes les preuves, je crois tout : et alors toutes les passions me dévorent; je ne respire que haine, que vengeance, que fureur : la rage, l'enfer est dans mon cœur. Il en est d'autres où plus tranquille (et je le deviens en m'entretenant avec vous), je m'accuse de trop de précipitation et d'emportement; je me condamne; j'ai honte des transports qui m'agitent, des passions qui m'aveuglent, du délire où je suis; je suspends toute résolution, et je crains autant de faire éclater des soupçons mal fondés que j'appréhende d'être trop facile à les rejeter. Ainsi toujours balancé par des sentimens contraires, je ne sais à quoi m'arrêter.... Ah! du moins, puissé-je être assez sage pour attendre des lumières plus sûres encore! Mais aussi, une fois convaincu...., si Lausane, si Émilie sont coupables, ah, c'est dans leur sang.... Mon père! soyez touché du triste état de votre malheureux fils. N'insultez point à sa douleur : répandez sur des plaies trop vives pour un cœur si sensible ce baume salutaire que vos lettres y ont fait couler jusqu'ici. J'espère que jusqu'à votre réponse j'aurai bien la force de contenir mes craintes et mes transports. Quoi que j'aie pu vous dire dans l'ivresse de ma passion et l'égarement de mon esprit, ne cessez de me

donner des conseils qui me deviennent plus que jamais nécessaires ; et parlez-moi toujours de cette religion dont les caractères sont en effet si frappans, dont le dernier surtout me remplit d'étonnement, et que je commence si vivement à admirer malgré moi, quoique si peu disposé encore à la suivre.

LETTRE XLIV.

Le marquis à son fils.

Mon fils, ô mon fils, que ne suis-je près de toi! que ta situation présente me rend mon exil douloureux et pénible! Cher Valmont! je voudrais si bien être à portée de calmer tes craintes! et rien ne peut suspendre les miennes! Ta lettre me fait trembler. Ce n'est point le dépôt de réserve et de sagesse dans Émilie que je crains ; c'est toi, c'est ta vivacité, ce sont les dispositions où je te vois. Cher ami, crois-en un père, qu'un long usage du monde a instruit, et qu'aucune passion ne transporte ; crois-en un ami tel que moi, et qui, sans risquer de se tromper, se fait garant de la sagesse de ton épouse. Il y a des femmes vertueuses, Valmont, quoi qu'en disent le libertinage et la frivolité ; et la tienne est certainement de ce nombre. Je l'ai toujours suivie dans ses démarches depuis sa plus tendre enfance, dans ses lettres depuis que je suis loin de vous : l'hypocrisie n'a point cette marche constante et uniforme, cette simplicité noble et pure, qui font le caractère d'Émilie ; non, la fausse vertu ne se contrefait point ainsi. Ah! si tu savais toutes les alarmes que ta liaison avec le baron lui a causées dès le temps de mon départ ; toutes les préventions, d'ailleurs si bien fondées, qu'elle a toujours eues contre lui, toute la violence qu'elle s'est faite pour le recevoir et pour t'obéir ; tous les secrets pressentimens dont elle me faisait part, et qui ne se vérifient que trop bien, tout ce

qu'elle mettait de circonspection dans ses discours et dans sa conduite, mon ami! tu la respecterais autant que tu la chéris. Au nom de sa tendresse et de son amour pour toi, au nom de toute la mienne, modère les saillies d'une passion trop ardente, et qui ne voit plus, qui n'entend plus que ce qui sert à multiplier et à grossir les fantômes qu'elle se fait. N'accable point une épouse délicate et sensible par l'idée désolante de tes inquiétudes et de tes soupçons, ménage son état et les momens critiques dont elle est proche. Surtout prends du temps pour te mieux instruire; ne te fie point à des espions, envieux mercenaires, qui s'embarrassent peu des conséquences, pourvu qu'ils te perdent ou qu'ils te fassent payer chèrement leur prétendu service et leur noire trahison.

Lausane peut être coupable de légèreté, de présomption, de forfanterie même, puisque tel est son caractère, mais non pas au point où tu le crois : et, quelque coupable qu'il puisse être, as-tu droit de l'en punir? Est-ce à toi qu'appartient la vengeance? Faut-il te répéter, dans l'ivresse des transports qui t'agitent, ce que j'avais autrefois moins de peine à te faire entendre de sang froid? que la vie d'un autre homme, non plus que la tienne, n'est point à toi; que tu ne la lui as non plus donnée que tu l'as donnée à toi-même; qu'il faut étouffer la voix de l'humanité et le cri de la nature, méconnaître tous les droits de l'Être suprême, et commencer par défier sa justice et son pouvoir, renverser toutes les lois, rompre tous les liens de la société qui nous rassemble et nous protège, fouler aux pieds toute autorité, détruire toute espèce de subordination, et s'arroger des titres qui n'appartiennent qu'à la puissance publique, pour oser se faire l'arbitre et le vengeur d'une offense particulière. Prétendre d'ailleurs en laver l'affront dans le sang de celui qui nous l'a faite, quel horrible préjugé! quel fantôme d'horreur auquel on sacrifie plus en furieux qu'en vrai brave,

tous les biens et l'honneur véritable! Eh! mon ami! le véritable honneur consiste à être à ses propres yeux sans reproche et constamment vertueux; et peut-il y avoir quelque vertu réelle sans la soumission aux lois de Dieu et de son pays? Ah! sois brave, cher Valmont, mais en faveur de ta patrie, comme je me flatte de l'avoir été; et ne méprise point des conseils que quarante ans d'un courage suffisamment éprouvé m'ont acquis le droit de te donner.

Cependant, en voulant te venger de propos indiscrets, que peut-être on n'a pas tenus, si tu péris ô mon fils! je frémis. Dans quel état iras-tu te présenter à ton Créateur, à ton juge, et lui rendre une vie qu'il t'ordonnait de conserver dès qu'il ne te la demandait pas! Quelle catastrophe pour Émilie, pour le fruit de ses entrailles, pour ton père! Si c'est ton semblable qui périt par ta main, tout souillé de son sang, cruel homicide, quels remords tu te prépares! quelle image sanglante va te suivre en tous lieux! quelle autre source d'amertume pour ton épouse, pour tes enfans et pour moi! quel renversement de toute espérance! Succombant sous le crédit d'une famille puissante et en faveur, dépouillé, banni, flétri peut-être, quelle honte réelle pour sauver une honte imaginaire! quelle perte de tous les biens pour un honneur, pour un bien qu'on ne songe point à t'enlever, ou qui cesse d'être un bien digne de si grands sacrifices, s'il n'est fondé que sur l'opinion (1)! Ah! s'il était question de sacrifier à la vertu, à l'état, au bien commun, je te tiendrais un autre langage, et je t'aurais déjà offert mon exil pour exemple et pour leçon.

Mon fils, pèse toutes ces réflexions, si tu es en état de les faire. Tranquillise-moi, je t'en conjure, en me renvoyant au plus tôt l'exprès que je fais partir. Dans peu tu recevras la lettre que tu désires, et que j'ai déjà préparée, sur la suite des caractères de la religion chrétienne. Je n'ai pas la force de l'achever dans cet

instant, et je ne veux d'ailleurs mettre aucun delai à celle-ci. Tu commences à admirer, dis-tu, la religion malgré toi : ne t'expose donc pas à te repentir un jour de l'avoir si indignement violée. En enfreindre les lois les plus sacrées, quelle disposition serait-ce pour la recevoir ! ou quelle source de regrets ne serait-ce pas après l'avoir reçue ! Adieu, mon ami, je vais compter les jours, les momens, et qu'ils seront longs et amers pour moi !

NOTE.

PAGE 6.

(1) *S'il n'est fondé que sur l'opinion.* « Gardez-vous de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, et n'est propre qu'à faire de braves scélérats....... Vit-on un seul appel sur la terre quand elle était couverte de héros ? Les plus vaillans hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers ? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César pour tant d'affronts réciproques ? et le plus grand capitaine de la Grèce fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer du bâton ?. .. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre, n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est point une institution de l'homme civilisé, mais une mode affreuse et barbare, digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se règle sur la mode, et s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre... Rentrez en vous-même, et considérez s'il vous est permis d'attaquer de propos délibéré la vie d'un homme et d'exposer la vôtre pour satisfaire une barbare et dangereuse fantaisie, qui n'a nul fondement raisonnable ; et si le triste souvenir du sang versé dans une pareille occasion peut cesser de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler. Connaissez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire ? et si la base de toutes les vertus est l'humanité, que penserons-nous de l'homme sanguinaire et dépravé qui l'ose attaquer dans la vie de son semblable ? Souvenez-vous que le

citoyen doit sa vie à sa patrie, et n'a pas le droit d'en disposer sans le congé des lois, à plus forte raison contre leur défense. O mon ami! si vous aimez sincèrement la vertu, apprenez à la servir à sa mode, et non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puisse résulter quelque inconvénient: ce mot de *vertu* n'est-il donc pour vous qu'un vain nom? et ne serez-vous vertueux que quand il n'en coûte rien de l'être? Mais quels sont au fond ces inconvéniens? Les murmures des gens oisifs, des méchans, qui cherchent à s'amuser des malheurs d'autrui; voilà vraiment un grand motif pour s'entr'égorger! Quel mépris est donc le plus à craindre, celui des autres en faisant bien, ou le sien propre en faisant mal! Croyez-moi, celui qui s'estime véritablement lui-même est peu sensible à l'injuste mépris d'autrui, et ne craint que d'en être digne, car le bon et l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature des choses, et quand tout le monde approuverait votre prétendue bravoure, elle ne serait pas moins honteuse. Il est faux d'ailleurs qu'à s'abstenir d'un duel par vertu, l'on se fasse mépriser. L'homme droit, dont toute la vie est sans tache, et qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, et n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le faible, à remplir les devoirs les plus dangereux, et à défendre en toute rencontre juste et honnête ce qui lui est cher au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, et qu'il redoute le crime et non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récusent, et dans une conduite si bien liée on juge d'une action sur toutes les autres.... L'honneur d'un homme qui pense noblement n'est point au pouvoir d'autrui; il est en lui-même, et non dans l'opinion du peuple; il ne se défend ni par l'épée ni par le bouclier, mais par une vie intègre et irréprochable, et ce combat vaut bien l'autre en fait de courage. En un mot, l'homme de courage dédaigne le duel, et l'homme de bien l'abhorre.

Je regarde les duels comme le dernier degré de brutalité où les hommes puissent parvenir. »

Rousseau, qui s'exprime ainsi, a certainement raison, et il le prouve bien. Mais, quand il est question de modes et de

préjugés, quelque honteuse que soit leur origine, le commun des hommes raisonne-t-il? Et ici, comme sur tant d'autres objets, n'aurait-on pas droit de s'écrier : *O imitatores servum pecus !*

Si d'ailleurs auprès de bien des gens le langage de la raison est insuffisant, voici une autorité qui pour eux doit être de quelque poids ; c'est celle du comte *de La Noue*, surnommé *Bras-de-Fer*, dont Henri IV fit un si bel éloge en disant *que c'était un grand homme de guerre, et encore un plus grand homme de bien.* « La cause de la fureur des duels, dit ce héros si dignement loué par un si grand roi, gît en nos erreurs et folies, et est un faux honneur. Si la noblesse continue de marcher ainsi égarée tant en paroles qu'en faire, elle ira toujours profanant la vertu et les armes en se consumant. Il serait bon que le roi, les princes, les seigneurs blâmassent en public ceux qui auront ainsi ensanglanté leurs armes, et montrassent qu'ils les abhorrent comme gens qui n'ont d'autre plaisir que de s'exalter par la mort d'autrui.. . C'est aux guerres qu'on doit montrer sa valeur, et hasarder librement sa vie. Les gens d'honneur doivent servir généreusement leur patrie ; et ceux qui exposent leur vie tous les jours pour elle ne doivent pas à son service être chiches des biens de fortune. Pour moi, tant que j'aurai une goutte de sang et un arpent de terre, je l'emploierai pour la défense de l'état auquel Dieu m'a fait naître.... Mais, quant à ceux qui vont précipitant leur valeur dans les querelles personnelles, ils font croire qu'ils ne s'estiment pas de grand prix. » (*Vie du comte de La Noue*)

Le maréchal de Turenne, après sa conversion, reçut de l'électeur palatin une lettre pleine d'insultes et de bravades, et qui aux sanglans reproches sur la dévastation de ses états, que ce prince ne devait toutefois imputer qu'à lui-même, joignait un défi par lequel il demandait à M. de Turenne qu'il lui assignât le temps, le lieu et la manière qu'il voudrait choisir pour un combat singulier. Le maréchal répondit le même jour en ces termes : « Monsieur, je peux assurer V. A. E. que le feu » qui a été mis dans quelques-uns de ses villages l'a été sans » aucun ordre ; et que les soldats qui ont trouvé leurs cama» rades tués d'une assez étrange façon l'ont fait à des heures » qu'on n'a pu l'empêcher. Je ne doute pas que V. A. E. ne » me continue l'honneur de ses bonnes grâces, n'ayant rien » fait qui pût m'en désobliger. » Une réponse si modérée à de

pareilles insultes et à un défi aussi formel fit rougir l'électeur de son emportement. (Voyez la *Collection des Lettres et Mémoires trouvés dans le porte-feuille du maréchal de Turenne*, par M. le comte de Grimoald, ouvrage présenté au roi et agréé par S. M.)

Le comte de Sales, attaqué par un faux brave qu'il avait repris de ses blasphèmes, lui répondit « qu'après avoir osé dé- » fendre la cause de Dieu, il ne devait pas la trahir pour les » fausses maximes d'un honneur mal entendu. »

Il y a plus d'un exemple de cette nature de la part de militaires qui en genre de bravoure avaient fait leurs preuves. Mais ils ne seront jamais imités que par un petit nombre d'âmes fortes, tant que nous ne cesserons pas de mettre de la contradiction entre nos institutions et nos mœurs, et qu'après avoir fait de belles lois contre le duel, nous continuerons à flétrir de la tache du déshonneur celui qui, ayant toujours vécu sans peur et sans reproche, aura cru, d'après sa conscience et les lois, devoir mépriser les propos d'un fat ou d'un étourdi.

LETTRE XLV.

Le même au même.

Tu as été frappé, mon fils, des premiers caractères que je t'ai fait apercevoir dans la religion chrétienne, et surtout de son unité. Joignons-y maintenant sa perpétuité ; et admire plus que jamais comment ce magnifique ouvrage que la main des hommes n'eût pu faire, est continué de siècle en siècle par la même puissance toute divine qui l'a commencé.

Reprenons à la venue de Jésus-Christ, l'ensemble surprenant que cette œuvre admirable nous présente. Ici la suite des faits parle assez d'elle-même, et la religion se trouverait démontrée par elle indépendamment des livres du Nouveau Testament qui continuent pour les premiers temps le récit de ces merveilles. Mais, pour ne te laisser rien à désirer, sur ce qui peut aider et confirmer ta croyance, discutons un moment l'authenticité de ces livres avant de développer les principaux faits qu'ils renferment.

Je pourrais d'abord, cher Valmont, appliquer aux auteurs sacrés toutes les règles de discussion qu'on emploie avec tant de confiance dans les jugemens que l'on porte des auteurs profanes, et te faire observer les différens rapports qu'ont nos livres à ceux dont ils portent les noms, aux temps où ils les ont écrits, aux lieux, aux personnes, aux usages, au gouvernement civil, à l'état de la religion, aux affaires publiques dont ils parlent : car tu n'ignores pas sans doute qu'il est impossible, moralement parlant, qu'un imposteur ne se trouve en défaut sur quelques-unes de ces circonstances.

Mais il ne s'agit pas ici de faire un traité sur la religion ; il ne s'agit pas d'entrer de nouveau dans des détails sur lesquels les chrétiens eux-mêmes ont porté cent fois le flambeau de la plus sévère critique. Pour

terminer plus sûrement et en peu de mots toute contestation, considère cette chaîne de témoins qui, d'âge en âge depuis la naissance du christianisme, déposent en faveur des livres du Nouveau Testament, les attribuent aux apôtres et à leurs premiers disciples, et souvent même emploient dans leurs écrits les faits et les maximes les plus essentiels de ces livres dont ils empruntent jusqu'aux expressions. Si tu prétends pouvoir en nier l'authenticité, ose donc prétendre également que les noms et les écrits de S. Polycarpe, de S. Ignace, disciples des apôtres; que ceux de S. Justin, de S. Clément, de S. Irénée, qui ont été instruits par ces premiers disciples; qu'après eux les noms et les écrits d'Origène, d'Eusèbe, de S. Jérôme, qui ont examiné si scrupuleusement, dans les premiers siècles, cette partie des divines Écritures, sont des noms et des écrits supposés. Ici, comme partout ailleurs, tout se soutient dans la religion; et la tradition la plus ancienne, la moins interrompue, la plus universelle, la plus constante, vient à l'appui de nos livres sacrés et des premiers monumens.

Considère ensuite l'intérêt qu'avaient les premiers chrétiens de tout état et de tout rang, avec tant de préjugés et de passions contraires, de ne pas recevoir sur de simples présomptions ce qui devait servir de fondement à leur foi, ce qui devait être la règle de leur conduite, et ce qui les obligeait à sacrifier ce qu'ils avaient de plus cher et à voler au martyre. Ce n'est pas au reste dans un siècle d'ignorance, mon fils, ce n'est point pour des peuples grossiers et des hommes sans lettres qu'ont été faits les écrits des apôtres : c'est vers le siècle d'Auguste qu'ils ont paru ; c'est à Rome, c'est à la Grèce, c'est à ce qu'il y avait de plus policé et de plus sage qu'ils ont été adressés.

Interroge d'ailleurs, s'il le faut, les ennemis mêmes de la religion, Juifs, païens, hérétiques, tous ceux qui dans les premiers siècles ont attaqué par toutes sortes

de moyens ces vérités contenues dans nos livres, et dis-moi s'ils ont osé nier ou révoquer en doute que la plus grande et la principale partie de ces livres fût des auteurs auxquels nous les attribuons, si du moins Marcion et Manès, les seuls qui aient eu assez d'ignorance et de témérité pour le faire, ont pu, lors même qu'on les a défiés, apporter en preuve contre les écrits des apôtres le plus léger indice de fausseté, et donner un fondement tant soit peu raisonnable à leur opinion.

Dis-moi enfin s'il y a aucun livre dans le monde entier qui ait, autant que nos livres sacrés, excité l'attention de tous les hommes, l'intérêt des partis les plus opposés, les recherches profondes des savans de tous les siècles, sans qu'on ait pu en affaiblir l'autorité.

Dans quel temps en effet ces livres auraient-ils été supposés? Lève, si tu le peux, toutes les contradictions que cette supposition renferme; fixe une époque où elle ait été possible. Ce ne sera pas pendant la vie des apôtres: aurait-on reçu des livres que les apôtres eux-mêmes eussent démentis? Ce ne sera pas aussitôt après leur mort: comment faire passer alors de fausses pièces sous leur nom? comment faire recevoir tant de fausses épîtres à tant d'églises à qui elles n'eussent pas été adressées du vivant des apôtres? comment les faire adopter sans opposition dans un temps où il y avait encore un si grand nombre de leurs disciples et des personnes qui avaient conversé avec eux? Sera-ce donc vers le second siècle? Mais nous voyons dès lors ces livres cités par les auteurs contemporains, révérés comme sacrés, traduits dans plusieurs langues, reçus unanimement, du moins quant aux parties les plus essentielles du Nouveau Testament; lus dans toutes les églises, qui en conservaient, au rapport de Tertullien, les exemplaires, tandis qu'elles rejetaient avec soin toutes les nouvelles productions en leur opposant leur caractère de nouveauté.

Et ne dis pas, mon fils, que ces livres ont pu être altérés par la suite: les mêmes preuves qui nous démon-

trent qu'ils n'ont pas été supposés nous assurent aussi de leur intégrité. Sous les yeux de tant d'hommes dont les intérêts étaient si différens, des écrits si publics, si chers à tous les chrétiens, si discutés par les hérétiques, les Juifs et les païens, pouvaient-ils souffrir la moindre altération sans qu'il s'élevât de toutes les extrémités du monde mille voix pour réclamer, et sans qu'on prît soin de les confronter avec les exemplaires authentiques ? « Marcion prétend, disait Tertullien, que l'Évangile » dont je me sers est corrompu : qui sera notre juge? » Ce seront les anciennes églises, qui ont reçu les Évan- » giles de la main des apôtres : allons les consulter ; et » celui dont l'Évangile se trouvera conforme à ces exem- » plaires ne sera point trompé, puisque la vérité doit » être plus ancienne que le mensonge. »

Si, après d'aussi fortes preuves, il peut encore te rester quelque doute, je t'offre un dernier moyen de conviction. Confronte les variantes, compare les diverses leçons, je dis même de tous les siècles, comme l'ont fait dans le siècle dernier les plus savans critiques ; et vois s'il en résulte au préjudice de nos livres une seule différence essentielle dans tout ce qui a rapport à l'histoire, à la doctrine et aux mœurs.

Il est donc vrai, cher Valmont, aux preuves positives que nous apportons de l'authenticité des livres du Nouveau Testament, on ne peut opposer et l'on n'oppose tous les jours que des doutes que les passions élèvent et fomentent, mais que la raison désavoue. Laisse, mon fils, laisse l'incrédule s'aveugler lui-même, sans vouloir imiter son aveuglement ; et une fois convaincu de l'authenticité de nos livres, assuré que le témoignage qu'ils renferment est parvenu jusqu'à nous dans toute son intégrité, permets que je m'arrête quelques momens à te faire observer combien ce témoignage est digne de foi, combien il est incontestable.

Il l'est sans doute, si ceux qui l'ont rendu ne se sont pas trompés, et si d'ailleurs ils n'ont ni voulu ni pu nous

tromper. Mais, en premier lieu, qu'ils ne se soient pas trompés, c'est ce qui est évident par la nature même de leur déposition, tous ou presque tous sont des témoins oculaires; nous ne rapportons, te disent-ils, que ce que nous avons vu, que ce que nous avons entendu, que ce qui s'est passé constamment au milieu de nous. C'est ce qui l'est encore par la nature des faits qu'ils racontent, puisque ce sont de ces sortes de faits qui, par leur continuité et par leur certitude au jugement de tous les sens, ne sont pas susceptibles d'illusion.

Mais au moins n'ont-ils pas voulu nous tromper? Pour répondre à cette question, examine bien, mon fils, ce projet qu'on leur suppose d'en imposer à l'univers par un assemblage de faits aussi difficiles à inventer, à combiner, à faire cadrer si juste et avec les livres de l'Ancien Testament et avec de certains principaux qu ne dépendaient pas d'eux, qu'ils n'étaient les maîtres ni de faire naître, ni d'empêcher, ni de supprimer, ni d'altérer, et qui dès lors devaient entrer nécessairement et malgré eux dans l'unité du plan qu'on veut bien leur prêter. Un seul homme pour un petit nombre de faits qu'il invente a tant de peine à faire accorder la vérité avec le mensonge : eh! que sera-ce donc lorsqu'il sera question de plusieurs hommes écrivant comme les apôtres en différentes circonstances et à diverses reprises; lorsqu'il s'agira d'un grand nombre de faits compliqués; et surtout lorsqu'il sera question de faits liés à beaucoup d'autres qui ont précédé, qui ont dû suivre et qui n'eussent pu que se trouver en contradiction les uns avec les autres, dès qu'ils n'eussent été liés entre eux que par l'imposture! Non, on n'imagine point, on n'invente point comme les apôtres; et sur des objets aussi étendus dans leurs combinaisons et leurs rapports la fiction ne fut jamais si bien d'accord avec la vérité.

Au reste, mon fils, juge de ce prétendu projet de nous en imposer, conçu par les apôtres après la mort ignominieuse de leur maître; juges-en par l'éducation

simple et grossière qu'ils avaient reçue, et par l'état abject où ils vivaient presque tous avant leur apostolat ; par ce ton d'ingénuité, de candeur, d'intégrité qui brille dans leur personne comme dans leurs écrits, et ne s'y dément jamais ; par ce caractère de droiture qui règne dans leurs mœurs douces et simples, chastes et pures, exempte de tout levain d'intérêt, d'ambition et de révolte ; par toute leur vie, humble, pauvre laborieuse, mortifiée, et telle, en un mot, que leurs plus grands adversaires ont été forcés de la respecter.

Eh ! mon fils, quel motif eût porté les apôtres à vouloir nous tromper, quand bien même ils eussent été de caractère à l'entreprendre ? Les humiliations, les souffrances et la croix de Jésus-Christ avaient-elles donc par elles-mêmes tant d'attraits pour eux ? et pouvaient-ils attendre autre chose de toutes les passions, de tous les intérêts, et de tous les hommes conjurés à la fois contre leur maître et contre ceux qui oseraient encore après sa mort en paraître les disciples ?

Mais enfin supposons-les intéressés à nous tromper, et de caractère à vouloir le faire. L'eussent-ils pu ? Ici, mon fils, combine selon les lois les plus rigoureuses, les plus propres à faire naître la certitude en genre de faits, je dis même l'évidence en genre de preuves et de raisonnement, combine tout à la fois leur nombre, la diversité de leurs caractères, les différentes épreuves par lesquelles ils ont passé, et dis-moi comment le secret eût pu demeurer impénétrable au milieu de douze apôtres, de soixante et douze disciples, d'un si grand nombre de témoins qui publiaient hautement ce qu'ils disaient avoir vu, entendu, touché à tant de reprises et si constamment, et que cependant, soit dans la multiplication des cinq pains pour servir à la nourriture de cinq mille hommes, soit dans la guérison subite d'aveugles de naissance, connus pour tels de la synagogue, soit dans la résurrection de plusieurs morts et celle de Jésus-Christ même, accompagnées de circonstances qui les ont ren-

dues publiques, ni aucun d'entre eux, ni même personne d'entre les Juifs n'eût jamais ni touché, ni vu, ni entendu? Et oserait-on seulement avancer faussement de pareils faits, lorsque c'est au témoignage de tant d'hommes et de presque tout un peuple qu'on en appelle?

Dis-moi ce qui pouvait unir d'une manière si étroite et par des liens si durables des hommes qui n'eussent eu d'autres liens réciproques que la fourberie et le mensonge, et comment le complot n'eût pas été découvert au milieu de tant de caractères différens, toujours prêts à se diviser entre eux par l'effet des intérêts opposés qui changent selon les temps, des passions diverses, d'un mécontentement, d'une jalousie, d'un désir de primer sur tous les autres.

Dis-moi enfin comment ni les promesses ni les menaces, ni les reproches de leur conscience, ni les sentimens de compassion pour ceux qui devenaient les malheureuses victimes de la foi qu'ils leur annonçaient, ni les fatigues et les peines continuelles, ni la crainte des tourmens, ni l'horreur de la mort, n'ont jamais pu modérer leur ardeur, ralentir leur course, leur arracher l'aveu de leur égarement ou varier leur déposition. On souffre, on meurt pour un sentiment que l'on croit vrai; et en genre de croyance l'erreur a ses martyrs comme la vérité; mais est-il dans la nature de courir de contrée en contrée aux peines, aux tourmens, à la mort, et de les soutenir avec une fermeté toujours égale pour attester un fait que l'on sait être faux? Car voilà, cher Valmont, ce qu'il importe surtout de bien considérer, voilà ce qui rend invincible la preuve que nous empruntons de ces premiers martyrs, et ce qui les met hors de toute comparaison avec ceux que partout ailleurs il plaît à l'incrédule de nous opposer: c'est que, bien différens des enthousiastes de toutes les sectes, les martyrs du christianisme naissant sont des martyrs de faits, et non pas d'opinions.

C'en est assez, sans doute, mon fils, pour démontrer la certitude de tout ce que les livres du Nouveau Testament nous enseignent sur la suite de la religion. Mais, je te l'ai dit, et tu seras forcé d'en convenir, je n'aurais pas même eu besoin de nos livres pour te convaincre, et la suite des événemens, leur enchaînement nécessaire entre eux et avec ceux dont nous sommes aujourd'hui les témoins, cette correspondance mutuelle qui est telle, qu'ils se prêtent l'un à l'autre le plus ferme appui ; en un mot, la perpétuité de la religion chrétienne formerait seule en sa faveur la démonstration la plus complète. Reprenons-les, ces événemens si bien enchaînés, si bien liés, et qu'ils parlent d'eux-mêmes.

Déjà les quatre grands empires prédits par Daniel * comme devant amener après eux l'empire éternel du Christ se sont succédés l'un à l'autre, et le dernier a triomphé de ceux qui l'ont précédé. Déjà la prophétie de Jacob touche à son terme, et aux yeux de la nation étonnée le sceptre s'échappe des mains de Juda pour passer dans celles d'un étranger. Le second temple ne subsiste que pour recevoir celui qui doit en faire tout l'ornement **. Les Juifs sont dans l'attente universelle du Messie ; et le bruit de leurs espérances s'est répandu parmi les Gentils ***. L'avénement de ce Messie tant désiré a été différé assez long-temps pour nous rendre sensibles les misères de l'homme abandonné à lui-même. Enfin le Messie paraît : toutes les prophéties s'accomplissent en sa personne ; tous les caractères du Messie se retrouvent en Jésus-Christ.

Comme Verbe, coéternel à son père ; comme Verbe fait chair, naissant d'une vierge, il est le rejeton de Jessé ; il est le fils de David ; il sort de la tribu de Juda ; il naît à Bethléem ; il y reçoit le nom de Jésus, ce beau

* Chap. 2, 7 et 8.

** Prophétie d'Aggée, chap. 2.

*** Voyez Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, pages 373 et suivantes, édition de 1744, in-12.

nom de *sauveur*, qui présageait tout à la fois et la gloire qu'il allait rendre à Dieu par la réparation du péché, et le salut qu'il allait rendre aux hommes. Une étoile brillante l'annonce (1); les bergers l'adorent; et, ce qu'un auteur célèbre entre les auteurs païens nous a garanti (2), ce qui confirme de la manière la plus solennelle, tout le récit des auteurs sacrés, Hérode, instruit de sa naissance, immole à sa jalouse fureur une foule d'innocentes victimes, et par ses inquiétudes et ses craintes rend ainsi malgré lui le témoignage le plus sensible à l'attente des Juifs et à la venue du Messie.

Jésus-Christ se soustrait à sa poursuite. De retour dans sa patrie, à peine le temps où il doit se manifester aux hommes est-il arrivé, que Jean-Baptiste (3), si digne d'admiration par l'austérité de sa vie, par la pureté de ses mœurs, par les effets de son zèle, par la force de ses paroles, et que les plus sages d'entre les Juifs, cherchant partout le Messie, eussent pris sans peine pour le Messie lui-même, se dépouille en sa faveur de sa propre gloire, s'anéantit en sa présence, et le fait reconnaître à ses disciples pour l'agneau de Dieu qui vient effacer les péchés du monde.

Le Sauveur enseigne aux hommes la doctrine la plus pure, et leur propose d'une manière simple les vérités les plus sublimes. Il ouvre à ses disciples sans appareil et sans faste les trésors de la plus haute sagesse; il leur révèle les plus profonds mystères sans en paraître étonné; il développe les idées les plus neuves et la morale la plus parfaite, comme des idées qui lui sont naturelles et qui coulent de source; il nous fait aspirer à une nouvelle béatitude; il rappelle notre âme à son origine et à sa fin, et la fait rentrer dans tous ses droits. Il tempère l'élévation de ses pensées et la hauteur de ses maximes par la naïveté des images qu'il emploie et l'onction secrète qui accompagne ses discours. Tout est grand, tout est aimable dans sa personne: il y réunit

au souverain degré la douceur et l'autorité. Il donne les exemples les plus rares des vertus qu'il commande et de la perfection qu'il conseille; et ce qu'il y a en lui de plus admirable encore, son âme noble sait allier la plus haute élévation avec l'humilité la plus vraie. Son caractère est ferme et généreux; son cœur est tendre et bienfaisant; sa vie est pauvre et frugale; ses manières sont simples et affables; ses mœurs sont irréprochables. Il ne se montre parmi les hommes que pour les éclairer et pour leur faire du bien. Sociable, humain, populaire, mais sans familiarité et sans bassesse, il se met à la portée de tous et s'en fait respecter. Il converse, il se plaît avec les enfans; il accueille et prévient les pécheurs; il ne se rebute point de la grossièreté de ses disciples; il est bon, il est indulgent pour les faibles, et ne fait paraître de la sévérité qu'envers les hypocrites. Il verse des larmes sur la mort de Lazare qu'il aimait tendrement; il s'intéresse de la manière la plus vive à la douleur d'une mère qui vient de perdre son fils; il fait grâce à la femme adultère, et ne lui demande pour toute reconnaissance que de cesser d'être infidèle. Dans l'entretien le plus intéressant il instruit, il convertit la Samaritaine, et annonce un culte nouveau, l'adoration en esprit et en vérité. Il voit avec une sorte de transport couler les pleurs de Madelaine; il se plaît à briser le cœur du publicain. Partout il envisage la gloire de son père : partout il maintient, il assure l'accomplissement des devoirs et l'ordre de la société. Il nous apprend que son royaume n'est pas de ce monde, et rend lui-même à César le tribut qui lui est dû par ses sujets. Son règne est celui de la vérité; et, en lui rendant témoignage devant Pilate, c'est à elle qu'il se sacrifie. Opprimé, calomnié, couvert d'opprobre, moulant dans les supplices, il fait avouer à son juge son innocence, et fait voir sur la terre la vertu malheureuse, persécutée mais toujours également ferme, sans tache et se suffisant à elle-même. Sa passion, sa

mort, sont encore quelque chose de plus grand que sa vie; et le disciple célèbre du plus sage des philosophes, en voulant peindre le juste avec l'héroïsme de la vertu, a peint une vertu plus qu'humaine et le fils de Dieu sans le savoir (4).

Les merveilles les plus éclatantes viennent à l'appui de la sainteté de ses mœurs, ajoutent un nouveau poids à l'excellence de sa doctrine ; et avec elle, avec le concours de tous les siècles qui ont préparé sa venue, de tous les genres de prophéties qui l'ont annoncée, elles démontrent la divinité de sa mission.

En vain m'arrêterais-je ici à disserter froidement sur la nature et la possibilité des miracles (5) ; il est des faits qui, bien avérés, tranchent toute difficulté et parlent bien plus haut que de stériles et vains raisonnemens. Tels sont les faits et les miracles qui ont un rapport direct à Jésus-Christ : faits sensibles et palpables ; faits publics et permanens ; faits réitérés et perpétués partout où l'établissement de la religion chrétienne et la gloire de son auteur l'ont nécessairement exigé, faits et miracles avoués par ceux mêmes qui avaient l'intérêt le plus pressant à les nier (6) ; avoués par les Juifs, qui, au lieu de les démentir, les ont confirmés en les attribuant à je ne sais quelle vertu secrète qui se trouvait dans le saint nom de Dieu, ce nom inconnu et ineffable que Jésus-Christ, disaient-ils, avait découvert, on ne sait comment, dans le sanctuaire ; avoués et reconnus du moins en partie par les païens, Hiéroclès (7), Julien (8), Celse (9), Porphyre (10), et une infinité d'autres qui, moins prévenus, n'ont pu résister à la force des preuves qui les constataient, et de païens sont devenus chrétiens ; avoués et confirmés par les hérésiarques, du temps même des apôtres, les judaïsans, les nicolaïtes, les cérinthiens, les gnostiques, les valentiniens, les basilidiens, etc., qui attaquant tout, confondant tout, disputant sur tout, n'ont jamais contesté aux vrais disciples de Jésus-Christ les miracles qu'ils lui attribuaient,

ni osé taxer d'imposture ceux qu'ils opéraient en son nom, faits merveilleux, évidemment au-dessus des forces de la nature (11), tous bienfaisans, tous utiles aux hommes, ou pour guérir les maux du corps, ou pour dissiper les maladies de l'âme, ses préjugés et ses erreurs : faits et prodiges bien différens par leur authenticité de ceux que l'incrédule ose mettre en parallèle avec eux*, bien différens par leur caractère et leur publicité de ces prestiges et de ces œuvres de ténèbres par lesquels s'accréditent dans les esprits faibles les superstitions, les schismes et tant d'opinions aussi contraires à la vérité que dangereuses pour les mœurs.

Exposons-les donc en peu de mots ces faits et ces miracles dont tout nous garantit la certitude, dont tout confirme la réalité. Maître de la nature, d'un mot Jésus-Christ calme les tempêtes ; il prescrit des lois aux

* Voyez la note (7) sur Hiéroclès.

Nul siècle n'a été plus fécond que le nôtre en parallèles aussi odieux qu'insensés. De ce nombre sont les comparaisons bizarres qu'on a osé faire des miracles de J.-C. avec des tours de force et de prétendus prodiges au-dessus même de ceux qu'on a vus à la Foire ou chez Comus ; avec des sauts, des gambades et des contorsions, où la folie le disputait à l'indécence, et où tout était marqué au coin de la friponnerie et de la superstition ; avec des guérisons souvent ridicules, que rien ne prouvait ou qui ne prouvaient rien, qui étaient presque toujours démenties par des informations plus exactes, et dont la liste ressemblait à celle de ces empiriques qui, sans parler de tous ceux qui ont échappé à l'efficacité de leurs remèdes, ou que leurs remèdes ont tués, mettent sur le compte de leur art toutes les cures qu'a suppléées l'imagination, ou qui ont été faites par la nature. Triste aveuglement des sectaires qui ont donné lieu à de semblables comparaisons, et des incrédules qui n'ont pas eu honte de les faire ! Voyez, au reste, sur cet objet les *Opuscules de chirurgie par Morand, de l'Académie royale des sciences*, 2e partie, chap. 6, qui renferme, d'après la demande de M. Sartine, le *Rapport des opérations faites à Paris par plusieurs personnes que l'on disait faire des miracles en* 1759 *et* 1760.

élémens; il multiplie cinq pains, et en nourrit cinq mille hommes; il ouvre les yeux des aveugles de naissance; il délie la langue des muets; il rend l'ouïe aux sourds; il guérit les malades par sa seule parole; il chasse les démons, et les force de rendre hommage à sa divinité; la nature, la mort, l'enfer obéissent à sa voix. Il ressuscite le fils de la veuve de Naïm dont le peuple accompagnait la pompe funèbre; la fille du chef de la synagogue dont une troupe de Juifs pleurait la perte; Lazare enseveli depuis plusieurs jours. Il annonce sa mort et sa résurrection; il prédit, ce que nous voyons accompli de la manière la plus frappante, la prédication de l'Évangile, l'établissement de l'Église, l'indéfectibilité de sa foi, sa visibilité, sa perpétuité, le châtiment des Juifs et la destruction de Jérusalem. Il est livré à ses ennemis parce qu'il l'a bien voulu. Judas l'a trahi : mais la honte et le désespoir suivent de près son crime : il en reporte aux Juifs le salaire, et le champ acheté de cet argent même pour la sépulture des étrangers est un monument destiné à instruire toute la terre de sa perfidie et de ses remords. Après avoir enduré de la manière la plus héroïque et avec le plus noble courage les opprobres les plus humilians, Jésus-Christ meurt pour la réparation du péché, pour le salut des hommes; et la nature se trouble et se déconcerte quand il expire; par des prodiges qu'attestent des auteurs païens (12), elle reconnaît son maître. Il meurt sur la croix; et, selon la promesse qu'il en a faite à ses apôtres, cette croix devient l'instrument et le signe le plus éclatant de son triomphe.

Peu de jours après sa mort il met le comble aux témoignages de sa puissance et de sa divinité par sa résurrection. Indépendamment des précautions que ses ennemis avaient prises pour empêcher que ses apôtres ne pussent enlever son corps; indépendamment des circonstances publiques dont ce fait a été dès lors revêtu, et d'après lesquelles on eût pu aisément convain-

cre les apôtres d'imposture, s'ils eussent voulu nous tromper, ce fait est confirmé par toutes ses suites, et la force des preuves va toujours en croissant.

Des disciples autrefois si timides publient hautement le triomphe de leur maître ; et dans quel moment? Dans celui où tout paraît désespéré, et où ils n'ont à attendre d'un pareil témoignage que des affronts, des persécutions, des supplices et la mort. Mais encore ces hommes qui vont opérer au nom de Jésus-Christ d'aussi grands prodiges que ceux qu'il a opérés lui-même (13), ces hommes qui vont éclairer le monde, le convertir à la foi, réformer ses mœurs et changer la face de l'univers, que sont-ils? Des hommes sans nom, sans fortune, sans crédit et sans science, des hommes de la lie du peuple, disons-le en un mot (et ne sois point choqué, cher Valmont, de la vérité de l'expression), tels que seraient parmi nous des bateliers de la Loire et de pauvres pêcheurs ; tels sont ceux qui dans toutes les langues vont rendre témoiguage à Jésus crucifié.

Et que d'obstacles s'opposent à leur mission et à l'établissement de l'Évangile ! obstacles pris des vérités mêmes qu'il fallait prêcher, vérités difficiles à croire, plus difficiles encore à pratiquer : obstacles de la part du peuple juif dans ses superstitions et ses préjugés sur la grandeur temporelle du Messie ; obstacle du côté des païens dans leur religion, leurs lois, leur politique, puisque le culte des faux dieux, les aruspices, les augures, les lois, les sacrifices étaient liés étroitement à l'administration des affaires civiles ; dans la vanité des empereurs devenus les dieux de la terre ; dans l'orgueilleuse sagesse des philosophes qui s'en croyaient la lumière ; dans la corruption du monde entier dont le christianisme renversait toutes les idées et attaquait tous les vices : obstacles de la part des apôtres eux-mêmes, que je t'ai fait voir dénués de tous les talens extérieurs et de tout secours humain. Et malgré tant de difficultés, insurmontables à tous nos sages ensem-

ble, quand ils n'entreprendraient que la conversion d'une seule cité, d'un seul hameau, insurmontable pour tout autre que pour un Dieu, le témoignage des apôtres est reçu. Jésus est reconnu par tout l'univers pour le fils du Très-Haut ; la croix triomphe ; les mœurs des premiers fidèles se font admirer de leurs plus grands ennemis (14) ; peuples, philosophes, empereurs, sénateurs, guerriers, tous cèdent, l'univers est chrétien *.

Les oracles se taisent (15); les idoles sont brisées ; Rome, cette capitale du monde, devient une Rome nouvelle, et acquiert pour la gloire de la religion un nouvel empire. Toutes les prophéties sur la conversion des gentils sont accomplies. L'Église prend tous les caractères que son divin chef lui a assignés : posée sur des fondemens que rien ne peut ébranler, victorieuse de tant d'ennemis qui n'ont cessé de la combattre, elle subsiste malgré les efforts continuels de l'hérésie, de la fausse politique et de l'incrédulité : elle subsiste plus qu'aucun empire, et près de dix-huit siècles d'orages et de tempêtes n'ont pu la renverser : chaque jour elle répare ses pertes, chaque jour elle étend ou renouvelle ses conquêtes, et vérifie en elle de la manière la plus sensible les prédictions et les promesses de son divin époux.

* Qu'on oppose à cet établissement du christianisme celui de la loi de Mahomet. Comme on l'a si bien observé, « l'ignorance brute des peuples que Mahomet voulait soumettre à sa » domination bien plus qu'à sa doctrine, une ambition effrénée » soutenue d'un ardent enthousiasme, le glaive plus persuasif » encore que la parole, une morale commode, un paradis sensuel, voilà sans contredit les véritables causes de l'établissement et des progrès du mahométisme. » Les disciples de Jésus-Christ, au contraire, ont fait recevoir sa loi dans les siècles et chez les peuples les plus éclairés, en employant la douceur, la soumission, la patience, et non la force et la contrainte ; en souffrant persécution bien loin de persécuter eux-mêmes ; en prodiguant leurs biens et leur vie au lieu de les arracher aux autres ; en prêchant une morale sainte et sévère, en contrariant l'imagination, les passions et les sens, au lieu de les flatter.

Les Juifs forment de leur côté une preuve également complète et toujours subsistante de la divinité de Jésus-Christ. Dès les premiers temps ils ont vu s'accomplir en eux cette terrible malédiction qu'ils avaient prononcée contre eux-mêmes, lorsqu'au tribunal de Pilate ils avaient osé s'écrier, en maudis ant le Christ : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfans.* Ils ont vu, comme le Christ le leur avait prédit, renverser, détruire de fond en comble, et sans qu'il en restât pierre sur pierre, les murs de Jérusalem, et son temple fameux que Julien s'efforça en vain de rebâtir (16). Ils ont vu s'exécuter en eux avec plus de rigueur et moins de ressources que jamais, les ménaces de leurs prophètes, et ont été dipersés parmi les nations. Depuis plus de dix sept cents ans, toujours au même état où les vengeances du Seigneur et les conseils de sa providence les ont réduits, toujours sans chef, sans patrie, sans temple, sans prêtres, sans sacrifices, errant de peuple en peuple, conservant partout une existence si précaire, et continuée cependant depuis si long-temps sans mélange et sans interruption (17), ils portent dans toutes les parties du monde la preuve manifeste de leur crime, et démontrent la divinité de ce Jésus qu'ils osent blasphémer.

O mon fils ! que la lumière brille enfin pour toi ; que le voile qui t'en dérobait l'éclat se déchire : tombe aux pieds de celui que tu as trop long-temps méconnu, et adore avec moi Jésus-Christ, ce Jésus, devenu le centre unique de l'un et de l'autre Testamens, le point de réunion de toutes les parties de la religion, la liaison essentielle du véritable Israélite et du chrétien fidèle ; ce Jésus qui, attendu ou donné, a été dans tous les temps la consolation et l'espérance des enfans de Dieu, et nous montre ainsi la religion la plus digne de notre admiration par son ancienneté, son unité, sa perpétuité.

Eh, quoi donc ! le Dieu saint aurait-il pu laisser prendre à l'erreur des caractères si parfaitement sem-

blables à la vérité? et ne puis-je pas dire à juste titre, après tant de merveilles, que, si ce que je crois pouvait être une erreur, ce serait Dieu même qui m'aurait trompé? Prends-y garde, Valmont, je n'ai fait que tracer rapidement, qu'ébaucher en quelque sorte une suite d'événemens, qui s'amènent et se supposent les uns les autres, dont chacun en particulier, développé dans toute son étendue, formerait une preuve suffisante et complète, mais qui pris ensemble, sont au-dessus de toute difficulté et de toute objection.

Quelle satisfaction pour le vrai fidèle de repasser ainsi d'un coup d'œil toute la suite de la religion et tous les fondemens de sa foi! au milieu de tous les assauts qu'on livre à sa croyance, quelle consolation pour lui de voir comment et avec quelle évidence des preuves que nous avons sous les yeux, je veux dire, de l'état actuel des Juifs, de l'Église et de la religion, on remonte de siècle en siècle, par une liste de noms connus, par une succession non interrompue de pontifes dans l'Église romaine, aux premiers jours du christianisme; comment encore, par une autre suite de pontifes également constante, on remonte jusqu'à Aaron, jusqu'à Moyse; et de Moyse, par un petit nombre de patriarches, aux premiers jours du monde! O la belle autorité que celle que nous offre la véritable religion, la plus belle, la plus grande qui soit sur la terre, et qu'aucune secte, aucun peuple ne peuvent imiter!

J'ai satisfait à ton empressement, cher Valmont, en te retraçant le troisième caractère de la religion chrétienne : ne tarde pas à satisfaire le mien sur ce qui concerne ta situation actuelle et tes plus secrètes dispositions.

NOTES.

PAGE 18.

(1) *Une étoile brillante l'annonce.* Chalcide, philosophe platonicien, qui florissait au commencement du IVe siècle, dans son commentaire latin sur le *Timée* de Platon, ouvrage très

estimé des savans, parle en ces termes de l'étoile qui parut en Orient :

« Il y a une autre histoire, plus sainte et plus digne de notre » vénération, qui publie l'apparition d'une étoile destinée à » annoncer aux hommes, non des maladies ou quelque mortalité » funeste, mais la venue d'un Dieu, descendu uniquement pour » le salut et pour le bonheur du genre humain. Elle ajoute que » cette étoile ayant été observée par des Chaldéens d'une sa- » gesse distinguée et très-versés dans l'astronomie, sa route » nocturne les conduisit à chercher le Dieu nouvellement né, » et qu'ayant trouvé cet auguste enfant, ils lui avaient rendu » les hommages qui étaient dûs à un si grand Dieu. »

Il est aisé de sentir qu'on allégue ici Chalcide, ainsi que Macrobe, dans la note suivante, non comme faisant preuve par eux-mêmes, puisque ce sont des témoins bien postérieurs à l'événement, comme ayant recueilli les faits dans des sources non suspectes, dès que l'on sait qu'ils n'étaient pas chrétiens, et que d'ailleurs on connaît assez leur discernement et leurs lumières.

MÊME PAGE.

(2) *Et ce qu'un auteur célèbre entre les auteurs païens nous a garanti...... Hérode, instruit, etc.* Macrobe, proconsul d'Afrique, grand chambellan de l'empereur Théodose-le-Jeune, et qui vivait au commencement du Ve siècle, parle ainsi de ce fait intéressant : « Auguste, ayant appris qu'Hérode, roi des » Juifs, avait fait tuer en Syrie un grand nombre d'enfans » mâles âgés de deux ans et au-dessous, et que le propre fils de ce » prince avait été enveloppé dans ce massacre, dit : Il vaudrait » mieux être le pourceau d'Hérode que son fils. » *Saturn. lib. 2, cap. 4, de Jocis Augusti.*) Hérode était Juif, et l'on sait que la religion ne permettait pas l'usage de cet animal. La Syrie est mise dans ce passage pour la Judée. On voit la même désignation dans Tertullien. *Pontio Pilato Syriam tunc ex parte romanâ procuranti.* (Apologet.)

Duplessis-Mornay remarque ; comme une nouvelle preuve de l'apparition de l'étoile miraculeuse, que ce fut en conséquence de cette étoile et des informations qu'Hérode prit des mages, que ce prince cruel et soupçonneux fit tuer tous les enfans qui étaient au-dessous de deux ans, croyant faire périr celui que l'étoile désignait. En sorte que ces deux faits se trouvent liés ensemble et appuyés l'un par l'autre.

MÊME PAGE.

(3) *Jean-Baptiste*, *si digne d'admiration*, *etc.* Josèphe, dans ses *Antiquités judaïques*, *livre* 18, *chapitre* 7, en parlant d'une guerre qu'eut Hérode contre Arétas, roi des Arabes, dans laquelle son armée fut taillée en pièces, rend ce témoignage à Jean-Baptiste, et fait connaître en même temps le commencement du christianisme. « On crut parmi les Juifs » que la défaite de l'armée était une juste punition de Dieu » au sujet de Jean, surnommé Baptiste, que le tétraque Hérode » avait fait mourir, et qui était un saint homme; car il exhor- » tait les juifs à la vertu, surtout à la piété et à la justice, et » à se laver dans les eaux du baptême. Cependant il les aver- » tissait que, pour en rendre l'usage agréable à Dieu, il ne » suffisait pas de s'abstenir de quelque péché particulier, mais » qu'il fallait d'abord purifier son cœur par la justice en puri- » fiant son corps par le baptême. Comme il faisait vers lui un » grand concours de peuple qui prenait ses leçons avec em- » pressement, Hérode, craignant que le crédit de Jean ne fût » une occasion d'émeute, prit le parti de le faire mourir. »

PAGE 20.

(4) *A peint le fils de Dieu sans le savoir.* Ce n'est ici qu'une expression simple et vraie du caractère de J.-C. : mais on ne saurait trop se rappeler ces beaux morceaux sur J.-C. et sur l'Evangile, qui joignent à la plus exacte vérité tout le mérite du style le plus pur et de l'éloquence la plus sublime. «Non, ce n'est point avec tant d'art et d'appareil que l'Évangile s'est étendu par tout l'univers, et que sa beauté ravissante a pénétré les cœurs. Ce divin livre, le seul nécessaire à un chrétien, et le plus utile de tous à quiconque ne le serait pas, n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'âme l'amour de son auteur et la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage; jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie et de simplicité. On n'en quitte point la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant......

» Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe, qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si sage soit l'ouvrage des hommes? se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire

Quelle douceur, quelle pureté dsns ses mœurs ! quelle grâce touchante dans ses instructions ! quelle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses ! quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation ? Quand Platon peint son juste imaginaire couvert de tout l'approbre du crime et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ. La ressemblance est si frappante, que tous les pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper.

» Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de marie ! Quelle distance de l'un à l'autre ! Socrate, mourant sans douleur, sans ignominie, soutient aisément jusqu'au bout son personnage; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate avec tout son esprit fût autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale. D'autres avant lui l'avaient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avait été juste, avant que Socrate eût dit ce que c'est que justice; Léonidas était mort pour son pays avant que Scrate eût fait un devoir d'aimer la patrie ; Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété ; avant qu'il eût loué la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure dont lui seul a donné les leçons et l'exemple ? Du sein du plus furieux fanatisme la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celuit qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.

» Dirons-nous que l'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir? Ce n'est pas ainsi qu'on invente ; et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus Christ. Au fond c'est reculer la difficulté sans la dé

truire ; il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton ni cette morale ; et l'Évangile a des caractères de vérité si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. » (Rousseau.)

MÊME PAGE.

(5) *Sur la nature et la possibilité des miracles, etc.* L'univers entier, chaque partie de l'univers est un prodige ; mais, puisqu'on entend, à proprement parler, par miracle ce qui sort des lois de la nature et en surpasse évidemment les forces, qui peut douter raisonnablement, premièrement que de tels miracles ne soient possibles à celui qui a fait la nature et qui n'a pas épuisé en elle son pouvoir * ? secondement, que, posé le besoin d'une révélation que nous croyons avoir établie sur les preuves les plus sensibles, ces miracles ne puissent être dans l'ordre de la divine sagesse, et avoir été réservés par elle pour rappeler l'homme à son auteur par un genre de prodiges auxquels il n'ait pas été accoutumé ** ? et en dernier lieu, que ces miracles ne puissent être distingués suffisamment et de ceux qui seraient contrefaits ou supposés, et de ceux qui ne paraîtraient des miracles à nos yeux que par notre peu de lumières sur les forces et l'énergie de la nature ? Celle-ci a des lois très-connues sur de certains objets ; des lois simples, constantes, uniformes, qui ont un cours régulier et suivi, qui se rendent sensibles aux hommes les moins éclairés comme aux plus savans, et auxquelles la puissance divine qui les a établies peut seule déroger. En tout temps, en tout pays, la résurrection d'un mort sera certainement un miracle.

* Il peut y avoir des miracles, *dit Hume*, des violations du cours ordinaire de la nature, qui soient telles qu'elles puissent être prouvées par le témoignage humain, (Page 37 de l'*Essai sur les miracles* ?)

« Dieu peut-il faire des miracles, c'est-à-dire, peut il déroger aux lois qu'il a établies? Cette question, sérieusement traitée, serait impie, *dit Rousseau*, si elle n'était absurde. Ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement, que de le punir ; il suffirait de l'enfermer. » *(Lettres de la montagne.)*

« Ce n'est pas le défaut de pouvoir qu'opposent à Dieu ceux qui contestent avec Spinosa la possibilité des miracles. Ils ne se fondent que sur son immutabilité. Comme s'il n'était pas aisé de concevoir que Dieu, sans changer de volonté, peux changer les lois de la nature; le même décret qui est éternel, ayant embrassé tout à la fois et l'établissement et l'interruption de ces lois. » *(L'incrédulité convaincue par les prophéties, par M. l'archevêque de Vienne.)*

** Ce sont les miracles, de l'aveu de Rousseau, qui donnent aux envoyés de Dieu le caractère le plus frappant et par-là même le plus proportionné aux besoins de la multitude ; que les faits saisiront toujours beaucoup plus que tous les raisonnemens.

D'après ce petit nombre de réflexions, ce n'est pas, comme on le voit, ce qu'un fait a de merveilleux qui le rend incroyable dès que l'action de Dieu a pu intervenir : il n'est question alors que de savoir si elle est intervenue en effet. Or, que les hommes puissent aussi-bien nous être garans de la vérité d'un miracle que de celle d'un fait purement naturel, c'est ce qu'a prouvé contre l'auteur des *Pensées philosophiques* celui qui a donné à l'Encyclopédie l'article *Certitude*, dont Diderot a fait lui-même un si grand éloge. Un miracle est un fait qui, par rapport au témoignage des hommes et à celui des sens, ne diffère point de tout autre fait, de quelque nature qu'il puisse être. Nos sens et les hommes ne nous diront pas comment et par quelle manière d'opérer de la Divinité un mort est ressuscité : car c'est ce qui n'est pas à leur portée. Mais, pour nous dire s'il est ressuscité, il leur suffit de pouvoir juger de ces deux choses : s'il était réellement mort, et si maintenant il est en vie. Or, ce sont là deux faits qui sont également soumis à leur examen, et sur lesquels (posé toutes les conditions requises) ils ne peuvent pas plus se tromper ni nous tromper que sur tout autre fait quel qu'il soit. Il y a plus, l'Être suprême qui, dans des circonstances dignes de sa sagesse, peut intervertir l'ordre physique par un acte extraordinaire de sa volonté, ne saurait de même intervertir l'ordre moral selon lequel je suis forcé de m'en rapporter sur les faits, de quelque nature qu'on les suppose, la certitude du témoignage humain, parce qu'il irait alors contre les lois même de sa sagesse qui cessent d'être arbitraires par rapport au monde moral, quoiqu'elles le soient en un sens par rapport au monde physique. D'ailleurs, à moins que de faire des miracles pour chacun de nous, et de les rendre par-là si communs que nous nous accoutumerions bientôt à ne plus les regarder comme des miracles, ou que du moins notre liberté en serait considérablement gênée et contrainte, il faut bien que Dieu me renvoie au témoignage humain pour me certifier ceux qu'il aura voulu faire, ceux qu'il aura faits ; et que, dans tous les cas où il aura exercé par eux son pouvoir, il laisse à ce témoignage toute sa force. Aussi Hume, dans le passage que nous avons cité plus haut, a-t-il bien voulu reconnaître la possibilité des miracles, *susceptibles d'être prouvés par le témoignage humain*.

Peut-être aurons-nous occasion de développer quelque jour, sur l'article des miracles, ce qui n'est ici qu'ébauché, de faire

sentir le peu de solidité des objections de Rousseau, et le peu de justesse de celles de Hume, qui nous a paru bien inférieur à l'auteur d'*Émile* pour la précision et la force du raisonnement. Voyez sur le même article, *le Déisme réfuté*, de Bergier, et un petit ouvrage très-bien fait qui a pour titre, *Lettres écrites de la Plaine en réponse à celles de la Montagne*, à Amsterdam, 1766. Voyez aussi les *Pensées théologiques*, chap. 16, sur les miracles.

MÊME PAGE.

(6) *Faits et miracles avoués par ceux mêmes, etc.* Nulle personne un peu instruite n'ignore le témoignage que Josèphe, Juif de nation, si connu par sa belle Histoire des Antiquités judaïques et par celle de la guerre des Juifs contre les Romains, a rendu à Jésus-Christ.

« En ce temps, dit-il (parlant du temps de Pilate, gouver- » neur de la Judée), parut Jésus qui était un homme sage, si » toutefois on doit se contenter de l'appeler un homme, tant » ses œuvres sont admirables ! Il enseignait ceux qui prenaient » plaisir à être instruits de la vérité, et il fut suivi non seule- » ment de plusieurs Juifs, mais de plusieurs gentils. C'était ce » Christ qui, ayant été accusé par les princes de notre nation » devant Pilate, fut crucifié par son ordre. Ceux qui l'avaient » aimé durant sa vie ne l'abandonnèrent pas après sa mort. Il » leur apparut vivant trois jours après sont trépas, selon que » l'avaient prédit les prophètes qui avaient annoncé beaucoup » d'autres merveilles de sa vie ; et jusqu'à ce jour ses sectateurs » ont continué de subsister sous le nom de chrétiens qu'ils em- » pruntent de lui. Vers ce même temps il arriva encore un » grand trouble dans la Judée, etc. » (*Antiquités judaïques*, livre 18, chap. 4.)

On a voulu s'inscrire en faux contre ce passage si désolant pour l'incrédule, et on a prétendu qu'il avait été ajouté à l'histoire de Josèphe. Mais, premièrement, les plus anciens manuscrits et les plus anciens livres rapportent ce passage tel qu'on vient de le citer : *Eodem tempore fuit Jesus, etc.* Ils le rapportent tous sans exception de la même manière ; le témoignage de ceux qui en ont écrit, comme Eusèbe, S. Jérôme, Sophronius, Rufin, Isidore de Damiette, Sozomène, Cédréous, est unanime en sa faveur. Secondement, comment peut-on supposer qu'un livre aussi estimé et aussi intéressant que celui de Josèphe, un livre que les Chrétiens, les Juifs, les païens (et

parmi ces derniers, les Grecs qui en faisaient leurs délices) avaient sans cesse entre les mains, eût été falsifié dans tous les manuscrits, et dans l'endroit le plus capable d'attirer l'attention, sans que personne l'eût remarqué et en eût prouvé la supposition? Troisièmement, il faudrait supposer aussi, contre toute raison, qu'on a également inséré dans Josèphe deux autres passages qui tiennent nécessairement au texte, et où l'auteur parle de la mort de S. Jean-Baptiste dont il fait l'éloge, et de la personne de Jacques qu'il appelle *le frère de Jésus*. Qui ne voit en effet que, si ces deux textes sont authentiques, comme ils le sont évidemment, celui qui regarde Jésus-Christ ne l'est pas moins, puisqu'il serait absurde de supposer que Josèphe a parlé de S. Jacques et de S. Jean sans parler de Jésus-Christ même, dont l'histoire et le caractère avaient fait incomparablement plus de bruit?

Nous avons déjà rapporté plus haut (note 3), le passage sur S. Jean-Baptiste; voici celui sur S. Jacques.

« Ananus, qui, comme nous venons de le dire, avait été » élevé à la dignité de grand-prêtre, était un esprit audacieux, » féroce, de la secte des saducéens, les plus sévères de tous les » Juifs dans leurs jugemens. Il prit le temps de la mort de » Festus, et où Albinus n'était pas encore arrivé, pour assem- » bler un conseil, devant lequel il fit venir Jacques, frère de » Jésus nommé *Christ*, et quelques autres, les accusa d'avoir » contrevenu à la loi, et les fit condamner à être lapidés. Cette » action déplut infiniment à tous ceux des habitans de Jéru- » salem qui avaient de la piété et un véritable amour pour l'ob- » servation de nos lois. Ils envoyèrent secrètement vers le roi » Agrippa pour le prier de mander à Ananus de n'entreprendre » plus rien de semblable, ce qu'il avait fait ne pouvant s'ex- » cuser. Quelques-uns d'eux allèrent au-devant d'Albinus, qui » était alors parti d'Alexandrie, pour l'informer de ce qui s'était » passé, etc. » (*Antiquités judaïques*, livre 20, chap. 8.)

MÊME PAGE.

(7) *Hiéroclès*, philosophe païen, qui fut président de Bithynie et ensuite gouverneur d'Alexandrie, non content de persécuter les chrétiens, composa un ouvrage intitulé *Philaléthès*, dans lequel, en avouant que Jésus-Christ avait ressuscité des morts, et en reconnaissant l'authenticité de ses miracles, il osa les comparer avec les prétendus miracles, il osa les comparer avec les prétendus miracles d'Apollonius de Tyane; mais son

aveu en faveur de Jésus-Christ subsiste dans toute sa force sans donner aucun poids à la comparaison qu'il a voulu faire. Il ne parle que d'après Philostrate, qui a écrit la vie d'Apollonius ; et le témoignage de celui-ci n'a lui-même aucune autorité : premièrement, parce que, bien loin d'être un témoin oculaire, il n'a écrit que près d'un siècle après la mort de son héros : secondement, parce que les faits qu'il rapporte sont demeurés inconnus pendant tout cet espace de temps qui a précédé le récit qu'il en fait : troisièmement, parce qu'il est le seul qui nous ait conservé la mémoire de ces prodiges ; que les auteurs contemporains, tels qu'Euphrate, si célébré par Pline le jeune, ne disent mot de ces prétendues merveilles, et qu'ils se contentent de nous représenter Apollonius comme un aventurier et un imposteur : quatrièmement, parce qu'il n'a rien fait pour confirmer la vérité de ce qu'il raconte, qu'au contraire il le rend douteux et très-suspect, n'ayant écrit d'ailleurs que dans la vue de faire sa cour à l'impératrice Julie, passionnée pour la magie et pour les romans.

Ce n'est pas sur de pareils fondemens qu'est appuyée l'authenticité des miracles de Jésus-Christ : ils sont rapportés par des témoins oculaires et contemporains, sous les yeux de tout un peuple, son plus cruel ennemi, qui aurait pu les traiter d'inventions absurdes, les rejeter comme les plus grossiers mensonges, et qui au contraire les a reconnus pour vrais : ils sont rapportés par un nombre de témoins plus que suffisans, et sont avoués non seulement par les Juifs, mais par les auteurs païens qui n'ont pu les contredire : ils sont rapportés enfin par des hommes qui ont scellé de leur sang la vérité de leur récit.

On peut faire à peu près les mêmes observations relativement aux autres prodiges qu'on oppose aux miracles de Jésus-Christ, tels que ceux de Vespasien, qui, comme dit Fleury, ne s'élèvent guère au-dessus de l'ordre commun des choses naturelles, et n'ont d'ailleurs aucun caractère de certitude.

MÊME PAGE.

(8) *Julien* fait un aveu formel des miracles de N.-S. lors même qu'il cherche à en éluder la force. « Il n'a rien fait, dit-» il, qui mérite qu'on en parle, à moins qu'on ne compte pour » des grandes actions d'avoir guéri des boiteux et des aveugles, » et d'avoir chassé les démons des possédés dans les bourgs de » Bethsaïde et de Béthanie. » (*Juliani opera*, lib. 6, pag. 191, édit. *Colon.* 1688.)

MÊME PAGE.

(9) *Celse*, philosophe épicurien, florissait vers le milieu du second siècle, sous l'empereur Adrien. Il dit de N.-S. Jésus-Christ, que, « pressé par la pauvreté, il s'était retiré en Égypte, » où il avait puisé dans l'art magique ce pouvoir merveilleux et » cette présomption qui lui avaient fait prendre ensuite dans » la Judée le titre de *dieu.* »

MÊME PAGE.

(10) *Porphyre* n'a laissé échapper en faveur de Jésus-Christ que quelques traits qui semblent prouver que les oracles des païens eux-mêmes, à quelque cause qu'on les rapporte, lui ont été favorables, et que les dieux des gentils ont reconnu en quelque sorte son influence et son pouvoir. (*Porphyr. apud Euseb. Præpar. evang.* lib. 5, cap. 1, et *apud Augustinum, de Civitate Dei*, lib. 19, cap. 22.)

PAGE 21.

(11) *Faits évidemment au-dessus des forces de la nature.* Indépendamment de ce que nous avons dit dans une des notes précédentes, et sans insister sur le miracle de la résurrection d'un mort, répété à plusieurs reprises dans des circonstances toutes différentes, et qu'il n'y a personne d'assez insensé pour croire possible par les seules forces de la nature, combien d'autres prodiges de la part de Jésus-Christ et de ses disciples ne peuvent être expliqués par des secrets purement naturels !

Qu'on exalte tant qu'on le voudra les découvertes faites de nos jours, celles de l'électricité, de la vertu magnétique, du magnétisme animal, auquel les gens sensés ne croient plus, d'un fluide qui circule dans toutes les parties de l'univers ; qu'à force d'expériences et de tâtonnemens on exempte l'application qu'on en fait de tous les inconvéniens qui semblent en résulter ; qu'on leur prête les plus grands avantages, si magnifiquement célébrés par les uns, si hautement contestés par les autres ; qu'on cite même, pour les faire valoir, non pas des vertiges, des spasmes, des convulsions extraordinaires, de vives impressions de douleur ou de plaisir, mais des cures merveilleuses, tout imparfaites, tout incertaines peut-être qu'on serait fondé à les croire, ou relatives du moins à d'autres causes dont on ne parle pas : osera-t-on nier, avec tout cela, que des guérisons d'aveugles nés, que tant d'autres guérisons subites, permanentes, opérées d'un seul mot, opérées sur des personnes

absentes et éloignées, telles que la fille de la Cananéenne, le serviteur du centenier, ne soient de vrais miracles ?

Que dans une machine quelconque, à la faveur d'un vaste globe rempli de gaz ou de fumée, on s'élève dans les airs ; qu'on trouve même le secret de glisser sur les eaux, est-ce là, comme Jésus-Christ, commander aux vents et aux tempêtes? N'est-ce donc qu'à force d'art et d'instrumens qu'il a marché d'un pas ferme sur les ondes agitées, et qu'il y a fait marcher par son seul commandement l'un de ses apôtres? Est-ce avec le secours d'un aérostat qu'il s'est élevé dans les cieux pour ne plus reparaître sur la terre?

Et que gagnera l'incrédule à multiplier par d'insipides raisonnemens et des comparaisons puériles ses délires et ses sophismes ? C'est la chaîne de tous les grands miracles opérés en faveur de la religion qu'il faut rompre ; que dis-je ? c'est la chaîne immense de tous les grands faits qui la prouvent qu'il faut briser ; ce sont ses caractères distinctifs qu'il faut absolument effacer ; c'est, en un mot, son ensemble tout divin qu'il faut anéantir avant de lutter contre elle, et de prétendre lui ravir ses droits si bien acquis à la croyance du genre humain.

PAGE 22.

(12) *La nature se trouble et se déconcerte quand il expire, par des prodiges qu'attestent des auteurs païens, etc.* Tels que Phlégon, qui florissait à Rome vers le milieu du second siècle ; Phallus, auteur grec, qui écrivait les histoires syrisques dans le premier siècle de l'Église, et qui rapporte dans son 3e livre celle des ténèbres qui se répandirent sur la Judée à la mort de Jésus-Christ. Phlégon parle de ces ténèbres comme d'une éclipse de soleil, soit parce qu'il les croyait l'effet d'une éclipse, soit parce que le plus grand nombre avant lui s'était exprimé ainsi sur ce phénomène. Voici ce qu'il en dit : « La quatrième » année de la 202e olympiade (*qui est la même que celle de la* » *mort de N.-S.*), il y eut une éclipse de soleil la plus grande » qu'on ait encore vue. Il se forma à la sixième heure du jour » une nuit si obscure que les étoiles parurent dans le ciel. Il se » fit de plus un grand tremblement de terre, qui renversa plusieurs maisons de la ville de Nicée en Bithynie. » Ce qui met encore ce miracle dans un plus grand jour, de l'aveu même des païens, c'est qu'il est rapporté dans les actes publics et dans les registres de l'empire. Tertullien, dans son Apologétique (chap. 21.), en appelle à ces pièces solennelles, comme à des monu-

mens incontestables, et y renvoie les gentils. *Eum mundi casum relatum in archivis vestris habetis.* Lucien, prêtre et martyr, au rapport de Rufin, disait à ses juges : *Consulite annales vestros, invenietis, Pilati temporibus, dùm pateretur Christus, mediâ die fugatum solem et interruptum diem.* (Histoire ecclésiastique, liv. 9, chap. 6.)

PAGE 23.

(13) *Ces hommes, qui vont opérer au nom de Jésus-Christ d'aussi grands prodiges que ceux qu'il a opérés lui-même.* Suétone (*in Nerone, cap.* 16) appelle les chrétiens une secte de magiciens ou d'enchanteurs; ce qui prouve au moins le caractère merveilleux qu'on était forcé de reconnaître dans les choses qu'on leur voyait faire.

Sur quel fondement tant soit peu solide pourrait-on nier la vérité des miracles de Jésus Christ et de ses disciples, tandis que les Juifs et les païens n'ont de ressources, pour en éluder la notoriété, que de dire qu'ils étaient opérés par la magie ou par la puissance des démons? « Aussi, dit un auteur anglais » (Littelton) après les apôtres et les évangélistes, les témoins » les plus irréprochables de l'évidence triomphante de cette » vérité, sont Celse, Julien et les autres adversaires anciens de » la religion chrétienne, qui, ne pouvant contredire ni nier » l'authenticité de ses miracles, se virent réduits à en imaginer » des causes aussi absurdes et aussi ridicules. » (*Considérations sur la conversion de S. Paul*, page 109)

PAGE 24.

(14) *Les mœurs des premiers fidèles se font admirer de leurs plus grands ennemis.* Pline, dans sa lettre à Trajan, nous a laissé ce beau monument du témoignage que les apostats eux-mêmes rendaient aux mœurs des premiers chrétiens. « On me présenta un mémoire où étaient les noms de plusieurs qui affirment qu'ils ne sont pas chrétiens, et qu'ils ne l'ont jamais été. En effet, ils invoquèrent les dieux avec moi, leur sacrifièrent, et de plus ils donnèrent des malédictions au Christ: à quoi il est, dit-on, impossible d'engager ceux qui sont véritablement chrétiens. D'autres encore, dénoncés, dirent qu'ils étaient chrétiens et le nièrent incontinent, disant qu'ils l'avaient été, mais qu'ils ne l'étaient plus; et ils maudirent aussi le Christ. Du reste ils affirmaient que leur faute ou leur erreur se réduisait aux points suivans : qu'ils s'assemblaient à un jour

marqué, avant le lever du soleil, pour dire ensemble alternativement un cantique à l'honneur du Christ comme à un Dieu; qu'ils s'engageaient par serment non à aucun crime, mais plutôt à ne commettre ni larcin, ni rapine, ni adultère, à garder la foi donnée, à rendre religieusement un dépôt; qu'ensuite ils avaient coutume de se retirer, puis de se rassembler pour faire un repas, où ils ne prenaient que des alimens communs et permis. » (*Epist.* 97, *lib.* 10.)

Le témoignage de Lucien n'est pas d'un moindre poids. Au milieu des traits de satire qu'il lance contre les chrétiens, il lui échappe des traits de vérité qui leur font honneur. « Leur législateur, dit-il, leur persuade qu'ils sont tous frères. Ils se séparent de nous, ils renient les dieux des Grecs; ils adorent leur docteur crucifié, et conforment leur vie à ses lois; ils méprisent les richesses, tout est commun entre eux; et ils sont constans dans leur foi.... Jusqu'à ce jour ils adorent ce grand homme crucifié dans la Palestine. » (Lucianus, *de morte Peregrin.*)

MÊME PAGE.

(15) *Les oracles se taisent.* La cessation des oracles vers le temps de J.-C. et de ses apôtres, du moins successivement et par degrés, et toujours d'une manière très-sensible, est attestée par la plupart des auteurs païens. On a cherché à éluder et à affaiblir tant qu'on a pu la force de ce témoignage, surtout en rejetant ce silence des oracles, dans le temps dont il s'agit, sur d'autres causes que celles que nous lui attribuons. Mais que répondre au défi que les premiers chrétiens faisaient aux païens, en les provoquant à permettre publiquement et devant les tribunaux l'épreuve du pouvoir que le nom de J.-C. leur donnait sur les démons et sur leurs oracles, sous peine à ceux d'entre les fidèles qui ne rempliraient pas leur promesse, de subir le dernier supplice? (Voyez l'*Apologétique de Tertullien.*)

« Que l'on amène, dit Lactance, un homme véritablement possédé du démon; qu'on nous présente le prêtre même d'Appollon de Delphes, ils frémiront l'un et l'autre au seul nom de Dieu : Appollon sortira aussi promptement de son prophète que le démon du corps de ce possédé; et le prophète abandonné du dieu que l'invocation du nom du Très-Haut aura mis en fuite, sera pour jamais réduit au silence. » (*Instruction divine*, livre 4, chap. 27.)

Le même Lactance rapporte qu'un seul chrétien assistant sans être connu à la pompe d'un sacrifice, les auspices n'avaient pu tirer aucune lumière des entrailles des victimes, ni rendre aucune réponse. Sur quoi le prêtre s'étant écrié qu'il y avait dans la foule quelque profane, le peuple animé par ce discours avait excité une espèce de tumulte.

» Venez, disait S. Cyprien, et reconnaissez la vérité de ce que nous vous annonçons; et, puisque vous faites profession d'adorer les dieux, croyez-en au moins ceux que vous jugez dignes de votre culte. » (*Liber contra Demetr.*)

« Les mauvais esprits, dit-il ailleurs, conjurés au nom du vrai Dieu, nous cèdent sans hésiter, s'avouent vaincus, et sont contraints de sortir des corps qu'ils obsèdent.»

« Que celui, dit Saint Athanase, qui voudra l'éprouver, vienne...., il verra comment, au seul nom de Jésus, les démons fuient, les oracles cessent, et la magie avec tous ses enchantement reste confondue. » (*Liber de incarnatione Verbi Dei.*)

Minutius Félix en atteste les païens eux-mêmes. » La plupart d'entre vous n'ignorent pas les aveux que les démons nous ont faits toutes les fois qu'ils ont été forcés par nos exorcismes et nos prières de sortir des possédés... mentiraient-ils pour se deshonorer en votre présence? Croyez-en donc leur propre témoignage; croyez qu'ils disent la vérité lorsqu'ils reconnaissent qu'ils ne sont que des démons. » (*In Octav.*)

» Ce nom seul de *Jésus* dit Arnobe, met en fuite les mauvais esprits, et fait taire les oracles. » (*Advers. gent.*)

PAGE 25.

(16) ***Et son temple fameux que Julien s'efforça en vain de rebâtir.*** L'empereur Julien voulut éterniser sa mémoire en relevant superbement le temple de Jérusalem. « Cette heureuse nouvelle, dit Le Beau (*Histoire du Bas-Empire*, livre 13), se répand en un moment dans les contrées voisines. Les Juifs accoururent de toutes parts avec un empressement incroyable ..; chacun croyait se sanctifier en contribuant à cette pieuse entreprise. Cependant Cyrille, évêque de Jérusalem, mieux instruit que les Juifs du sens de leurs prophéties, se moquait de leurs efforts. Il disait hautement que le temps était venu où l'oracle du Sauveur du monde allait s'accomplir à la lettre; que de ce vaste édifice il ne resterait pas pierre sur pierre.

Il s'accomplit en effet, et c'est ainsi qu'en parle Ammien-

Marcellin, auteur païen qui vivait dans ce même temps : « L'activité de Julien s'étendant même à tout, il forma, pour s'immortaliser par des monumens qui lui survécussent, le dessein de rebâtir à grands frais le temple superbe de Jérusalem, qui, après bien des combats meurtriers livrés pendant le siége qu'en fit Vespasien, fut enfin détruit par Titus : il chargea de cette commision Alypus d'Antioche, qui avait autrefois gouverné la Grande-Bretagne en qualité de vicaire des préfets. Pendant que cet homme, secondé par le gouverneur de la province, pressait extrêmement l'ouvrage, de redoutables globes de feu, qui s'élancèrent sans discontinuer près des fondemens, rendirent ce lieu inaccessible aux travailleurs, dont quelques-uns furent brûlés ; et l'obstination des flammes à répousser tout ce qui approchait força à se désister de l'entreprise. » (*Livre* 23, *chap.* 1.)

Ce miracle, dit encore Le Beau, se passa aux yeux de l'univers ; et la Providence en a perpétué la mémoire par des témoignages authentiques que nul des païens n'a osé démentir. S. Grégoire de Nazianze et S. Jean-Chrysostôme, contemporains de cet événement, en ont développé toutes les circonstances. S. Ambroise, qui vivait dans le même temps, en prend avantage comme d'un fait incontestable, pour détourner le grand Théodose de rétablir un temple de paiens. Mais ce qui doit fermer la bouche à l'incrédulité, c'est l'autorité des ennemis du christianisme. Ammien-Marcellin, qui était alors à la cour, atteste la vérité de ce prodige. Julien lui-même avoue qu'il a voulu rebâtir ce temple ; et, s'il s'abstient de parler des obstacles que le ciel et la terre opposèrent à son dessein, son silence est suppléé par un auteur qui n'est pas d'un moindre poids, parce qu'il n'était pas moins intéressé à cacher la vérité. Un fameux rabbin, qui écrivait dans le siècle suivant, rapporte le fait ; et, ce qui doit être d'une grande considération, il le rapporte d'après les annales de la nation juive. De nos jours, un protestant célèbre (Warburton) a recueilli tous ces témoignages, et il en a fait sentir la force dans un ouvrage solide et lumineux. Son excellente dissertation a été traduite en français, et imprimée à Paris en 1764.

MÊME PAGE.

(17) *Les Juifs.... conservant une existence si précaire*, *et continuée cependant depuis si long-temps*, *etc.* « Dans les révolutions des vastes empires de l'Orient on voit les peuples

les plus fameux se précipiter les uns sur les autres, et menacer tour à tour d'une ruine totale cette triste nation, qui, par un prodige inouï, subsiste aujourd'hui plus nombreuse que jamais au sein de toutes les nations de l'univers. On l'a remarqué cent fois, et l'on ne saurait trop le répéter, les Juifs, vaincus, dispersés et maudits, forment encore sur la terre un peuple immense; et déjà l'on n'y trouve plus depuis des siècles le moindre vestige des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Grecs et des Romains qui les avaient réduits en esclavage. Ils se sont perpétués malgré les affreuses calamités qu'une main vengeresse a répandues sur leurs têtes; et ce qui a fait disparaître leurs vainqueurs du milieu des nations semble être précisément l'époque la plus féconde de leur accroissement. Les vues de Dieu sur ce peuple infortuné se manifesteront dans les derniers temps, et le prélude de leur accomplissement a toujours été regardé comme une des preuves les plus frappantes de la vérité de notre religion. » (Fréron, (*Année littéraire*.)

Voyez, dans le discours d'un pasteur de Berlin que nous avons cité plus haut, un beau morceau sur les Juifs, ce peuple étrange, espèce d'énigme incompréhensible à l'esprit humain, si on ne le considère pas, selon l'expression de M. Ancillon, comme un peuple miraculeux et soumis à une direction particulière de la Providence pour les fins les plus grandes dont on puisse se former l'idée.

LETTRE XLVI.

Le comte de Valmont à son père.

O mon père! mon père! tout est perdu pour moi. Lausane...Émilie...Quelle fureur!...A quelle extrémité me suis-je porté! Lausane est dangereusement blessé; Émilie est mourante...; son enfant vit... Hélas! sous quels auspices il est né! Fils infortuné! la mort lui eût mieux valu que la vie. Et moi, malheureux père! malheureux époux! si Émilie meurt, moi qui en serait la cause, il ne me reste plus qu'à mourir.

LETTRE XLVII.

Le marquis à son fils.

Mon cher fils! ne te laisse point abattre, ne t'abandonne point à un lâche désespoir. Ne te resterait-il donc pas assez de force pour supporter la vie (1), au moins pour ton fils, pour un père qui ne vit que pour toi seul, peut-être encore pour Émilie? Et si elle meurt... quelle plus juste peine le ciel pourrait-il t'imposer dans sa clémence que celle de lui survivre?

Mesdames de Veymur, accompagnées du plus jeune des deux frères, arriveront presque aussitôt que Bazin qui te porte ma lettre. Ils volent en amis généreux à ton secours et à celui d'Émilie. Il ne reste avec moi que le comte, dans le sein duquel je répands ma trop vive douleur. Dans ces momens si difficiles, si pénibles pour moi, il est mon soutien, et Dieu par-dessus tout. O mon fils! il y a une religion, il y a un Dieu juste, arbitre de notre sort; il y a une autre vie que celle-ci pour satisfaire à sa justice. O Dieu souverainement équitable, mais clément et bon, ayez pitié de moi..., ayez pitié de mon fils!

NOTE.

PAGE 42.

(1) *Ne te resterait-il donc pas assez de force pour supporter la vie?* Rousseau a mis, dans la bouche d'un jeune homme à qui la vie est devenue à charge, des sophismes en faveur du suicide, que, malgré tout leur séduisant appareil, il est aisé de détruire. « Plus j'y réfléchis, dit le jeune homme, plus je trouve que la » question se réduit à cette proposition fondamentale : Chercher son bien et fuir son mal en ce qui n'offense point autrui, » c'est le droit de la nature. »

La réponse est facile, *chercher son bien*, oui sans doute, mais *son vrai bien*; fuir son mal, mais *son vrai mal*; et, dans un être tel que l'homme, l'un et l'autre se prennent non du moment, mais d'une toute autre durée.

Chercher son bien, fuir son mal *en ce qui n'offense point autrui*, c'est-à-dire, en ce qui n'offense ni Dieu dans ses droits sur nous, ni les hommes dans les droits de la société, ou ceux d'homme à homme, ce sera *le droit de la nature*. Mais la proposition ainsi énoncée condamne le suicide, bien loin de l'autoriser. C'est ce que développe de la manière la plus sensible la réponse du milord à son ami :

« Pensez-y bien, jeune homme ; que sont dix, vingt, trente » ans pour un être immortel? la peine et le plaisir passent » comme une ombre : la vie s'écoule en un instant ; elle n'est » rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien » seul qu'on a fait demeure ; et c'est par lui qu'elle est quelque » chose. Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, » puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien, et que si » c'est un mal d'avoir vécu, c'est une raison de plus qu'il t'est » permis de mourir, car autant vaudrait dire qu'il t'est permis » de n'être pas homme, qu'il t'est permis de te révolter contre » l'auteur de ton être, et de tromper ta destination .... Toi qui » crois Dieu existant, l'âme immortelle et la liberté de l'homme, » tu ne penses pas sans doute qu'un être intelligent reçoive un » corps et soit placé sur la terre au hasard, seulement pour » vivre, souffrir et mourir? Il y a bien peut-être à la vie humaine un but, une fin, un objet moral? Je te prie de me répondre clairement sur ce point... »

» Ta mort ne fait de mal à personne?... Tu parles des devoirs » du magistrat et du père de famille; et parce qu'ils ne te sont » pas imposés, tu te crois affranchi de tout. Et la société, à qui » tu dois ta conservation, tes talens, tes lumières; la patrie à » qui tu appartiens; les malheureux qui ont besoin de toi, ne » leur dois-tu rien! O l'exact dénombrement que tu fais! » Parmi les devoirs que tu comptes, tu n'oublies que ceux » d'homme et de citoyen. . Et que dis-tu de la défense expresse » des lois? Les lois, les lois, jeune homme! le sage les mé- » prise-t-il? Socrate innocent, par respect pour elles, ne voulut » pas sortir de prison : tu ne balances point à les violer pour » sortir injustement de la vie, et tu demandes : Quel mal fais- » je?... Il te sied bien d'oser parler de mourir tandis que tu » dois l'usage de ta vie à tes semblables! Apprends qu'une » mort telle que tu la médites est honteuse et furtive. C'est un » vol fait au genre humain. Avant que de le quitter rends-lui ce » qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien; je suis inutile » au monde. Philosophe d'un jour! ignores-tu que tu ne sau- » rais faire un pas sur la terre sans y trouver quelque devoir à » remplir, et que tout homme est utile à l'humanité par cela » seul qu'il existe?... Insensé! j'ai pitié de tes erreurs. S'il te » reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens, » que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras » tenté d'en sortir, dis en toi-même : *Que je fasse encore une* » *bonne action avant que de mourir*... Si cette considération » te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après- » demain, toute ta vie. »

Voilà ce que la raison toute seule pouvait dire. Mais à qui croit la religion chrétienne faut-il tant de raisonnemens? Peut-on être bien convaincu de la réalité de ses menaces comme de ses promesses, et vouloir, pour se délivrer d'une vie mêlée de plaisirs et de peines, s'ouvrir à l'instant et à coup sûr une éternité des plus affreux supplices? Avouons-le à la honte de l'incrédulité, c'est l'affaiblissement de la religion parmi nous qui de nos jours a rendu si commun le suicide.

LETTRE XLVIII.

Le comte de Valmont au marquis.

Émilie est toujours dans le même état. Lausane est mort. Sa famille instruite de ce que l'on avait tenu secret jusqu'alors, concerte les mesures qu'elle doit prendre pour me perdre sans se compromettre *. Je suis caché dans la maison de mesdames de Veymur, qui sont sous des noms empruntés. M. de Veymur ne me quitte pas un seul moment ; et sa présence, ainsi que votre dernière lettre, me soutient contre moi-même. Sa femme est sans cesse au chevet du lit de sa chère Émilie, à qui sa vue semble apporter un faible soulagement. Dans les momens où cette chère épouse a l'esprit plus libre, la piété fait toute sa force. Quelle piété, grand Dieu ! quels tableaux j'ai vus ! et dans leur contraste quels argumens en faveur de la religion! Encore deux jours, et je vous instruirai de tout. Mais l'état d'Émilie, je vous l'avoue, m'inquiète et m'agite trop pour me laisser la force de vous en dire davantage. Que n'ai-je suivi vos sages conseils, ô Dieu ! que ne les ai-je suivis !

LETTRE XLIX.

Le même au même.

Émilie était hier à l'extrémité. Depuis long-temps elle sentait son état, malgré la piété barbare, disait-elle à ses femmes, qui nous portait à le lui cacher. Elle désirait dès les premiers jours de sa maladie, de

* Selon les lois, de deux hommes qui se sont battus en duel, on ne peut faire le procès à l'un sans flétrir la mémoire de l'autre, sans déterrer même son cadavre, s'il est enseveli ; et sans le condamner à être traîné sur la claie.

recevoir les derniers sacremens; elle les a reçus enfin, et ils ont produit sur elle un effet tout contraire à celui que j'en appréhendais. Ils l'ont rendue plus calme; ils l'ont en quelque sorte rappelée à la vie, et un rayon d'espérance luit encore pour moi. Son fils, qu'elle a redemandé avec les plus vives instances, est sous ses yeux; et plût au ciel qu'il n'y eût pas plus à craindre pour sa mère que pour lui! Ma situation étant aujourd'hui plus tranquille, j'en profite pour vous raconter plus au long mes égaremens et mes malheurs.

Vous aviez pressenti les excès auxquels mon caractère impétueux, mes passions vives et ardentes pouvaient me porter; je n'ai que trop justifié toutes vos craintes.

Des amis indiscrets me rapportaient sans cesse des propos ou des démarches de Lausane qui enflammaient ma jalousie, et réalisaient à mes yeux les chimères que je m'étais formées. Des émissaires que j'avais placés en tous lieux sur ces pas empoisonnaient encore ses discours légers, aggravaient chaque jour mes soupçons. Il se faisait un jeu de ma crédulité; et, voulant la faire servir à d'affreux projets que lui-même m'a dévoilés, croyant d'ailleurs qu'avec le crédit et l'autorité dont il jouissait, je n'oserais jamais faire avec lui d'une prétendue galanterie une affaire sérieuse, il mit enfin par la plus abominable invention le comble à ses noirceurs. Il montra à ceux dont j'avais fait mes confidens un portrait d'Émilie accompagné d'une lettre qui paraissait écrite de sa main, et dans laquelle, après un préambule assez naturel sur les soins qu'elle avait toujours apportés à déguiser à mes yeux son attachement pour lui, elle lui recommandait de nouveau de s'observer devant moi avec plus d'attention, et lui envoyait un gage de sa tendresse tel qu'il le désirait.

De tous mes amis, celui dont je me défiais le moins fut mis en œuvre, par le baron, pour me faire donner plus sûrement dans le piége qu'il me tendait. Sur son

récit je n'eus pas de peine à croire Émilie coupable. Cependant je me possédai assez pour exiger de cet ami perfide qu'il me fît voir au moins la lettre qui était le plus sûr garant de l'infidélité d'Émilie. Il me promit d'employer tous ses soins pour la dérober à Lausane, et dès le lendemain il me la remit. Jugez de ma fureur lorsque je crus y reconnaître l'écriture d'une épouse qui semblait me manquer et se manquer à elle-même si indignement. N'écoutant plus dans ces instans que la passion qui me transportait, je courus à son appartement. « Malheureuse, lui dis-je en l'abordant, » laisse tomber le masque de ta fausse vertu, et sois » confondue. » Elle lut, et me rendant la lettre : » C'est mon écriture, dit-elle ; on l'a contrefaite de » manière à m'y tromper moi-même; mais ce ne sont, » cher époux, ni mon style, ni mes sentimens. » Le sang-froid avec lequel elle prononça ces mots, au lieu de m'éclairer, ne fit que redoubler l'horreur dont je me sentais pénétré, et m'animer encore plus à la vengeance. Je la quittai en osant bien l'accuser de s'être fait un front qui ne savait plus rougir ; et je courus chercher Lausane. Suivez-moi, lui dis-je, lâche et infâme séducteur. — Oh, pour lâche et infâme, c'est trop, me répondit-il ; et il me suivit à l'instant. Dans la route, et pendant que je me faisais mener avec lui dans un lieu écarté : « Expliquons-nous me dit-il, et » que de petites intrigues d'amour sans dessein et sans » conséquence ne séparent pas à jamais deux amis qui » depuis tant de temps ont vécu l'un pour l'autre ; il » m'en coûterait trop de vous ôter la vie ; et vous vous » perdez si vous attendez à la mienne. » Je regardai comme un manque de courage ce qui n'était en lui que le fruit d'une réflexion plus mûre, occasionnée par mon emportement ; et je ne daignai y répondre que par le plus profond silence et le plus parfait mépris. Descendus de carrosse au parc de Vincennes, et nous enfonçant aussitôt dans le plus épais du bois : Point de

quartier, m'écriai-je dans le transport qui m'agitait; et, fondant sur le baron sans aucun ménagement j'en reçus une légère blessure; mais après le combat le plus opiniâtre je l'étendis presque mort à mes pieds. « J'im» plore votre secours, me dit-il en tombant; accor» dez-le-moi par pitié pour vous-même, et plus encore » pour votre fidèle et trop malheureuse épouse. » Il ne put en dire davantage. Je courus faire avancer la voiture qui nous avait amenés, et nos valets de chambre que nous avions eu la précaution d'y faire monter avec nous. Ils m'aidèrent à relever le baron, qui ordonna au sien un silence qu'il n'a pas gardé; et on le reconduisit à son hôtel.

Pour moi, vivemet frappé du peu de mots qui lui étaieut échappés, je me hâtai de rejoindre Émilie. Hélas! je craignais de la revoir presque autant que je le désirais; et dans quel état, grand Dieu! la trouvai-je à mon retour! Un accouchement subit, mais violent, causé par la trop juste frayeur qu'avait produite en elle mon départ précipité la mettait à deux doigts de la mort. Elle venait d'être délivrée; mais il lui restait des convulsions affreuses et un transport qui aliénait entièrement sa raison. Malgré la quantité de sang qu'elle avait perdu l'ardeur de la fièvre lui donnait une force qu'on avait peine à contenir; et, tandis que ses femmes étaient en pleurs au pied de son lit, ses domestiques ne pouvaient que difficilement la retenir au milieu des secousses vives et continuelles qu'elle éprouvait dans tous ses membres. Je la pris moi-même entre mes bras, et à chaque instant elle était prête à m'échapper. On crut qu'elle allait passer; on voulait me faire retirer, mais je n'écoutais rien, je ne savais ni ce qu'on me disait, ni ce que je faisais; toute mon attention se bornait à contenir Émilie, que j'embrassais étroitement, et avec laquelle je ne pensais plus qu'à mourir. Cependant son agitation se calma peu à peu; quelques secours appliqués à propos lui rendirent

même l'usage de la raison ; mais elle se trouva aussi faible alors qu'elle était forte et violente quelques instans auparavant. Elle tourna vers moi des regards languissans, me tendit une main défaillante, et ne put proférer que ce peu de mots : « Cher époux, je je vous aime toujours. » Une léthargie profonde succéda aussitôt à cet état de langueur et d'accablement : on la fit revenir à force de soins ; et moi, immobile et stupide, je tenais sa main pressée entre les miennes, et ne pouvais pleurer. Après un assez long-temps passé dans cet état, ses yeux se rouvrirent et se portèrent encore plus tendrement sur moi : « Je ne puis, dit-elle, » cher époux, soutenir la situation où je vous vois. » Elle retomba dans son évanouissement.

On prit ce moment pour m'arracher d'auprès d'elle; on me fit passer dans la chambre voisine où était mon fils : je m'assis près de lui ; et l'émotion que me causa sa vue, rappelant mes esprits presque égarés, me fit enfin verser des larmes. A l'instant où je me sentais le plus soulagé et où je retrouvais quelque force dans mes maux, on vint me dire qu'Émilie était mieux, mais qu'elle avait besoin de repos et qu'un inconnu me demandait : c'était un homme que m'envoyait Lausane pour me dire qu'il était très-mal, et qu'il désirait me parler ; j'y courus. On avait jugé sa blessure mortelle. « Vous m'ôtez peut-être la vie, me dit-il après avoir » fait retirer ceux qui l'environnaient, mais je l'ai » mérité. La comtesse est innocente, et la lettre que » j'ai supposée était destinée à me rendre coupable en- » vers vous avec plus de succès que je ne l'avais été » jusqu'ici. J'étais assez convaincu que vous la lui mon- » treriez ; mais je pensais aussi que, du caractère dont » je vous connais, et après des marques aussi sûres en » apparence de son infidélité, nulle explication de sa » part ne pourrait vous empêcher de rompre avec elle. » Ne croyant pas d'ailleurs qu'avec les vues d'agran- » dissement et d'élévation dont vous m'avez fait part

» vous voulussiez vous mesurer avec moi, ni vous ex-
» poser à tout perdre pour une femme infidèle, je fon-
» dais sur votre rupture mes plus douces espérances.
» L'habitude qu'on a fait prendre à la comtesse de se
» promener chaque jour pour se conserver en santé,
» m'avait fait concevoir le dessein de profiter d'une de
» ses promenades pour l'enlever. J'avais gagné pour
» cet effet son cocher, son coureur, la Roche (trois de
» ses gens que je vous avais donnés), et tout le reste
» était arrangé. Si, au contraire, vous preniez le parti
» de l'éloigner et de vous séparer, j'avais résolu de
» forcer sa retraite, si je ne pouvais réussir à l'enlever
» sur la route. Cet enlèvement, disai-je, de quelque
» manière qu'il se fasse, ne sera point sur mon compte.
» Après l'éclat de la rupture, on dira hautement que
» la comtesse s'est jetée dans mes bras; qu'elle est venue
» déposer entre mes mains le fruit de nos amours, que
» son mari a été pris pour dupe; et, quoi qu'il puisse
» en arriver du côté de la comtesse, ma passion sera
» satisfaite, ou du moins ma vanité »

Quel monstre! m'écriai-je à l'instant. Quoi! et vous ne respectiez pas même l'état d'Émilie!... Et maintenant elle se meurt!...« J'étais un monstre, j'en con-
» viens, me répondit Lausane; mais je devais à sa jus-
» tification, à votre repos et au mien ce récit, hélas!
» si pénible et si humiliant pour moi. J'ai tout fait pour
» séduire la comtesse, et j'avoue que le triomphe au-
» quel j'aspirais intéressait en moi autant l'orgueil que
» l'amour. Par de fausses délations j'ai fait éloigner
» votre père, dont la présence et les conseils m'auraient
» embarrassé; je vous ai rendu incrédule comme moi
» pour vous rendre moins cher à Émilie, moins scru-
» puleux, moins délicat et moins fidèle; je vous ai ins-
» piré les passions et les préjugés les plus favorables à
» mes vues: j'ai voulu employer auprès de la comtesse
» les mêmes ressources; mais je l'ai toujours trouvée
» armée par sa sagesse contre toute espèce de séduction.

» Je vous ai fait sans vous haïr tout le mal que j'ai pu, » et j'en suis la première victime. Il y a un Dieu juste, » Valmont; je le reconnais trop tard, et je ne me sens » pas la force de le confesser hautement... Il y a un » Dieu. » Lausane se tut à ces mots. Une sueur froide coulait de son front; l'agitation la plus violente se peignait dans ses yeux et dans tous ses traits. En le voyant dans cet état, la pitié succéda au fond de mon cœur à tous les sentimens de fureur et de haine. J'appelai pour lui faire donner du secours; et me penchant vers lui: Je vous pardonne, lui dis-je assez bas pour ne pas être entendu; mais puisqu'il y a un Dieu, pensez sérieusement à vous réconcilier avec lui. « Je vous attends de» main, me répondit-il, et pour la seconde fois ayez pitié » de moi. » Je lui serrai la main avec un mélange inexprimable d'humanité, de compassion, de mépris et d'horreur.

Je me hâtai de rejoindre ma chère Émilie, l'esprit rongé d'inquiétudes, et le cœur plus rempli que jamais d'estime pour elle, de respect et d'amour. On ne me permit de la voir qu'un moment. Sa situation était toujours la même: elle était à mon réveil, si toutefois j'ai fermé l'œil de toute cette nuit orageuse, la plus pénible de ma vie. J'entrai chez Émilie; je la vis un moment sans en être aperçu: j'embrassai mon fils, et je courus chez Lausane. Personne ne se défiait encore de ce qui s'était passé entre nous; et les raisonnemens que formait le public, toujours mal instruit sur ces sortes d'affaires, s'arrêtaient sur tout autre que sur moi. Dès que je parus on nous laissa seuls, comme il l'avait ordonné.

« Venez, me dit-il, venez jouir du plaisir de la ven» geance... Le ciel vous a bien vengé. Venez voir un » malheureux déchiré par ses remords, combattu par » mille sentimens contraires, ne sachant ni ce qu'il doit » croire, ni ce qu'il peut espérer; ne voyant, de quel» que côté que se portent ses réflexions, que des sujets » de crainte, et rien sur quoi il puisse s'appuyer. Acca-

» blante situation ! O Galiléen ! tu as vaincu. » Mais s'il a vaincu, lui dis-je en frémissant, comme Julien vous blasphémez* : si la religion chrétienne est vraie, comme je commence à le croire, elle nous offre un Dieu sauveur, des moyens de réconciliation. — Quoi ! cette religion que j'ai toujours méconnue, deshonorée, outragée !... elle serait la ressource d'impies, de scélérats tels que moi ! Hélas ! quelquefois, lorsque je la blasphémais, mon cœur démentait mes lèvres. Aujourd'hui il me suffirait de dire *je me repens*, pour me la rendre favorable ! Porte tes ressources à d'autres que moi : offre-les à Émilie, qui n'en a pas besoin : pour moi, je ne me repens que d'avoir pu te paraître si faible. Et quel rôle veux-tu me faire jouer ? J'irais demander un prêtre, me confesser ! — Eh ! vous l'avez bien fait vis-à-vis de moi en me rendant le confident de vos crimes ? — Oui ; mais c'est entre nous. Dès l'instant où je me suis senti frappé, je n'ai pu porter tout le poids de mes remords. Depuis ce moment fatal les réflexions n'ont fait qu'ensanglanter la plaie qui est au fond de mon cœur, il me fallait quelqu'un à qui je pusse m'ouvrir sans contrainte, et je ne pouvais le faire plus utilement qu'à l'époux d'Émilie. Cependant personne ne sait quel est le sujet de notre entretien, et au contraire tout le public le saurait bientôt...—Eh ! monsieur, qu'importe le public dans des momens si précieux, et où peut-être dans peu il n'y aura plus à vos yeux d'autre juge de vos actions que Dieu même ? — Qu'importe !... eh quoi, m'as-tu donc condamné à la mort ? N'y a-t-il plus d'espérance pour moi ? Va, fais du

* Théodore, et d'autres écrivains après lui, rapportent que, quand Julien se vit blessé à mort, il reçut dans sa main le sang qui coulait de sa plaie ; et que, le jetant en l'air, il s'écria : *Rassasie-toi, Galiléen, tu m'as vaincu ; mais je te renonce encore* ; et qu'après avoir ainsi blasphémé contre Jésus-Christ, il vomit aussi mille imprécations contre ses dieux dont il se voyait abandonné.

moins prier pour un malheureux qui n'a pas la force de prier pour lui-même. Fais dire des messes pour sa guérison ; les plus vaillans des coryphées en ont bien fait autant (1).... Son visage enflammé m'annonçait assez qu'il était temps de finir, si je ne voulais pas aigrir son mal et augmenter le transport qui l'agitait. Il n'était presque plus à lui. Je le quittai en l'invitant à prendre du repos, et à ne se permettre que des réflexions capables de le tranquilliser et de le consoler.

Pendant plusieurs jours je me partageai ainsi entre lui et la comtesse. L'état d'Émilie demandait les plus grands ménagemens, et semblait empirer de jour en jour. Celui du baron était entièrement désespéré. La gangrène s'était mise à sa blessure ; elle avait gagné les parties les plus nobles, et l'on n'avait pas craint de lui annoncer que le mal était sans remède, et qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre. Grand Dieu ! quelle nouvelle pour lui ! en quelle situation l'ai-je vu dans ses derniers momens ! et où trouverai-je des couleurs assez fortes pour bien rendre cet affreux tableau ? « Il faut donc mourir ! me dit-il dès qu'il m'aperçut ; » et où irai-je ? O néant que j'implore, sois mon Dieu ! » viens par pitié dévorer tout mon être ! viens, je n'ai » de ressource qu'en toi seul : je te rends ce que tu » m'as donné...... Hélas ! je t'implore en vain. Tu ne » pouvais me rien donner : tu ne peux me rien ôter. » Dieu cruel, Dieu impitoyable, s'il en existe quel- » qu'un ; ô toi qui t'es joué de mon être, qui t'es joué » de mon sort, que vas-tu faire de moi *....? » O mon ami ! lui dis-je en l'interrompant, que faites-vous ? Quel fantôme hideux vous êtes-vous formé pour vous tourmenter ? Il y a un Dieu bon, un Dieu clément.....

* Un ancien philosophe disait : *Dubius vixi ; incertus morior ; quò vadam nescio : ens entium, miserere meî !* J'ai vécu dans le doute ; je meurs dans l'incertitude : je ne sais où j'irai : être des êtres, ayez pitié de moi !

même pour des coupables tels que vous. Ah ! maintenant j'aime à m'en flatter ; oui, Lansane, il y a un Dieu sauveur.— Qu'il fasse donc des miracles ; qu'il me fasse croire, qu'il me fasse espérer ; qu'il change en un moment mon esprit et mon cœur ; qu'il m donne la force d'avouer que je me suis trompé, que je l'ai bien voulu, que mon incrédulité était plus l'ouvrage de mes passions que de ma raison, qu'elle n'était souvent qu'un masque dont je couvrais ma faiblesse, qu'elle était un état de doute bien plus que d'assurance et de tranquillité.— Cette force dont tu as besoin, ô mon ami, demandons-la ensemble. Le temps presse ; j'ai amené avec moi un ministre charitable...

« Oui, s'est écrié en entrant un de nos esprits forts, » ami intime de Lausane, et l'un de ses disciples d'impiété, il fera beau voir mon maître, *extrémonctionné* » par tous les sens, mourir entre les bras d'un prêtre, » Eh quoi, baron, as-tu peur de l'enfer?» Il est permis! lui répliquai-je, de trembler à moins; et je ne conseille pas à notre ami d'être fort en dépit de sa conscience et contre Dieu même.— Oh, sa conscience ! c'est celle d'un malade; toi qui te portes bien, ce qui m'étonne, est de te trouver aussi faible que lui. Va, baron, dit-il en se retirant et en pirouettant, va dans l'autre monde, muni de passe-ports qui ne sont bons que pour les sots; et fais dire à ceux qui s'apprêtaient à vanter ton courage que tu n'y étais déjà plus avant même d'être mort.

Voilà donc, dis-je à Lausane qui paraissait atteré par ces froides plaisanteries si fort hors de saison, voilà toutes les consolations et toutes les ressources que nous laissent dans ces derniers instans nos compagnons d'incrédulité ! Cher baron, permets que je te présente dans le ministre de la religion un ami plus fidèle et des ressources plus réelles.—Non, s'écria-t-il avec violence, qu'il se garde bien d'entrer, qu'il sorte de ma maison. A quoi m'exposes tu ? Me voilà donc, grâce à tes soins, la fable et la risée de tous les sages !—Eh, mon ami,

c'est bien de tout cela que tu dois t'inquiéter maintenant. Laisse ces faux sages faire les braves tant qu'ils se croient loin du danger;mais pour toi, songe à ce que tu risques; prends du moins le plus certain. Hélas! je risque tout:me répondit-il avec un air et un ton de voix que je n'oublierai jamais, je risque tout : n'importe(2); il est trop tard, et le sort en est jeté...Dieu! Dieu! qui te venges déjà si cruellement, tu mets le désespoir et l'enfer dans mon cœur! je te défie de me faire souffrir davantage... Je perds tout...... tout s'évanouit à mes yeux et fond sous moi...Quel abîme!...ô rage! ô désespoir! ô infortuné que je suis! Va, retire-toi, funeste auteur de ma mort... Qu'on sache, dit-il en élevant la voix, que c'est toi qui es mon meurtrier, mon bourreau; que ta conscience te le dise à toi-même à chaque instant de ta vie, qu'elle te rende aussi malheureux que moi. Reçois ce fatal adieu et mes derniers vœux; que ton Émilie, que le fruit de ses entrailles.... A ces derniers mots, la rage le suffoqua. J'appelai du secours... il n'était plus. J'avais saisi heureusement un papier qui sortait de dessous son chevet et qui me parut à la première inspection un plan contre la religion et en faveur de l'incrédulité, que je vous communiquerai par la suite *. Je me jetai machinalement à genoux au pied de son lit, les yeux fixés sur cet infortuné.... Quel spectacle hideux que celui de son cadavre!.... Les efforts violens qu'il venait de faire en rendant les derniers soupirs avaient défiguré ses traits. Ses yeux fixes et hagards ne respiraient que la haine, la vengeance et la fureur; ses mains étaient tordues sur sa tête; son front était pâle et menaçant; ses lèvres étaient enflées et livides; sa bouche ouverte sem-

* Ce plan a été envoyé en même temps que la lettre LIe, avec des réflexions du comte de Valmont sur les objets qu'il renferme. On a rejeté le tout à la fin des lettres de cette première partie, comme un morceau à part, mais qu'il était essentiel de conserver, en y faisant d'ailleurs les additions et les changemens dont il sera parlé.

blait vomir encore l'impiété et le blasphème... Ses domestiques ne purent le voir sans détourner les yeux et sans frémir (3)... Après quelques instans de saisissement et de méditation profonde, la terreur dans l'âme, la conscience bourrelée, oppressée par les remords, je m'arrachai de ce lieu sinistre et précipitai mes pas vers Émilie. Quel contraste! toute sa maison était en pleurs, tout retentissait du récit de ses œuvres et de l'éloge qu'on faisait de ses vertus; on entendait de toute part des gémissemens et des regrets; et, quoiqu'on se contraignît en ma présence, je ne lisais sur tous les visages que des signes sensibles de la plus vive inquiétude et de la douleur la plus amère. Lorsque je l'abordai, elle était un peu moins faible et jouissait de toute la liberté de son esprit et de tout le calme de sa raison.

Approchez, cher Valmont, me dit-elle, dès qu'elle m'aperçut; je me sens assez forte pour partager vos peines et vous aider à les porter. Mon bon ami, il n'y a que la religion qui puisse nous les faire soutenir dignement. Cherchez en elle des lumières et des secours qu'elle seule peut nous donner. Qu'il m'est doux de mourir dans son sein, si Dieu veut que je meure! Elle ne me laisse regretter sur la terre que vous, notre respectable père et mon fils. Mais quelle consolation n'emporterai-je pas au tombeau si je puis penser que je laisse à ce tendre gage de notre amour un père instruit par ses malheurs et guidé par la religion! Vivez, chère épouse, m'écriai-je en fondant en larmes; vivez pour me la faire suivre, pour me la faire aimer, pour que j'achève de la connaître et de l'adorer. Ma vie n'est point à moi, me répondit-elle, elle est à celui qui me l'a donnée; je la lui rends dès qu'il lui plaît de la reprendre: trop heureuse si le sacrifice que je lui en fais, uni à celui de mon Rédempteur, peut expier nos fautes et nous le rendre propice à tous deux...! Je m'appuie, reprit-elle après quelques momens de silence, sur ses miséricordes bien plus que sur l'innocence de ma vie et

la pureté de mes intentions. Je vous ai toujours aimé, cher époux ; mais ai-je bien aimé mon Dieu autant que je le devais? Je l'ai désiré du moins de tout mon cœur, et de tout mon cœur je veux mourir dans son amour... Que la mort pour une âme chrétienne perd bien de son amertume! Elle nous ôte beaucoup moins qu'elle ne nous donne, et dans cette séparation dont elle nous menace, ô mon ami! je suis moins à plaindre que vous... C'est vous, cher Valmont, qui devez maintenant vous armer de force pour soutenir le fardeau de la vie et pour acquitter les dettes qu'elle vous fait contracter : c'est vous qui devez vivre pour consoler votre père, pour former à la religion et à la vertu l'enfant que le ciel vous a donné, et pour édifier par votre retour vos vrais amis que vos erreurs ont affligés. Me le promettez-vous? O ma vie! mon tout! lui dis-je, en me jetant à ses genoux, demande à ton Dieu de vivre encore pour achever son triomphe sur mon esprit et sur mon cœur : il t'exaucera, et, en vivant pour toi, je commencerai à vivre pour lui. Mes erreurs ne tiennent plus à rien : trop de choses les combattent et les détruisent. Je te promets tout ce que tu voudras; car, en te promettant, je sens que je ne risque plus rien.— Lève-toi... je ne crains donc plus de mourir. O mon Dieu, que votre volonté soit faite, et que votre saint nom soit béni.— Émilie, je t'en conjure, demande-lui de vivre.— Oui, je le lui demande si c'est pour sa gloire et pour notre salut à tous deux.— Mon Émilie, me pardonnes-tu?— Ah! si je te pardonne, moi qui t'aime si tendrement! Va, mon cœur a toujours excusé les faiblesses du tien ; et ce n'est qu'à Lausane que j'ai besoin de pardonner : hélas je sépare autant qu'il est en moi les vices de sa personne : et il m'est cher encore malgré les maux qu'il nous a faits. Mais dis-moi, qu'est-il devenu?...Tu te troubles, Valmont, tu gardes le silence.— Ma tendre amie, sois tranquille, je satisferai dans peu à tes questions, et tu admireras alors plus que

jamais les secrets desseins d'un Dieu qui veille sur nous. Lausane t'a pleinement justifiée à mes yeux, si tu as pu avoir besoin de l'être. — Le ciel daigne avoir pitié de lui!... Cher Valmont, laisse-moi me recueillir pour l'action que je médite ; demain je recevrai les derniers sacremens. Ne t'inquiète pas, mon bon ami ; ils sont tout à la fois et la consolation la plus douce et le remède le plus sûr dans l'état où je suis.

Je respectai, quoiqu'à regret, la loi que sa piété m'imposait, et je me retirai en gémissant. On m'annonça quelques heures après M. De Veymur *. Son abord était inquiet et embarrassé. Fuyez, me dit-il, dès qu'il put me parler sans témoins. A l'instant même de la mort de Lausane, l'un de ses valets de chambre, qui vous a accompagné au parc de Vincennes, a raconté tout haut les circonstances de votre affaire, et nous venons de les apprendre en arrivant.... La famille du baron, qui perd toutes ses espérances, est désolée, et fait contre vous les plus terribles menaces. Le public est instruit, et le roi lui-même ne tardera pas à l'être. Fuyez, dérobez-vous à des poursuites dont vous auriez tout à craindre dans ces premiers momens. Conservez-vous pour Émilie, et venez chez mesdames de Veymur, qui sont ici avec moi sous un nom emprunté : elles ont choisi exprès un logement commode et retiré, et ne veulent se présenter à votre épouse qu'après qu'elles vous auront mis à l'abri de tout danger. La nuit favorise heureusement votre retraite ; suivez-moi ; nous nous chargeons de tranquilliser Émilie.

Je le suivais avec d'autant plus d'empressement, que je brûlais du désir de voir sa belle-sœur et son épouse, et de leur témoigner ma vive reconnaissance de tant de zèle et de fatigues. L'entrevue fut aussi touchante qu'elle pouvait l'être malgré tous mes torts. Les motifs qu'elles me proposèrent pour me faire accepter l'a-

* Le frère du comte de Veymur.

sile qu'elles m'offraient étaient assez pressans pour me déterminer. Je restai tandis qu'elles coururent s'emparer de ma chère et tendre amie, et colorer à ses yeux mon absence de prétextes propres à la calmer.

Ce qu'il y avait de plus difficile à arranger était la cérémonie du lendemain. On ne voulait pas faire penser à la comtesse que j'avais des affaires sérieuses, et que je courais des risques assez grands pour que je ne pusse pas assister, comme elle le désirait ardemment, à la grande action qu'elle méditait. On lui dit que la décence même ne permettrait point que je me montrasse dans des momens si critiques, qu'un tel spectacle ne pouvait d'ailleurs que faire sur moi l'impression la plus vive, et que du moins, pour en dérober l'effet à ses propres yeux il était convenable que je me retirasse dans la garde-robe qui était au pied de son lit, où la porte seulement entr'ouverte me laisserait toute liberté de voir et d'entendre sans être vu. Cette précaution ne lui parut point étrange. Lorsque le soir de ce jour si précieux pour elle fut arrivé, je revins le visage caché dans un manteau, et accompagné de M. de Veymur, je rentrai sans bruit par la porte du jardin. Nous montâmes chez Émilie par un escalier dérobé. Je la vis un instant après qu'on eut fait retirer tous ceux qui l'environnaient. Elle était beaucoup plus mal que le jour précédent : elle crut me dire un éternel adieu; elle me le dit avec tendresse, avec courage. Je l'interrompais par mes sanglots, je la baignais de mes larmes, je ne faisais paraître que ma douleur et ma faiblesse. Elle me ranima. Elle me rendit des forces par l'héroïsme de ses sentimens et de sa piété, elle me recommanda de nouveau les intérêts de mon âme et ceux de mon fils. Je la serrai encore une fois entre mes bras, et m'enfonçai dans le cabinet qui m'était destiné.

On ne tarda pas à s'asssembler. Le moment que je craignais le plus, et qu'Émilie désirait le plus vivement, arriva enfin : elle vit entrer son Sauveur et son

Dieu. Quel spectacle de religion ! et de quels sentimens il a pénétré mon cœur ! On fit à mon épouse une exhortation courte et pathétique sur l'amour d'un Dieu pour elle, sur les faveurs dont il l'avait comblée depuis l'instant de sa naissance jusqu'à ses derniers momens ; on l'engagea à répondre à tant d'amour et à de si grands bienfaits par la plus vive reconnaissance, la résignation la plus entière et le détachement le plus parfait. « Oui, monsieur, dit-elle avec fermeté au mi-
» nistre qui l'exhortait, je bénis sa tendresse et lui
» rends les plus vives actions de grâce des témoigna-
» ges qu'il n'a cessé de m'en donner. Je meurs à tout,
» puisqu'il l'ordonne, avec l'unique désir d'être éter-
» nellement à lui. O mon Dieu ! recevez l'offrande de
» tout ce que vous savez que j'ai de plus cher, et dai-
» gnez vous le consacrer uniquement. Soyez ma force
» et mon soutien, comme j'espère que vous allez être
» pour moi un gage d'immortalité ! » On fit l'onction sainte sur tous ses sens, et elle entra dans le plus profond recueillement. On lui présenta le crucifix, et elle jeta sur lui le regard le plus tendre. « Voilà, dit-elle
» en le pressant amoureusement de ses lèvres, voilà
» l'image sacrée de celui à qui je dois mon salut, de
» celui qui m'a soutenue dans toutes les afflictions, et
» qui a fait mon unique espérance tous les jours de
» ma vie. » On lui fit plusieurs questions auxquelles elle répondit d'une manière si touchante, que tous les assistans fondaient en larmes. On lui présenta son Dieu ; elle l'adora, elle le reçut et parut comblée de joie et remplie des consolations les plus douces : « C'est
» à présent, dit-elle, que je vous prie, Seigneur, de
» recevoir mon âme, et que je meurs en paix. »

Pendant cette scène si attendrissante, ce qui m'a le plus frappé, c'est la sérénité qui brillait sur son front. Nulle altération ne se faisait voir dans ses traits ; un feu pur et céleste éclatait dans ses yeux ; un tendre coloris animait son visage, et ajoutait encore un nou-

veau charme à ses attraits; sa voix douce et persuasive, mais ferme et assurée, portait dans le cœur une onction secrète et je ne sais quoi de divin ; la dignité et les grâces accompagnaient ses moindres gestes ; tout en elle respirait la grandeur d'âme et le vrai courage que donnent le témoignage d'une bonne conscience et la solide piété. A l'éclat dont elle brillait on l'eût moins prise pour une faible mortelle que pour un ange descendu parmi nous sous une forme humaine ; elle paraissait bien moins s'assujétir à la mort qu'en triompher. Ah ! mon père, que la mort du juste est donc précieuse ! et qu'il est doux de mourir ainsi dans le Seigneur ! Plaise au ciel cependant qu'il n'ait eu dessein que de nous présenter dans Émilie cette image sans la réaliser ! plais eau ciel qu'elle me soit rendue pour m'apprendre à vivre comme elle !

Après ce qui venait de se passer sous mes yeux, et qui, malgré le courage que cet exemple m'inspirait, m'avait ému au point d'être prêt cent fois d'éclater, je ne pensai plus qu'à me dérober en secret et par la même route par laquelle j'étais venu. L'impression qui restait en moi ne me permettait pas de me montrer de nouveau à Émilie, ni de troubler la joie si douce que répandait en elle l'action qu'elle venait de faire.

Je vous écris le lendemain de cette scène si intéressante pour elle et pour moi, c'est-à-dire, plus tôt que je ne l'avais pensé ; et vous recevez peut-être ma dernière lettre en même temps que celle-ci. Mon épouse est beaucoup mieux, et n'est cependant pas hors de danger. Pour empêcher qu'elle ne s'inquiète trop vivement de ce qu'elle ne me voit plus, on lui a seulement appris que j'avais eu, il y a quelques jours, une affaire avec le baron ; qu'il avait été blessé ; que, comme le bruit commençait à se répandre que j'étais l'auteur de sa blessure, on avait cru plus prudent de m'engager à me cacher chez mesdames de Veymur ; et que c'est pour cela même que, lorsqu'elle avait été

administrée, on m'avait fourni auprès d'elle un prétexte pour ne me montrer à ses yeux que de la manière la plus secrète.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que les suites de cette affaire deviennent très-inquiétantes pour moi. Le roi, informé de la mort de Lausane, me menace, dit-on, des plus terribles effets de sa colère. Je viens d'apprendre cependant que la famille du baron, pour ne pas risquer de voir retomber sur lui-même la tache du duel et les suites que selon les lois il devrait avoir, faisait passer auprès du prince cette affaire pour une rencontre. Mais en même temps elle me peint à cet égard des plus noires couleurs, et met tout en œuvre pour me perdre. Si quelque chose peut me soutenir et me consoler au milieu de l'affreuse perspective qui s'ouvre devant moi, ce ne peut être que la religion à laquelle vous me rappelez, et qu'Émilie elle-même me prêche par ses exemples avec tant d'énergie. Vous voyez, mon père, les dispositions où je suis. Consommez votre ouvrage ; et, en me peignant la sainteté du christianisme, achevez de contraindre mon esprit à le croire et mon cœur à l'aimer.

NOTES.

PAGE 53.

(1) *Les plus vaillans de nos coryphées en ont bien fait autant.* Ils ont fait plus : ils ont fait apporter des reliques de toute espèce sur leur lit ; ils ont commandé qu'on fît toucher leur ligne à la châsse de sainte Geneviève ; ils se sont plu à être environnés de ces moines qu'ils avaient autrefois bannis et méprisés ; ils ont voulu mourir entre les bras d'un capucin ; et c'est ainsi qu'est mort un de mes amis qui s'était fait un nom parmi les gens de lettres par ses talens, et comme c'est aujourd'hui l'usage, par son incrédulité. C'est ainsi qu'au moindre mal se disposent à mourir les plus déterminés de nos incrédules. Eh que d'anecdotes intéressantes je pourrais citer à ce sujet si elles ne prêtaient trop au ridicule !

PAGE 55.

(2) *Je risque tout : n'importe.* J'ai vu, dit l'abbé de Choisy, oui, j'ai vu mourir un homme dans ces horribles pensées : « *Je l'avoue*, disait-il, *que je ne sais ce qui en arrivera ; je n'ai jamais douté, et je doute présentement ; je suis dans des horreurs que je n'eusse jamais prévues.* Mais, lui disait-on, demandez pardon à Dieu ; peut-être est-il encore temps pour vous. *Non*, répliquait-il, *non, il ne me pardonnera point, il y a trente ans que je le méprise.* » (*Pensées chrétiennes*, par l'abbé de Choisy, l'un des quarante de l'Académie française.)

On a vu un événement bien plus étrange encore, et dont les témoins sont existans. Un homme, qui toute sa vie avait fait profession de ne rien croire, et qui, à l'article de la mort, venait de refuser tous les secours de la religion, environné de sa famille en pleurs, demanda à haute voix : *Quelle heure est-il?* Il est dix heures, lui dit-on. Une heure après, même demande ; il la réitère l'heure suivante, et on lui répond qu'il est minuit. *Voici donc*, s'écrie-t-il d'une voix qui glace de frayeur tous les assistans, *voici l'heure et le moment où va commencer ma malheureuse éternité !* En achevant ces mots, il se retourne et expire.

PAGE 56.

(3) *Ses domestiques ne purent le voir sans détourner les yeux et sans frémir.* M. de *** ne put soutenir autrefois un pareil spectacle dans un de ses amis que la lecture de ses écrits avait perverti. Il arriva au moment où cet ami venait d'expirer. « Misérable, lui dit l'ancien curé de S. S. en tirant les rideaux » qu'on avait fermés sur ce malheureux, viens contempler ton » ouvrage, vois dans quel état il est mort. » M. de ***, frappé, consterné, se jeta à genoux, fit une espèce d'amende honorable, et bientôt après oublia sa frayeur et son repentir.

LETTRE L.

Le marquis à son fils.

Que te dirai-je, mon cher fils ? et que répondre aux tristes détails que ta lettre renferme ? La mort de Lausane, l'état d'Émilie, ta fortune renversée, tes jours menacés peut-être par une famille accréditée qui ne respire que la vengeance, ta conscience en proie aux remords, quels fruits d'une année de délire, d'un moment de fureur ? et quel remède à tant de maux ? Le même qui les eût prévenus, Valmont..... la religion. Lausane, en te la faisant perdre, avait-il prévu ce qu'il lui en coûterait un jour à lui-même ? J'admire comment, avec autant et plus d'esprit que lui, mais moins d'expérience et de connaissance des hommes tu te laissais aller d'aveuglement en aveuglement au gré de ce faux ami ! Ah ! c'est que la simplicité d'une âme droite encore est aisément la dupe de ruses et de noirceurs qu'elle ne sait pas même soupçonner ; c'est qu'heureusement ton cœur n'était pas encore dépravé, et que Lausane au contraire était devenu méchant par goût, par habitude et par réflexion. Aussi, mon fils, quel discernement le juste Juge a daigné faire entre vous deux ! Lausane, frappé par la main même de celui qu'il avait séduit, meurt dans la rage et le désespoir : tu vis, cher Valmont, pour mettre à profit sa mort par la sagesse et par le repentir. Justice, miséricorde de mon Dieu, je vous adore jusque dans les maux que vous nous envoyez !

Ah ! mon fils, laisse-moi oublier le baron et son spectacle d'horreur pour ne plus penser qu'à toi et à Émilie. Émilie ! quelles leçons tu nous donnes ! quels charmes tu répands sur la religion et la vertu ! et que le tableau du juste aux prises avec la mort est encore plus touchant et plus persuasif que l'image de sa vie !

Tandis que l'impie dans ses derniers momens n'a pour toute ressource que l'idée du néant, le désire et l'appelle sans oser l'espérer, se voit comme suspendu entre ce néant trop peu sûr et un avenir terrible, si le néant n'est qu'une chimère ; tandis qu'il mesure d'un œil mal assuré le terme de sa carrière, qu'il essaie en frémissant l'affreuse destinée qui l'attend, et se plonge en désespéré dans l'abîme qu'il s'est ouvert, l'âme juste et fidèle ne sent alors que la fin de ces combats et de ses peines, n'aspire qu'à être réunie à la Divinité, et n'entrevoit dans un avenir éternel que la perspective des récompenses et du bonheur. Eh ! quel est à cet instant le vrai chrétien qui se repente de l'avoir été ?

O qu'il est insensé, cher Valmont, celui qui préfère aux espérances que la religion nous donne, et aux avantages mêmes qu'ici-bas elle nous procure, les plaisirs du moment, le stupide sommeil, les songes inquiétans, et le triste réveil de l'incrédulité ! Ne balance donc plus à déposer tes doutes, à fixer ton choix ; et que la sainteté, l'excellence de la religion chrétienne, ce dernier caractère qu'il me reste à te tracer, de concert avec tous les autres, triomphe à jamais de ton esprit et de ton cœur. Qu'elle est belle, qu'elle est sainte cette religion, si digne du Dieu qui nous la donne, et si utile à l'homme qui la reçoit ! qu'elle est belle dans les idées qu'elle nous retrace de la Divinité et dans le culte qu'elle lui rend ! Que de sainteté, que d'excellence elle renferme dans les règles, les motifs, les encouragemens, les secours qu'elle offre à l'homme pour la vertu ; dans ce qu'elle fait tout à la fois pour sa perfection et pour son bonheur !

Laissons les peuples, les philosophes, les sages s'égarer dans les plus folles opinions * et les plus mons-

* « Ce serait en effet, dit Rousseau, un détail bien flétrissant pour la philosophie que l'exposition des maximes pernicieuses et des dogmes impies de ces diverses sectes.. . Et que dirons-nous de la distinction des deux doctrines, si

trueux systèmes sur l'auteur de la nature. Laissons l'imbécile incrédulité renverser dans ceux qui s'y livrent toutes les notions du sens commun ; substituer aux plus pures lumières de la raison les délires d'une imagination follement exaltée ; attribuer au hasard, à la nécessité, à un concours fortuit des élémens de la matière, les ouvrages les plus réguliers ; contrarier à chaque instant l'univers et notre propre cœur ; nous vanter les combinaisons, les forces, l'énergie de la nature sans pouvoir la définir ; faire revivre en faveur du matérialisme toutes les qualités occultes de l'ancienne philosophie, anéantir toute idée d'ordre et d'intelligence plutôt que de reconnaître un Dieu. Laissons-la, plus timide quelquefois et plus circonspecte, imaginer un Être suprême, spectateur oisif des révolutions d'un monde qu'il a formé ; jouissant de lui-même dans sa tranquille indolence, sans s'intéresser aux ouvrages de ses mains ; abandonnant au caprice du sort les rênes de l'univers ; sourd à nos vœux, indifférent à notre culte et à nos hommages ; insensible au bien comme au mal, au vice comme à la ver u : car telle est l'idole de l'incrédulité quand il lui plaît de s'en faire une.

Pour nous, mon fils, consultons la religion pour

» avidement reçue de tous les philosophes, et par laquelle ils » professaient en secret des sentimens contraires à ceux qu'ils » enseignaient publiquement ?...... L'histoire de cette fatale » doctrine, faite par un homme instruit et sincère, serait un » terrible coup à la philosophie ancienne et moderne. Mais la » philosophie bravera toujours la raison, la vérité et le temps » même, parce qu'elle a sa source dans l'orgueil humain, plus » fort que toutes ces choses. »

C'est d'après ces écarts si funestes que l'apôtre saint Paul nous dit : « Prenez garde que personne ne vous surprenne par » une fausse et vaine philosophie selon les traditions des hom» mes, selon les élémens d'une science mondaine, et non selon » Jésus-Christ. » (*Coloss.* 2, 8.)

nous faire une idée juste de l'Être suprême. *Il est* *... et de son existence nécessaire coulent à nos yeux tous ses autres attributs. Éternel, il a précédé tous les temps, tous les êtres ; et dans sa durée simple et constante, il les renferme tous. Immense, il donne des bornes à tout et n'en souffre aucune. Indépendant, rien ne l'assujétit, rien ne le contraint ; il donne des lois à tout ce qui existe, et n'en reçoit que de lui-même. Enfin, source unique de tout bien, seul bien digne de nos désirs, il possède dans le plus haut degré tout ce qui, en genre de perfection, ne se trouve que partagé et limité dans les êtres qu'il a formés. Il est la charité par essence **. Il est le Dieu saint, infiniment saint ; et son amour pour l'ordre est invariable comme son existence. Il est la souveraine sagesse, il la possède de toute éternité***; c'est par elle qu'il a réglé avant tous les temps tout ce qui existe par son pouvoir. Unique auteur de tout ce qui respire, ses soins s'étendent sur les plus petites parties de ses ouvrages comme sur celles que nous admirons le plus ; il les gouverne, il les dirige librement et sans effort, avec autant de bonté et de facilité qu'il en a mis à les créer. Seul, suffisant à lui-même, il trouve en lui son bonheur ; et c'est pour nous en faire part qu'il nous prévient, qu'il nous aime et qu'il nous invite à l'aimer. S'il exige que nous lui rendions le tribut de nos louanges, c'est pour notre propre intérêt autant que pour sa gloire. S'il veut que nous répandions devant lui notre cœur, c'est pour y porter la consolation, la paix, la force et l'espérance. S'il nous encourage, s'il nous excite à la vertu, c'est pour imprimer dans notre âme les traits les plus au-

* Exod. 3, 4.

** Selon ce bon mot de saint Jean, *Deus charitas est*. (1. Joan IV, 8.)

*** Voyez la description admirable qui se trouve au livre des *Proverbes*, chap. 8.

gustes de sa divinité, et pour couronner en nous ses dons en couronnant nos mérites. Tel est, mon fils, le Dieu des Chrétiens : et quels droits n'a-t-il pas à nos hommages !

Mais quel hommage la religion nous apprend-elle à lui rendre ? Le culte et l'adoration en esprit et en vérité ; l'hommage de notre entendement par la soumission aux dogmes qu'il nous a révélés ; l'hommage de notre cœur par l'amour ; le culte extérieur que lui doivent les facultés du corps qu'il nous a données ; le culte sensible et public que lui doit la société toute entière dont nous sommes membres ; le culte et l'hommage de toutes les créatures que nous devons faire servir à l'honorer.

Ainsi la religion chrétienne consacre à Dieu tout notre être, et par lui tout l'univers : ainsi nous le fait-elle envisager en toutes choses comme principe et comme fin, et nous enseigne-t-elle à rapporter tout à sa gloire.

Doctrine pure et sublime, où tout est animé, vivifié, consacré par l'amour ! doctrine propre au christianisme ; car enfin où trouver ailleurs le précepte et la pratique de l'amour divin ? Le naturaliste de nos jours, formé dès son enfance par les leçons et les exemples qu'il puise au milieu de nous, osera bien dire qu'il aime Dieu ; mais est-ce dans la sincérité de son cœur qu'il parle ainsi ? Cette expression d'amour n'est-elle pas dans sa bouche un jargon vide de sens ? Où sont de sa part les sentimens, les hommages, les tendres effusions, les gémissemens ineffables, et, plus que tout, l'exacte fidélité d'un cœur qui aime ? Idolâtre de toute beauté qui périt, où sont ses transports pour cette beauté sans tâche et sans ombre qui ne périt pas ? Toi-même, cher Valmont, depuis que tu reconnais un Être suprême, quels hommages lui as-tu adressés ? quels vœux ardens as-tu fait monter jusqu'à lui ? quel tribut de louanges, de soumission et d'amour lui as-tu

rendu ? Interroge tous les incrédules de bonne foi, et qu'ils te disent s'ils ont, à l'égard de la Divinité, plus d'obéissance et de zèle, plus de reconnaissance et plus d'amour que toi.

La religion chrétienne ne se borne pas à faire honorer Dieu par sa créature. Elle avoue sans peine que le tribut de gloire que peuvent lui rendre tous les êtres créés ne suffit pas à sa grandeur : mais qu'elle supplée dignement à leur insuffisance ! Ici reparaissent son unité constante, et le rapport de ses dogmes et de ses mystères avec son culte et sa morale. Le Verbe incarné vient unir à ses abaissemens nos adorations, nos vœux et nos hommages, pour les présenter à l'Être suprême et les rendre dignes de lui être offerts. En lui l'univers s'agrandit, s'ennoblit et reçoit un éclat, une majesté qu'il ne peut avoir par lui-même. En lui la création devient le chef-d'œuvre de la Divinité ; c'est un tout dont l'homme-Dieu fait partie. En lui et par lui se trouve comblée la distance qui est entre le fini et l'infini : les extrémités se rapprochent et se touchent dans un centre commun : ce n'est plus l'homme seul, si éloigné de Dieu par sa nature, qui lui rend gloire au nom de tous les êtres créés ; c'est l'homme, c'est l'univers qui adore en Jésus-Christ. En lui encore la plus noble victime, dont toutes celles de l'ancienne loi n'étaient que l'ombre et la figure, est offerte pour le péché ; par ces mérites tout crime, quelque grand qu'il soit, peut être expié, réparé (1) ; le sacrifice le plus auguste est perpétué sur la terre, et, selon l'expression de saint Léon, la croix est l'autel du monde ; le repentir de l'homme, sa satisfaction si incertaine, si équivoque dans tout autre principe que ceux du christianisme, porte sur des mérites suffisans, sur un fondement solide ; et ce qui fait le scandale du Juif et de l'infidèle devient l'ouvrage le plus sublime de la sagesse du Très-Haut et le plus sensible témoignage de sa bonté. O mon fils, quel plan ! quelle admirable

économie que celle de la religion ! et quelle gloire elle rend à la Divinité !

Mais son excellence et sa sainteté paraissent également dans ce qu'elle fait pour la perfection et pour le bonheur de l'homme.

Les vains systêmes de l'incrédulité font briller l'imagination, il est vrai, mais aux dépens de la raison. Ils font sacrifier la justesse de l'esprit à la singularité, et les notions les plus vraies à la fausse gloire de ne pas penser comme les autres hommes. Ils émoussent, ils dégradent le sentiment, ils dessèchent, ils flétrissent le cœur, et le concentrent tout entier dans la bassese du *moi* humain. Ils dénaturent, ils avilissent la vertu ; ils en effacent l'auguste caractère et en étouffent le germe dans nos âmes, en ne lui donnant pour mesure et pour base que la sensibilité physique et l'intérêt personnel. Ils rompent les liens de la société en s'élevant contre toute autorité, en détruisant toute subordination, en ramenant tout à une égalité chimérique. Ils ôtent à un homme toute sa grandeur et le rabaissent jusqu'à la condition des brutes ; ils le privent de toutes les ressources et de tous les motifs qui peuvent le porter au bien ; ils réveillent toutes ses passions, ils troublent son repos ; ils le laissent sans appui, sans consolation dans ses peines et sans espoir dans ses malheurs. O prétendus sages ! qui vous donnez pour nos instituteurs et pour nos maîtres, vous êtes donc les ennemis, les tyrans du genre humain, bien loin d'en être les bienfaiteurs ; et, si l'un des caractères de la vérité est d'être utile, vous ne nous offrez donc dans vos rares et sublimes inventions qu'un amas d'impostures !

Il n'en est pas ainsi de votre loi sainte, ô mon Dieu! elle ne ressemble pas aux rêves de l'impie, et ce ne sont que des fables qu'elle nous raconte *. Et d'abord, cher

* *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.* (Ps. 118.)

Valmont, en éclairant l'homme sur ce qu'il lui importe le plus de savoir, son origine, sa destination et sa fin, ses devoirs et ses espérances, la religion chrétienne fixe ses idées, les rend nettes et précises, assure la justesse de ses vues, et donne à son esprit, en l'assujétissant à la raison par la voie de l'autorité, toute la droiture dont il peut être susceptible : c'est la remarque importante et vraie que tu seras maintenant à portée de faire. Un homme que l'impiété égare, peut avoir l'esprit brillant, et avec d'autant plus de facilité qu'il se permet tout et ne respecte rien; il peut même avoir un génie vaste et profond qui embrasse les connaissances les plus étendues, et s'exerce avec succès sur les sciences les plus abstraites : mais, presque toujours, sur les objets qu'il lui est le plus intéressant de bien saisir et de bien voir, il a l'esprit faux et bizarre, et une manière de penser louche et incertaine. Revient-il à la foi du chrétien humble et docile, ses idées sont exactes et plus claires, ses principes plus constans; ses lumières s'épurent, sa raison s'affermit; et celui-là même qui n'était souvent qu'un esprit dangereux et frivole devient par la religion un esprit droit et vrai, et un homme essentiel*.

* La manie du bel esprit a fait de l'irréligion le ton du jour et le langage à la mode. Et qu'est-ce que cet esprit cependant? Jugeons-en par la description naïve qu'en a faite d'Aguesseau. « Penser peu, parler de tout, ne douter de » rien; n'habiter que les dehors de son âme, et ne cultiver que » la superficie de son esprit; s'exprimer heureusement, avoir » un tour d'imagination agréable; une conversation légère et » délicate et savoir plaire sans se faire estimer; être né avec le » talent équivoque d'une conception prompte, et se croire par- » là au-dessus de la réflexion; voler d'objets en objets sans en » approfondir aucun; cueillir rapidement toutes les fleurs, et » ne donner jamais aux fruits le temps de parvenir à leur ma- » turité : c'est une faible peinture de ce qu'il a plu à notre siècle » d'honorer du nom d'esprit. » (*Discours prononcé à l'ouverture du parlement de Paris en 1704, par d'Aguesseau, alors avocat général, et depuis chancelier de France.*)

Le croiras-tu, Valmont? cent fois, en observant cette classe nombreuse d'incrédules, imitateurs futiles de quelques génies célèbres dont par vanité ils empruntent la manie, j'osai les comparer avec nos bonnes femmes de village instruites par leur curé ; et je trouvais dans celles-ci mille fois plus de notions justes, plus de vraies lumières en choses utiles et nécessaires, plus de jugement et de raison que dans tous ces jolis diseurs de rien que l'incrédulité a infectés de son poison. Oui, mon fils, le catéchisme du simple fidèle lui donne infiniment plus de vraie sagesse que n'en peut donner la moderne philosophie ; et quel triomphe pour la religion!

Mais ce qui en relève encore plus l'excellence, c'est son influence sur le cœur de l'homme par le caractère de bienveillance qu'elle nous a fait prendre et les vertus qu'elle nous inspire. Et, en effet, quoi de plus divin que sa morale (2)! quoi de plus sublime que cette charité qui en est l'âme! Aimer les hommes comme soi-même* ; les aimer en Dieu et pour Dieu sans exception, sans réserve ; aimer jusqu'à nos ennemis ; oublier les injures ; pardonner les offenses ; vaincre le mal par le bien ; être dans la joie avec ceux qui y sont ; pleurer avec ceux qui pleurent ; se faire tout à tous pour les gagner tous à l'amour du souverain bien ; éclairer ceux qui sont dans les ténèbres; reprendre en secret et ramener avec douceur ceux qui s'égarent; ne point juger témérairement pour n'être pas jugés nous-mêmes ; consoler les affligés ; assister de tout son pouvoir les malheureux ; et ne considérer dans l'usage de ses talens et de ses richesses que comme le dispensateur des dons de Dieu et l'économe de sa providence ; remplir avec amour et principe de conscience tous les devoirs que notre condition nous impose ; respecter Dieu dans nos maîtres, et son

* Il eût été trop long de multiplier ici les textes et les citations. Il est aisé de s'apercevoir que dans tout ce qui suit il n'y a pas une seule maxime, un seul mot, qui ne soit la substance et l'expression même des livres évangéliques.

autorité dans ceux qu'il a établis pour nous gouverner; ne point chercher son propre intérêt, mais le sacrifier à l'intérêt général* : voilà, mon fils, ce que la religion nous prescrit à l'égard des hommes, à l'égard de la société tout entière, et ce que le chrétien qui l'est en vérité réalise tous les jours par sa conduite. Bon, sensible, compatissant, affable, généreux, miséricordieux et clément, citoyen zélé, sujet fidèle, ami constant, digne époux, bon père, fils tendre, respectueux et soumis, maître soigneux et vigilant, plein de charité à l'égard de tous, il prévient tous les besoins, il accomplit toutes les lois, il satisfait à toutes les bienséances, il se prête à tous les désirs honnêtes, il se livre à toutes les bonnes œuvres, il fait tous les genres de bien qui sont en son pouvoir : lié par sa religion à tous les hommes, il volera pour eux jusqu'aux extrémités du monde, et, nouvel apôtre, il portera, s'il le peut, la vérité, la justice dans tous les cœurs**. Donnez-moi, dans toutes les conditions, dans toute société, dans toute espèce de gouvernement, des citoyens animés de l'esprit du christianisme : donnez-moi un peuple, un monde de chrétiens fidèles; et la terre sera le séjour de l'innocence et du bonheur.

* « Il doit en être de la religion, dit le célèbre Bacon, comme de la nature. Tous les ressorts doivent tendre par préférence au *bien commun* : or, il ne s'est trouvé dans aucun siècle, ni système de philosophie, ni secte de religion, ni corps de jurisprudence, ni corps politique qui ait, autant que la religion chrétienne, exalté le *bien de tous*, et réduit à ses justes bornes le *bien particulier* : d'où il résulte évidemment que c'est un seul et même Dieu qui est l'auteur des lois de la nature et du christianisme. »

** Ce n'est pas l'esprit du christianisme et de l'apostolat qui a porté tout ensemble la religion et la guerre dans le Nouveau-Monde ; mais c'est lui qui en pleure les désastres, qui en dissipe les ténèbres, qui en répare les malheurs autant qu'il est en lui, et qui change en bien les calamités que l'intérêt et l'ambition lui ont fait éprouver.

La religion chrétienne, cher Valmont, n'est pas moins digne de notre admiration et de nos hommages dans les vertus qu'elle nous inspire à l'égard de nous-mêmes. Elle oppose au fol amour de soi le renoncement à notre volonté propre et une sainte haine de nos penchans déréglés; à notre orgueil, la connaissance de notre misère, de notre néant, et les sentimens d'une humilité profonde; à la cupidité, l'esprit de détachement et l'amour de la pauvreté; à la mollesse, la mortification et la pénitence; à un penchant trop vif pour tous les biens sensibles, le désir et la recherche des biens spirituels et célestes; aux saillies de notre humeur, la douceur et la patience. Elle veut que nous usions de tous les biens avec actions de grâces, avec modération et avec sagesse; que nous soyons chastes et purs; que nous nous défendions jusqu'à la pensée du mal; que nous en évitions jusqu'à l'ombre; que nous veillons sur tous nos sens; que nous mettions un frein à nos lèvres; que nous ne nous permettions jamais les plaintes et les murmures; que nous soyons résignés et tranquilles au sein des souffrances; que nous considérions les adversités et les croix comme un bien, et la mort comme le terme de notre délivrance. O la belle philosophie que celle de la religion!

Avec des sentimens si nobles et si purs le vrai chrétien vit heureux autant qu'on peut l'être ici-bas *. La paix du cœur et l'onction du divin amour le dédommagent des plaisirs dont il se prive. S'il n'a pas de joies bruyantes et frivoles, il en est récompensé par des joies plus pures et plus constantes. S'il se refuse à d'infâmes voluptés, il s'en épargne pour toujours les

* Les préceptes que la religion renferme, dit d'Aguesseau, sont la route assurée pour parvenir au souverain bien que les philosophes ont tant recherché. (*OEuvres de d'Aguesseau*, tome 1er, *Instr.* 1.) Voyez ci-après, note (4), ces belles paroles de Montesquieu: *Chose admirable! la religion chrétienne, etc.*

tristes suites, les inquiétudes et les remords. S'il combat ses passions injustes et déréglées, il recueille au-dedans de lui le fruit de ses combats et le prix de sa victoire. La route tracée par nos faux sages pour nous conduire au bonheur est plus séduisante, il est vrai : céder à ses penchans pour ne pas ressentir la peine qu'il en coûte à les vaincre, se faire une sagesse de la volupté, se faire une vertu de l'amour paraît sans doute quelque chose de plus doux à la nature. Mais si cette route est facile, si l'accès en est riant, que l'issue en est funeste ! et que les fruits d'une semblable sagesse sont amers ! Elle enfante la discorde et la haine, les égaremens et les fureurs de l'ivresse, la satiété et l'ennui, le dégoût de la vie, le désir du néant et toutes les horreurs du désespoir.

O mon fils, qu'elle est différente en elle-même et dans ses effets, la morale de l'Évangile et la sagesse de son auteur ! Arrêtons-nous encore un moment à la considérer sous tous les rapports. Quelle suite et quelle liaison dans tout ce que le fils de Dieu nous enseigne ! et cependant quelle nouveauté dans ses maximes, et en même temps quelle sublimité ! J.-C. veut que nous soyons parfaits comme notre père céleste est parfait, et rend ainsi à l'homme toute sa grandeur en le rapprochant de la divinité dont il doit être l'image. Cet homme-dieu nous apprend que son royaume n'est pas de ce monde ; il nous ouvre la plus noble carrière ; il nous rend citoyens d'une nouvelle patrie, et nous fait aspirer à la plus pure béatitude. Il nous fait regarder comme un mal tout ce qui nous en éloigne, et comme des biens réels tout ce qui peut nous y conduire. Il dit anathème au monde, à ce monde en qui règne la concupiscence de la chair, celle des yeux et l'orgueil de la vie. C'est à tout cela que Jésus-Christ dit anathème, parce que c'est tout cela qui fait la dépravation de l'homme corrompu par le péché.

De là ces maximes * : Malheur aux riches, c'est-à-dire ; à ceux qui se font un mérite et un bonheur de l'être ! malheur à ceux qui mettent toute leur joie et leur consolation dans ce monde ! heureux au contraire ceux qui sont pauvres d'esprit et détachés, ceux qui ont faim et soif de la justice, ceux qui souffrent pour elle, ceux qui sont doux et pacifiques ! Soyez, nous dit-il encore, comme des petits enfans par l'humilité ; portez votre croix ; faites-vous violence pour le ciel, renoncez vous vous-mêmes. Quelle morale ! et qui l'avait apprise à Jésus Chrit ? Est-ce la doctrine de l'homme ? elle effraie les sens, elle étonne l'imagination ; et cependant, depuis la pente de l'homme au péché, elle est fondée en raison : elle est esprit et vie ; elle forme un composé admirable, et fait des sages dans la pratique, sans avoir besoin de les faire passer par de vaines spéculations.

De là encore cette unité de plan, de vues, de sagesse plus qu'humaine, qui se trouve dans les auteurs sacrés du Nouveau Testament. Quelque grossiers qu'ils aient été par leur état, leur naissance et leur éducation, tous s'accordent dans un genre de connaissances et de lumières sur lesquelles Dieu seul a pu les réunir et les éclairer, je veux dire ce discernement de l'homme spirituel et de l'homme charnel, de l'homme céleste et de l'homme terrestre, de la vie intérieure et de la vie animale et sensuelle. Les secrets principes de l'une et de l'autre, les opérations merveilleuses de la grâce et de l'esprit de Dieu dans nos âmes, ses effets, ses consolations, ses joies, ses ressources, les vertus qu'ils inspire, si opposées à toutes les idées du monde et si supérieures à celles d'une vaine philosophie, sont développés

* Voyez surtout les chapitres 5, 6 et 7 de S. Mathieu, qui renferment ce que l'on appelle *le sermon de Jésus-Christ sur la montagne*, et qui nous offrent un précis de l'Évangile, que tout chrétien ne saurait relire trop souvent ni trop souvent méditer.

dans leurs écrits avec une précision admirable et digne des disciples d'un si grand maître, avec un ton de sentiment et d'onction qui nous touche et nous affecte en dépit de nous-mêmes, mais qui ne peut être bien apprécié que par des âmes vraiment droites et pures.

Le plan de législation et de sagesse offert à l'homme par Jésus-Christ et ses disciples n'a pas eu besoin de passer par ces degrés d'accroissement et de perfection lents et insensibles qui se trouvent dans toute législation purement humaine, dans tous les ouvrages des hommes: il a eu dès le premier instant toute l'excellence qu'il devait avoir. Il est d'ailleurs soutenu de tout ce qui peut nous aider à le remplir: un Dieu présent à chacun de nous et attentif à nos moindres actions: un Dieu qui veille en faveur du juste, qui permet pour sa sanctification et pour son bonheur les maux qu'il éprouve; qui règle sa destinée, et fait de toutes les créatures les instrumens et les ministres de sa volonté: un Dieu juge et témoin, qui discutera à la face de l'univers nos pensées, nos intentions, nos désirs, et qui rendra à chacun selon ses œuvres: un Dieu qui récompensera d'une gloire infinie, d'un bonheur éternel, le juste qui aura vécu pour lui; mais qui, dans la même proportion punissant par des peines infinies, par des peines éternelles l'infraction de ses lois, offre à l'homme toujours prêt à les violer, le contre-poids le plus propre à l'arrêter: un Dieu qui donne tout à la fois la leçon et l'exemple; qui dans l'union ineffable de la nature divine avec la nature humaine s'abaisse jusqu'à l'homme pour élever l'homme jusqu'à lui; qui se met à notre portée et n'exige de nous rien de si pénible que sa vie et sa mort ne nous aient rendu facile: un Dieu qui nous presse à chaque instant par les témoignages éclatans de son amour, et qui, s'ils ne sont pas des monstres, force les plus grands pécheurs au repentir, et les cœurs les plus durs à la reconnaissance: un Dieu qui nous prévient, qui nous aide, qui nous sou-

tient par sa grâce, qui nous offre des sacremens par lesquels il nous rappelle fortement à lui en même temps qu'il nous rappelle à nous-mêmes : quelles ressources pour le chrétien ! quels moyens, quels motifs pour fuir le vice ! et quels encouragemens à la vertu ! Dans les principes et les systèmes de l'incrédulité tout est lié pour le mal, tout favorise le déréglement de nos passions ; dans la religion chrétienne tout nous aide à les réprimer. Que substituera l'incrédule à des secours si puissans ? Les lois ? elles n'ont de prise que sur les faibles, et restent sans force contre le crédit et l'autorité ; elles n'étendent leur empire que sur l'extérieur de nos actions, et n'en règlent ni les principes ni les motifs ; elles n'envisagent que les conséquences qui les suivent, et, ne pouvant rien sur le cœur, elles ne remontent point à la vraie cause dont elles émanent. Le respect humain ? il a les mêmes inconvéniens ; et si quelquefois il empêche de paraître vicieux, presque jamais il n'empêchera de l'être. L'honneur ? il est souvent le fruit des préjugés ; et, selon les opinions reçues, il parlera quelquefois aussi hautement contre la vertu qu'il aurait dû parler pour elle. L'éducation ? ses impressions s'effacent quand la religion ne les soutient pas; et que sera l'éducation elle-même si elle n'est pas réglée par la religion ? Un sentiment intérieur du juste et de l'honnête ? ah ! s'il nous suffit dans des circonstances où la victoire est plus facile, où l'on n'est que faiblement combattu, tiendra-t-il au milieu des tentations les plus vives, contre la contagion de l'exemple et la violence des passions ? La philosophie * ? elle s'accommode, elle se prête à tous nos penchans ; elle

* « Ah ! ne me parlez plus de philosophie ! je méprise ce » trompeur étalage qui ne consiste qu'en vains discours ; ce » fantôme qui n'est qu'une ombre, qui nous excite à menacer » de loin les passions, et nous laisse comme un faux brave à leur » approche. »

» Lequel tient le mieux à la vertu, du philosophe avec ses

resserre ou relâche ses principes au gré des vues et des intérêts du moment; elle a toujours en réserve pour chaque occasion différente quelque nouveau système; tout au plus elle ne dompte une passion que par une autre, et ne corrige un vice qu'en mettant à la place un autre vice plus dangereux encore et plus subtil. Non, il n'y a que la religion qui offre à l'homme une règle invariable, un moyen toujours prompt, un secours toujours présent, et un contre-poids à sa faiblesse indépendant de ses passions : elle seule fait intérieurement et constamment sur lui l'effet que produit au dehors et par intervalle, sur le vicieux lui-même, la présence d'un ami qu'il estime et qu'il révère; elle le rend attentif, elle le retient, elle l'excite et le transforme en un autre homme.

« Mais le joug de la religion est trop pénible; sa » morale est trop austère, la contrainte qu'elle impose » est trop grande, et les devoirs qu'elle prescrit sont » trop rigoureux. » Oui, mon fils, son joug est pénible à qui n'en veut point d'autre que celui des passions, de l'indépendance et du caprice. Mais le vrai sage, qui sent qu'il est fait pour être conduit par la raison, s'estime heureux de trouver dans la religion chrétienne un frein pour le vice et des secours pour la vertu que sa raison trop faible ne saurait lui donner. Mais le chrétien fidèle rencontre dans ce joug et cette contrainte des dédommagemens et des douceurs qui valent bien mieux pour sa félicité que tous les prétendus agrémens qui accompagnent le libertinage de l'esprit et les déréglemens du cœur. Cent fois le jour il bénit la loi qui l'asservit; par elle il n'étouffe pas les penchans de la nature

» grands principes, ou du chrétien dans sa simplicité? » (Rousseau.)

» Défions-nous, dit-il ailleurs, d'une philosophie en paroles; défions-nous d'une fausse vertu qui sape toutes les » vertus et s'applique à justifier tous les vices pour s'autoriser » à les avoir tous. »

comme on l'en accuse ; il les rend légitimes * ; il ne s'abandonne pas sur tout ce qui l'environne à une indifférence aveugle et stupide. Il fait mieux, il règle sa sensibilité, il modère ses désirs, il tempère ce qu'ils ont de trop ardent ; et, jouissant de lui-même au sein de la règle et du bonheur, dans son assujétissement et sa contrainte il trouve la paix et la liberté. Mais enfin les devoirs que l'Évangile nous impose, l'austérité de la morale qu'il nous prêche, ont une proportion exacte et nécessaire avec nos penchans et nos faiblesses, puisque ce n'est qu'en suivant la loi évangélique dans toute sa rigueur que nous cessons d'être si faibles, si coupables et si malheureux.

Que reste-t-il donc à objecter contre l'excellence de la religion chrétienne ? Eh, mon fils ! que n'objecte pas la haine en dépit de la raison ! On oppose à la religion les mœurs de la plupart de ses enfans et d'un trop grand nombre de ses ministres ; comme si des enfans qu'elle désavoue et des mœurs qu'elle réprouve prenaient sur la sainteté de sa foi et sur la pureté de sa doctrine ! comme si des ministres infidèles et parjures (3) dégradaient jusque dans leur essence la vérité, la beauté de ses enseignemens et la dignité du ministère qu'elle leur confie, par cela seul qu'ils se dégradent eux-mêmes !

Mais il y a bien plus, et s'il faut en croire nos incrédules, le christianisme a traîné à sa suite les persécutions, les guerres, le despotisme et la servitude. Les persécutions ? disent-ils. Hélas ! tous les hommes sont naturellement persécuteurs ; j'en conviens, parce que naturellement tous les hommes sont méchans. Mais qui a été plus persécuté que les chrétiens par ceux qui ne l'étaient pas ? qui se montrerait plus persécuteur que

* « Toutes les fausses religions combattent la nature ; la » nôtre seule, qui la suit et la règle, annonce une institution » divine et convenable à l'homme. » (Rousseau, *Lettre sur les Spectacles.*)

nos philosophes s'ils étaient les maîtres? quel esprit répugne davantage à la persécution et à la violence, par sa nature même, que l'esprit du christianisme? et n'est-ce pas uniquement quand on l'oublie qu'on cesse d'être indulgent et qu'on devient impitoyable? Les guerres, disent-ils encore. Mais nées avec la dépravation du genre humain, elles ont presque toujours eu la même cause dans tous les âges du monde, l'ambition; et ce n'est que pour lui donner un prétexte que leurs chefs parmi les chrétiens mêmes, ont fait des guerres de religion. Le despotisme? la servitude? Mais où les princes ont-ils été plus despotes, où les peuples ont-ils été plus esclaves que dans les siècles et dans les contrées où le christianisme ne florissait pas? Aujourd'hui encore que les ennemis de la religion comparent l'Europe chrétienne à l'Afrique, à l'Asie; et qu'ils nous disent où l'humanité, les lois, les sciences, et les arts règnent avec le plus d'empire, et où se trouve la liberté. Ah! c'est le christianisme, au contraire, qui, par une morale simple et majestueuse, uniforme et générale, a le plus contribué (4) à détruire la tyrannie, à adoucir les mœurs, à humaniser les princes, à civiliser les peuples les plus barbares (5), à abolir l'esclavage (6), à diminuer les horreurs de la guerre, à affaiblir l'esprit de conquête, à rendre la paix plus constante et plus sûre, et à lier toutes les nations par un droit des gens plus humain, plus moral et mieux entendu.

Le christianisme a fait tout le bien qu'il pouvait faire malgré nos passions (7); et, s'il leur a quelquefois servi de voile et de prétexte, est-il juste de confondre la chose avec l'abus qu'on en fait, et les vices de l'humanité avec la religion même qui les condamne? Mettons plus de parité, cher Valmont, et plus d'équité dans nos raisonnemens. Pour décider entre le christianisme et l'irréligion, entre le vrai fidèle et l'esprit fort de nos jours, opposons à celui-là, agissant d'après ses principes, un de nos sages agissant d'après les leurs; et

voyons à qui des deux, dans le commerce de la vie civile, pour les intérêts et les devoirs de la société, on aimerait le mieux avoir affaire * : opposons ensuite à une multitude de chrétiens se réglant sur les lois de l'Évangile (8), un peuple d'incrédules vivant selon les lois arbitraires de nos réformateurs, et observons de quel côté seraient l'ordre, la justice et la paix. Faisons plus encore ; donnons à ces instituteurs modernes l'empire sur leurs semblables ; mettons-les à la tête d'une société qu'ils accoutument insensiblement à leurs systèmes ; je veux pour un moment que, libres, indépendans, sans aucun frein au dehors qui les réprime, ils puissent conserver quelque apparence de sagesse dans leur conduite et leur législation : je veux que le pressentiment des suites et des conséquences, la vanité, la crainte de se trouver en contradiction avec eux-mêmes, l'amour de leurs propres inventions les soutiennent ; mais leurs opinions, telles qu'elles sont répandues dans leurs ouvrages, une fois reçues, les choses établies sur le pied qu'ils désirent, comment se comporteront les sages qui leur auront succédé ? et les peuples formés par de tels maîtres, que deviendront-ils ? O mon fils ! il résulterait bientôt des principes moraux de ces prétendus sages le même effet pour le monde civil et moral qui eût résulté de leurs, principes physiques pour

* La probité d'un incrédule, à moins qu'il ne reconnaisse et ne suive la loi naturelle dans toute la pureté du christianisme, ce qui me paraît bien difficile, ne peut être tout au plus aux yeux des gens sensés qu'un problème ; et ce que l'on a dit des princes, on doit le dire avec bien plus de raison de nos prétendus esprits forts, *qu'ils ont un cœur à prouver*.

Nous avons cité ces paroles de Rousseau : « Je n'entends » point qu'on puisse être vertueux sans religion. J'eus long- » temps cette opinion trompeuse, dont je suis très-désabusé » Si cette remarque est vraie, qu'on nous dise de bonne foi quelle est, aujourd'hui surtout, la religion, et quelle doit être en proportion la probité de nos incrédules.

le monde matériel et sensible. Le hasard, le mouvement, la matière n'eussent produit que de la confusion et du chaos : leur manière de penser sur Dieu, sur son existence, ses attributs, son indifférence à l'égard de nos actions, sur la matérialité de l'âme et la nécessité de ses déterminations, sur l'inégalité des conditions, sur la vertu, sur le plaisir, sur le bonheur, que produirait-elle, que désordre et qu'anarchie ?

Avouons-le donc, cher Valmont, tout milite en faveur de la religion chrétienne, et tout nous offre, au contraire, les plus fortes armes contre ceux qui la combattent. Leur acharnement même contre la religion de Jésus-Christ, préférablement à toute autre ; leur haine, leur mépris et leurs satires à l'égard de tous ceux qui ont brillé par les vertus qu'elle fait naître ; leur esprit de parti ; leur accord mutuel à ne donner aujourd'hui du génie, du mérite, de la raison et de la sagesse qu'à eux et à leurs partisans ; leur éloignement pour toute saine doctrine pour tout ce qui tend à épurer les mœurs ; le ton d'indépendance et le caractère licencieux qui règne dans leurs écrits ; entre eux, leurs guerres sourdes et malignes, leurs basses jalousies, leurs haines réciproques et leurs plaintes amères ; que de titres de réclamation contre la qualité de sages qu'ils se donnent et la philosophie dont ils se parent (9) !

Ah ! que bien plus vraie est la philosophie du christianisme ! Aussi, mon fils, sa sainteté parle-t-elle à tous les cœurs dès qu'ils ne sont pas entièrement dépravés. Cette preuve de sentiment est celle que Dieu a faite pour tous les hommes, de même qu'indépendamment de toute discussion il rend sensible à tous l'existence d'une première cause intelligente et sage par le spectacle de l'univers. La foi des simples n'est donc pas sans fondement et sans preuves. L'accord merveilleux qui se rencontre entre la religion chrétienne et de certains principes naturels qu'elle réveille, qu'elle reproduit et qu'elle développe au fond de nos âmes, avertit assez

l'homme rustique et grossier que ce n'est qu'en elle que se trouvent la vérité et le bonheur, qu'elle seule peut suppléer à son ignorance et suffire à ses besoins, et qu'elle est pour nous tous le don le plus précieux de la Divinité. C'est en ce sens mieux qu'en tout autre qu'on a pu dire que toute âme est naturellement chrétienne. Aussi est-ce la sainteté du christianisme qui a soumis presque tous les peuples à son empire; et si elle a été la source la plus ordinaire des combats qu'on lui a livrés, elle a été aussi la cause presque universelle de ses triomphes.

Pour toi, cher Valmont, à qui ce témoignage que la religion se rend à elle-même ne suffisait pas, repasse dans ton esprit tous les caractères qui lui sont propres; son ancienneté, son unité, sa perpétuité, sa sainteté; admire en elle l'enchaînement des faits, des dogmes et de la morale : et une fois convaincu de l'existence d'un Dieu, dis-moi si dans le christianisme tout seul il a pu laisser prendre à l'erreur des caractères de vérité que l'erreur ne saurait avoir, et que partout ailleurs elle n'eut jamais. Surtout souviens-toi que c'est, non d'un fait particulier, d'une preuve isolée, d'un oracle, d'un prodige, du seul établissement de la religion que j'ai tiré la certitude de sa divinité, mais de la réunion et l'accord de toutes ses parties. En vain donc prétendrais-tu incider sur quelques articles moins essentiels, sur quelques objets pris à part; c'est de son ensemble qu'elle tire sa force invincible, et c'est à son ensemble qu'il faut répondre.

O mon ami! si dans le détail la religion chrétienne, comme la loi naturelle, a ses difficultés, je t'en ai dit la raison : il fallait que comme elle, susceptible de contradiction pour les âmes peu droites et peu sincères, elle laissât toujours l'homme sous l'empire du mérite et de la liberté.

Mais ce ne sera plus toi, mon fils, qui oseras la contredire. Cet amas de lumières, si j'ose m'exprimer ainsi,

qui maintenant brille à tes yeux, va rendre pour toujours ta raison docile ; et je n'attends plus de toi que l'entière assurance de ta soumission et de ta fidélité. Et que gagnerais-tu de rester incrédule ? Rien pour cette vie que de faux plaisirs peut-être et des tourmens réels ; et à coup sûr tu perdrais tout à l'égard de l'autre. Si cependant les illusions qu'on se fait pouvaient changer la nature des choses ; si elles pouvaient empêcher la vérité d'être ce qu'elle est ; si du moins elles pouvaient modifier au gré de nos désirs notre situation pour l'avenir, je te dirais : « Eh bien, fais-toi illusion, puisque » tu le veux ; laisse la réalité pour des chimères ; et, » puisqu'enfin les suites en seront à peu près semblables, » prends des fantômes de bonheur et de sagesse pour » la sagesse et pour le bonheur même. » Mais, en dépit de nos passions, les choses resteront éternellement ce qu'elles sont ; tôt ou tard la vérité se montrera à nous telle qu'elle est : et quel regret n'éprouvera pas celui qui s'y sera refusé, parce qu'il l'aura bien voulu, quand cet aveuglement volontaire l'aura rendu malheureux pour toujours ! Ah, qu'il n'en soit pas ainsi de toi ! puisse bien plutôt la religion, en rectifiant tes idées, en réglant tes penchans, en épurant tes mœurs, assurer ton éternelle félicité ! puisse-t-elle ici-bas te sanctifier dans les épreuves que te prépare la justice de Dieu ainsi que sa clémence !

Hâte-toi de me répondre par le même courrier que je t'envoie, et tire-moi de l'état d'incertitude et de perplexité le plus terrible de tous pour un père qui t'aime aussi tendrement que moi.

NOTES.

PAGE 69.

(1) *Par ses mérites tout crime peut être expié, réparé.* «La religion païenne qui ne défendait que quelques crimes grossiers qui arrêtait la main et abandonnait le cœur, pouvait avoir des

crimes inexpiables. Mais une religion qui enveloppe toutes les passions ; qui n'est pas plus jalouse des actions que des désirs et des pensées ; qui ne nous tient pas attachés par quelque chaîne, mais par un nombre innombrable de fils ; qui laisse derrière elle la justice humaine et commence une autre justice ; qui est faite pour mener sans cesse du repentir à l'amour et de l'amour au repentir ; qui met entre le juge et le criminel un grand médiateur ; entre le juste et le médiateur ; un grand juge ; une telle religion ne doit point avoir de crimes inexpiables. Mais quoiqu'elle donne des craintes et des espérances à tous, elle fait assez sentir que, s'il n'y a point de crime qui par sa nature soit inexpiable, toute ma vie peut l'être ; qu'il serait très-dangereux de tourmenter la miséricorde par de nouveaux crimes et de nouvelles expiations ; qu'inquiets sur les anciennes dettes, jamais quittes envers le Seigneur, nous devons craindre d'en contracter de nouvelles ; de combler la mesure et d'aller jusqu'au terme où la bonté paternelle finit. » (*Esprit des Lois* : livre 24, chap. 13.)

PAGE 72.

(2) *Quoi de plus divin que sa morale ?* Elle a plusieurs fois arraché des éloges aux ennemis mêmes du christianisme. C'est ainsi qu'en parle l'auteur des *Lettres juives* : « Les premiers » nazaréens ont prêché une doctrine si conforme à l'équité et » si utile à la société, que leurs plus grands adversaires con- » viennent aujourd'hui que leurs préceptes moraux sont infini- » ment au-dessus de ceux des plus sages philosophes de l'anti- » quité... La foi des nazaréens, démontrée telle que la prêchent » leurs docteurs de la première classe, a encore plus de brillant » que la nôtre. Ils ont tous nos premiers principes, mais il » semble qu'ils en aient épuré les suites. La nôtre a quelque » chose de farouche ; la leur semble dictée par la bouche divine. » La bonne foi, la candeur, le pardon des ennemis, toutes » les vertus que l'esprit et le cœur peuvent embrasser leur sont » étroitement commandées. Un véritable nazaréen est un phi- » losophe parfait. Dans les autres religions, l'homme, vil » esclave, semble ne servir Dieu que par intérêt : les nazaréens » sont les seuls qui aient le cœur d'un vrai fils pour un si bon » père. » Voila un portrait bien avantageux et bien fidèle du christianisme, tracé par la main d'un homme qu'on ne soupçonnera pas d'être trop prévenu en sa faveur.

Disons la même chose de cet aveu de milord Bolingbroke.

« Le système chrétien de foi et de pratique a été révélé par Dieu même, et il est aussi absurde qu'impie d'affirmer que la sagesse divine l'a révélé d'une manière incomplète et imparfaite. Sa simplicité et sa clarté prouvent qu'il était fait pour être la religion du genre humain, et démontrent en même temps la divinité de son origine. »

« Je ne sais, dit Rousseau, pourquoi l'on veut attribuer aux progrès de la philosophie la belle morale de nos livres. Cette morale tirée de l'Évangile était chrétienne avant d'être philosophique...... Les préceptes de Platon sont souvent très-sublimes; mais combien n'erre-t-il pas quelquefois! et jusqu'où ne vont pas ses erreurs! Quant à Cicéron, peut-on croire que, sans Platon, ce rhéteur eût trouvé ses Offices? L'Évangile seul est, quant à la morale, toujours sûr, toujours vrai, toujours unique, et toujours semblable à lui-même »

Le même auteur avait déjà dit ailleurs : « Je vous l'avoue, » la majesté des Écritures m'étonne, la sainteté de l'Évangile » parle à mon cœur. » Et le reste que nous avons cité plus haut.

Dans un ouvrage qui a pour objet l'*Éducation publique*, l'auteur des *Pensées philosophiques* parle ainsi du christianisme : « La religion ne prêche que l'ordre et l'amour; elle n'ôte » point la raison, mais elle l'épure et l'ennoblit; elle ne détruit » pas les hommes, mais elle en fait des saints*. »

Selon la remarque d'un auteur moderne. « plus on étudie la religion chrétienne, plus on découvre en elle de caractères de sagesse qui saisissent, enchantent, pénètrent le cœur d'amour et l'esprit d'admiration. Dites-moi, je vous prie, un excès qu'elle ne blâme pas, un mal sous ses yeux sans remède, un crime sans punition, une passion sans frein, un désordre sans condamnation, une bonne œuvre sans récompense; quelle admirable sagesse dans toutes les maximes de la religion sur l'amour qu'elle règle; sur l'amitié qu'elle sanctifie; sur les grandeurs du monde dont elle désabuse; sur les talens qu'elle ennoblit; sur l'amour-propre qu'elle rectifie; sur la prospérité dont elle montre les écueils; sur l'adversité dont elle soulage le poids; sur les devoirs dont elle inspire l'amour; sur la mort dont elle modère la crainte, fait naître le désir et dissipe les horreurs !.......

* « Dans le même ouvrage il parle ainsi des lois de Moyse : Il y a (dans ces lois) un » chef-d'œuvre d'économie politique dont les plus fameux législateurs n'ont pas » approché. »

» Que serait-ce si, pénétrant avec vous dans le détail des états et dans l'intérieur des maisons, je vous faisais remarquer, sous les influences du christianisme (mieux connu de bien des chrétiens, et plus fidèlement pratiqué), l'étonnante métamorphose de la nation, et par elle sa félicité, l'émulation dans les arts sans jalousie, l'activité dans le commerce sans banqueroute, la sainteté du lit nuptial mise à couvert sous le voile de la pudeur, l'union dans les mariages cimentée par une fidélité réciproque, les sources de l'éducation épurées par la vigilance des maîtres, l'ardeur pour le travail dans la jeunesse soutenue par la piété, la tempérance même dans les enfans, la bonne foi dans les domestiques, l'innocence jusque dans les plaisirs.»

PAGE 80.

(3) *Comme si des ministres infidèles et parjures dégradaient jusque dans leur essence la vérité, la beauté de ses enseignemens.* Il faut en convenir cependant; comme la plupart des hommes se déterminent plus par préjugé que par raison, il est bien triste que les ministres d'une religion si belle offrent quelquefois aux peuples par leur exemple la source funeste d'un préjugé qui lui est si contraire. Rien ne fait réellement plus de tort à la religion que les mauvais ministres; et plus ils sont élevés en honneur, plus s'étend au loin la fatale influence du scandale qu'ils nous causent. Hélas, leur état est si grand par lui-même, qu'il ne demanderait d'eux, pour leur obtenir une grande considération et nous imprimer un grand respect, que de pratiquer avec une noble simplicité les vertus qui lui sont propres.

Quoiqu'il en soit de la conduite des pasteurs, souvenons-nous qu'ils sont assis sur la chaire de Moyse et des apôtres, et, si dans quelques-uns les mœurs ne s'accordent pas avec les instructions, taisons-nous sur leurs mœurs, prions pour eux, faisons ce qu'ils nous disent, et ne faisons pas ce qu'ils font. (*Matth.* 23, v. 2 et 3.)

PAGE 81.

(4) *C'est le christianisme qui a le plus contribué, etc.* « La religion chrétienne est éloignée du pur despotisme: c'est que, la douceur étant aussi recommandée dans l'Évangile, elle s'oppose à la colère despotique, avec laquelle le prince se ferait justice et exercerait ses cruautés.

» Pendant que les princes mahométans donnent sans cesse la

mort ou la reçoivent, la religion chez les chrétiens rend les princes moins timides, et par conséquent moins cruels. Le prince compte sur ses sujets, et les sujets sur le prince. Chose admirable ! la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. »

« C'est la religion chrétienne qui, malgré la grandeur de l'empire et le vice du climat, a empêché le despotisme de s'établir en Éthiopie, et a porté au milieu de l'Afrique les mœurs de l'Europe et ses lois. Le prince héritier d'Éthiopie jouit d'une principauté, et donne aux autres sujets l'exemple de l'amour et de l'obéissance. Tout près de là on voit le mahométisme faire enfermer les enfans du roi de Sennar : à sa mort le conseil les envoie égorger en faveur de celui qui monte sur le trône. »

« Que l'on se mette devant les yeux, d'un côté, les massacres continuels des rois et des chefs grecs et romains, et de l'autre la destruction des peuples et des villes par ces mêmes chefs, *Thimur et Gengiskan*, qui ont dévasté l'Asie : et nous verrons que nous devons au christianisme et dans le gouvernement un certain droit politique, et dans la guerre un certain droit des gens que la nature humaine ne saurait assez reconnaître. »

« C'est ce droit des gens qui fait que parmi nous la victoire laisse aux peuples vaincus ces grandes choses, la vie, la liberté, les lois, les biens, et toujours la religion, lorsqu'on ne s'aveugle pas soi-même. » (*Esprit des Lois*, livre 24, chap. 3.)

Rousseau, dans son *Émile*, parle ainsi de la religion chrétienne : « Nos gouvernemens modernes doivent incontes- » tablement au christianisme leur plus solide autorité et leurs » révolutions moins fréquentes ; il les a rendus eux-mêmes » moins sanguinaires : cela se prouve par le fait en les compa- » rant avec les gouvernemens anciens »

MÊME PAGE

(5) *A humaniser les princes, à civiliser les peuples les plus barbares* ; tels qu'étaient nos anciens Francs, sortis des forêts de la Germanie.

« Voyez dans les Gaules, dit Moreau, au commencement du V[e] siècle, les lois et la religion gouverner presque seules un pays abandonné par la faiblesse de ses légitimes souverains, survivre à l'autorité de ceux-ci, triompher d'un peuple conquérant, adoucir ses mœurs, lui donner des principes d'une

administration réglée, et servir ainsi de sauve-garde aux vaincus contre la fureur et l'insolence des vainqueurs. (*Leçons de morale rédigées par les ordres et d'après les vues de feu monseigneur le dauphin, pour l'instruction des princes ses enfans.* 1er Discours.)

Et plus loin : « Vous apprendrez surtout à respecter cette religion bienfaisante qui, au milieu des atrocités de ce règne (celui de Clovis), fut presque le seul rempart de la liberté des peuples. »

« On ne peut nier, dit Rousseau, que ce ne soit au christianisme que l'Europe doit encore aujourd'hui l'espèce de société qui s'est perpétuée entre ses membres. »

MÊME PAGE.

(6) *A abolir l'esclavage.* etc. « La religion chrétienne a détruit l'esclavage encore plus par son esprit que par sa loi : ce qui est un grand titre d'honneur et marque beaucoup l'humanité ou plutôt la charité de sa morale. » *L'abbé* TERRASSON, *la philosophie applicable*, etc.)

Robertson, dans son introduction à l'*Histoire de Charles-Quint*, tome 2, notes IX et XX, nous apprend quelle a été, dans de certains temps et parmi les différentes nations de l'Europe, la triste condition des serfs ou esclaves, et prouve qu'en effet l'esprit d'humanité et de douceur de la religion chrétienne, après avoir lutté contre les maximes et les usages reçus, contribua plus qu'aucun autre motif à leur affranchissement.

Pourquoi faut-il que, dans un nouveau monde, l'esprit de cupidité ait fait oublier à des peuples civilisés et chrétiens cette douceur évangélique pour faire revivre les dures lois de l'esclavage contre des hommes qui, tout nègres qu'ils sont ou tout sauvages qu'on les suppose, n'en sont pas moins nos frères ? Qu'on lise le *Voyage à l'Ile de France, à l'Ile de Bourbon, au cap de Bonne-Espérance, par un officier du roi*, et l'on frémira au seul récit des atrocités qu'on y fait éprouver à ces malheureux. « A la moindre négligence, comme une légère suspension de travail, une porte laissée ouverte ou fermée, le commandeur, armé d'un fouet de poste, leur donne sur le derrière au cinquante, cent et jusqu'à deux cents coups. Chaque coup enlève une portion de la peau. Ensuite on détache le misérable tout sanglant, ou lui met au cou un collier de fer à trois pointes, et on le remène au travail. Il y en a qui sont plus d'un mois avant que d'être en état de s'asseoir. Les fem-

mes sont punies de la même manière. Il y a une loi faite en faveur des nègres, mais on ne la suit pas: » Quel affreux tableau! on ne traite pas si indignement nos captifs en Barbarie.

« O toi! (s'écrie avec toute l'onction de l'humanité et du » sentiment l'auteur de ce voyage), nègre infortuné qui pleure » sur les rochers de Maurice, si une main qui ne peut essuyer » tes larmes en fait verser de regret et de repentir à tes tyrans, » je n'ai plus rien à demander aux Indes; j'y ait fait fortune. »

Cet honnête homme a tout sacrifié en effet pour ne pas être long-temps témoin de ces horreurs. Mais que l'on y ajoute donc encore la manière dont s'acquièrent ces esclaves. Dans des foires établies pour leur achat, des pères vendent leurs enfans, des enfans plus intelligens et plus adroits les préviennent et vendent leur père. Ajoutez la nourriture, le genre de vie, les différentes sortes de travaux auxquels on les condamne, l'espèce de logem nt où on les entasse, les vêtemens dont on les couvre, les infâmies auxquelles on les expose; et dites que leurs maîtres sont des hommes!

Je ne sais où j'ai lu que depuis un certain nombre d'années les Quakers avaient donné l'exemple, dans des colonies anglaises, de l'affranchissement des nègres; qu'ils en avaient fait des serviteurs, des enfans, une famille de frères, dont ils étaient tendrement chéris, et qu'ils gouvernaient moins en maîtres qu'en pères. Puisse un tel exemple trouver dans les cœurs sensibles et les âmes vraiment chrétiennes bien des imitateurs!

MÊME PAGE.

(7) *Le christianisme a fait tout le bien qu'il pouvait faire malgré nos passions, etc.* C'est à lui qu'on doit appliquer ces paroles de Rousseau. « Par les principes la philosophie ne peut faire aucun bien que la religion ne le fasse encore mieux; et la religion en a fait beaucoup que la philosophie ne saurait faire. »

« Dire que la religion n'est pas un motif réprimant, parce » qu'elle ne réprime pas toujours, c'est dire que les lois civiles » ne sont pas un motif réprimant non plus. C'est mal raisonner » contre la religion de rassembler dans un grand ouvrage une » énumération des maux qu'elle a produits, si l'on ne fait de » même celle des biens qu'elle a faits. » (*Esprit des Lois*, liv. 24, chap. 2.) Ces paroles de Montesquieu, relatives à la religion en général, le sont surtout à la religion chrétienne en particulier. Cette expression, *les maux qu'elle a produits*

n'est pas absolument exacte, et bien moins encore si on l'applique au christianisme, puisque ce n'est qu'autant qu'on agissait directement contre sa nature, son esprit et ses maximes qu'ils ont été produits. La religion a été une occasion, ou même un prétexte par rapport à ces maux plutôt qu'elle n'en a été la cause.

PAGE 82.

(8) *Opposons à une multitude de chrétiens se réglant sur les lois de l'Évangile, etc.* « Bayle, après avoir insulté toutes les religions, flétrit la religion chrétienne ; il ose avancer que de véritables chrétiens ne formeraient pas un état qui pût subsister. Pourquoi non? ce seraient des citoyens infiniment éclairés sur leurs devoirs, et qui auraient un très-grand zèle pour les remplir ; ils sentiraient très-bien les droits de la défense naturelle ; plus ils croiraient devoir à la religion, plus ils penseraient devoir à la patrie. Les principes du christianisme, bien gravés dans le cœur, seraient infiniment plus forts que ce faux honneur des monarchies, ces vertus humaines des républiques, et cette crainte servile des états despotiques. » (*Esprit des Lois*, livre 24, chap. 6.) Et au chap. 1er, Montesquieu avait dit : « La religion chrétienne, qui ordonne aux hommes de s'aimer, veut sans doute que chaque peuple ait les meilleures lois politiques et les meilleures lois civiles, parce qu'elles sont, après elle, le plus grand bien que les hommes puissent donner et recevoir. »

PAGE 83.

(9) *Que de titres de réclamation contre la qualité de sages qu'ils se donnent, etc.* Voici ce que disait Cicéron des philosophes de son temps : « Où est le philosophe dont la vie soit réglée comme elle devrait l'être ? où est le philosophe qui n'emploie plutôt sa science en vaine ostentation qu'à se corriger lui-même ? y en a-t-il quelqu'un qui prenne pour lui les préceptes qu'il donne aux autres ? Les uns sont si légers et si vains, qu'il vaudrait mieux pour eux qu'ils n'eussent rien appris.... Il y en a qui sont uniquement dominés par l'orgueil et l'ambition : plusieurs sont de vils esclaves de la volupté : tous démentent honteusement leur profession par leur conduite. » (*Tuscul. quæst.*, *lib.* 2.)

Sans insister sur les traits de ressemblance qu'on pourrait trouver entre les philosophes dont parlent Cicéron et Épic-

tête*, et nos philosophes modernes dont toutefois les préceptes même ne font pas honneur à leur sagesse, il est d'ailleurs d'autres reproches non moins flétrissans pour des sages qu'on est en droit de leur faire : ce sont ceux qui ont pour objet ce style fier, dédaigneux, arrogant ; ce ton de mauvaise plaisanterie, de sarcasme, de personnalité, d'aigreur : cette honteuse profusion d'épithètes injurieuses et grossières qui depuis quelque temps dominent dans leurs ouvrages, y révoltent tout à la fois le goût, l'honnêteté, les mœurs, et portent un si terrible coup à la philosophie. C'est aussi ce qui a dicté à l'auteur la comédie des *Philosophes*, contre lequel ils ont employé à l'envi un genre d'attaque et de défense si peu honorable pour eux, cette repartie, un peu trop vive peut-être, mais d'ailleurs si remplie de vérité:

« Aujourd'hui, que pourront penser ceux qui elevaient si fort notre âge, et qui parlaient avec tant de mépris des siècles barbares de l'érudition**, lorsqu'ils verront que c'est dans ce même âge si vanté et dans la capitale des arts et du goût que de soi-disant philosophes ont accumulé les invectives les plus basses, les plus dégoûtantes, les plus abominables ? ».

« On a parlé des *Honnêtetés littéraires*. Reconnaîtra-t-on dans ces honnêtetés philosophiques ce caractère de douceur, d'aménité, de tolérance que l'on annonçait si fastueusement comme la suite des progrès de la raison? le plus odieux fanatisme aurait il un autre langage? on le demande à quiconque est juste. »

« O philosophes! les pédans du seizième siècle valaient mieux que vous, et ils sont tombés ! pour acquérir comme eux des connaissances utiles, il en coûterait des soins, des travaux, de longues veilles ; au lieu que votre métier est devenu trop facile, et que les enfans mêmes savent aujourd'hui votre secret. Prononcer le mot de *préjugé* avec un sourire ironique toutes les fois qu'il est question de ces vieilles maximes d'honneur et

* Épictète a dit à peu près la même chose en parlant de la même espèce de philosophes : « Nous écrivons de belles maximes, mais en sommes nous bien pénétrés ? et les mettons-nous en pratique?... quelle est la vie ? Après avoir bien dormi, tu te leves quand il te plaît, tu bâilles, tu t'amuses, tu te laves le visage: après cela, ou tu prends quelque méchant livre pour tuer le temps, ou tu écris quelque bagatelle pour te faire admirer. Tu sors ensuite, ou tu vas faire des visites, te promener et te divertir Dieu sait comment.... tu vas te coucher. Je ne révélerai point les mystères de ces ténèbres ; il n'est que trop aisé de les deviner. Avec les mœurs d'un épicurien et d'un débauché tu parles comme Zénon et comme Socrate : mon ami, change de mœurs ou change de langage. Celui qui usurpe faussement le titre de citoyen romain est sévèrement puni; et ceux qui usurpent le grand titre de philosophe le feront impunément ! » Voyez le *Manuel d'Epictète, suivi du nouveau Manuel, etc.*, par Dacier, de l'Académie des inscriptions. Lisez aussi Lucien dans la plupart de ses dialogues.

** Or ceux qu'on a nommés pédans, les Saumaise, les Scaliger, les Scioppius, se disaient de grosses injures en grec et en latin.

de morale que nos bons aïeux avaient la simplicité de respecter; prendre un ton emphatique et solennel pour parler de la vertu, mais ne la mettre que dans vos discours et jamais dans vos actions; faire résonner sans cesse aux oreilles le mot *persécution*, tandis que l'on ne persécute personne; opposer à ce mot, qui jette l'alarme dans les esprits faibles, ceux d'humanité, de tolérance, de liberté de penser; voilà les grands mystères de votre philosophie : et il faut avouer que si dans le système de la religion que vous n'entendez pas, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus, votre secte plus indulgente admet autant d'élus que d'appelés. En effet, l'écolier le plus étourdi, le petit-maître le plus ignorant, les caillettes mêmes qui vous protègent ont bientôt appris les élémens de votre doctrine, et deviennent philosophes, comme vous, à bien peu de frais. »

« Mais ne prenez-vous pas garde que rien n'avilit plus un titre que de le rendre trop commun? ne vous apercevez-vous pas que vous avez fait trop de prosélytes pour en imposer encore long-temps, et que le même caprice de mode qui vous a mis pour quelques momens en faveur est tout prêt à vous replonger dans le néant ? Méfiez-vous de l'inconstance française. Quantité d'honnêtes gens, las d'entendre les mêmes sarcasmes répétés à chaque instant contre l'Évangile et ses ministres, attristés de ce ton cavalier, décisif, tranchant, avec lequel vous traitez des objets si graves et dignes tout au moins des discussions les plus sérieuses; indignés de vos fureurs contre tous ceux qui ne pensent point comme vous, commencent à perdre cette illusion qui vous avait été si avantageuse. On admire encore à la vérité ceux d'entre vous que des talens supérieurs ont rendus justement célèbres; mais l'admiration s'affaiblit par le déplorable usage qu'ils en ont fait dans ces matières qui ne sont pas de leur compétence. On ne vous sait plus de gré d'une infinité de belles choses que vous avez dites, d'après Bayle, en faveur de la tolérance, parce que vous avez prouvé que vous étiez vous-mêmes très-intolérans. Le croiriez-vous? vous faites des chrétiens. On conjecture avec assez de vraisemblance que vos petits pamphlets satiriques et moqueurs, vos bouffonneries, vos turlupinades, deviendront le tombeau de votre secte, comme les convulsions sont devenues le tombeau d'un parti qui comptait de plus grands hommes que le vôtre. On ne voit en vous que le génie de l'insulte et de l'orgueil; et ce génie est en vérité trop facile et à la portée de trop de monde. » (*Mémoires de Palissot sur sa vie*, à la fin de *l'Homme dangereux*.)

LETTRE LI.

Le comte de Valmont au marquis.

Mon père, mon tendre et respectable père, jouissez de votre triomphe et du retour de votre fils. Le voile est déchiré, la vérité brille à mes yeux de tout son éclat; je suis chrétien; et c'est, après Dieu, à vos lumières, à vos soins, à vos tendres ménagemens que je le dois. Je suis chrétien, et je me fais gloire de l'être; Je rougis seulement de ne l'avoir pas toujours été. Quel tableau que celui de la religion chrétienne! et quels secours elle offre à la vertu! Ah! maintenant, trop convaincu de mes besoins et de ma faiblesse, si ma foi pouvait chanceler encore, cette seule pensée me soutiendrait, me fixerait pour toujours: qu'ai-je été sans la religion? que serais-je devenu si j'avais continué à vivre sans elle! Mais par elle au contraire quelles ressources et quels motifs me sont offerts pour être vertueux! Dieu des vertus, que j'apprends à connaître et que j'adore dans la plénitude de mon cœur pour la première fois, comment le christianisme ne serait-il pas votre ouvrage! lui seul nous enseigne à vous aimer, à vous adorer, à vous servir comme vous méritez qu'on vous serve, qu'on vous adore et qu'on vous aime, et lui seul nous aide à le faire.

Honteux égaremens de ma raison, où me conduisiez-vous! Passions aveugles, triste délire d'une ardente jeunesse, quel abîme vous creusiez sous mes pas! Votre main sage et bienfaisante le comble pour toujours: mon père! quelles expressions pourraient suffire à ma reconnaissance? Je me tais pour avoir trop à vous dire, et toute la force du langage humain me paraît impuissante pour bien rendre tout ce que je sens. Ah! du moins que voulez-vous que je fasse? ordonnez. Pour expier mes fautes rien ne me paraîtra trop pénible.

Faudra-t-il que sans plainte et sans murmure, je me voie enlever mes dignités et mes biens; que, loin de mon roi et de ma patrie, j'aille traîner dans les régions inconnues une vie sans gloire et sans honneur? car c'est de tout cela que je suis menacé : j'obéirai aux volontés du ciel.... J'obéirai.... car enfin que n'ai-je pas mérité! Mais ma chère Émilie.... Ah ! me restera-t-elle dans ma disgrâce? Grand Dieu ! par cet endroit du moins épargnez ma faiblesse.

Émilie est encore en danger : son état nous laisse toujours flottans entre la crainte et l'espérance. Tantôt, me dit M. de Veymur, elle reprend des forces et semble rappelée à la vie; tantôt dans des momens de langueur et de faiblesse elle semble toucher de nouveau aux portes du tombeau. Je ne puis hasarder de la voir, tant le péril où je suis devient pressant par les continuelles recherches que l'on fait de moi. Elle s'en afflige sans se laisser abattre, et s'estime trop heureuse, dit-elle, puisque j'ai abjuré mes erreurs. Hélas ! si elle vit, si le ciel me la rend, avec elle, avec vous, avec mon fils, je ne serai plus à plaindre.... Mais que dis-je? ne me sera-t-il pas toujours bien triste et bien douloureux de faire partager ma situation à Émilie? De quel rang je l'aurai fait tomber! à quel état d'infortune et d'opprobre mes fautes l'auront condamnée! quel avenir pour elle et pour mes enfans! Ah ! je frémis; toutes les plaies de mon cœur que je croyais fermées, se rouvrent à ces tristes réflexions. Ce faible cœur saigne encore : il s'émeut, il s'agite, et j'entends gronder au-dedans de lui le sang, la nature et l'amour. Religion sainte! soyez mon appui. Que la grâce de mon Dieu, si puissante et si douce, achève sa victoire! Et vous, mon père, s'il vous reste quelques lumières à me donner, je les attends de votre zèle; tout m'est précieux de votre part; toute vérité qui tient à la religion me devient chère; daignez donc affermir ma foi et soutenir mon courage.

LETTRE LII.

Le marquis de Valmont au comte.

O mon fils, je te retrouve enfin avec les mêmes sentimens, avec la même foi que tu reçus dans tes premières années, mais plus éclairée, plus pure et plus solidement établie ! Quelles actions de grâces ne dois-je pas à mon Dieu, qui a daigné t'instruire par ma voix, et mieux encore par tous les événemens dont tu as été le triste témoin ! Quelles larmes j'ai versées en lisant ta lettre ! et qu'elles ont soulagé mon cœur ! Non, une pluie douce et féconde qui tombe sur la plante altérée ne lui rend pas plus de fraîcheur, plus de vigueur nouvelle que l'assurance de ton entier changement n'a rendu de force et de vie à mon âme abattue et presque flétrie par la douleur.

Et qu'importent tes pertes, si j'en excepte celles d'Émilie, puisque tu revis pour la vertu et pour la religion? N'exceptons rien cependant, cher Valmont; et que le premier usage de ta foi soit de te soumettre sans réserve à la volonté toujours sage d'un Dieu qui t'a tout donné. S'il veut te reprendre ses dons, s'il veut couronner les mérites d'une épouse qui t'est chère, console-toi de ta peine par l'idée de son bonheur. S'il veut effacer tes égaremens par les pleurs qu'il te fait répandre, t'aider à expier tes fautes par les peines qu'il t'envoie, et t'unir plus intimement à lui par les sacrifices que peut-être il va exiger de toi, ah ! mon ami, ne t'oppose point à ses vues de miséricorde et de clémence ; bénis-le, bénis toujours son saint nom. Peut-être aussi n'attend-il de nous, comme autrefois d'Abraham, ce père des croyans, que la préparation de notre cœur. A tout événement ne cessons de lui dire, ainsi que ta digne épouse : « Que » votre volonté soit faite, ô mon Dieu ! et que votre » saint nom soit béni ! »

Cette résignation si parfaite et si pure, le seul remède à nos maux, le seul qui puisse en adoucir le sentiment et nous les rendre utiles et méritoires, n'empêche pas cependant que tu ne mettes en usage tous les instrumens qu'il plaira à la Providence de t'offrir pour demeurer dans l'état où elle t'a placé. Ce n'est pas le rang qui fait le bonheur, j'en conviens ; mais tu le dois à ta famille, à tes enfans, si par des moyens honnêtes tu peux le leur conserver. Fais donc parler et agir tes amis, en supposant que l'infortune t'en laisse encore, et sur le succès de leurs démarches sois soumis et tranquille.

Tu me demandes de nouvelles lumières si j'en ai à te donner. Oui, mon fils. Pour confirmer ta foi, il faut la fixer par une soumission entière à la même autorité qui t'en a transmis le dépôt sacré.

Tu t'en souviens, cher Valmont, quand j'ai voulu te faire sentir le besoin d'une révélation, j'ai insisté sur le besoin essentiel d'une autorité. C'est, avons-nous dit, la voie d'instruction la plus propre à tous les hommes, peu susceptibles, par eux-mêmes et par la multitude des soins qui les occupent ; de discussions épineuses et de longs raisonnemens sur les vérités, que cependant il leur importe le plus de bien connaître. Cette autorité doit être émanée de Dieu même. Celle des philosophes, des sages, quand ils eussent été plus éclairés qu'ils ne l'étaient en effet, n'eût jamais eu de force et de pouvoir pour se faire entendre des autres hommes ; elle ne pouvait leur suffire, et par l'expérience même de tous les peuples et de tous les âges elle ne leur suffirait pas.

Cette autorité nous a été donnée de la manière la plus parfaite en Jésus-Christ, à qui seul toute la religion révélée nous ramène comme à un centre d'unité. Jésus-Christ, la sagesse du père et la plus pure émanation de sa lumière, nous a appris par lui-même et par ses apôtres tout ce qu'il était nécessaire à l'homme de savoir. Il a mis dans tout leur jour les vérités purement naturelles, presque étouffées dans tous les hommes par les

passions et les préjugés ; il y en a ajouté d'autres auxquelles toutes les forces de l'entendement humain ne pouvait atteindre, et que tout au plus un petit nombre de sages avaient soupçonnées.

Mais il fallait conserver aux hommes ces vérités précieuses, et ce ne pouvait être qu'en perpétuant parmi nous dans une société divinement inspirée la même autorité qui nous les avait enseignées. La raison toute seule ne pouvait les fixer, puisque les unes lui échappaient si aisément, et que les autres étaient si fort au-dessus d'elle.

Cette autorité divine et permanente, qui entrait si nécessairement dans le plan de la révélation, devait par sa nature même être visible, sensible et animée, de manière qu'on pût tout à la fois et l'entendre et la distinguer de toute autorité humaine et précaire qui oserait entreprendre d'usurper ses droits*.

Voilà, mon cher fils, ce que Jésus-Christ devait à sa sagesse pour compléter en faveur des hommes l'admirable économie de la religion révélée, et ce que dans sa bonté il a daigné leur laisser.

« Toute puissance, dit le Sauveur du monde à ses » apôtres **, m'a été donnée au ciel et sur la terre. » Allez donc, instruisez tous les peuples, les baptisant » au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et » leur apprenant à observer toutes les choses que je » vous ai commandées ; et voici que je suis avec vous

* « La révélation devient inutile sans une société visible qui » en conserve religieusement le dépôt, comme un code de lois » est infructueux si une société ne l'adopte, ne le conserve, et » n'en fait la base de sa politique. Il y a donc sur la terre une » société visible à qui la révélation a été confiée. » (*Pensées théologiques*, *par dom Jamin*, *religieux de la congrégation de Saint-Maur*. La traduction de cet ouvrage en allemand ramena en 1769 le prince palatin au sein de l'Église catholique.)

** Dans les trois derniers versets de saint Matthieu.

» tous les jours jusqu'à la consommation des siècles *. »

Ainsi, mon fils, Jésus-Christ, par ces paroles, établit sur un premier fondement, qui est lui-même, et sur le fondement visible de ses apôtres, une église, une société légitime de pasteurs, qui doit leur succéder dans toute la durée des siècles pour enseigner toutes les nations, et avec laquelle, par l'assistance de son esprit, de sa sagesse et de son pouvoir, il sera tous les jours jusqu'à la fin du monde.

Chef invisible de cette église, il lui a donné sur la terre un chef visible pour ramener tout à l'unité **; et ce chef, c'est celui à qui il a dit, et dans sa personne à tous ceux qui dans le même rang viendront après lui, « Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon » Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas » contre elle ***. »

Je ne suis pas fait pour les discussions théologiques, cher Valmont; et sans beaucoup de théologie je trouve tout dans ces deux textes de l'Évangile rapprochés des courtes réflexions que je t'ai fait faire. Avec ces seules armes je puis confondre toutes les sectes qui ne sont pas la véritable Église de Jésus-Christ (1).

Quelle est, leur dirai-je, l'autorité suffisante que vous m'offrez? Est-ce celle de l'Écriture-Sainte? Toute seule elle ne suffit pas, elle ne s'explique point d'elle-même; vous la prenez, selon vos vues, en bien des sens différens. Vous savez combien de sens contraires

* Voyez le développement de ce texte si fécond et si énergique dans la belle instruction pastorale de Bossuet sur les promesses de Jésus-Christ à son Eglise; et remarquez que ce beau texte termine l'évangile de saint Matthieu, comme pour nous laisser en lui le complément de tout ce que cet évangile renferme.

** « L'Église doit avoir un chef visible, parce qu'elle est une, » et que son unité ne peut se conserver sans un centre commun » où viennent se réunir tous ses membres. » (*Dom Jamin, Pensées théologiques.*)

*** Matth. XVI. 18.

souffre parmi vous ce seul texte de l'Évangile, *ceci est mon corps*. Qui en fixera pour moi le sens véritable *? Il fallait donc à l'Écriture-Sainte un interprète infaillible, vivant et animé; et Jésus-Christ me l'a donné (2).

Ne dites pas au reste que je fais ici un cercle vicieux. Quand je raisonne d'après les livres saints contre l'incrédule, je les considère d'une manière toute humaine et selon les règles de critique les plus ordinaires. Quand je raisonne contre vous qui admettez les divines Écritures, je commence par établir par la seule raison la nécessité d'une autorité visible, d'un tribunal toujours subsistant; après quoi je me sers, pour achever de vous convaincre, de ces livres mêmes que vous reconnaissez pour divins, et dont les passages les plus formels déposent en faveur de ce tribunal que vous osez méconnaître (3) **.

Sera-ce l'esprit particulier de chacun de vous que

* « Si un législateur, pour fonder un état, formait un corps de lois et se contentait ensuite de les publier, laissant à tout le monde, jusqu'au dernier homme du peuple, à les entendre à sa façon et à son gré, il est visible que chacun tournerait la loi à son avantage et à sa fantaisie, et qu'au lieu de l'harmonie d'une bonne intelligence que voudrait établir le législateur, on y verrait régner la discorde et la confusion la plus horrible. Tel est à la lettre le système que les novateurs ont introduit dans la religion. » (*Exposition abrégée des caractères de la vraie religion, par le père Gerdili.*)

** « En vain nous accuse-t-on encore de combattre la voie d'examen par la voie d'examen même, et de rétablir ainsi d'un côté ce que nous cherchons à détruire de l'autre. C'est équivoquer dans les termes pour faire illusion. Il y a une grande différence entre la discussion dont nos frères séparés soutiennent la nécessité et la suffisance, à l'exclusion de l'obéissance à l'autorité, et l'examen de simple attention à des vérités de fait et de notoriété publique qui établissent l'autorité. Nous combattons le premier examen par le second. L'objection des adversaires n'est donc qu'un sophisme (*Pensées théologiques.*)

je prendrai pour guide? Quelle autorité! quel droit a-t-elle pour me soumettre *? et que peut-elle m'offrir que des contradictions? Sera-ce du moins l'onction secrète, l'esprit intérieur qui éclaire les vrais fidèles et les élus de Dieu? Quelle source d'illusion et de fanatisme! et qu'a de visible pour tous les hommes une pareille autorité? Sera-ce votre corps de société? Je ne vois rien qui dans sa visibilité le distingue suffisamment de tout autre. D'ailleurs où est sa succession non interrompue, en remontant jusqu'aux apôtres **? On

* C'est ce qui fait dire à Rousseau dans une de ses lettres sur ses démêlés avec l'église de Genève : « Je dois toujours compte de mes actions et de ma conduite aux lois et aux hommes ; mais puisqu'on n'admet point parmi nous d'église infaillible, qui ait droit de prescrire à ses membres ce qu'ils doivent croire, donc, une fois reçu dans l'Église, je ne dois plus qu'à Dieu seul compte de ma foi. »

« Qu'on me prouve aujourd'hui, dit-il ailleurs, qu'en matière de foi, je suis obligé de me soumettre aux décisions de quelqu'un, dès demain je me fais catholique ; et tout homme conséquent et vrai fera comme moi. »

Rousseau avait raison ; et, d'un autre côté, la preuve qu'en matière de foi on doit se soumettre à une autorité n'était pas difficile à trouver.

« L'église de Genève, dit-il encore, n'a et ne peut avoir, comme réformée, aucune profession de foi précise, articulée et commune à tous ses membres. » Et il montre par les principes mêmes la réforme.

** C'est la question que Luther lui-même faisait aux anabaptistes : *Qui êtes-vous? qui vous a envoyés? où était l'Église avant vous?* Il a fallu bien de la théologie pour bien mal répondre à cela. (*Histoire de François Ier par Gaillard, tome* 6.)

Cette même question, l'Église catholique la faisait vers la fin du second siècle aux différentes sectes qui s'élevaient contre elle : « Qui êtes-vous, leur disait-elle par la plume de Tertullien ; quand êtes-vous venus? d'où êtes-vous sortis? que faites-vous dans mon bien, vous qui n'êtes point mes enfans? De quel droit, Marcion, coupez-vous ma forêt? qui vous a permis, Valentin, de détourner mes sources? De quelle au-

peut fixer depuis eux, dans des temps plus ou moins récens, l'époque où vous avez commencé *; et dès lors, comme toutes les autres sectes, on vous verra finir. Où est votre unité? et quel rapport avez-vous à un chef visible, au successeur de S. Pierre, qui vous condamne avec toute son Église, et dont vous vous séparez? M'offrirez-vous pour dernière ressource l'autorité des chefs du corps politique? Mais il n'est donc plus question d'une religion donnée aux hommes par Dieu même? il ne s'agit donc plus que d'inventions tout humaines qui pourront en effet être modifiées, interprétées par la même législation qui les aura établies! Car enfin où l'autorité divine manque il faut bien que le législateur humain supplée et soit le chef de la religion. Mais quelle religion! quelle croyance! et qui peut en être la dupe (4)?

Quoi! je me suis attaché à la révélation, parce que la lumière naturelle ne me suffisait pas! et comment la révélation me suffira-t-elle si par rapport à ses dogmes je ne sais plus ni quel guide suivre pour en fixer le sens, ni quel parti prendre entre les sectes qui divisent le christianisme **?

torité, Appelles, arrachez-vous mes bornes? La possession est pour moi.... Et vous autres, pourquoi semez-vous dans mes domaines selon vos caprices, et y faites-vous paître vos troupeaux? J'ai la possession, je possède avant vous, j'en ai des titres authentiques que je tiens de ceux mêmes à qui le domaine appartenait. Je suis l'héritier des apôtres. » (TERTULLIEN, *de Præscriptione.*)

* Rappelons-nous ici ce beau mot d'un vrai fidèle à un prince protestant qui, le voyant à l'extrémité, lui disait: « Il » doit vous être dur de mêler vos cendres à celles de ces hommes » que vous traitez d'hérétiques. » *Mon prince*, répondit-il, *faites creuser quelques pieds plus bas et mes cendres seront mêlées à celles des catholiques.*

** « Tout chemin qui ne peut conduire ni les simples ni les ignorans à la foi n'y peut conduire personne. Le caractère dis-

Ah! que Jésus-Christ a bien mieux pourvu aux intérêts de sa gloire, à ceux de sa religion et à nos vrais besoins! Je trouve dans l'Église catholique et romaine tout ce qui m'est nécessaire et tout ce qui m'a été pro-

tinctif du chemin de la vérité est d'y conduire tout le monde, puisque tous sont appelés à la connaître : or, la voie d'examen ou de discussion ne saurait conduire les simples et les ignorans à la foi. Il n'y a que l'autorité qui puisse la leur faire connaître.» (*Pensées théologiques.*)

On ne sait au juste à quoi s'en tenir; on tombe dans tous les excès; on est disposé également à tout croire et à ne rien croire lorsqu'on ne règle pas sa croyance sur une autorité solidement établie et qui puisse suffire pour la fixer.

Auctoritati credere, magnum compendium est, et nullus labor, disait S. Augustin, *lib. de quant. animæ, cap. 7.*

« Ce n'est pas, dit-il dans le même livre, la vivacité de la conception, c'est la simplicité de la foi qui fait la sûreté de la multitude dans l'Église catholique. »

« L'autorité est le motif déterminant du plus grand nombre en matière de religion, quelque parti que l'on prenne.... Dans l'Église romaine on croit les vérités de la religion, et l'on s'appuie sur l'autorité visible qu'elle a dans son sein. Dans les sectes protestantes il y a plusieurs vérités qu'on ne croit point, et l'on se fonde sur l'autorité des chefs qu'on suit comme ses docteurs.... Parmi les incrédules la plupart ne se décident à ne rien croire que sur l'autorité de certains hommes qui se sont acquis de la célébrité par leurs talens.... L'autorité a toujours fait l'argument de la multitude, même chez ses plus grands ennemis! Heureux ceux qui marchent à la lumière de l'autorité légitime. Telle est celle des catholiques romains : elle a produit ses preuves. Mais il n'en est pas ainsi de celle que suivent les sectaires et les incrédules.... leur foi est une foi humaine accordée à la parole de quelques séducteurs : au lieu que celle des catholiques est une foi divine, accordée à la parole d'un Dieu, et expliquée par une autorité qu'il a établie lui-même.» (*Pensées théologiques.*)

« Je ne suis pas étonné, a dit un homme d'esprit, qu'il y ait des hérésiarques; l'orgueil suffit pour cela : mais je suis toujours surpris qu'il y ait des hommes assez imbéciles pour se rendre de bonne foi leurs disciples. »

mis. J'y trouve une autorité suffisamment répandue parmi tous les peuples pour attirer toute leur attention; une autorité qui, par son étendue, par sa hiérarchie, par ses usages et sa discipline, par la publicité et l'universalité de ses enseignemens, devient éminemment visible au-dessus de toutes les sectes qui s'élèvent contre elle (5). Je la vois garder au milieu de ces sectes et malgré elles le beau nom de *catholique*, ce nom que, pour la distinguer de toute autre église, elles sont elles-mêmes forcées de lui laisser. Je la vois conserver dans ses principaux siéges les titres de la succession légitime de ses pasteurs depuis les apôtres, et rentrer ainsi dans le caractère de perpétuité essentiel à la véritable religion. Je la vois tenir à un centre d'unité, à un chef qui, uni à la pluralité visible (6) des autres pontifes, soit assemblés dans des conciles auxquels il préside, soit dispersés parmi les nations (7), forme un tribunal toujours subsistant, et auquel, tous les jours, selon la promesse, je puis avoir recours pour distinguer la vérité de l'erreur. Je la vois, inalliable avec toutes les sectes, qui toutes se rallient contre elle, retrancher tout ce qui s'oppose à son unité; rejeter sans ménagement tout ce qui altère sa doctrine (8); conserver sans variation tous les dogmes si bien liés de la religion chrétienne; tout son ensemble merveilleux, tous les moyens et les secours de salut qu'elle renferme; et par une tradition soutenue dans ses différens siéges, attestée par ses conciles et les ouvrages de ses saints docteurs, me faire remonter de siècle en siècle jusqu'aux premiers disciples des disciples du Seigneur et jusqu'à la doctrine des apôtres (9). Que dirai-je enfin? Je la vois soutenant tous les efforts de tant d'ennemis conjurés pour la détruire, maintenir constamment son glorieux empire, tandis que tout tombe autour d'elle, envoyer seule des ministres de l'Évangile dans toutes les parties du monde, pour les éclairer des lumières de la foi, regagner avec avantage dans de nouvelles contrées ce que dans d'au-

tres l'esprit de schisme et d'erreur lui fait perdre ; et confirmer de plus en plus cette parole de son divin maître, que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.

Quel admirable spectacle et quelle source de reconnaissance pour l'âme vraiment fidèle ! Tranquille dans la simplicité de sa croyance, elle peut se reposer à l'ombre d'une autorité infaillible, et qui par la promesse devient celle de Dieu même. La voie la plus facile, la plus courte, et tout à la fois la plus sûre, lui est toujours ouverte pour résoudre toutes les difficultés qu'on lui oppose. Si par des raisonnemens captieux on cherche à lui rendre suspect quelque article de sa foi, si son imagination effrayée dispute en secret, et veut ramener à l'examen ce qu'elle doit croire, elle n'a besoin, pour s'éclairer, pour se calmer et se fixer que de faire attention à l'enseignement public de l'Église catholique et romaine, à ce que nous apprennent ses solennités, ses rites, ses prières, ses catéchismes, ses prédications, ses instructions journalières, et à la croyance générale des peuples qu'elle renferme dans son sein. Si l'orgueil, si l'esprit d'indépendance, si l'amour de la nouveauté élèvent des contestations, font naître des incertitudes et des doutes, partagent les novateurs en autant d'opinions différentes que l'aveugle présomption enfante de partisans à l'erreur, elle regarde où est l'autorité visible, le corps des pasteurs et son chef, et, ne craignant plus de flotter au gré des opinions (10), elle demeure ferme et inébranlable. Si, à l'égard des vérités les plus importantes, elle voit des génies ardens, tous ces hommes de secte et de parti, combattre avec chaleur pour les excès contraires*, elle est assurée de ren-

* « Il est impossible d'établir quelque chose de certain de l'immortelle nature par la mortelle ; elle ne fait que se fourvoyer partout, mais spécialement quand elle se mêle des choses divines ; car, encore que nous lui ayons donné des principes certains et infaillibles, encore que nous éclairions ses pas par

contrer dans l'autorité qui la guide ce juste milieu qui, également éloigné des extrêmes, est le point précis où s'arrête la vérité. C'est ainsi que dans les disputes interminables sur la grâce et la liberté, l'Église catholique seule n'a jamais rien donné à un de ses dogmes qui ait pu détruire la croyance de l'autre (11).

Non seulement le chrétien soumis a dans l'Église catholique un guide sûr et fidèle, mais il y trouve encore une mère tendre qui, depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort, répare toutes ses faiblesses et pourvoit à tous ses besoins. Il ne perd rien dans son sein des sacremens institués par le Rédempteur des hommes, et de tous les moyens de salut les plus propres à affermir sa foi, à nourrir sa piété et à lui faciliter la pratique des vertus. Aussi ne se borne-t-il pas à lui être soumis, son attachement pour elle et son zèle pour sa gloire égalent son obéissance : ses intérêts sont les siens ; il est offensé lui-même de tout ce qui la blesse et qui l'offense ; dans ses douleurs elle ne sent rien qu'il ne ressente avec elle : il adresse au ciel en sa faveur les gémissemens les plus tendres, les vœux les plus ardens. S'il est dans un rang élevé, il maintient son autorité par son crédit et son pouvoir : dans toute condition il édifie par la pureté de ses mœurs ceux qui ne craindraient pas de faire retomber sur elle l'opprobre de ses enfans. Il ne permet pas qu'on l'attaque impunément en sa présence. Il donne à tous ceux qui l'environnent l'exemple du plus grand respect pour son culte,

la sainte lampe de la vérité qu'il a plu à Dieu de nous communiquer, nous voyons pourtant journellement, pour peu qu'elle se démente du sentier ordinaire, et qu'elle se détourne ou écarte de la voie tracée et battue par l'Église, comme tout aussitôt elle se perd, s'embarrasse et s'entrave, tournoyant et flottant dans cette mer vaste, trouble et ondoyante des opinions humaines, sans bride et sans but. Aussitôt qu'elle perd ce grand et commun chemin, elle se va divisant et dissipant en mille routes diverses.» (*Essais de* Montaigne, livre 2, chap. 12.)

ses lois*, ses ministres et d'une fermeté inébranlable à ne point se départir de ses jugemens et de ses préceptes (12). Il ne regarde pas comme des choses indifférentes en matière de foi tout ce que son chef et ses pasteurs ne regardent pas comme tel, et ne croit pas que l'esprit de neutralité et d'indécision puisse être permis dès que sa voix s'est fait entendre.

Que ses ennemis aveuglés par la haine crient donc, tant qu'il leur plaira, à la crédulité, à la superstition, au fanatisme; qu'ils exagèrent des scandales qui sont au milieu d'elle et dont elle gémit; qu'ils concluent de la corruption des mœurs dans quelques-uns de ses membres, à l'altération presque entière dans la foi de ses chefs; qu'ils distillent avec art le poison de la calomnie; qu'ils prétextent le renversement de la discipline, l'abus de l'autorité; qu'ils en appellent aux anciens temps (13); qu'ils se montent sur un ton de réforme (14), afin, de parer au dehors par l'extérieur de la piété ce que l'esprit de révolte se permet de souiller au-dedans; qu'ils fassent parler les divines Écritures au gré de leurs systèmes; ou s'étayent de l'autorité de quelque ancien docteur pour mieux cacher leurs hérésies sous son nom; qu'ils relèvent par leurs discours et par leurs écrits l'autorité de chaque docteur hérétique, et fassent même valoir en son honneur des prodiges marqués au coin de l'imbécillité et du mensonge; le fidèle

* « Il faut se soumettre du tout à l'autorité de notre police ecclésiastique, ou du tout s'en dispenser. Ce n'est pas à nous à établir la part que nous lui devons d'obéissance. Et davantage, je le puis dire, pour l'avoir essayé, ayant autrefois usé de cette liberté de mon choix et triage particulier, mettant à nonchaloir certains points de d'observance de notre Église, qui semblent avoir un visage ou plus vain ou plus étrange; venant à en communiquer aux hommes savans, j'ai trouvé que ces choses-là ont un fondement massif et très-solide, et que ce n'est que bêtise et ignorance qui nous fait les recevoir avec moins de révérence que le reste. » (Montaigne, *ibid.*)

n'en sera point ébranlé; les attaques de l'erreur, comme celles de l'impiété, ne le verront point lâche, faible et chancelant; elles ne le verront point indifférent et insensible; mais aussi elles ne le rendront pas dur et impitoyable.

Le véritable enfant de l'Église, et qui l'est moins encore de nom que de sentiment, rempli de son esprit, pénétré de la charité qui l'anime, envisage d'un œil de compassion et de tendresse ceux qui se trompent et qui s'égarent, il les plaint, il gémit sur eux; il emploie pour les ramener les armes de la persuasion et de la douceur. Il ne voile point les passions et la haine du vain prétexte des intérêts de la religion et de la vérité. S'il ne peut parvenir à toucher et à convaincre, il ne se croit pas dispensé d'aimer et de chérir. En arrêtant autant qu'il est en lui les progrès de l'erreur, il voit toujours avec transport dans ceux même qui s'y livrent des hommes et des frères.

Non, mon fils, non; ce n'est point la foi de l'Église qui enfante des dissensions, des troubles: et tout ce que le fanatisme a de cru[illegible]tés et d'horreurs: ce sont, je [illegible]e l'ai dit, l'inté[illegible] [illegible]ition, l'esprit de révolte et [illegible]ndépendanc[illegible] [illegible]r favoriser leurs projets sa[illegible] [illegible]éges et leu[illegible] [illegible]s manœuvres, se jouent de la [illegible]édulité de[illegible] [illegible]e la vie des hommes. Ce n'est [illegible]int cette [illegible] l'Église de J.-C. qui ébranle et [illegible]i sape [illegible] qui en même temps renverse et [illegible]rise les [illegible]e nos annales et celles des peuples [illegible]oisins [illegible]quels systèmes et quelles causes, sous l[illegible] [illegible]asque imposant de la religion, ont prod[illegible] [illegible]ions, dévasté les états, et flétri la per[illegible] [illegible]uité du monarque. Ce n'est point la fo[illegible] [illegible]i arme contre l'autorité des sujets re[illegible] [illegible] des circonstances rares, des ministres [illegible] trop prevenus ont cru pouvoir se faire, [illegible]igion même, des droits* que la religion

[illegible]sez que M. de Valmont n'entend point parler

et l'Église n'avouent pas ; si, abusant de la faiblesse des uns et de la simplicité des autres, ils ont prétendu disposer des royaumes et des empires, cette même foi, dont l'Église nous conserve le dépôt, réclamait contre eux; elle leur disait assez hautement pour qu'ils dussent l'entendre, que le royaume de Jésus-Christ et de ses ministres n'est pas de ce monde ; qu'en rendant à Dieu ce qui est à Dieu, rien ne les dispense de rendre à César ce qui est à César ; que chaque autorité a ses bornes ; que l'une, toute spirituelle, est uniquement établie pour les choses du ciel, comme l'autre, purement temporelle, ne l'a été que pour les choses de la terre ; que toutes deux, indépendantes et soumises tour à tour, ont leurs droits séparés ; qu'elles sont faites pour se soutenir mutuellement (15), et pour tendre d'un commun accord, quoique par des routes différentes, au même but, le bonheur des peuples; et que c'est de cette heureuse harmonie que dépendent et la sûreté des princes et la fidélité des sujets.

Voilà ce que la foi de l'Église nous apprend ; et c'est d'après elle, cher Valmont, que je me propose depuis long-temps de ranimer ou d'affermir en toi tous les sentimes de soumission, de respect et d'amour que tu dois à l'autorité qui nous gouverne. Ainsi deviendras-tu en même temps et dans la même proportion un chrétien docile, un catholique zélé, un citoyen humain et compatissant, et un sujet fidèle.

NOTES.

PAGE 100.

(1) *Avec ces seules armes je puis confondre*, etc. « On est » conduit à la soumission à l'Église présente, actuelle, indéfec-

ici des prétentions que des souverains, soit ecclésiastiques, soit laïques, ont eues sur des fiefs dont ils se disaient suzerains; car c'est ici une question à part, et d'une toute autre nature que celle dont il s'agit.

» tible, par la foi la plus simple et par l'érudition la plus » étendue ; ce qui est une des plus grandes preuves de sa » vérité et un effet admirable de la Providence... L'Église ca- » tholique, est la seule qui ait un corps de preuves. Les sectes » qui se sont séparées d'elle ne sont fondées que sur des diffi- » cultés particulières qu'elles lui ont faites, et dont elles n'ont » pas voulu accepter les solutions. » (*L'abbé* Terrasson, *de l'Académie française. La Philosophie applicable à tous les objets de l'esprit et de la raison*, 1re *partie, chapitre* 3, *section* 3, précédée des réflexions de d'Alembert et d'une lettre de Moncrif sur la personne et les ouvrages de l'auteur.)

A l'égard de ces difficultés et des vaines accusations de superstition, d'idolâtrie, d'innovation, qu'on n'a cessé d'inventer contre nous, la réfutation la plus simple est l'*Exposition de la doctrine de l'Église catholique*, *par Bossuet*. On n'y a répondu qu'en accusant l'auteur d'*adoucir* et d'*exténuer* les dogmes de son Église. Mais si c'est à cela que se réduisait en dernier ressort la controverse, elle doit être bien authentiquement décidée, puisque ce livre est universellement reçu parmi nous, comme renfermant la vraie doctrine que nous professons.

Il est triste que les sectaires s'obstinent à calomnier l'Église; que des hommes, même respectables par leur érudition et leurs talens, mettent sur le compte de l'Église catholique des institutions locales, des choses purement arbitraires, quelquefois bizarres, qui n'ont eu qu'un temps, parce qu'elles ne tenaient qu'à des inventions populaires, quoique adoptées peut-être par des ecclésiastiques dans des lieux particuliers; qu'ils nous taxent sans pudeur d'attacher le sceau de l'infaillibilité à des cérémonies et à des objets de pure discipline, qui obligent dès qu'ils font loi, mais qui varient selon les circonstances, et qu'on ne dut jamais confondre avec la croyance invariable de l'Église sur le dogme et sur la morale; qu'ils ne veuillent apercevoir aucune différence entre des prétentions contestées ou de simples opinions qu'on laisse à la liberté des écoles, et des vérités de foi reçues par l'Église universelle; qu'ils exaltent les avantages de la réforme sans en connaître les sources honteuses ainsi que les funestes suites, et sans en déplorer les abus. Toutes ces marques de partialité, sans nous porter à accuser la droiture de leur cœur, doivent nous faire gémir des malheureux effets de la prévention sur des esprits partout ailleurs si raisonnables.

PAGE 101.

(2) *Il fallait à l'Écriture-Sainte, un interprète, etc.* « L'É- » glise est l'interprète unique de l'Écriture-Sainte, des pères et » d'elle-même. (*L'abbé* TERRASSON.)

MÊME PAGE.

(3) *En faveur de ce tribunal que vous osez méconnaître.* Les protestans, fatigués de leurs variations perpétuelles et de leurs longues disputes, ont si bien senti la nécessité de ce tribunal, qu'ils ont donné au synode de Delpht, surtout à celui de Dordrecht, à peu de chose près, la même force et la même autorité qu'ils refusaient à l'Église catholique. Étonnante contradiction dans des hommes qui jusque-là n'avaient voulu reconnaître d'autre juge de la doctrine que l'Écriture elle-même! (Voyez l'*Histoire des variations*, *tome* 3, *livre* 14, n°s 75 et suiv.; et *tome* 5, 6e *avertissement*, n°s 67, 68, 69.)

» Le maintien de la perpétuité et de l'infaillibilité de l'Église, dit l'abbé Terrasson, est quelque chose de plus important qu'aucun de ses dogmes particuliers.

» De toutes les thèses de la théologie entière, dit-il encore avec beaucoup de sens et de raison, celle de l'unité, de la visibilité, de la perpétuité et de l'infaillibilité de l'Église est la plus digne d'un théologien, qui est en même temps homme d'esprit et homme d'état.

PAGE 103.

(4) *M'offrirez-vous pour dernière ressource l'autorité des chefs du corps politique? Mais quelle religion, quelle croyance!* Pour bien juger de la nature et des effets d'une pareille croyance, on peut voir, entre autres volumes de Hume sur l'histoire d'Angleterre, le 5e de la maison de *Tudor*, sans parler de ceux qui le précèdent, et le 3e de la maison de *Stuart*.

MÊME PAGE.

(5) *Éminemment visible au-dessus de toutes les sectes qui s'élèvent contre elle.* « Je dirais aux réformateurs ce qu'un Père de l'Église disait aux donatistes : *Pour savoir où réside l'Église, demandons-le à un homme neutre, par exemple, au roi de Perse.* On dirait aujourd'hui : *Pour savoir où réside l'Église, demandons-le à l'empereur des Turcs*; nous verrons s'il la mettra en Italie, ou s'il ira la chercher à Utrecht. » (*L'abbé* TERRASSON.)

MÊME PAGE.

(6) *Je la vois tenir à un chef qui, uni à la pluralité visible des autres pontifes, etc.* « La vraie règle de la raison et de la foi, dit Nicole, est d'établir sa créance sur la plus grande autorité visible. Cette règle est la seule qui soit proportionnée au peuple, et qui puisse unir les fidèles en un corps de société d'une manière raisonnable. » (*Essais de morale sur l'évangile du mardi de la seconde semaine de carême.*

« L'autorité de l'Église, résidant en la pluralité visible du corps des pasteurs unis à leur chef, joint toute la certitude de la croyance à toute la tranquillité d'un gouvernement sage et durable. » (*L'abbé* TERRASSON.)

« La religion chrétienne, selon la pensée du même auteur, étant commune à des peuples qui vivent sous des dominations différentes, ne pourra jamais demeurer la même, à moins qu'elle n'ait un chef unique, et qui lui soit propre. Sans cela il arriverait que, dès la première querelle de l'un de ces états avec l'autre, les rois ou les autres chefs voudraient se distinguer les uns des autres par quelques articles de croyance particulière. »

Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que Leibnitz, quoique luthérien, et par une suite naturelle de son amour pour l'ordre et l'unité, après avoir voulu réunir le monde sous une même langue par le projet d'une langue universelle à l'usage des savans; après avoir désiré de réduire l'Europe sous une seule puissance, quant au temporel, désira aussi vivement de la réduire sous un même chef quant au spirituel : et, pour ce dernier objet c'est le pape même qu'il choisissait. « Tant l'esprit de système qu'il possédait au souverain degré, dit l'historien de sa vie, avait prévalu, à l'égard de la religion, sur l'esprit de parti! Mais tous ces beaux projets sont restés sans effet, parce que les peuples ne s'accordent qu'à n'entendre point leurs intérêts communs. » (Voyez FONTENELLE, *Histoire de l'Académie des sciences*, *année* 1716.

MÊME PAGE.

(7) *Des pontifes, soit assemblés dans les conciles, soit dispersés parmi les nations.* » L'Église peut être considérée en deux états; ou elle est assemblée en concile, ou elle est dispersée. Elle peut prononcer dans ces deux circonstances sur les contestations qui s'élèvent dans son sein; et ses jugemens sont toujours d'une égale autorité, parce que *les portes de*

l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.... Penser qu'elle ne jouit du privilége de l'infaillibilité que dans les conciles généraux, c'est trop borner la promesse qui s'étend à tous les temps; c'est une erreur dans la foi, Jésus-Christ n'a pas dit à ses apôtres : *Je suis avec vous seulement quand vous êtes assemblés*; mais, *je suis avec vous* TOUS LES JOURS *jusqu'à la consommation des siècles.* » (*Pensées théologiques*, *par dom* JAMIN.)

« C'est tellement la pluralité qui fait la décision finale, que les conciles ne sont pas tant censés généraux quand ils ne se tiennent que lorsqu'ils sont acceptés par l'Église non assemblée. S'ils sont légitimes, ils ont dit la vérité dès le temps de leur tenue; cette vérité existait dès lors comme intrinsèque; mais elle ne devient extrinsèque que par l'acceptation postérieure. On a eu un exemple de cette acceptation de fait dans le concile d'Éphèse ou de Dioscore, rejeté après sa tenue, quelque nombreux qu'il eût été. » (*L'abbé* TERRASSON.)

« L'acception que fait l'Église dispersée d'un concile général ne donne pas la certitude et l'infaillibilité à ses décisions, mais sert seulement de témoignage de la régularité avec laquelle les choses se sont passées dans l'assemblée. L'Église dispersée ne juge pas l'Église assemblée, l'une et lautre n'étant qu'une seule et même Église considérée en des états différens.»

« Les conciles généraux sont d'une très-grande utilité, et peut-être pourrait-on les dire nécessaires dans certaines circonstances; mais prétendre qu'on ne puisse finir aucune controverse que par leur moyen, c'est une erreur combattue par une infinité de faits. On voit dans l'histoire de l'Église peu d'hérésies pour lesquelles on ait été obligé d'assembler des conciles généraux; le plus grand nombre a été condamné et éteint sur les lieux mêmes, comme le remarque S. Augustin, *lib.* 4, *ad bonifacium*, *cap. ult.* »

« Le pape condamne plusieurs propositions extraites d'un livre sous des qualifications indéterminées* : les évêques dispersés dans le monde catholique connaissent les décisions, et y applaudissent. Je dis, comme S. Augustin, *la cause est finie*; *Dieu a placé la doctrine de la vérité dans la chaire de l'unité.* Je reconnais la voie de Pierre dans son successeur; je

* De la même manière que le concile général de Constance a condamné, dans la session 8, quarante-cinq articles de Wiclef; et, dans la session 15, trente articles de J. Hus.

me rends, j'obéis. Mais les évêques ont-ils examiné ont-ils déposé l'esprit de parti? n'ont-ils pas donné leurs suffrages par ignorance? la crainte ou l'espérance ont peut-être été les premiers mobiles de leur conduite? se sont-ils enfin comportés en juges de la foi? Questions litigieuses! je les abandonne toutes à la discussion de ceux qui ne croient pas que J.-C. ait promis d'être tous les *jours* avec son Église; je m'attache à l'unité que je reconnais par l'unanimité morale des pasteurs unis à leur chef. Le Sauveur a promis son assistance à leur union, *vobiscum sum*; et il est fidèle à sa promesse: cela me suffit pour justifier mon obéissance. »

« La manière d'interpréter quelques expressions d'un décret apostolique ne peut former d'obstacle à la canonicité de son acceptation, quand d'ailleurs on se réunit dans l'objet principal: c'est ainsi qu'on n'a jamais révoqué en doute la sincérité de la soumission des théologiens catholiques aux décisions dogmatiques du concile de Trente, quoiqu'ils se partagent entre eux sur l'exposition de quelques endroits.» (*Dom* JAMIN.)

MÊME PAGE.

(8) *Je la vois... rejeter sans ménagement tout ce qui altère sa doctrine.* « Un homme qui a lu l'histoire de l'Église sans y remarquer la fermeté, et, si j'ose le dire, la fierté et la hauteur avec laquelle l'Église a porté ses décisions sur le dogme, peut avoir retenu les réflexions de quelques Pères, les miracles de quelques saints; mais il n'a point conçu le véritable caractère de l'Église catholique depuis son établissement. » (*L'abbé* TERRASSON.)

MÊME PAGE.

(9) *Je la vois... par une tradition soutenue... me faire remonter jusqu'à la doctrine des apôtres.* Voyez l'*Exposition de la doctrine de l'Église catholique*: consultez tous les Pères des cinq premiers siècles, en parcourant même la table de leurs ouvrages, à l'article de nos principaux dogmes, vous vous assurerez sans peine de la conformité de l'ancienne doctrine avec la nôtre.

PAGE 106.

(10) *Ne craignant plus de flotter au gré des opinions, etc.* Quand on a passé les bornes et qu'on a perdu de vue l'autorité, on ne sait plus à quel terme s'arrêter. Des anglicans se sont formés, quoique par opposition, les presbytériens; des pres-

bytériens, les indépendans. etc. (Voyez HUME, *Maison de Stuart*, tom 3, page 204. etc.)

« L'esprit de l'homme est de nature à ne devoir se soumettre entièrement et sans réserve qu'à un jugement que les ténèbres de l'erreur ne puissent obscurcir : il faut donc reconnaître dans l'Église une autorité infaillible qui termine les disputes qui s'élèvent sur la foi. »

« S'il n'est point dans l'Eglise d'oracle vivant et infaillible, croyez tout ce qui vous plaira. Soyez sabellien ou arien, nestorien ou eutichéen, luthérien ou calviniste; soyez déiste même, si le déisme vous flatte davantage : tout vous est permis, personne n'aura le mot à vous dire. Seul juge de votre foi, vous pouvez prendre le parti qui vous plaira. Mais, s'il y a dans l'Église un oracle vivant, une autorité infaillible, il n'est plus de liberté dans le choix : il faut s'en tenir, sans disputer, à l'enseignement de l'Église, parce que la raison elle même dicte qu'on ne peut se dispenser d'adhérer à un jugement infaillible... En matière de religion il faut nécessairement se déterminer pour l'un de ces deux partis, ou reconnaître avec les catholiques une autorité à l'abri de l'erreur, qui décide les questions sans appel ou ne reconnaître avec les déistes que la raison pour règle souveraine. Dans l'ordre de la religion comme de la philosophie il n'y a pas de milieu : on ne peut être sur cet article que catholique ou déiste. Un esprit conséquent n'aperçoit pas un tiers parti. »

« Qu'elle est nécessaire, cette autorité qui tire sa preuve de la manière d'agir de ses plus grands ennemis ! Nos frères errans l'ont rejetée comme une tyrannie, et ont bâti sur ses débris l'édifice ruineux de leur prétendue réforme; mais ils ont été obligés d'y revenir pour empêcher la dissipation de leur secte naissante. Cette conduite contradictoire est attestée dans l'histoire du temps. *Examinez*, disaient-ils aux peuples catholiques pour les séduire; *ne vous laissez pas mener comme des imbéciles par l'autorité qui est une vraie tyrannie. Dieu ne vous a donné une raison que pour vous en servir.* — *Obéissez à vos supérieurs*, disaient-ils au contraire à leurs frères indociles; *point d'examen après vos docteurs. L'humilité chrétienne doit vous porter à soumettre vos lumières à celles de vos conducteurs; ils sont établis pour vous instruire.* Quel contraste; établir l'examen sans soumission pour séduire les catholiques! exiger la soumission sans examen pour réprimer ceux du parti



qui veulent trop presser la voie de liberté, c'est avoir double poids, double mesure : ce qui est abominable aux yeux de Dieu. Quoi qu'il en soit, il résulte de la conduite de ces prétendus réformateurs, qu'ils ont reconnu la nécessité d'une autorité pour retenir dans l'unité de doctrine les peuples qu'ils avaient séduits. Mais ont-ils eu raison de substituer leur propre autorité à celle de l'Église? » (*Dom* Jamin.)

« L'esprit humain, dit un auteur célèbre, reconnaît deux arbitres, la raison et l'autorité. Une des plus nobles fonctions de la raison est d'apercevoir elle-même ses bornes et d'avouer le besoin qu'elle a souvent de l'autorité. En matière de religion, la raison seule n'irait point au-delà de la religion naturelle : les mystères sont au-dessus d'elle, et la raison ne les admet que comme des objets de foi décidés par une autorité divine. La raison nous conduit à cette autorité en nous prouvant, premièrement, qu'elle est nécessaire; secondement, qu'elle doit avoir des caractères visibles auxquels même on ne puisse pas la méconnaître. Remis ainsi par la raison même entre les mains de l'autorité, avec ce guide infaillible nous pénétrons dans les dogmes et dans les mystères, nous entrons sous l'empire de la foi. Si l'incrédule rejette ces dogmes et ces mystères uniquement parce qu'il ne les comprend pas, je ne vois en lui qu'un téméraire, qui, ayant besoin de deux guides, s'obstine à n'en prendre qu'un, quoique ce guide l'avertisse lui-même d'en prendre un plus sûr. Il s'égare, parce qu'il donne trop à la raison en ne reconnaissant rien au-delà du domaine de cette raison bornée; mais il n'est ni absurde ni inconséquent. Il ne l'est pas du moins au même degré que le théologien raisonneur qui, avouant l'insuffisance de la raison et le besoin de l'autorité qui, recevant des dogmes, des mystères, combat cette autorité, altère ces dogmes, modifie ces mystères de manière qu'ils restent toujours mystères, mais qu'ils cessent d'être appuyés sur une autorité suffisante. Il faut opter : si l'on ne doit rien admettre au-delà de la raison, s'il n'est pas vrai qu'elle nous avertisse elle-même de nous soumettre à l'autorité, il faut rejeter entièrement les dogmes, les mystères, et donner gain de cause à l'incrédule : s'il faut admettre l'autorité, il n'est pas permis de toucher à ses oracles, il faut adorer les mystères sans restriction, sans modification ; l'homme ne peut toucher à l'ouvrage de Dieu. Quand Luther me propose de substituer la consubstantiation à la transsubstantiation; à quel tribunal me renvoie-

t-il ? Est-ce à celui de l'autorité ? elle lui est contraire. Est-ce à celui de la raison ? en quoi ma raison comprend-elle mieux la consubstantiation ? Quand un autre raisonneur me dit que Jésus-Christ n'est présent dans l'eucharistie que par la foi, qu'est-ce que c'est qu'une *présence par la foi ?* Il est présent ou il ne l'est pas : s'il ne l'est pas, ma foi ne peut pas le rendre présent, et j'ai tort de le croire présent, ma foi ne fait rien à cela ; et il est également présent, soit que j'aie la foi, soit que je ne l'aie pas. Que prétendez-vous donc ? Si vous n'affranchissez point ma raison, si vous la laissez sous le joug, que ce soit donc sous un joug sacré, non sous un joug profane. Mystère pour mystère, je ne puis croire que celui qui m'est proposé par une autorité légitime. Vous entreprenez trop et trop peu. Ou ne retranchez rien, ou retranchez tout ce que la raison ne comprend pas, si la raison elle-même peut y consentir. Les incrédules s'éloignent plus que vous de la voie du salut, mais ils sont plus près d'y rentrer : ils raisonnent déjà mieux ; et dès qu'ils sentiront le besoin de l'autorité, ils s'y soumettront entièrement sans toutes vos ridicules réserves. »

« Voilà sous quel point de vue nous envisageons les idées vagues des hérétiques, et ces changemens si peu philosophiques qu'il a plu à Luther, à Calvin et à leurs disciples d'apporter à la doctrine de l'Église. » (*Histoire de* François Ier, *par* Gaillard, de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, *tome* 6, *livre* 7, *chapitre* 2.)

Page 107.

(11) *Dans les disputes interminables sur la grâce et la liberté, etc.* « L'Église, aux yeux même de la raison, est bien plus sage que ses adversaires dans la manière dont elle veut qu'on parle de la grâce, pour conserver l'idée de la liberté de l'homme dans l'esprit de la multitude, et par conséquent le fruit de toute prédication et de toute morale. »

« La puissance de Dieu et la liberté de l'homme sont deux vérités de la religion ; mais la première a souffert moins d'atteintes que la seconde, attaquée en une infinité de manières différentes par les libertins et par plusieurs sortes d'hérétiques : Là-dessus on ne peut trop louer la sagesse de l'Église de veiller encore plus attentivement à la conservation de la seconde que de la première : car je ne connais point de morale publique, ni civile, ni chrétienne, sans une conservation soigneuse du dogme de la liberté. »

« Les gens d'un certain parti semblent porter toute leur attention à défendre la foi contre les attaques des pélagiens qui ne sont plus : et l'Église porte la sienne à la défendre contre les luthériens et les calvinistes qui existent actuellement et qui l'environnent. Laquelle des deux attentions vous paraît la plus sage? » (*L'abbé* TERRASSON)

Il est bien malheureux qu'on ait voulu faire des systêmes sur la grâce et la liberté. L'apôtre avait tout dit par ces deux mots, LA GRACE DE DIEU AVEC MOI; *gratia Dei mecum* *; et non pas seulement, *la grâce de Dieu en moi* ou *qui est avec moi*, comme on l'a si infidèlement traduit. Tous ces systêmes, que la plupart du temps l'Église réprouve, n'ont pour l'ordinaire, à l'égard de ceux qui sont peu affermis dans la foi, d'autre effet que celui de leur faire haïr le Dieu des Chrétiens au lieu de le présenter sous des traits propres à le leur faire aimer.

PAGE 108.

(12) *D'une fermeté inébranlable à ne point se départir de ses jugemens et de ses préceptes.* Ne pas se soumettre d'une manière pure et simple aux jugemens du corps des pasteurs uni à son chef dans tout ce qui a rapport à la doctrine, et y opposer l'esprit particulier, c'est tout à la fois une désobéissance et une présomption inexcusables. Sur quoi il faut observer que cette soumission ne peut avoir lieu par rapport aux opinions erronées, si elle n'a lieu par rapport aux livres qui les renferment et que l'Église condamne.

« On ne peut sans témérité refuser à l'Église le pouvoir de juger du sens des livres qui concernent la religion : toute société a droit de juger du sens de ses lois et des livres qui en traitent. D'ailleurs l'Église connaît ses droits et n'use que de ceux qui lui sont acquis : or, elle a jugé dans tous les temps des ouvrages ecclésiastiques, soit pour les approuver, soit pour les condamner ; c'est ainsi qu'elle a proscrit les ouvrages d'Arius, les trois fameux écrits d'Ibas, de Théodoret, et de Théodore de Mopsueste, et approuvé, au contraire, ceux de saint Augustin sur la grâce. »

« Le droit que l'Église a de juger du sens des livres ecclésiastiques emporte nécessairement, de la part des fidèles, l'obligation de se soumettre à ses décisions, parce qu'une autorité à laquelle personne n'est tenu d'obéir n'est qu'un fantôme

* Corinth. 15, 10.

livre des *Maximes des Saints*, de l'archevêque de Cambrai, ce prélat se soumit sans restriction et sans réserve. *Il coûte sans doute de s'humilier*, disait-il dans une lettre à l'évêque d'Arras; *mais la moindre résistance au Saint-Siége coûterait cent fois plus à mon cœur.*

» Il publia un mandement contre son propre livre, et annonça lui-même en chaire sa condamnation. Pour laisser à son diocèse un moment de son repentir, il fit faire pour l'exposition du saint sacrement un soleil porté par deux anges, qui foulaient aux pieds des livres hérétiques, sur l'un desquels était le titre du sien.

» Le pape Innocent III, qui estimait infiniment Fénélon, fut moins scandalisé du livre des *Maximes des Saints*, que de la chaleur de quelques prélats qui en poursuivaient la condamnation. Il leur écrivit : *Peccavit ex cessu amoris divini; sed vos peccatis defectu amoris proximi.* Fénélon a péché par excès d'amour divin, et vous autres par défaut d'amour pour le prochain. » (*Dictionn. des hommes illustres.*)

Dans cette dispute entre deux des plus grands évêques qui aient illustré la France, Fénélon, que l'esprit tout seul louerait mal, et qui ne peut être célébré dignement que par le cœur, se montra toujours semblable à lui-même, toujours plein de candeur, de douceur, de résignation, de piété, et de toutes les vertus qui rendent la religion aimable, il triompha jusque dans sa défaite, et, comme on l'a si bien observé, le vaincu y parut plus grand que le vainqueur.

MÊME PAGE.

(13) *Qu'ils prétextent le renversement de la discipline, l'abus de l'autorité : qu'ils en appellent aux anciens temps, etc.* Comme rien ne m'a paru plus utile et mieux pensé que ce que dit l'abbé Terrasson sur les sectes en général et sur l'esprit de parti, je vais réunir ici ses diverses réflexions sur cet objet.

« Si les sectaires gagnaient leur cause dans ce qu'ils disent contre le gouvernement de l'Église, ils parviendraient à faire une société qui n'aurait ni supérieurs ni juges, et qui par conséquent irait à grands pas à sa propre destruction. »

« Ceux qui allèguent toujours les anciens temps ou qui en appellent à ces assemblées futures, font le plan d'une société qui ne se gouvernerait que par des hommes qui ne sont plus, ou par des hommes qui ne sont pas encore : l'esprit d'indépendance trouve là son compte. »

plus formels de l'apôtre *, n'est pas mort pour tout le genre humain, n'est pas venu pour sauver tous les hommes ; un Dieu à la grâce duquel nul ne peut résister, quoique saint Étienne mourant ait si vivement reproché aux Juifs leur continuelle résistance à la grâce ** ; quoique Jésus-Christ lui-même ait reproché d'une manière si touchante cette résistance opiniâtre à l'infidèle Jérusalem *** ; un Dieu dont la toute-puissance consiste à nécessiter, quand il lui plaît, l'action des êtres qu'il a faits pour agir librement, comme si, pour être tout-puissant, Dieu devait changer la nature des choses, contredire les lois qu'il s'est imposées par sa sagesse, et conduire des êtres moraux par des lois physiques, ou des êtres physiques par des lois morales ; faire agir, par exemple, l'homme comme une machine, et faire agir une machine en l'exhortant, en l'invitant, en la reprenant comme si elle était un être libre et intelligent ; un Dieu, pour tout dire en un mot, dont l'infaillible vouloir fait tout en nous, et qui, anéantissant tout vrai principe de mérite et de liberté, me ferait dire avec raison, *s'il veut que je sois sauvé, je le serai à quelques excès que je m'abandonne ; si dans ses décrets il a résolu de me perdre, je suis perdu, quelques efforts que je fasse* : oui, je l'avoue, un tel Dieu, bien loin d'obtenir mes adorations et mes hommages, me ferait désirer qu'il n'existât pas, ou plutôt encore me faire dire, *il n'y a point de Dieu.*

Mais avouons-le aussi ; de semblables opinions, que l'incrédule impute à la religion pour la rendre odieuse, n'ont jamais été les siennes : je dis plus ; si un peuple imbécile croit ces choses, ceux qui l'instruisent ainsi ne le croient pas. Hélas ! ceux qui sont séduits méritent de la pitié ; ils sont dans l'erreur. Mais ceux qui séduisent sont faux : et si ce n'était la qualité d'hommes et de frères, qu'on doit encore chérir et respecter en eux, ils ne mériteraient que de la haine, de l'indignation et du mépris.

MÊME PAGE.

(14) *Qu'ils se montrent sur un ton de réforme, etc.* Quelque pures que puissent être en effet les mœurs de ceux qui ont une autre croyance que celle de l'Église, elles sont malheureusement sans fruit pour eux-mêmes, et elles ne sont d'aucun

* Tim. II, 4, 5, 6, et IV, 10 Rom, V, 17, 18.
** Act, VII, 51.
*** Math. XXIII, 37.

poids pour les opinions qu'ils défendent. « Que la régularité extérieure des mœurs ne vous en impose jamais, dit l'auteur des *Pensées théologiques* : on ne conclut point des mœurs à la doctrine, ni de la doctrine aux mœurs. On peut vivre moralement bien, et penser très-mal, comme on peut conserver la foi au milieu de ses désordres. On voit des hérétiques réglés dans leurs mœurs et des catholiques débauchés. Une vie régulière ne fait donc pas preuve pour la doctrine, ni le relâchement contre l'enseignement public de l'Église qui est la seule pierre de touche qui discerne la vérité de l'erreur. Les œuvres peuvent être sans la foi comme la foi sans les œuvres. » « Quoi donc ! s'écrie Tertullien, si un évêque, si un diacre, si une veuve, si une vierge, si un docteur, si un martyr même s'éloigne de la règle, les hérésies deviendront-elles des vérités ? Est-ce par les personnes que nous devons juger de la foi, ou par la foi que nous devons apprécier les personnes ? Personne n'est sage s'il n'a la foi ; personne n'est grand s'il n'est chrétien ; personne n'est chrétien s'il ne persévère jusqu'à la fin. » (*Lib. de Præscrip.* 3.)

De même aussi l'esprit, la science et les talens ne déposent point en faveur de la vérité d'un sentiment. Les plus grands hommes peuvent tomber dans les plus grands égaremens. Le soleil a ses éclipses. « Ne pensez pas, mes frères, disait S. Augustin à son peuple, que de petits esprits aient pu faire des hérésies ; il n'y a eu que de grands personnages qui aient eu le malheur d'en former. L'Église gémit encore de la chute de l'austère et savant Tertullien, et des écarts du grand Origène. » (*Enarr. in s.* 124. *Pensées théologiques*, ch. 14.)

PAGE 110.

(15) ***Que chaque autorité a ses bornes.... qu'elles sont faites pour se soutenir mutuellement.*** « Chaque puissance a sa fin particulière à laquelle elle tend. La puissance séculière se propose pour objet le bonheur des hommes dans le siècle présent ; la puissance ecclésiastique le prépare pour la vie future, deux objets précieux à l'humanité. » (*Pensées théologiques*, chap. 8.)

« La religion en elle-même est le lien d'une société spirituelle, et en même temps une partie importante de la société civile. Dans le premier sens, c'est à ceux qui en sont les ministres à en régler les devoirs et à interpréter la loi sur laquelle elle est fondée : dans le second sens, c'est au prince à y veiller

par rapport à la tranquillité de son état, de laquelle seule il est chargé. » (*L'abbé* TERRASSON, chap. 3, sect. 2.)

« On demande tous les jours une barrière qui sépare les deux puissances : la barrière est toute posée par la nature même des choses. Tout ce qui concerne uniquement la religion et la vie future, tout ce dont on a besoin comme chrétien et comme orthodoxe forme la juridiction spirituelle ; tout ce qui concerne les avantages humains et temporels, tout ce dont on a besoin comme homme et comme citoyen appartient sans partage à l'autorité séculière. » (GAILLARD, *Histoire de* FRANÇOIS I[er], tome 5.)

« Dieu n'a pas établi les deux puissances pour qu'elles fussent opposées ; il est le Dieu de la paix, et non de la dissension : la sagesse divine ne saurait être opposée à elle même. Il a voulu, au contraire, que ces deux autorités pussent se soutenir et s'entr'aider réciproquement. L'union de ces deux puissances est un don du ciel qui leur donne une nouvelle force et les met à portée de remplir les desseins de Dieu sur les hommes : le monde est bien gouverné si elles sont d'accord ; si elles viennent à se désunir, les institutions les plus sages sont menacées d'une ruine prochaine. » (*Dom* JAMIN.)

LETTRE LIII.

Le comte au marquis.

Depuis ma dernière lettre * et les nouvelles plus favorables que je vous ai données sur l'état d'Émilie, nos espérances se soutiennent, sans cependant nous ôter encore toute inquiétude pour l'avenir. Les faiblesses ne sont plus si fréquentes ; mais il reste une fièvre lente et obstinée qui annonce au moins que l'entière guérison n'est pas aussi prochaine que nous l'avions pensé. Si je connaissais moins le courage et la piété de ma chère Émilie, je craindrais pour elle la plus funeste rechute lorsqu'elle viendra enfin à apprendre tous mes malheurs. Sur cet autre objet il ne me reste aucun espoir. Je ne trouve point d'amis, parce que je n'ai pas su les choisir, et que d'ailleurs, comme vous ne l'avez que trop éprouvé vous-même, il ne reste point à la cour d'amis fidèles à celui qui est tombé dans la disgrâce. La mienne me laisse tout à craindre ; et pourrai-je bien chérir encore l'autorité qui m'accable? c'est l'effort le plus héroïque de la religion. Elle me commande cet effort : ô mon père, aidez-moi à lui obéir. Si Émilie n'a plus à partager que le sort d'un proscrit, si tous les jours de sa vie elle doit me reprocher le malheur de ses enfans et sa propre infortune, que me resterait-il à désirer... que la mort?

Mais non ! je dois vivre pour la consoler puisqu'elle daigne m'aimer encore. Je dois vivre pour vous offrir chaque jour l'hommage d'un cœur reconnaissant, pour mettre à profit vos soins et vos lumières, pour réparer mes offenses envers un Dieu clément et bon, que j'ai méconnu, que j'ai si indignement blasphémé..... Cependant, si Émilie m'était enlevée ; si le ciel dans sa

* Cette lettre ne se trouve point ici; elle paraît avoir croisé celle du marquis.

colère... Ah! je ne puis soutenir cette idée; et comment en soutiendrai-je la réalité? Que serait pour moi le fardeau de la vie? Aurais-je jamais assez de courage pour survivre à l'épouse la plus tendrement aimée, à qui moi-même je l'aurai ravie? O mon père! pour tant de force quelle ressource trouverai-je en moi? Hélas! je ne le sens que trop, ma force est nulle: ma faiblesse est extrême. Je n'ai plus même ce feu, cette impétuosité de caractère et de sentiment qui aurait pu me servir pour la vertu comme elle m'a tant de fois servi pour le vice. Je m'observe et ne me reconnais plus: je languis, je m'abats et me décourage; je succombe à la seule appréhension des maux qui ne seront peut-être point. Ah! ce n'est pas ainsi qu'Émilie a supporté les siens. Que ces âmes si fières avant que l'adversité les éprouve sont lâches quand la religion ne les soutient pas! C'est en elle, mon père, que vous me ferez trouver le vrai courage dont j'ai besoin. Déjà elle éclaire ma raison; mais elle ne parle encore que faiblement à mon cœur. Dans de premiers momens je me croyais capable des plus grands sacrifices; et, retombant avec plus de réflexion sur moi-même, je n'en vois point dont je ne frémisse et dont en secret je ne murmure. Grand Dieu! qu'une fausse démarche entraîne d'amertumes, et qu'elle prépare de sujets de repentir!

On m'interrompt.... C'est une faiblesse qui vient de prendre à Émilie... On craint, dit-on... J'y vole, au risque de tout ce qui peut m'arriver. O Dieu! Dieu! que vais-je devenir?

Toujours des terreurs nouvelles! Cette faiblesse a duré long-temps, très-long-temps. Depuis plusieurs jours elle n'en éprouvait plus de semblables; et il n'en faudrait qu'une de cette nature pour la faire périr. J'ai tout risqué dans l'état où elle était. Malgré les précautions que j'ai prises on m'a aperçu sortant de chez elle, et ce n'est que par un nombre infini de détours que j'ai pu échapper à ceux qui me suivaient. Les horreurs de

la plus obscure prison m'effraient moins que l'idée de ne la plus revoir, d'en être séparé pour toujours. Maintenant que l'on saura que je suis encore en France, à Paris, qu'il sera aisé de découvrir ma retraite! et toutefois il ne me serait plus possible de fuir, quand je pourrais m'y résoudre. Qu'ils fassent donc de moi ce qu'ils voudront; qu'un coup d'autorité me plonge dans l'abîme du malheur; que cette même autorité, que vous voulez que je chérisse, que je respecte, me forge pour toujours des fers... O ma patrie! ingrate patrie! j'aurais pu te servir encore... comme mon père, qui t'a si bien servie. Va, tu n'es pas digne de mes regrets. Tu peux me priver de la lumière du jour et de la liberté...... Mais mon Émilie, mais mon père, qui vit encore en moi, mon fils, que deviendront-ils?

Ah! que l'autorité des hommes est dure, et que son joug est pesant! qu'elle est sujette à l'erreur! car enfin c'est Lausane qui a fait tout le mal; et c'est moi qui en serai puni.

Hélas! qu'il est, par rapport à la religion, une autorité bien plus sûre que vous m'avez fait connaître! j'en sens toute la nécessité. Elle seule peut fixer mes doutes; elle mérite seule d'être l'arbitre de ma croyance, le juge de ma foi: et elle le sera. Elle fera du moins la tranquillité de mon esprit, si mon âme agitée par tant d'endroits ne peut sur tout le reste être tranquille. Incapable qu'elle est de me tromper, cette Église à laquelle vous me rappelez, je marcherai d'un pas ferme à sa lumière; et si par impossible elle me trompait, qu'aurai-je à redouter au tribunal du souverain Juge? et ne serai-je pas en droit de lui dire: « Il me fallait un guide, ô mon Dieu! Trop incertain, trop irrésolu par » moi-même, trop environné de mille sectes diverses, » qui prétendent toutes à la vérité, et qui n'ont pour » règle que l'opinion sous un beau nom de l'Évangile, » il me fallait une règle plus sûre, un tribunal plus di» gne de ma soumission et de ma confiance. Vous me

» l'avez promis, vous me l'avez donné. Et pouvais-je » craindre qu'il m'égarât ? et ne serait-ce pas vous, ô » mon Dieu ! qui m'auriez égaré ? »

Non, non : Dieu ne se contredit pas lui-même ; ses promesses sont inviolables ; c'est sur elles que je me repose ; et pour l'entière conversion de mon cœur, ô mon père ! je me repose sur vos prières et sur votre tendresse pour moi.

LETTRE LIV.

Le marquis à son fils.

Malheureux jeune homme, que tu mérites de pitié ! aux maux que tu éprouves tu ajoutes le sentiment plus douloureux encore de ceux que tu crains ; et il semble que, pour te mieux punir d'avance, tu te plaises, par une prévoyance inutile, à faire ton propre tourment. Si Émilie te reste, comme je ne cesse de le demander au ciel, que peux-tu perdre ? une telle épouse, ton père, ton fils, dans quelque lieu que ce soit, si tu y conserves ta liberté, si tu y sers le Seigneur, ne pourront-ils pas, pour ton repos, te tenir lieu de l'univers? Toujours des préjugés, Valmont ! Plus de rang à la cour et de superbe esclavage ; plus de considération et de crédit ; plus d'opulence, quoique, dans un royaume où les fautes sont personnelles, ce qui reste à Émilie puisse si bien vous suffire à tous deux ; plus de nom et de titres dans les lieux où il te sera permis d'exister ; et tu en conclus sans doute plus de paix et de félicité. O mon ami ! n'apprendras-tu jamais à mépriser des ombres, des fantômes qui t'abusent, et à évaluer les douceurs de la religion et du sentiment ? Va, ton Émilie, tout infortunée qu'elle a été jusqu'ici, se connaît mieux que toi en bonheur. Ne crains pas qu'elle te reproche de lui avoir fait perdre des titres, des honneurs dont elle fait si peu de cas. Ton retour à Dieu, ton amour pour elle, l'honnête nécessaire pour sa famille, voilà les seuls

biens qu'elle ambitionne : et si elle doit vivre, voilà seulement ce qui peut la faire vivre heureuse, autant qu'on peut l'être ici-bas.

Je l'avoue cependant, son dernier état de langueur et de faiblesse m'effraie. Son âme sensible et tendre a éprouvé des impressions trop subites et trop vives pour que sa santé et ses forces ne s'en ressentent pas encore long-temps. Daigne le ciel réparer un tel épuisement ! Mais, mon fils, s'il en a arrêté le décret, s'il faut qu'Émilie te soit enlevée, ce n'est point par la mort que tu expierais tes fautes envers elle : c'est par une vie meilleure : c'est en pratiquant les vertus dont elle t'aura laissé l'exemple ; c'est en donnant à ce gage précieux qui te restera de son amour l'éducation qu'elle-même eût voulu lui donner. Et où trouver des forces, me dis-tu, pour vivre encore après l'avoir perdue ? Où trouver des forces ?... Dans l'excès même de ton amour pour une si digne épouse : il te fait un devoir de l'imiter dans sa résignation et son courage ; il te fait un devoir de la vie, puisqu'elle te laisse un fils après elle. Et plus que tout, ne te reste-t-il pas, cher Valmont, un Dieu outragé à glorifier et à bénir ?

Tu ne trouves en toi qu'une extrême faiblesse. Ah ! tu ne connais pas encore les ressorts puissans de l'amour et de la religion : c'est surtout dans celle-ci que tu puiseras des ressources ; et l'élévation qu'elle te donnera, si tu t'abandonnes à ses impressions, ne te permettra plus de ramper dans l'abattement et la douleur. Dieu lui-même te soutiendra ; la croix de l'homme-dieu sera ta force ; et ton âme aujourd'hui lâche et pusillanime, devenue vraiment chrétienne, cessera bientôt d'être faible. Mon ami ! tu te défies de tes forces, tu as raison ; elles t'ont toujours manqué jusqu'ici, parce que tu n'avais en effet que les tiennes : mais que ne peut la vraie foi dans celui qui tire sa force du Seigneur !

Une seule chose me ferait frémir ; ce serait la perte de ta liberté dans la situation où je te vois. Éclairé sur

la vérité du christianisme, mais pas encore assez pénétré de ses saintes maximes, tu serais bien mal préparé pour une telle adversité. Ton caractère toujours bouillant, et qui ne te paraît éteint en quelque sorte que par l'excès même du sentiment qui t'absorbe tout entier, ne reprendrait dans un état si critique toute son activité que pour la tourner contre toi ; et son feu, attisé avec plus de violence que jamais, t'aurait consumé avant que tu eusses pu penser à l'éteindre. Mon fils ! mon cher fils ! c'est moins encore pour ta liberté que pour ton âme que je crains ; mais, puisque la perte de l'une pourrait être si funeste à l'autre, redouble tes soins et tes précautions. Je t'en conjure, dérobe-toi mieux que tu ne l'as fait à toute recherche, et ne t'expose plus à tout perdre par de nouvelles imprudences.

Tu t'aigris contre l'autorité, toi qui en as violé tous les droits, et qui n'as pu t'armer contre Lausane sans commencer par t'armer contre elle. O mon fils ! avant que de te plaindre de l'abus que tu prétends qu'on en veut faire pour t'accabler, que ne commençais-tu du moins par lui rendre ce que tu lui dois ? Mais que dis-je ; cher Valmont ! Quelque innocent que je voulusse bien te supposer lorsqu'en effet tu t'es montré si coupable, est-ce au sujet à demander compte à son prince de l'usage qu'il fait de son pouvoir ? Je sais trop qu'une vaine et dangereuse philosophie invente des systèmes pour favoriser tes plaintes et tes murmures : je sais ce que signifient, dans l'esprit de nos sages et dans les conséquences qu'ils en tirent ces conventions expresses ou tacites entre le peuple et le monarque, et ils ne l'énoncent aujourd'hui que trop clairement*. Mais je sais aussi ce que leur oppose une religion sainte qui vaut mieux que toute leur prétendue sagesse; je sais ce que nous dicte contre eux la raison même lorsqu'on la con-

* L'éditeur a usé dans cette lettre, comme dans presque toutes les autres, de la liberté qu'il s'est réservée dans l'avertissement.

sulte sans passion. Puisses-tu désormais, également soumis à l'une et à l'autre, ne plus en contredire les maximes, et ne plus en parler que le langage!

Comme aux yeux du chrétien fidèle ce n'est point le hasard qui distribue les rangs, qui distingue les conditions, qui gouverne les sociétés et les hommes, qui établit l'ordre et qui le maintient dans l'univers ; ce n'est pas lui non plus, ce n'est point un aveugle choix qui fait nos chefs et nos maîtres ; c'est une disposition secrète de la providence d'un Être suprême, qui, arbitre de nos destinées, veille sur les nations, et nomme dans sa clémence ou dans sa colère ceux qui doivent régner sur elles. Souverain dispensateur de toute autorité, toute puissance, dit l'apôtre, vient de lui seul. C'est donc à Dieu que résiste en effet celui qui résiste au légitime pouvoir ; et le prince dût-il, hélas ! en abuser, ce n'est point au citoyen à s'en plaindre, ni au sujet à en punir. Alors que le monarque tremble sur un trône tandis que le peuple souffre et lui reste soumis : il a un juge, qui l'a lui-même soumis à la loi, et qui s'en est déclaré le vengeur : il a un juge au ciel : mais il serait trop dangereux qu'il en eût sur la terre (1).

Aussi, mon fils, quelle a toujours été la conduite des vrais disciples de Jésus-Christ à l'égard des chefs qu'il a plu au ciel de leur donner? Dans les beaux jours du christianisme, dans ces siècles où des chrétiens sans nombre remplissaient déjà les provinces de l'empire romain, la capitale, le sénat, le palais des empereurs *, et partout étaient persécutés, que savaient-ils encore? bénir, souffrir et mourir.

Tel est l'esprit de l'Évangile ; et la raison la plus pure vient à l'appui de ces saintes maximes. Que serait-ce en effet qu'un état où chaque particulier se croirait en droit de juger l'autorité ; ou le peuple même, au gré de ses passions et de ses caprices, au gré de l'intérêt et de l'ambition de quelques-uns de ses membres, au

* Voyez *l'Hist. rom. de Laurent Echard*, t. 5, p. 316.

gré de la séduction et de l'imposture, se croirait autorisé à charger ses chefs et ses lois à briser le sceptre dans la main de celui à qui il appartient de le porter à reclamer en sa faveur un pacte primordial qui, pour de tels excès du moins, n'a jamais existé!

Quels pactes, au reste, quelle convention ont prétendu faire, dans l'origine des sociétés et des empires les pères avec leurs enfans; des conquérans avec les ennemis vaincus et asservis par les lois de la guerre des soldats heureux, des héros de l'ancien temps avec ces mêmes hommes qui imploraient leur appui et qui couronnaient leur valeur; des hommes vertueux reconnus pour rois dans des premiers transports d'admiration, de reconnaissance, avec tous ceux à qui ils inspiraient une confiance qui ne leur permettait pas même de pressentir les abus du pouvoir? Et quand on les aurait prévus, ne devait-on pas prévoir en même temps les dangers du soulèvement et tous les maux qu'entraîne la rebellion!

O mon fils, parmi les tyrans mêmes qui ont usurpé des droits que la constitution de l'état ne leur donnait pas, quels princes ont plus fait gémir l'humanité que les Caligula, les Néron, les Domitien? Et cependant qu'on oppose aux grands maux qu'ils ont faits ceux que les Romains se sont faits à eux-mêmes, toutes les fois qu'ils se sont livrés à la fureur des partis, qu'ils ont ensanglanté l'empire par des guerres civiles, et qu'ils se sont élevés contre leurs chefs sous le spécieux prétexte de reprendre leur liberté.

Sans remonter à d'anciennes histoires, considère près de nous ce peuple roi et sujet tout à la fois, dont l'état actuel offre le préjugé le plus favorable à nos libres penseurs. Ils n'envisagent en lui que la situation du moment; mais qu'ils remontent un peu plus haut, et qu'ils observent ce qu'elle lui a coûté. Qu'ils voient par combien de calamités et de hasards il a passé avant que de parvenir à son nouveau système de gouverne-

ment : je dis plus encore ; qu'ils examinent de sang-froid et sans partialité combien sa situation, maintenant si libre, si tranquille en apparence *, est en effet incertaine et précaire. Et ne cache-t-elle pas sous de flatteuses apparences plus de servitude réelle que de vraie liberté, plus d'illusion que de bonheur! Chez ce peuple tout fermente; tout y décèle un levain secret de jalousie et d'aigreur ; chaque espèce d'autorité contraire y fait effort pour étendre sa domination et diminuer sa dépendance; et de choc continuel d'intérêts opposés que peut-il résulter par la suite que de nouveaux malheurs? Hélas! aussi inconstant, aussi facile à s'irriter que l'onde qui l'environne, le fier républicain, l'indocile sujet y murmure toujours ; et ce bruit sourd semblable au long mugissement des vagues agitées, n'annonce pour l'avenir que des tempêtes.

Qu'ils aient trouvé cependant cette balance de pouvoirs et ce juste milieu que les choses humaines comportent si peu, ou qu'elles conservent avec tant de peine et perdent si promptement; qu'ils soient heureux enfin autant que je les y convie et que mon cœur le désire : après tout, voudrions-nous pour nous-mêmes d'une félicité qui leur a tant coûté, et que nos aïeux auraient payée si cher! Quel tableau pour des cœurs sensibles que celui de tout un royaume en proie à ses propres fureurs (2)! Toutes les lumières de la raison éteintes, tous les sentimens de la nature étouffés par l'esprit de parti ; des fleuves de sang qui coulent de toute part ; le fils armé contre son père ; le citoyen devenu soldat pour égorger ses concitoyens et ses frères ; l'affreux pillage, l'incendie, le massacre dans les campagnes, et toute la licence des camps au milieu des villes ; le fanatisme et l'hypocrisie immolant des victimes à la politique, à la tyrannie, ou à

* L'éditeur avait cru ne devoir rien changer à cet endroit du texte en 1774, dans le temps de la 1re édition ; malgré ce qui est arrivé depuis, il n'y changera rien encore aujourd'hui.

l'indépendance : tels sont, dans presque toute révolte contre l'autorité, les malheurs publics ; et sous les plus mauvais règnes, tous les maux qu'on peut éprouver quand les sujets sont soumis, ne sont guère en comparaison que des maux particuliers.

Mais, mon fils, qu'avons-nous affaire de semblables images pour nourrir dans le cœur d'un Français l'amour de son prince et de sa patrie? Quand on aime, n'est-on pas toujours soumis et fidèle, et cet amour n'est-il pas héréditaire parmi nous comme l'est le trône parmi les enfans de nos rois? Ah! ce sentiment, il est vrai, se transmettait autrefois de race en race, et c'est lui qui forma nos héros, les Montigny (3), les Eustache de Saint-Pierre (4), les du Guesclin, les Clisson, les Bayard, les Rosny, les Crillon, les Montmorency *, les Fabert (5), les Luxembourg, les Turenne ; ces hommes que j'appelle l'honneur du nom français, et qui confondirent toujours au fond de leur cœur le prince avec la nation. C'était encore le sentiment de nos aïeux : et pourquoi faut-il qu'une malheureuse philosophie vienne l'éteindre dans leurs enfans. Lorsque mon père se plaisait à former mes premières années, avec quelle effusion et quel tendre saisissement il me faisait bégayer les noms sacrés de mon Dieu, de mon père et de mon roi ! avec quel attendrissement j'apprenais à les repéter avec lui ! et à mesure que je croissais en âge, que tout ce qui concernait nos princes et leur auguste famille me paraissait intéresser la France et m'intéressait moi-même ! Être né sous l'empire de nos rois était une des choses dont chaque jour de ma vie je rendais grâces au ciel ; et tous mes concitoyens pensaient alors comme moi. C'est ce noble enthousiasme, répandu dans tous les esprits et dans tous les cœurs, qui y faisait circuler, en même temps que le sang dans nos veines, la valeur, l'honneur, le patriotisme, et qui soutenait la dignité du

* Les deux connétables Anne et Henri de Montmorency.

nom français (6). On nous montrait nos rois comme nos chefs, comme nos pères; toujours à notre tête pour nous conduire dans les sentiers de la gloire; toujours les premiers dans les dangers, au milieu des hasards, pour les partager avec nous; honorant la nation jusque dans leur défaite, et par la captivité même que quelques-uns d'eux ont éprouvée en combattant pour sa défense *; au sein de la paix, veillant sur nos intérêts, essentiellement inséparables des leurs **; adoucissant nos maux; gémissant sur ceux qu'ils n'avaient pu empêcher, et s'appliquant à les réparer; généreux, magnifiques; les plus aimables des princes, les plus aimans, les plus dignes d'être aimés, et, dans l'auguste maison qui nous gouverne, faisant toujours chérir en eux le cœur des Bourbons. Remplis de telles images, les Français étaient invincibles; ou, s'ils étaient malheureux, l'honneur leur restait.

Aujourd'hui tous ces grands sentimens sont absorbés par un esprit particulier, par un intérêt bas et sordide, par des principes républicains, par un anglicisme plus destructeur pour nous que le fer et la mort. Hélas! ne valions-nous pas assez par nous-mêmes? et fallait-il nous dénaturer par une ridicule imitation (7)?

Ah! mon fils, dans quel temps le prince, la patrie eussent-ils dû nous être plus chers que dans le siècle où nous vivons? Si quelquefois nous y sommes exercés par des épreuves du moment, inévitables pour tout empire, au moins a-t-on fait disparaître toutes les

* Il n'y a point, si je ne me trompe, de nation qui ait eu un aussi grand nombre de ses rois faits prisonniers de guerre que la nôtre, parce qu'il n'y en a point eu dont les chefs aient eu autant de valeur.

** Et qui ne sait en effet que le bonheur des sujets fait essentiellement celui du monarque; qu'il n'est vraiment riche qu'autant qu'ils le sont eux-mêmes; que l'abus du pouvoir en est la ruine; et que, comme l'a si bien dit l'orateur le plus éloquent du dernier siècle, « tout ce qui outre l'autorité l'affaiblit et la dégrade. »

causes de nos anciennes révolutions et de nos plus grands malheurs : nous ne connaissons plus ces démembremens si funestes, et ces partages entre les enfans de nos rois ; les grands fiefs et la tyrannie des seigneurs (8) ; ces hauts-justiciers qui redoutaient les frais de la justice qu'ils devaient à leurs vassaux, l'énorme et dangereuse puissance des grands ; cette valeur mal entendue des chefs qui nous a fait éprouver tant de défaites ; cette rivalité entre plusieurs commandans qui nous a dérobé tant de victoires ; ces conquêtes éloignées qui nous faisaient perdre de vue notre propre pays ; le conflit des autorités : les divisions de secte et de parti, et les entreprises de sectaires, formant comme une république à part au sein de la monarchie : nous n'avons plus d'ennemis dans le cœur du royaume et sur nos frontières ; tout enfin parmi nous est rappelé à l'unité.

Unité précieuse, qui rend aux yeux des vrais sages notre genre de gouvernement si respectable (9), et qui fait de nos rois l'image de Dieu sur la terre ! Les Français sont tous membres d'une même famille ; ils sont un peuple de frères sous l'autorité d'une père commun. C'est cette autorité sainte qui les unit entre eux en les unissant à leur chef ; et dans cette union si belle leur amour pour la patrie s'identifie avec celui qu'ils ont pour le monarque.

Élevés eux-mêmes dans ces maximes, nos princes, après avoir obéi comme nous avec respect, avec tendresse, apprennent à régner un jour sur nous dans le même esprit que leur père. Leur pouvoir transmis par droit de succesion, sans altération, sans partage, les invite à le transmettre avec les mêmes avantages à leurs enfans. Les intérêts de leur propre sang leur deviennent communs avec les nôtres ; assurés de l'héritage qu'ils lui laissent et par leurs droits et par notre amour, ils ne sont point tentés, comme les despotes et les tyrans, d'en cimenter la durée par la violence ; et leur empire.

se perpétue sans effort, comme il s'est établi sans contrainte. Aussi, mon fils, à bien peu de règnes près, ne comptons-nous dans nos fastes que de bons rois (10).

Et quelle douce récompense ne trouvent-ils pas à leur amour pour nous dans ce cri du Français, si vif, si répété quand il voit son prince, et qu'il sait qu'il en est chéri! Dans ce cri public, quel motif d'encouragement pour eux à nous aimer toujours davantage, et à nous rendre toujours plus heureux! Quelle leçon, au contraire, quand ce cri s'affaiblit! Parmi des peuples esclaves on a vu des empereurs se déguiser pour savoir ce qu'on pensait d'eux: ici le prince n'a qu'à se montrer.

Jours brillans et fortunés, jours d'enchantement et de gloire que ceux où nos rois, échappés à des périls qui avaient fait la consternation et la douleur de leurs enfans, ont vu tous les cœurs voler au-devant d'eux; des fleurs semées sur leur passage; des arcs de triomphe disposés pour les recevoir; le père soulever son fils pour lui faire voir son prince; le fils sourire au monarque et lui tendre les bras; les citoyens, pétillans de joie et d'amour, s'asseoir à la même table sans se connaître, se provoquer les uns les autres, se porter tour à tour une santé qui leur est devenue si chère, et joindre à de si doux transports toute l'ivresse du sentiment; tout un peuple, au milieu des cris d'allégresse, nommer son roi le bien-aimé et les délices de la nation! Ah! de si beaux jours pour les princes ne promettent-ils pas à leurs sujets des siècles de bonheur? et qui a éprouvé le plaisir d'être aimé ainsi pourrait-il être sensible à d'autres plaisirs?

C'est ainsi, cher Valmont, que nous avons toujours fait à nos rois une loi de nous rendre heureux : loi touchante que leur cœur se plaît à remplir (11), et qui leur ouvre réciproquement une source de jouissances et de félicité pour tous les instans (12): loi sainte qu'ils s'imposent à eux-mêmes au pied des autels, lorsqu'au jour de leur couronnement ils y forment ces engage-

mens sacrés qui lient le prince à ses sujets et les sujets à leur prince, et qui, en nous garantissant son zèle pour notre bonheur, lui sont garans de notre fidélité et de notre amour. Eh! pourquoi une nouvelle philosophie et de nouvelles mœurs nous feraient-elles perdre de si grands avantages et de si précieuses ressources? pourquoi, en attaquant tout à la fois la religion et l'autorité, le sacerdoce et l'empire, Dieu et nos rois, les philosophes de nos jours osent-ils bien se glorifier de briser dans nos mains un talisman d'imbécillité, et se félicitent-ils encore de faire le bonheur du genre humain? Quel bonheur que celui qui naîtrait de l'anarchie (13)!

O mon fils, soyons toujours ce qu'ont été nos aïeux. Que notre patriotisme renferme toujours l'amour de nos rois (14). Tel est le patriotisme français. Que tel soit toujours le tien! Si tu n'avais pas le cœur des Valmont, ton père te désavouerait. Eh! que ne peux-tu mettre la main sur le mien! que ne peux-tu sentir, au moment où je t'écris, cette flamme dont il brûle... tout exilé que je suis.

Si des disgrâces semblables à la mienne, ou plus grandes encore, doivent bientôt accroître tes chagrins, ne te laisse point aller en esclave aux plaintes et aux murmures. Fils bien né, sujet fidèle, âme noble et généreuse, chéris toujours ta mère, ta patrie, qui t'a porté dans son sein; chéris ton prince comme ton maître et ton père, de quelque indignation qu'il s'arme contre toi. Respecte, honore l'autorité qui t'a si longtemps, si hautement favorisé, protégé; honore-la lors même qu'elle t'est contraire, et par ton exemple apprends aux autres à l'honorer. Des temps plus heureux pour toi renaîtront peut-être où tu pourras lui être utile.

Sois soumis aux lois de la religion, et tu le seras toujours à celles de l'état et du prince. Le vrai Chrétien ne peut être qu'un sujet fidèle.

NOTES.

PAGE 132.

(1) *Il y a un juge au ciel, mais il serait trop dangereux qu'il en eût sur la terre.* Ce que la religion nous dicte à cet égard, Voltaire l'a mis dans la bouche d'un païen éclairé par la seule lumière naturelle.

> Ah! quand il serait vrai que l'absolu pouvoir
> Eût entraîné Tarquin par-delà son devoir,
> Qu'il en eût trop suivi l'amorce enchanteresse,
> Quel homme est sans erreur? et quel roi sans faiblesse?
> Vous nés tous ses sujets, vous faits pour obéir,
> Un fils ne s'arme point contre un coupable père;
> Il détourne les yeux, le plaint et le révère.
> Les droits des souverains sont-ils moins précieux?
> Nous sommes leurs enfans, leurs juges sont les dieux.
> Si le ciel quelquefois les donne en sa colère,
> N'allez pas mériter un présent plus sévère,
> Trahir toutes les lois en voulant les venger,
> Et renverser l'état au lieu de le changer.
>
> *Arons dans Brutus.*

PAGE 134.

(2) *Quel tableau pour des cœurs sensibles que celui de tout un royaume, etc.* Je demande en effet à toute âme honnête, à tout cœur bien fait, si, pour établir en France ce gouvernement si vanté, il voudrait permettre avant toutes choses qu'on renouvelât parmi nous les scènes d'horreur qui se sont passées en Angleterre, en Écosse, en Irlande, après la mort si injuste du comte de Stafford, ministre et favori de Charles Ier. (Voyez Hume, tome 2, vers la fin, et tome 3 de l'*Histoire de la maison de Stuart.*)

Qu'il me soit libre d'ajouter ici une réflexion que je souhaite que beaucoup d'autres aient faite avant moi : c'est que je ne pense pas qu'une âme tant soit peu sensible aux maux de l'humanité puisse avoir le courage de lire de suite et sans se reposer les tristes détails qu'offrent certains volumes de l'Histoire d'Angleterre. Il s'y trouve tant d'objets qui affligent le sentiment, la nature et la religion, qu'on est forcé, après un certain nombre de pages, de chercher une espèce de soulagement dans d'autres lectures. Ce ne sera pas sans doute la manière de voir et de penser de nos indépendans ; mais à eux permis de penser comme il leur plaira, pourvu qu'ils nous permettent de ne pas voir et de ne pas sentir comme eux.

PAGE 135.

(3) *Les Montigny.* « Quelle douceur on goûte, dit d'Arnaud, à rendre un hommage public à la vertu ! et que je serais heureux de venger de l'oubli de l'histoire, qui ne l'a cité qu'une fois, le nom du brave Galon de Montigny, guerrier d'autant plus respectable qu'il était dans l'indigence ! C'est ce digne chevalier qui portait à la journée de Bouvines l'étendard de la France.... Montigny, dans cette bataille où Philippe-Auguste fut renversé de cheval et allait être foulé aux pieds des chevaux, haussait et baissait la bannière royale pour donner à toute l'armée le signal du péril où se trouvait le monarque ; ce vaillant homme, quoique embarrassé de son étendard, fit au roi un rempart de son corps, renversant à grands coups de sabre tout ce qui se présentait pour l'assaillir. (Ce sont les expressions de Velly.) J'ajouterai que Montigny demeura toujours pauvre, mais couvert d'une gloire immortelle, dont je désirerais bien étendre l'éclat. *A la suite de Fayel.* Malheur à qui lira ce trait sans en être attendri ! quoique né parmi nous, il n'a pas le cœur d'un Français.

MÊME PAGE.

(4) *Les Eustache de Saint-Pierre.* Du Belloi, par sa tragédie vraiment patriotique du *Siége de Calais*, a fait assez connaître ce beau nom qui fait tant d'honneur à la France.

MÊME PAGE.

(5) *Les Fabert.* « Le roi lui ayant donné le gouvernement de Sedan, il y fit faire des fortifications si solides et avec tant d'économie, que le roi n'a jamais eu de places mieux fortifiées et à si peu de frais. Il fit creuser à ses dépens le fort de la tête de l'ouvrage à cornes du côté du Palatinat. Lorsque sa famille lui représentait qu'il dépensait un bien qu'il était obligé de leur conserver : « Si pour empêcher, leur répondit-il, qu'une place que le roi m'a confiée ne tombât au pouvoir des ennemis, il fallait mettre à une brèche ma personne, ma famille et tout mon bien, je ne balancerais pas à le faire. » (*Dictionnaire des hommes illustres.*)

PAGE 136.

(6) *Et qui soutenait la dignité du nom français.* C'est là ce qui faisait dire à un de nos soldats sous le maréchal de Saxe : « J'ai l'honneur d'être Français. » Cette dignité se perd à mesure que nos mœurs se corrompent, et que notre amour pour la constitution de l'état et pour notre genre de gouvernement

s'affaiblit. On ne voit guère aujourd'hui de ces traits d'héroïsme si communs autrefois parmi nous. Puisse le soin qu'on prend depuis quelque temps de les retracer dans les livres faits pour notre jeune noblesse, ranimer dans tous les cœurs les sentimens précieux qui en étaient le germe! Je suis convaincu que, si nous avions parmi nous des historiens aussi attentifs à faire valoir les traits de patriotisme et de valeur de nos Français, que l'étaient les anciens historiens à relever les traits de grandeur d'âme et de courage des Grecs et des Romains, nous ne leur céderions point à cet égard; et plus on parcourt d'anecdotes en ce genre que nos écrivains n'ont pas fait assez connaître, plus on se confirme dans cette idée. Il viendra peut-être enfin pour nous un Thucydide, un Xénophon, un Tite-Live, qui rassemblera ces différens traits épars, et qui, les mettant à leur place, parmi tous les événemens de politique, de siéges et de batailles, ne les croira pas indignes de figurer dans notre histoire. Voici quelques-uns de ceux qui m'ont le plus affecté, et il y en a mille autres qui valent bien ceux-là.

Dans une guerre contre les Turcs, en 1664, un nommé Sillery, qui n'était encore qu'enseigne, fut blessé dangereusement. Se voyant près d'expirer, il appela quelqu'un des siens pour lui remettre son étendard, afin qu'il ne tombât pas entre les mains des Turcs : nul ne s'étant présenté, il s'enveloppa et se roula dedans en mourant. (PÉLISSON, *Histoire de Louis IV*.)

Les français assiégeaient Maëstricht en 1673 avec cette ardeur qui les caractérise. Un soldat du régiment du roi fut dangereusement blessé à l'attaque d'une demi-lune : comme on le plaignait en le voyant tout couvert de sang : *Ce n'est rien*, dit-il, *le régiment a fait son devoir*.

Un grenadier du même corps, dans la même occasion, remarque qu'un homme de qualité qui le suit en grimpant est tombé sur le ventre; il lui tend la main droite pour le relever. En cet instant un coup de mousquet lui perce le poignet. Sans se plaindre ni s'étonner, il lui tend la main gauche et le relève. « Les historiens grecs et romains, dit Pélisson, qui rapporte ces anecdotes dans ses *Lettres historiques*, n'auraient pas oublié le nom de ces deux hommes intrépides. »

Le prince d'Orange est battu en 1693, à Nerwinde par le maréchal de Luxembourg. Dans la chaleur de l'action ce général voyant revenir du combat un soldat aux gardes qui a quitté son corps, lui dit d'un ton menaçant : Où vas-tu?

» Je vais, monseigneur, répondit le soldat en ouvrant son » habit pour faire voir sa blessure, mourir à quatre pas d'ici, » ravi d'avoir exposé et perdu la vie pour mon prince, et d'avoir » combattu sous un aussi grand général que vous : je puis vous » assurer, à l'article de la mort où je suis, qu'il n'y a aucun » de mes camarades qui ne soit pénétré du même sentiment. »

En 1694, le même général vint couvrir par une marche forcée les places maritimes de la Flandre française menacées par le prince d'Orange. Un soldat du régiment de Navarre murmure de cette fatigue. « Eh ! courage, camarade, lui dit » un vieux caporal : le roi nous paie toute l'année pour un jour » seulement ; le voici : acquittons-nous de notre devoir pour » la gloire de notre maître ! »

Un officier du régiment de Champagne demandait pour un coup de main douze hommes de bonne volonté ; tout le corps reste immobile, et personne ne répond. Trois fois la même demande, et trois fois le même silence. Eh, quoi, dit l'officier, l'on ne m'entend point ! « On vous entend, s'écrie une voix ; » mais qu'appelez-vous douze hommes de bonne volonté ? » nous le sommes tous, vous n'avez qu'à choisir. » (*Encyclopédie*, au mot *Gloire*.)

Un lieutenant-colonel qui était de tranchée voulut, avant de mener les grenadiers à l'attaque d'un chemin couvert, faire distribuer de l'eau-de-vie. Ces braves gens, blessés d'une précaution qu'ils trouvaient injurieuse, s'écrièrent tous avec indignation : *Nous prend-il donc pour des Allemands?* Il n'y a personne qui, par cette réponse, ne juge que le chemin couvert fut emporté. (*Dissertation sur la subordination avec des réflexions sur l'exercice et sur l'art militaire.*)

Le maréchal de Villars, après la journée de Denain, faisait le siége de Douai. Le prince Eugène, après avoir reconnu l'impossibilité d'attaquer avec succès l'armée française, avait fait retirer la sienne. La garnison du fort de la Scarpe battit la chamade. Villars était à la tranchée. Les officiers ennemis qui se présentèrent, demandèrent quatre jours pour avoir le temps de recevoir les ordres du général. Vous voulez bien, leur dit Villars, que sur votre proposition j'assemble le conseil. Cela est trop juste, Villars appelle les grenadiers : *Approchez, messieurs, c'est votre conseil que je veux prendre.* Quoi, disent les officiers ennemis, un conseil de grenadiers! — En pareille occasion je n'en consulte point d'autre !... Mes amis, ces ca-

pitaines demandent quatre jours. — Laissez-nous faire, en un quart d'heure nous leur couperons les oreilles. — Et Villars, s'adressant aux officiers : *Ils le feraient comme ils le disent; prenez votre parti.*

Au combat de Closter-Camp, d'Asses, capitaine dans le régiment d'Auvergne, s'étant avancé pendant la nuit pour reconnaître le terrain, fut saisi par des grenadiers ennemis embusqués pour surprendre notre armée; ces grenadiers l'entourent et le menacent de le poignarder sur le champ, s'il fait le moindre cri qui puisse les découvrir. D'Assas sous la pointe de vingt bayonnettes, se dévoue, crie d'une voix généreuse : *Auvergne faites feu, ce sont les ennemis*, et tombe à l'instant percé de cent coups. On sait que le régiment d'Auvergne soutint le premier effort des ennemis, le repoussa, et qu'il s'ensuivit une victoire complète.

Louis XVI, voulant transmettre à la postérité la mémoire de ce dévouement patriotique, a créé une pension de 1000 livres héréditaire et perpétuelle, au profit de la famille de ce nom jusqu'à l'extinction des mâles.

Voici encore quelques traits cités par le marquis de Pesay dans l'*Histoire des campagnes de Maillebois en Italie*, et qui sont bien dignes de trouver place à côté de ceux que nous venons de rapporter.

« Pendant le siége de Lille il est question d'aller reconnaître les progrès d'une sape. L'action est périlleuse à l'excès. Cent louis sont promis au soldat qui la tentera heureusement. Cinq y marchent tour à tour : les cinq sont tués, aucun n'a rempli l'objet. Un sixième se présente : c'est un jeune homme d'une figure charmante; on le voit partir à regret. Il s'éloigne, on compte les minutes, elles se passent, le jeune homme ne revient pas : on le pleure. Il reparaît; le compte est rendu; on marche; la sortie la plus vigoureuse s'exécute, les ouvrages sont comblés; on rentre dans la place. Alors, en présence de la garnison victorieuse, le général appelle le brave qui a préparé son triomphe : le grenadier sort du rang; on lui offre la récompense indiquée : *Grand merci, mon général; on ne va pas là pour de l'argent*, répond le grenadier; et il retourne à son poste. »

« A un autre siége on montre à des grenadiers une brèche à peine commencée. Les circonstances invitent à tenter l'escalade. *Enfans, passerez-vous bien là?* leur dit le commandant de

tranchée? *Oui, mon général, à la faveur des coups de fusil*, répondent les grenadiers français : et cette expression sublime est devenue proverbe parmi eux.

» Au camp devant Tournai, la veille de la bataille de Fontenoy, on entend, le soir, passer à toutes jambes une foule de courriers au milieu du quartier-général; on s'étonne, on s'informe, parce que la veille d'une bataille on s'informe de tout. Quels sont ces courriers? Ce sont des grenadiers de Normandie qui reviennent de semestre : ils ont appris à quinze lieues d'ici qu'on se bat le lendemain, et ils ont pris la poste pour être de la fête.

» Il n'est pas, ajoute le marquis de Pesay, un régiment français dont les annales mieux conservées n'offrissent vingt traits semblables aussi dignes d'admiration, aussi peu vantés, aussi peu connus, par la raison même qu'ils sont en grand nombre, et qui, malgré cet oubli presque décourageant, se reproduiront d'âge en âge tant qu'il y aura des grenadiers et de l'*honneur*. »

Le prince de Condé avait eu le projet de faire enregistrer les noms des soldats qui se seraient distingués par quelques faits et dits mémorables. Ce projet, en effet, s'il était exécuté, serait un germe d'émulation pour les soldats.

Le Français, furieux lorsqu'on lui résiste, est plein de douceur et de générosité pour un ennemi désarmé. C'est ce que le comte de Solms, général de l'infanterie ennemie, et qui avait été fait prisonnier par les Français à la bataille de Nerwinde, ne put s'empêcher de reconnaître. *Quelle nation est la vôtre!* s'écria-t-il en parlant au chevalier du Rosel, un des officiers-généraux de l'armée française. *Vous vous battez comme des lions, et vous traitez les vaincus comme s'ils étaient vos meilleurs amis!* (*Lettres de* Racine.)

« Le Français qui compte sur son général est invincible. Au
» contraire on en a si bon marché quand il est commandé par
» des courtisans qu'il méprise, qu'il ne faut qu'attendre l'oc-
» casion pour vaincre à coup sûr la plus brave nation du conti-
» nent. Ils le savent fort bien eux-mêmes. Milord Malborough,
» voyant la bonne mine et l'air guerrier d'un soldat pris à
» Blenheim, lui dit : *S'il y eût eu cinquante mille hommes*
» *comme toi à l'armée française, elle ne se fût pas laissé battre.*
» *Hé morbleu!* reprit le grenadier, *nous avions assez d'hommes*
» *comme moi, il ne nous en manquait qu'un comme vous.* »

(Rousseau.)

Après la bataille de Rosbach, les hussards noirs du roi de Prusse, appelés *Têtes de morts*, poursuivaient les troupes françaises désunies. Un des généraux prussiens, apercevant un endroit où l'on combattait encore, s'approche et voit un grenadier français aux prises avec six de ses hussards. Le grenadier était retranché derrière une pièce de canon, et jurait, en combattant toujours, de mourir plutôt que de se rendre. Le général, admirant sa valeur, ordonne aux hussards de suspendre leurs coups, et dit au grenadier : « Rends-toi, brave soldat ; le nombre t'accable, la résistance est inutile. — Elle ne peut l'être : je lasserai ces gens-ci, et je rejoindrai mon drapeau, ou ils me tueront, et je n'aurai pas la honte d'avoir été fait prisonnier. — Mais ton armée est en déroute. — Je ne le sais que trop ; mais, morbleu, si nous avions eu un général comme le roi de Prusse ou le prince Ferdinand, je fumerais à présent ma pipe dans l'arsenal de Berlin. — Je donne la liberté à ce Français, dit le général prussien. Hussards, suivez-moi et toi, brave grenadier, prends cette bourse, et va rejoindre ton corps. Si le roi mon maître avait beaucoup de soldats comme toi, l'Europe entière n'aurait que deux souverains, Frédéric et Louis. — Je le dirai à mon capitaine ; mais gardez votre argent : en temps de guerre je ne mange de bon appétit que celui de l'ennemi ; vous, vous êtes digne d'être Français. »

Le prince Eugène avait de la valeur des soldats français la plus haute opinion. Après la victoire de Parme, remportée en 1732 sur les Impériaux par le maréchal de Coigny, on trouva dans les poches du comte de Mercy, qui commandait l'armée ennemie et qui fut tué dès le commencement de la bataille, une lettre que lui avait écrite la veille le prince Eugène, et où l'on trouvait ces paroles remarquables : *Tâchez, mon cher comte, de battre le général français, car, pour les soldats de cette nation, n'espérez pas les vaincre.*

Avant de terminer cette note, n'oublions pas quelques-uns des traits de grandeur d'âme et de courage que Voltaire a recueillis dans l'éloge des officiers qui sont morts dans la guerre de 1741.

Le jeune Brienne, ayant le bras cassé au combat d'Exiles, monte encore à l'escalade en disant : *Il m'en reste encore un autre pour mon roi et pour ma patrie.*

En Flandre, l'intrépide Luttaux, lieutenant-colonel des gardes, et lieutenant-général, chargé d'années de service, déjà

blessé de deux coups, affaibli et perdant son sang, s'écrie : *Il ne s'agit pas de conserver sa vie, il faut en rendre les restes utiles*; et, ramenant au combat des troupes dispersées, il reçoit le coup mortel qui le met au tombeau.

Quand le petit-fils du grand Condé forçait la ville d'Ypres à se rendre, le marquis de Beauvais, blessé à mort, entouré de nos soldats qui se disputaient l'honneur de le porter, leur disait d'une voix expirante : *Mes amis, allez combattre, et laissez-moi mourir.*

Le jeune Boufflers, un enfant de dix ans, à la bataille de Dettingue, a une jambe cassée, la fait couper sans se plaindre, et meurt de même : exemple, ajoute Voltaire, d'une fermeté rare des guerriers, et unique à cet âge !

PAGE 136.

(7) *Fallait-il nous dénaturer par une ridicule imitation?* A cette anglomanie si contagieuse, si universelle de nos jours, qu'avons-nous gagné? Des modes souvent bizarres, que les Anglais quittaient lorsque nous les prenions, un ton froid et raisonneur à la place du sentiment et du génie peut-être ; le *spleen*, la *consomption*, le dégoût de la vie au lieu de cette gaîté vive, l'un des plus beaux dons que la nature ait pu nous faire ; le suicide, cette fureur barbare passée en système et en principe ; l'esprit d'irréligion sous le beau nom de liberté de penser ; celui d'indépendance et une opposition secrète à toute autorité : voilà en vérité de beaux présens qu'on nous a faits là !

PAGE 137.

(8) *Les grands fiefs et la tyrannie des seigneurs.* « A quels excès monstrueux se laissaient emporter une foule de petits despotes subalternes qui désolaient la France ! Il y en a eu qui pour des haines particulières ont brûlé des châteaux, ont fait des prisonniers, et les ont égorgés eux-mêmes de sang-froid ; d'autres s'emparaient, à force ouverte, d'une femme dont ils étaient devenus amoureux, ou d'une fille que les parens leur avaient refusée en mariage : les malheureux serfs étaient les jouets et les victimes du caprice de ces tyrans féodaux. Voilà pourtant le gouvernement que le comte de Boulainvillers s'avisait de regretter ! Qu'on juge par ces horreurs si un corps de monarchie n'est pas préférable à toutes ces autorités divisées et subdivisées. Connaissons bien notre bonheur, et n'allons pas demander au ciel une autre législation. » (D'ARNAUD, *à la suite de Fayel.*)

« La même époque qui vit nos rois dépouillés de leur autorité, vit l'anéantissement, ou si vous l'aimez mieux, la suspension de toute législation politique. Nul concert pour le gouvernement général entre le monarque et les vassaux. Chacun se croit maître de son territoire. Ils se font la guerre, ils font des traités entre eux, ils donnent des ordres à leurs sujets. Tout ce qu'avait possédé la puissance publique semble être alors une dépendance et un attribut de la propriété; et les revenus de l'état deviennent les produits de la seignenrie. Plus de lois générales, plus de capitulaires. On voit des chartes données par les rois et par les seigneurs exécutées dans leurs domaines; on voit les peuples devenus esclaves, et assujétis à des coutumes barbares, plus ou moins injustes, plus ou moins déraisonnables, selon que le petit despote qui les gouverne est lui-même un bon ou un mauvais maître. La législation ne reparaît en France que lorsque nos rois commencent à s'affranchir des entraves qu'ils avaient reçues; et les peuples ne recouvrent leur liberté qu'à mesure que le souverain rentre dans ses droits. » (Moreau, *Leçon de morale et de politique, etc.*)

MÊME PAGE.

(9) *Qui rend notre genre de gouvernement si respectable.* « Le premier principe de tout gouvernement et de toute doctrine sur le gouvernement doit être le bien public. Or, quand la première spéculation porterait à préférer le gouvernement républicain, l'expérience que l'on a sur les hommes, faits comme ils sont et comme ils le seront toujours, apprend que le gouvernement monarchique est préférable, et la vraie philosophie se rend à cela. Ainsi quand je lis des auteurs ennemis de la monarchie, je dis : « Ces gens-là se ressentent de la fierté » de l'esprit humain, et suivent leur propre orgueil; mais ils » ne connaissent pas le bien public, et ne sont pas philoso» phes. » (*L'abbé* Terrasson, *la Philosophie applicable, etc.*)

« Quel est le plus avantageux, ou de la liberté ou de la tranquillité publique? La réponse qui sera faite établira l'aristocratie ou la monarchie. »

« L'expérience a fait voir que la monarchie était le gouvernement le plus avantageux pour la sûreté et la tranquillité publiques, par la raison même de l'abrégement. »

« Dans les anciens temps, un tyran était un monstre vivant et mourant; mais le génie populaire était un monstre permanent; c'est là ce qui me fait croire que dans les anciens temps

même, et avant l'adoucissement des mœurs humaines, le gouvernement monarchique était déjà, comme aujourd'hui, le plus favorable de tous. »

« Les républiques sont exposées à passer toutes sous des maîtres par la contrariété nécessaire des intérêts, des avis et des passions de ceux qui les composent. » (*Ibid.*)

Rien ne peint mieux, ce me semble, les inconvéniens particuliers et passagers du pouvoir d'un seul homme dans un état monarchique, comparés aux inconvéniens bien plus étendus, plus sensibles et plus durables de l'autorité partagée comme elle l'est dans les autres sortes de gouvernemens, que cette fable *des moucherons, du lion et du troupeau :*

« Des moucherons voltigeaient sur des feuilles de vigne, et y trouvaient leur logement et leur subsistance. Un lion entre dans la vigne ; il y excite une commotion violente ; les moucherons frémissent sur les branches ; ils s'ébranlent, ils tombent. Le lion passe : ils se relèvent, se rassurent, retrouvent leur première demeure, et de nouveau se reposent. Un troupeau de moutons, animaux si doux et si paisibles, entre dans la vigne : ils broutent l'herbe, ils arrachent les branches, ils avalent et les feuilles et les moucherons. »

PAGE 138.

(10) *A bien peu de règnes près, nous ne comptons dans nos fastes que de bons rois.* On ne peut guère en attendre d'autres de l'éducation que parmi nous on prend soin de leur donner. Aussi ne puis-je me refuser à la satisfaction si vive et si touchante d'ajouter ce beau trait d'un prince toujours plus digne de notre amour à ceux que j'ai eu occasion de citer. Il était à la chasse et dans son carrosse lorsqu'on lui annonça que le cerf était près d'être forcé. « Qu'on se hâte, dit-il, qu'on prenne le chemin le plus court pour que je puisse arriver. » Le cocher enfile à l'instant un champ qui était ensemencé. « Par où vas-tu donc ? s'écrie-t-il en le faisant reculer. Ce champ n'est ni à toi ni à moi, et je ne veux arriver par le plus court chemin qu'autant qu'il n'en coûtera rien à personne.

Une autrefois, après avoir bien considéré sur une dame de la cour une étoffe précieuse, et lui en avoir demandé le prix : « Elle est fort belle, lui dit-il, mais il y aurait plus de mérite à s'en passer et à payer ses dettes »

Je ne parlerai pas ici de plusieurs autres traits relatifs à sa dépense même, dans lesquels ont éclaté tout à la fois aux yeux

des citoyens attendris, et l'économie du sage qui veut être le père de son peuple, et la libéralité du prince qui est né pour en être le monarque. Mais qu'on me permette une réflexion sur ce que j'ai rapporté. On y remarque beaucoup d'équité et d'amour pour l'ordre : or cet amour est la vertu essentielle des princes. De la sensibilité toute seule peuvent naître, à quelques égards, la justice de l'homme privé et la vertu du particulier ; mais l'amour de l'ordre est par excellence la vraie sensibilité et la vertu du souverain.

MÊME PAGE.

(11) *Loi touchante ! que leur cœur se plaît à remplir.* Témoin ce beau mot de Louis XV. Menin est attaqué en 1744 par les Français. On lui dit qu'en brusquant une attaque, qui coûtera quelques hommes, on sera quatre jours plus tôt dans la ville. « Eh bien, dit le roi, prenons-la quatre jours plus tard ; j'aime » mieux perdre quatre jours devant une place qu'un seul de mes » sujets. »

Mon fils, disait ce même prince au dauphin père de notre auguste monarque, dans un moment où il ne croyait pas devoir lui survivre, *je vous laisse un royaume en désordre, ma trop grande bonté en est peut-être la cause : ne m'imitez point, mais soyez pourtant bon.*

Moreau, dans son discours sur *les devoirs des princes*, nous a conservé du dauphin un trait bien digne d'être cité. « Il avait tracé de ses mains des plans de palais et de jardins magnifiques. Ceux auxquels il les montrait louaient la beauté des dessins, les avantages et la commodité des proportions, l'élégance et la noblesse de l'ensemble. *Vous ne parlez pas*, leur dit-il, *du plus grand mérite de mes plans, c'est qu'ils ne coûteront rien au peuple, car ils ne seront jamais exécutés.*

« Que j'aime, s'écrie Moreau au même endroit, à voir ce prince calculer jusqu'au prix d'un habit, et chercher par la simplicité de sa parure, à consoler des peuples que le roi souffrait de ne pouvoir soulager ! »

MÊME PAGE.

(12) *Qui leur ouvre à eux-mêmes une source de jouissance et de félicité pour tous les instans.* Un monarque chéri disait à sa famille : « Mes enfans, vous avez dû être bien fatigués de la journée que vous avez passée à Paris. « *Non, sire*, répon» dirent-ils, *nous n'en avons jamais passé de si douce de notre » vie.* »

Dignes princes qui sentez vivement, et qui savez vous attendrir sur ces Français qui vous aiment, vous connaissez maintenant quelle est aussi la vivacité du sentiment dans des cœurs tels que les nôtres ! Venez donc, venez souvent visiter dans sa capitale le plus aimable de tous les peuples, venez y offrir votre encens à celui qui fait les destins des rois et des nations ; jouissez-y du doux spectacle d'une des premières villes du monde, redoublant de concert avec vous ses vœux et ses prières pour qu'il plaise au ciel de vous donner une postérité qui vous ressemble, et soyez toujours sans inquiétude sur la pompe et les frais du voyage ; le plus beau cortége pour les princes, comme leur riche trésor, c'est le cœur de leurs sujets.

PAGE 139.

(13) *Quel bonheur que celui qui naîtrait de l'anarchie?* « Travailler au maintien de l'autorité légitime, soit ecclésiastique, soit séculière, c'est travailler à la tranquillité publique. » (*L'abbé* TERRASSON.)

Nos faux sages ne sentent que trop bien la liaison intime qui est entre ces deux autorités, et l'opposition qu'a chacune d'elles à leurs principes : c'est pour cela qu'ils s'arment si hautement contre l'une et l'autre. Un roi d'Angleterre la sentait vivement, cette liaison, lorsqu'il disait : *No bishops*, *no king* ; point d'évêques, point de roi.

MÊME PAGE.

(14) *Soyons toujours ce qu'ont été nos aïeux. Que notre patriotisme renferme toujours l'amour de nos rois.* Pour aimer notre genre de gouvernement, tel qu'il est par sa nature; pour apprendre à y vivre tranquilles, à y fuir avec soin les troubles, les cabales, l'esprit de parti, les vues secrètes de l'élévation et de l'intérêt personnel, le goût de l'indépendance, cachés sous le voile trompeur du bien public et sous les dehors imposans des droits du peuple et de la liberté, lisez avec attention tout ce qui a rapport à l'histoire *de la Ligue*, à celle *de la Fronde*, et vous y verrez combien nous sommes redevables à l'esprit monarchique, lorsqu'il devient dans nous autres Français l'amour de la patrie; et combien au contraire nous risquons à tous égards en nous livrant à ce qui le combat, l'éteint ou l'affaiblit. Dans l'état de fermentation et de révolte plus ou moins déguisé sous de beaux noms, le corps entier souffre et reçoit les plaies les plus profondes ; les lois se taisent, et l'ordre disparaît à proportion que l'autorité décroît; ceux qui en sont les dépositaires,

dépendent plus que de la fantaisie et du caprice ; les grands sont dans une situation flottante, incertaine et précaire, où pour l'ordinaire leur ambition perd beaucoup plus qu'elle ne gagne ; le sacerdoce est dégradé ; la magistrature, si respectable en elle-même, tombe dans une sorte d'avilissement, et devient le jouet des chefs ou de la populace qui semblaient vouloir l'élever et la faire régner ; le peuple endure plus long-temps la misère et la faim qu'il a cru apaiser ; un petit nombre de forcenés profitent quelques momens du malheur public, par le pillage et la violence ; et, après un court intervalle d'anarchie, il n'est presque personne qui ne se trouve plus mal qu'auparavant *.

* « Si nous apprenions, *dit Voltaire*, quelles sont l'origine et la bonté de notre » gouvernement, le patriotisme nous ranimerait. Les temps de calme et d'obéissance, » comparés aux temps de vertige seraient une leçon admirable de douceur et de » soumission. »

LETTRE LV.

Le comte à son père.

Quelle alternative de biens et de maux, de joie et de douleur! Émilie est rendue à la vie; je ne tremblerai plus pour ses jours. Son entier rétablissement pourra être long encore; mais du moins il est assuré, et son état présent ne nous laisse plus de rechute à craindre. Émilie revit... Est-ce bien pour moi? Hélas! j'ai tout perdu... Émilie est tout, et je ne suis plus rien. Le roi a prononcé mon entière disgrâce. Le comte de *** me remplace à la cour, ma compagnie des gardes est donnée, mes pensions me sont ôtées, et nulle sorte de traitement ne me dédommage de ce qu'on m'enlève. Ma femme, il est vrai, regagne pour elle-même une partie de ce que je perds; et le dirai-je? c'est ce qui met le comble à mon malheur.

La reine, trop instruite de ce qu'elle a souffert, remplie d'estime pour sa vertu, veut la retenir auprès d'elle, et lui réserve la place de dame d'honneur, vacante par la mort de la duchesse de ***, tandis que, sans paraître maintenant en vouloir à ma liberté (ce qui n'a rien de bien sûr encore), on parle de m'exiler à soixante lieues de la capitale. C'est donc aussi Émilie qu'on m'enlève! et pourra-t-elle bien y consentir? On lui laisse ignorer tous ces arrangemens par ménagement pour sa convalescence. O mon père! elle y souscrira. La difficulté qu'elle trouvera à s'en défendre, l'intérêt de son enfant, le mien, dira-t-elle, une espèce de charme qui attache aux grandeurs, le souvenir peut-être des peines que je lui ai causées, la crainte de celles que je pourrais lui causer par la suite; ah! tout m'assure qu'elle va se séparer de moi, m'oublier pour toujours. Non, elle ne voudra point s'associer à mon infortune, végéter dans un coin du royaume, s'ensevelir dans une province, n'être plus rien ainsi que moi, ne tenir plus à rien......

qu'à moi seul. Quel amour (et j'en mérite si peu de sa part), ô Dieu! quel amour serait capable de tels sacrifices? D'ailleurs pourrait-elle les faire quand elle le voudrait? N'aura-t-elle pas à se couvrir du prétexte de l'autorité, de la nécessité? O Émilie, Émilie! que deviendrai-je loin de toi? Dans un âge si tendre, avec tant de charmes, sans appui, sans guide, toi-même que deviendras-tu dans un séjour si fatal à l'innocence? Hélas! où m'emporte encore ma jalouse passion? Vertu pure et sainte! oserai-je bien sans cesse t'outrager par mes craintes! et n'apprendrai-je jamais à honorer ta force et ton pouvoir!

Cependant plus Émilie a de vertu, plus elle mérite tout mon amour, et plus j'aurai à souffrir de me voir éloigné d'elle. Ses exemples, qui me deviennent maintenant si nécessaires pour soutenir ma foi, pour fortifier ma religion, pour achever mon changement, seront perdus pour moi. Je ne l'aurai point avec moi pour adoucir mes peines, pour me consoler de tous les biens dont on me prive, pour amortir mes passions. Car enfin je sens trop bien, mon père, que, malgré la sagesse de vos réflexions, malgré les lumières que vous m'avez données, je tiens de toute mon âme à ce monde enchanteur que je suis forcé de quitter. J'en sens le vide, et toutefois il m'attache, il me captive; tout indigne qu'il est de mes regrets, je ne m'en sépare qu'avec la plus vive douleur, l'ambition me dévore; et toutes les passions sont dans mon cœur. Changez-le ce cœur, ô mon Dieu donnez-m'en un autre qui vous aime! Dissipez tous les vains fantômes que je me suis formés, et apprenez-moi à ne chercher qu'en vous seul le contentement et le repos!

Aidez, mon tendre père, à cette touche puissante de la grâce par de nouvelles lumières. Faites-moi trouver cette paix après laquelle je soupire; désabusez-moi des chimères qui m'ont séduit; déchirez le bandeau qui voile encore à mes yeux les vrais biens. Que je vous

doive après Dieu mon entière conversion ! et je vous devrai tout mon bonheur.

LETTRE LVI.

Le marquis à son fils.

Émilie nous est rendue ! Pour une telle faveur, ô mon Dieu ! quelle reconnaissance pourra nous acquitter envers vous ? Mon fils, mon cher fils ! tu ne sens pas encore le prix de ce que le ciel fait pour toi ; tu le sentiras plus vivement un jour ; et puisse ce jour ne pas être loin ! Rappelé à Dieu, à toi-même, oui, tu sentiras que le ciel te laisse tout en te laissant Émilie. Tu l'apprécieras alors bien mieux que tu ne l'as fait jusqu'ici, tu sauras tout ce qu'elle vaut. C'est au sein de l'infortune qu'on apprend à connaître les hommes. Mais... en avais-tu besoin pour connaître Émilie ! Je ne m'inquiète point de ce qu'elle fera ; je ne veux pas même savoir ce que je ferais si j'étais à sa place ; elle consultera son cœur, et d'après lui elle ne peut que bien faire. Cher Valmont, si désormais tu n'es pas heureux, c'est que tu ne voudras pas l'être ; c'est que tu mettras toujours des chimères à la place de la vérité ; c'est que tu conserveras des passions qui ne peuvent faire que le tourment des autres et ton propre supplice.

Tu désires que je t'arme contre toi-même. Aurai-je donc recours en ta faveur aux leçons de la philosophie ? Me répandrai-je, comme les anciens sages, en longs discours moraux, qui laissent l'homme un peu mieux instruit de ses devoirs, mais aussi faible pour les remplir qu'il l'était auparavant ? Te parlerai-je le langage de ce stoïcien célèbre qui, dans sa disgrâce, déclamait si éloquemment contre les vanités du monde, et tenait si fort au monde et à ses vanités ? Non, mon fils ; il s'agit pour toi de plus grandes leçons, d'objets plus im-

portans et de motifs plus solides ; c'est en chrétien que je vais te parler.

Tu me permets de travailler à ta conversion plus efficacement que je ne l'ai fait jusqu'ici. Mon ami, par combien de gémissemens et de larmes je n'ai cessé de la demander au Seigneur ! C'est de lui que je l'attends : car, hélas ! que peuvent les hommes pour un si grand ouvrage ? Unis tes gémissemens aux miens, tes instances à mes prières ; demande, presse, conjure, n'épargne rien pour obtenir. Ton repos ici-bas... que dis-je ? ton salut en dépend.

Ton salut... oui, mon fils : éclairé maintenant par la religion, ouvre à tes idées et à tes penchans une plus vaste carrière ; élance-toi dans l'éternité : sondes-en les abîmes, et médite profondément tout ce que renferme ce mot, ce seul mot, si peu senti par la plupart des chrétiens..... le salut éternel.

Une éternité de bonheur, du bonheur le plus vrai, d'un bonheur immense, infini, immuable comme Dieu même, à acquérir, à posséder un jour, une éternité de malheurs à craindre, telle est l'alternative que la foi te présente. D'après elle pèse bien la force de ces paroles de ton divin maître ; elles valent tous les livres, et disent tout à qui sait les comprendre : « Que sert à l'homme » de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son » âme ? et que donnera-t-il en échange pour elle. »

O mon fils ! tu tiens à ce monde qui t'a charmé. Eh ! quand tous ses biens te seraient donnés, quand il accumulerait en ta faveur toutes les richesses et tous les honneurs, que te servirait d'en avoir joui, si par un attachement indigne de toi ils te conduisaient à ta perte ? et qui te dédommagerait en effet de ce que tu aurais perdu ? Au contraire nu, dépouillé, banni, flétri, abandonné de toutes les créatures, mais détaché de tout pour ne tenir qu'à Dieu seul, après des maux qui finiront tôt ou tard, qu'aurais-tu à regretter lorsque, dans la possession de Dieu même, tous les vrais biens te

seraient offerts et assurés pour toujours? Ah ! mon ami, que c'est bien ici que tu dois comprendre toute la force de cette autre parole du Sauveur : « Il n'y a après tout » qu'une seule chose de nécessaire. » Non, il n'est pas nécessaire que tu conserves quelque temps encore, quelques jours, quelques momens peut-être, ces biens fragiles qui irritent tes désirs ; mais il est nécessaire..... que dans l'éternité tu sois heureux.

Eh ! considère pour cette vie même ce que sont ces biens après lesquels tu soupires. Prends, pour les mieux voir un œil plus religieux et plus sage. Emprunte le secours de l'expérience, et puise-la dans toi et dans tes semblables. Valmont ! ces biens font-ils le bonheur? Toujours tu te trompes en le cherchant où il n'est pas. Le bonheur du vrai sage sur la terre est dans la paix, et ce ne sont pas ces faux biens qui nous la donnent. Hélas! de quelles inquiétudes ils sont la source! quel vide ils laissent dans l'âme quand on les possède (1) ! quels regrets, quelle amertume quand on vient à les perdre ! Veux-tu en bien connaître la vérité, interroge un monarque sur son trône ; et qu'il te dise si parmi ses sujets il est un homme qui éprouve plus que lui la satiété* et l'ennui qu'elle entraîne après elle ; interroge le plus renommé d'entre les rois, et le plus heureux en apparence, celui qui savait le mieux jouir, ce semble, et qui avait le plus réuni, épuisé toutes les espèces de jouissances, celles de la gloire, des richesses, des sciences, des arts et des plaisirs ; et entends-le, après la brillante énumération qu'il en fait, s'écrier : « Vanités » des vanités ; tout n'est que vanité. » Et pourquoi tout ici-bas n'est-il que vanité? Ah! c'est que notre cœur est trop vaste pour de si petits objets, et qu'ils n'ont pas été faits pour le remplir : c'est que Dieu, qui

* C'est cette satiété qui dicta à un roi de Perse l'édit par lequel il promettait une grande récompense à quiconque inventerait quelque plaisir inconnu. L'histoire attribue cet édit à Xerxès.

l'a formé, ce cœur, ne l'a formé que pour lui, et qu'en imprimant dans nous le désir nécessaire du bonheur, il a voulu que nous ne puissions trouver le bonheur qu'en lui seul.

Mais pour te mieux détromper, va puiser au pâle flambeau de la mort de nouvelles clartés *. Descends en esprit sous les voûtes sacrées qui couvrent les tombeaux de nos rois. Parcours en frémissant ces sombres demeures ; cherches-y le pompeux cortége qui accompagnait autrefois ces maîtres de la terre. A la sombre lueur d'une lampe sépulcrale, admire les tristes monumens d'une grandeur passée ; ou plutôt, saisi d'une religieuse frayeur, et parmi ce silence profond, vois toute leur grandeur anéantie et leur majesté réduite en poussière (2).

Fais mieux encore ; que ton âme se porte tout entière

* Quelques écrivains estimables, et entre autres le traducteur des *Nuits d'Young*, et d'Arnaud dans plusieurs de ses ouvrages, ont trop heureusement accoutumé de nos jours les esprits les plus difficiles en ce genre à la peinture des grandes et terribles vérités de la religion, pour que l'on ait dû craindre ici, par une délicatesse mal entendue, de conserver les images que le marquis de Valmont en retrace à son fils. D'ailleurs la religion dans la bouche d'un homme du monde fait souvent plus d'effet que dans les écrits de ceux qui par état sont appelés à nous l'annoncer. Qu'on se souvienne, au reste, dans tout le cours de cette lettre, que ce ne sont pas des tableaux de fantaisie que le marquis offre à son fils, dès qu'il a prouvé, par la certitude de la religion chrétienne que tout ce qu'elle nous enseigne est vrai. Qu'on se souvienne encore que celui auquel il écrit, et dont le salut lui est infiniment cher, est un jeune homme dont l'esprit est convaincu, mais dont le cœur se refuse à un changement dont il a si peu connu jusqu'ici les motifs et la nécessité. Qu'on daigne enfin se rappeler que ce même homme qui s'efforce de détacher son fils des faux biens qui l'enchantent au moment où il les perd, est un homme du monde, il est vrai, mais livré tout entier dans sa retraite à la méditation des objets les plus propres à intéresser vivement une âme telle que la sienne.

au lieu que j'habite. Dans cette même terre, l'antique héritage de tes aïeux, assieds-toi vivant parmi ces ombres au milieu desquelles tu reposeras après la mort : évoque-les, et qu'elles te répondent. « Mon fils, te » diront-elles, ne crains pas que tes regards curieux » profanent cet asile, l'école de la sagesse. Instruis- » toi par notre exemple ; fouille dans ces cercueils ; » ramasse une poignée de ces cendres ; voilà tout ce » qui reste ici-bas de tes ancêtres, de ces hommes qui » t'ont précédé dans la brillante carrière des honneurs » et des pompes mondaines, et qui pour la plupart en » ont joui plus sûrement et plus long-temps que toi. » Au moment où nous y pensions le moins, lorsque » nous nous endormions avec une douce et folle sécu- » rité au sein de la gloire et des plaisirs, tout à coup » la mort a terminé pour nous le songe de la vie. Nous » nous sommes éveillés.... et quel triste réveil ! Lis ces » inscriptions fastueuses, ces épitaphes chargées de » noms et de titres ; en t'apprenant que nous avons été, » elles te diront plus fortement encore que nous ne » sommes plus, et que tout ce qui passe n'*est que va-* » *nité*. Parmi ces inscriptions, un jour.... bientôt on » lira la tienne ; et si l'on n'a pu y joindre à de vains » éloges celui d'une vertu constante et d'une piété so- » lide, qu'annoncera-t-elle au monde ? qu'il y a sur » la terre un faible mortel de moins ; et qu'il y a de » plus dans les enfers.... un réprouvé !.... »

O mon fils ! qu'elles sont donc utiles et frappantes les leçons que nous offre la mort ! Elle instruit les voluptueux, les coupables adorateurs d'une beauté fragile, par le spectacle d'un cadavre en proie à la pourriture et aux vers ; elle instruit le riche par le spectacle de la nudité qu'elle entraîne : elle instruit le superbe, l'homme élevé en dignité et fier de sa prétendue grandeur, par les humiliations et le néant auquel elle nous réduit * : tôt ou tard elle nous instruit tous malgré

* Reconnaissant au moment de la mort la vanité des gran-

nous, lorsqu'elle nous dépouille, lorsqu'elle frappe; et l'unique moyen de lui arracher alors son aiguillon, de lui dérober son triomphe, c'est de la forcer par nos œuvres à nous rendre dans le ciel bien plus qu'elle ne peut nous ôter sur la terre.

Il viendra pour toi, cher Valmont, ce moment fatal où, touchant aux portes du trépas, tu peseras dans une juste balance toutes les choses humaines; où, voyant la figure trompeuse de ce monde s'évanouir, tous les biens sensibles fondre sous toi, et ne te laisser d'autre fruit de ton attachement pour eux que le repentir, tu reconnaîtras qu'il n'y a de réel que le bien qu'on a fait, et dont on peut attendre en paix la récompense dans le siècle à venir *.

Mais quel autre moment quand on ne l'a pas prévu, quand on ne s'y est pas préparé, quand par une bonne vie on n'a pas appris à bien mourir! quel moment que

deurs humaines, l'empereur Sévère s'écria : « J'ai été tout ce qu'un homme peut être; mais de quel usage me sont aujourd'hui ces honneurs passés? » Occupé de la même pensée, il ordonna qu'on apportât l'urne où ses cendres devaient être renfermées; et, lorsqu'il la vit il la prit entre ses mains et dit : « Petite urne tu vas donc renfermer celui que le monde entier n'a pu contenir! » (*Histoire romaine* de Laurent Echard, tome 6.)

* C'est ainsi que le maréchal de Luxembourg, étendu sur le lit de mort, et dans les regrets que lui arrachait le souvenir d'avoir mieux servi son roi que son Dieu, s'écria « qu'il aurait préféré à l'éclat de tant de victoires, qui lui devenaient inutiles au tribunal du souverain juge des rois et des héros, le mérite d'un verre d'eau donné aux pauvres pour l'amour de Dieu. »

Le maréchal de Villeroi, toujours dégoûté de la cour et des grandeurs par le vide qu'il y ressentait, toujours rappelé et retenu par l'ambition, fut enfin surpris d'une maladie qui l'emporta en trente heures, ne cessant de répéter ces paroles qui marquaient plus son erreur que sa sagesse : « *O monde, que tu es trompeur.* » (*Histoire de Marie de Médicis et de Louis XIII.*)

celui qui nous aura fait passer du temps à l'éternité, des prestiges et de l'enchantement du monde à la lumière de Dieu même! O lumière vive et pure! qui dissipera tout le charme de nos passions, toutes les illusions de notre orgueil, tous les préjugés de l'exemple et de la coutume, et qui ne laissera apercevoir à l'homme coupable que la loi et la vérité. Sorti de ce séjour du crime, suspendu entre le ciel et la terre, entre le ciel et l'enfer, parmi tous ces globes immenses qui révèlent la puissance et la gloire d'un Dieu créateur; ne voyant la terre que comme un point, seul avec son juge, sans appui, sans défense, n'ayant pour se justifier que ses œuvres; jugé déjà par sa propre conscience; jugé par la règle immuable de l'ordre, du vrai, du juste et de l'honnête; se comparant malgré lui à la source ineffable de toute beauté, au modèle de toute perfection dont il devait être l'image, jusque-là avili, dégradé par de honteux penchans, par des pensées basses et terrestres, par des actions indignes de l'homme; réduit à sa propre valeur : conçois, si tu le peux, sa surprise, son trouble et son désespoir.

Cependant une scène bien plus terrible encore s'ouvre à mes yeux, et porte dans mon âme l'épouvante et l'horreur. La foi, toujours plus digne de nos respects à mesure qu'on s'en pénètre davantage, me découvre dans l'avenir le plus grand, le plus majestueux et le plus effrayant de tous les spectacles. Elle me transporte à la fin des temps, au dernier des jours; jour solennel pour lequel tous les autres ont été faits; jour mémorable à jamais, auquel acheveront de se développer toutes les merveilles du Très-Haut, tout le plan de sa sagesse, toute l'économie de sa religion, tous les ouvrages de la nature et de la grâce; jour de manifestation et de gloire pour Dieu et pour ses élus, de confusion et de douleur pour les hommes injustes et pervers (3).

Quels tableaux il offre à ma pensée! quelles images

bien propres à m'élever au-dessus de moi-même ! La mort, d'une aile rapide parcourant l'univers, détruisant, dévorant tous les êtres pour en faire hommage à l'unique auteur de la vie ; le désordre, la confusion dans tous les élémens ; le soleil égaré de sa route ; les mondes errans dans l'espace, se heurtant, se brisant dans leur course ; la terre enflammée, les montagnes qui s'écroulent, les abîmes entr'ouverts ; des monceaux de cendre à la place des couronnes, des trônes et des empires ; au son aigu de la trompette, les tombeaux rendant leur proie ; et les hommes, tous confondus, tous peuples et sujets, tous.... disons mieux, distingués seulement par leurs vertus ou leurs vices, par la force brillante ou hideuse de leur résurrection, les hommes dans l'attente du juste Juge, témoins de ces grands changemens : quelle révolution ! quel spectacle !

Alors le Juge paraîtra. Le fils du Très-Haut, son Verbe, la splendeur de sa gloire, annoncée par ses anges, environnée d'un tourbillon de feu, porté sur les nuées et les tempêtes, viendra interroger à haute voix les ouvrages de ses mains. Sa croix, le scandale du Juif et de l'impie, la consolation du vrai fidèle, le discernement des élus et des réprouvés, l'étendard de sa croix brillera dans les airs, et fera le plus bel ornement de son triomphe.

« Approchez, s'écriera-t-il, esprits audacieux et superbes ; vous, les ennemis de mon pouvoir, de ma bonté, de ma sagesse et de tous mes attributs, vous, les ennemis de mon père et les miens, approchez, et soyez juges entre vous et moi. » Ici, mon fils, que l'orgueil de l'esprit humain sera abaissé ! que les voies de Dieu paraîtront grandes, et ses œuvres admirables ! que ses secrets dévoilés le justifieront dignement, et confondront nos plaintes et nos murmures ! que les argumens entassés de nos prétendus esprits forts, opposés à tout l'ensemble de la création, paraîtront petits et misérables ?

Dieu ainsi jugé et justifié par ses ouvrages, quel sera à son tour le jugement de l'homme rebelle à son Dieu! que les sources honteuses de l'incrédulité de nos faux sages, mises dans tout leur jour, les couvriront d'opprobre! que les héros du monde, paraissant à leur rang, laisseront apercevoir en eux d'indignité et de bassesse quand le masque tombera! que les grands événemens, rapprochés de leurs causes, inspireront d'horreur et de pitié! que les ressorts si vantés de la politique et ses profondes noirceurs, donnés autrefois pour des traits de génie, mais éclairés alors des rayons de la divine sagesse, causeront d'indignation et de mépris! que de conquérans homicides gémiront sur leurs lauriers teints de sang, lorsqu'ils entendront des voix lamentables leur reprocher leurs combats et leurs victoires comme les plus criantes injustices et les plus énormes forfaits! que de chefs de secte et de parti, frémiront des ravages que leur orgueil a entraînés, et du sang que leurs longues disputes ont fait répandre! que d'hommes à talens rougiront de l'abus qu'ils en ont fait! que de vertus fausses dans leurs principes et leurs motifs seront remises au rang des vices! que de cœurs doubles et hypocrites, sous les dehors affectés d'une morale sévère, ne laisseront voir au grand jour que la plus honteuse nudité! que d'injustes projets! que de désirs effrénés, que d'actions odieuses ensevelies dans l'ombre et le silence, se reproduiront à la face de l'univers pour l'éternelle infamie de ceux qui s'y seront livrés.

Mais aussi que la vertu simple et modeste, que le vrai mérite obscur et ignoré, que les combats extérieurs livrés à la chair et au monde sous les yeux de Dieu seul, que le juste méprisé, calomnié, persécuté, reparaîtront avec honneur et recevront de gloire et d'éloges de ceux qui sur la terre les ont déshonorés!

O Valmont! dans ce jour quels seront les objets de

ton ambition et de tes désirs ? quelle place voudrais-tu tenir alors ? quel rang voudrais-tu occuper ? Entends cet arrêt définitif, ce mot irrévocable qui conclut tout, qui finit tout : « Venez, les bien-aimés de mon père, » entrez en possession du royaume qui vous est pré- » paré ; et vous, maudits, allez au feu éternel qui vous » est réservé. »

Un feu éternel ! Ici la passion, le libertinage, l'impiété se récrient : Pour des fautes d'un moment une éternité de supplices ! Oui, impie ! voilà le frein le plus puissant, et seul suffisant sans doute, que la religion ait pu mettre au vice, et que vous voudriez lui ôter. Mais qui croirai-je davantage, d'un Dieu qui nous menace pour nous rendre vertueux et nous sauver, ou de vous qui cherchez à nous rassurer, il est vrai, mais pour nous rendre plus vicieux encore et pour nous perdre ! Que croirai-je le plus des textes formels d'un Évangile si divinement annoncé, si clairement interprété par la tradition et par l'Église, cette autorité la plus respectable de toutes et la plus sainte, ou de vos raisonnemens captieux dont l'incertitude toute seule suffirait pour nous désespérer ? Des récompenses éternelles et sans bornes ne vous étonneraient pas ; et des tourmens sans fin vous paraissent une absurdité : cependant c'est la même équité qui doit distribuer les unes et les autres ; et, si la vertu peut bien mériter à l'homme une éternité de bonheur, pourquoi le crime, par une égale proportion, n'aurait-il pas la force de le rendre digne d'un éternel châtiment ? Ah ! vous ne connaissez pas ce que c'est qu'un Dieu vivement outragé par une volonté rebelle, et qui l'est avec lumière et avec choix; ce que c'est qu'une majesté suprême offensée, bravée dans ses lois les plus précises et ses plus saints commandemens ; ce que c'est qu'une bonté infinie méconnue, méprisée par l'être le plus redevable envers son Créateur : vous ne savez pas quel est le prix du sang d'un Dieu fait homme, de ce sang adorable, profané

par l'infidélité constante de ces mêmes hommes qu'il est venu racheter.

Oui, mon fils, il y a un enfer ; et les hommes, si ırdens à la poursuite des objets qui les flattent, sont faits de manière que la crainte des maux à venir, quelque terribles qu'ils dussent être, mise en balance avec l'appât d'un plaisir présent, les toucherait peu dès que ces maux ne devraient pas durer toujours (4). Il y a un enfer : que celui-là tremble, cher Valmont, qui l'a ant de fois mérité, et qui continue chaque jour de sa vie à le mériter encore. Ses feux matériels et sensibles, allumés par la juste colère d'un Dieu, puniront par les louleurs les plus vives un corps impur et souillé, comme e repentir le plus amer tourmentera par les plus accablans reproches l'âme infidèle *. Il y a un enfer, les feux et des démons, c'est-à-dire, des esprits rebelles qui, les premiers se sont révoltés contre la majesté du Très-Haut ; qui, dégradés par leur orgueil et rendus malheureux pour leurs fautes, ont porté envie à notre ort, et ont voulu nous associer à leur malheur ; qui, riomphant de notre infidélité, sont devenus les ministres des jugemens de Dieu, à l'égard de l'homme coupable, et lui feront porter sans cesse par des inventions dignes d'eux, la peine de sa désobéissance. Dans 'affreux séjour qu'habitent ces esprits de ténèbres, les éprouvés, liés les uns aux autres par une chaîne de alamités et d'infortunes, n'apercevront de toute part

* On sait assez que, si c'est pour l'ordinaire à l'occasion du orps et par ses organes que l'âme souffre ici-bas, elle n'a pas d'ailleurs essentiellement besoin de ce corps pour souffrir : on ait que tous les jours en songe, ou même en veillant, elle prouve une douleur imaginaire, dont le corps n'est pas l'instrument ; et que, par exemple, elle rapporte dans de certains cas le mal qu'elle ressent à un membre que cependant on ient de retrancher. Il n'est donc pas nécessaire que nos corps oient ressuscités pour que l'âme pécheresse endure déjà tous es tourmens de l'enfer.

que des objets de consternation et d'horreur ; n'entendront que des imprécations et des blasphèmes ; ne verront couler que des pleurs ; ne pousseront que des gémissemens et des cris ; se reprocheront tour à tour les occasions, les exemples, les moyens de séduction, les lâches condescendances, les folles amours, toutes les passions qui les ont mutuellement égarés, se reprocheront à eux-mêmes l'abus des lumières et des grâces, l'oubli des devoirs, leur perte volontaire, leur éternité de contentement et de gloire sacrifiée à une satisfaction d'un moment ; se demanderont en vain quand l'éternité finira ; souleveront leurs chaînes brûlantes pour étancher leur soif, pour rafraîchir leur ardeur, pour s'élancer dans le sein de la félicité suprême, tandis qu'une main vengeresse les repoussera à chaque instant pour les tenir plongés dans l'abîme du désespoir*.

Ah ! mon fils, il y a un enfer ; et tu as joué tant de fois l'auguste vérité ; et tu as tourné en dérision la loi sainte de ton Dieu ; tu as blasphémé ce que tu ne connaissais pas ; tu as brûlé d'une flamme adultère ; tu t'es rendu homicide ; tu as dévoué ton semblable à l'anathème, tu t'y es dévoué toi-même et tu vis !... et la patience du Très-Haut ne s'est point lassée (5) ! et tu peux encore, par le repentir et la pénitence, t'épargner le triste sort qui t'était réservé ! et sensible à ton état, frémissant sur tes dangers, l'âme tendre et compatissante d'un père a volé tout entière au-devant de tes malheurs ! et ton Dieu, cher ami, te rappelant par ma voix, te sollicitant, te pressant, t'éclairant par de grands exemples, te ménageant des revers, t'offrant partout des motifs de conversion, veut bien

* C'est d'après ces tristes, mais importantes vérités qu'un Père de l'Église s'écriait, *Un moment........ et une éternité !* (S. Chrysostôme.)

« Le plaisir qui accompagne le péché passe, dit un autre Père, mais les suites du péché ne passent pas. » *Peccare transit, peccâsse manet.* (S. Augustin.)

t'ouvrir le sein de sa miséricorde, te tend les bras, te montre encore la perspective de bonheur, te fait envisager le ciel comme le terme de tes travaux, et te promet dans cet heureux séjour une récompense digne de lui! quelle récompense! la jouissance de toutes ses perfections, la connaissance de toutes les vérités dont il est la source, le développement de toutes ses merveilles, la société de ces esprits immortels qui brillent de son éclat et brûlent de ses feux, l'enivrement de son amour, des torrens d'une sainte volupté, une touchante et céleste harmonie, une paix ineffable, un royaume stable, une couronne immortelle, une béatitude enfin (6) que l'apôtre n'a pu rendre qu'en disant, que « l'œil n'a rien vu, que l'oreille n'a rien entendu, » que l'esprit ne peut concevoir, et que le cœur ne peut » sentir ici-bas rien qui l'approche de ce que Dieu a » préparé à ceux qui l'aiment. »

O bonté! ô clémence d'un Dieu si long-temps, si indignement outragé! et qui, pour te pardonner, pour te rendre heureux, ne te demande que le sentiment d'un cœur contrit et humilié! Ah! pourras-tu bien, cher Valmont, ne pas être sensible à sa tendresse? Rappelle-toi tout ce qu'il a fait en ta faveur; l'être qu'il t'a donné, les facultés dont il t'a orné, les biens dont il t'a fait jouir, les momens, les années qu'il a daigné te laisser, lorsqu'en te les ôtant il te perdait pour toujours; rappelle-toi le bienfait de la rédemption, tout ce qui l'a précédé, annoncé, préparé pendant tant de siècles, et toutes les grâces qui en ont été l'heureux fruit: considère Jésus-Christ devenu victime pour tes péchés: et, si tu as le cœur tant soit peu susceptible de sentiment, ose encore être ingrat et demeurer infidèle!

Mais peut-être c'est la grandeur même de tes fautes qui retient dans cet instant l'effusion de ta reconnaissance, et, qui, par le découragement et l'abattement où elle te jette, empêche ton retour. Ah! tes crimes,

fussent-ils plus grands encore, n'égaleront jamais la miséricorde de ton Dieu et les mérites de son fils. Que l'impie se fasse du Dieu des chrétiens un fantôme odieux pour se dispenser de l'adorer ; qu'il le peigne aux autres et à lui-même, vindicatif, jaloux, cruel, inexorable, lorsqu'il n'est que juste, et que sa jalousie, sa colère et ses vengeances ne sont en lui que l'amour de l'ordre et la souveraine équité ; qui ne le voie que comme un Dieu terrible, et qu'il oublie sa miséricorde et sa bonté, tu ne dois pas en être surpris : c'est ainsi que la passion peint tout de ses propres couleurs. Mais formé maintenant à l'école de la vérité, consulte la religion, ouvre nos livres sacrés; et tu y retrouveras partout le vrai Dieu ennemi du péché, et ne punissant qu'à regret le pécheur ; le menaçant en père, pour ne pas le frapper en juge ; ne voulant pas la mort de l'impie, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Tu l'entendras nous dire qu'autant sa majesté est grande, autant est grande sa clémence ; que dans l'exercice qu'il en fait, elle est encore bien au-dessus de toutes ses œuvres, et qu'il nous offre même quelquefois des prodiges de miséricorde (7) qui ne doivent jamais permettre aux plus grands pécheurs de fermer le cœur à l'espérance, sans que par des délais affectés ils le laissent continuellement ouvert à une folle et aveugle présomption : tu l'entendras rappeler son peuple par les paroles les plus tendres, par les motifs les plus touchans, et lui faire sentir qu'en abandonnant son Créateur, son bienfaiteur, le principe de tout bien, il s'est mépris, il a changé une source d'eaux vives, de joies pures et inaltérables, contre les eaux bourbeuses d'une citerne entr'ouverte, contre de faux plaisirs et d'infâmes voluptés : plus que tout encore, tu entendras ton divin maître te dire qu'il est venu, non pour que les pécheurs périssent, mais pour qu'ils aient la vie ; non pour juger le monde mais pour le sauver : tu le verras, sous la forme du bon pasteur, courir après la brebis égarée,

et à travers les ronces et les épines la ramener au sein du troupeau : tu le verras, dans les paraboles les plus consolantes et par les plus vives images, de tracer en traits de feu et la honte de tes égaremens, et la facilité du retour : il s'offrira à toi-même sous la forme de l'enfant prodigue, et te montrera les sentimens d'un père qui, du plus loin qu'il aperçoit son fils, court au-devant de lui, se penche sur son cou, le serre entre ses bras, le couvre de baisers, et le comble de ses faveurs.

Aimable peinture ! tableau fidèle où sont exprimés avec tant de grâces et d'énergie les douceurs et les charmes de la conversion ! Oui, mon fils, crois-en ma propre expérience, rien n'est si doux que le moment du retour. La pénitence n'est dure et pénible que pour un cœur faiblement touché et qui ne la fait qu'à demi : mais, lorsque le cœur est bien pénétré, lorsqu'il s'ouvre tout entier au repentir et à l'amour, ah ! que les larmes que ce repentir fait répandre sont douces ! et que l'onction qui les accompagne, que la touche secrète de la grâce qui élève l'âme et la ravit, lui laissent peu regretter les faux biens qu'elle sacrifie* ! Fais-en toi-même l'épreuve, mon fils ; et tu béniras mille fois l'heureux moment qui t'aura rendu à ton Dieu ; et, au sein du détachement qu'il inspire tu reconnaîtras qu'on est plus heureux à son service par les privations mêmes que le devoir exige que ne le sont les mondains par leurs liaisons frivoles**, par leurs jouissances et leurs plaisirs (8).

NOTES.

PAGE 157.

(1) *Quel vide ils laissent dans l'âme quand on les possède ! Quels regrets, etc.* Je ne vois rien qui doive plus contribuer à

* « On s'imagine ordinairement que la vie spirituelle n'a de douceurs qu'à la fin, et qu'encore faut-il les acheter par de grandes peines : cela n'est pas vrai quand l'amour s'en mêle. Il donne, il est vrai, à l'âme qui en a besoin, des remèdes amers ; mais la fortifie secrètement dans sa souffrance, et la couronne dans ses travaux. » (*L'abbé de* CHOISY.)

** « Les martyrs de la société seraient bien étonnés, s'ils avaient la bonne foi de se

modérer l'attachement trop vif que nous avons pour les biens sensibles que ces deux caractères qui leur sont propres, leur impuissance à nous rendre heureux, et leur instabilité. Dans quelque degré qu'on les possède, ils ne nous satisfont pas, quand ils seraient de nature à nous satisfaire, il faudra les perdre : ces deux réflexions bien méditées, suffiraient, ce me semble, pour réprimer toutes les saillies de nos passions.

On ne peut mieux peindre la vanité des biens de ce monde que ne l'a fait madame de Maintenon lorsque, dans la situation la plus brillante et qui paraissait devoir ne lui laisser rien à désirer, elle écrivait à madame de la Maisonfort : « Que ne puis-je vous donner mon expérience ! que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands, et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées ! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on aurait eu peine à imaginer ? J'ai été jeune et jolie ; j'ai goûté des plaisirs ; j'ai été aimée partout. Dans un âge plus avancé, j'ai passé des années dans le commerce de l'esprit ; je suis venue à la faveur, et je vous proteste, ma chère fille, que tous les états laissent un vide affreux. » Si quelque chose, ajoute Voltaire en citant ces paroles, pouvait détromper de l'ambition, ce serait assurément cette lettre. (*Siècle de* Louis XIV.)

Madame de Maintenon, qui pourtant n'avait d'autre chagrin que l'uniformité de sa vie auprès d'un grand roi, disait un jour au comte d'Aubigné, son frère : « Je n'y puis plus tenir ; » je voudrais être morte. » On sait quelle réponse il lui fit : *Vous avez donc parole d'épouser Dieu le Père ?* » (Ibidem.)

L'ambitieux, dit Young, dédaigne ses succès, et sa gloire lui fait pitié. *Est-ce là tout ?* s'écria César monté sur le trône de l'univers. On a vu les plus grands monarques abdiquer l'empire pour chercher dans une vie privée un repos que, sans une piété solide, elle ne peut encore nous donner.

rendre compte de leurs prétendus plaisirs. J'ai connu un homme qu'une épreuve singulière rappela tout à coup à la raison : il s'avisa un soir, en rentrant chez lui, de se soumettre à une espèce d'examen sur l'inaction variée de sa journée, il s'en traça un fidèle tableau ; l'amour-propre en lui comme le sentiment, furent également révoltés il trouva qu'il avait dit et entendu des trivialités, des sons dépourvus d'idées, des mensonges grossiers ; que son cœur n'avait été nullement intéressé ; que son esprit était resté inappliqué et dans le besoin, tandis qu'il avait eu la faiblesse ou plutôt l'insigne fausseté de faire accroire que la société l'attachait. Il fut couvert de honte à ses propres yeux. Depuis ce moment il renonça surtout à ce qu'on appelle si faussement *la bonne compagnie*... Ne confondons point la vie réelle avec la vie factice, il y aura bien peu de jouissances dont nous soyons jaloux. » (D'Arnaud, note sur d'*Almanzi*.)

La grâce se sert souvent de cette insuffisance des créatures pour nous attirer : c'est ainsi quelle a touché le cœur d'un homme fort connu dans le diocèse de Ch.... par son zèle et par ses vertus. Il était officier dans le régiment de... et donnait un bal à quelques dames de la ville où il était en garnison. Au milieu de la nuit, et parmi les plaisirs bruyans auxquels on se livrait autour de lui, il se sentit une lassitude, un dégoût qu'il ne pouvait vaincre. Sa mélancolie devint si forte, qu'il pria un de ses amis de faire pour lui les honneurs du bal, et alla se promener sur le bord de la mer, dont, le rivage bordait les remparts de la ville. Le spectacle d'un ciel étoilé, celui d'une mer tranquille, dont les flots venaient se briser à ses pieds, le silence et le calme de toute la nature sollicitèrent vivement son cœur, et donnèrent un libre cours à ses réflexions. « Que fais-je ? disait il, et où cherché-je un bonheur qui me fuit ! Pourquoi m'arrêter aux objets créés, tandis que celui qui a fait ce monde si magnifique s'offre tout entier lui-même pour remplir mes vœux! O mon Dieu? s'écria-t-il comme S. Augustin, que c'est bien en vain que notre cœur se tourne et se retourne de tous côtés, puisqu'il n'éprouve partout qu'inquiétude et que tourment lorsqu'il ne se repose pas en vous? C'en est donc fait, c'est à vous seul que je veux m'attacher pour toujours ! » Dès qu'il fut de retour chez lui, il mit ordre à ses affaires, se consacrant au service des autels, il devint, ce qu'il est aujourd'hui, un homme puissant en œuvres et en paroles, qui, touché jusqu'aux larmes des vérités qu'il annonce, opère les plus grandes conversions par ses discours et par ses exemples.

PAGE 158.

(2) *Vois toute leur grandeur anéantie et leur majesté réduite en poussière.* C'est ce spectacle qui convertit François Borgia, duc de Candie, et en fit un saint. Nommé par Charles-Quint pour conduire de Tolède à Grenade et y faire inhumer le corps de l'impératrice Isabelle. « Lorsqu'il fallut, dit l'auteur de sa vie, le délivrer au clergé de Grenade et ouvrir le cercueil de plomb pour attester que c'était le corps de cette princesse, ce fut un spectacle effroyable pour tous ceux qui étaient présens, de n'y rien voir qui pût la leur faire reconnaître, et de n'y trouver qu'un amas hideux de pourriture et de corruption. Les personnes qui devaient servir de témoins d'une ressemblance dont il ne restait plus aucun vestige refusèrent de le faire, et

se retirèrent bien loin pour s'épargner l'horreur que leur causaient la vue et l'odeur du corps de cette maîtresse de tant de grands états, qui peu de jours auparavant passait pour la plus belle aussi-bien que pour la plus puissante et la plus heureuse princesse du monde. François de Borgia compara l'état où il voyait cette princesse avec celui où il l'avait vue peu de temps auparavant; le soin qu'on prenait de la fuir avec l'empressement que chacun avait de l'approcher et de lui faire sa cour; ces restes affreux d'elle-même qu'on osait regarder avec la pompe et la magnificence dont elle était environnée; et, comprenant mieux que jamais la vanité des grandeurs humaines et des soins que l'on prend pour y parvenir, il apprit à ne plus tenir à tous les objets qu'on peut perdre par la mort. »

PAGE 161.

(3) *Jour de manifestation et de gloire, etc.* Rien de plus digne de Dieu et de la religion, rien de plus grand que l'idée du jugement dernier, telle que la foi nous la donne. Dieu se manifestant à l'univers dans tout l'éclat de sa grandeur; nous montrant toute la dépendance et tout le néant des objets créés; nous dévoilant tous les systêmes de la création, les voies ineffables de sa providence, les trésors de sa bonté, les décrets de sa justice, la chaîne immense de tous les êtres, l'ordre et la fin de tous les événemens, plaçant chaque homme vis-à-vis du monde entier, éclairant tous les esprits des plus purs rayons de sa lumière, dissipant toutes les illusions : confondant tous les prétextes; mettant à découvert tous les cœurs; rendant à chacun de nous la gloire ou l'opprobre que nous aurons mérités; prononçant un jugement définitif; une sentence sans appel, discernant de la manière la plus solennelle le juste et l'injuste, le vice et la vertu : quelles sublimes idées pour qui sait les méditer! Je ne suis pas étonné qu'un roi bulgare se soit fait chrétien pour avoir vû et s'être fait expliquer un tableau du jugement dernier. (*Voyez* LEBEAU, *Histoire du Bas-Empire*, tome XV, page 42) On rapporte qu'un philosophe nommé Constantin, envoyé par un empereur de Constantinople à Wladimir, duc de Russie, lui fit voir un tableau représentant le *jugement universel*, qui l'effraya beaucoup. *De quel côté voudriez-vous être placé dans ce moment terrible?* lui demanda Constantin. *A la droite du fils de Dieu*, répondit Wladimir. *Eh bien!* s'écria le philosophe, *faites-vous chrétien*; et le prince se convertit (*Anecdotes des beaux-arts.*)

PAGE 165.

(4) *Il y a un enfer ; et les hommes, si ardens à la poursuite des objets qui les flattent sont faits de manière, etc.*

« La juste détermination des peines dépend du rapport qu'elles ont avec le grand but du gouvernement, qui est de faire observer les lois. Pour remplir ce but, il n'est pas nécessaire qu'il y ait une exacte proportion entre le crime et la peine : il suffit que la peine soit telle qu'il la faut pour le bien public ; c'est-à-dire, qu'elle soit capable, en imprimant une juste terreur, de procurer, autant qu'il se peut, l'observation des lois, et d'empêcher que les hommes, séduits par leurs passions, ne soient portés à les enfreindre : ainsi toute punition proportionnée à cette fin n'est point injuste. C'est donc sur cette fin qu'il faut mesurer l'éternité des peines. Or, je demande à cette foule d'hommes cruels, fourbes, dénaturés, adultères, incestueux, sacriléges et parricides, qui tous les jours inondent la terre de crimes ; je leur demande quelle impression ferait sur leurs esprits la menace d'une punition bornée et passagère, puisque, dans les momens terribles de passions et de fureurs, souvent la crainte des peines éternelles ne peut arrêter leur farouche emportement ; puisque suspendus au-dessus des abîmes éternels par un fil qui peut se rompre à chaque instant, on voit ces hommes, dans une affreuse sécurité, aiguiser tranquillement le poignard qui doit égorger l'innocence. Que deviendrait donc le genre humain si ce frein manquait encore à sa perversité ? Une fatale expérience nous prouve que l'éternité des peines, quelque terrible qu'elle soit, n'est pas trop forte pour nous détourner du crime. Cette punition est donc proportionnée au but que s'est proposé le législateur suprême, de prévenir autant qu'il se peut, l'infraction de ses lois. Si elle est proportionnée à ce but, elle n'est donc point injuste. L'expérience, en prouvant sa nécessité, en démontre la justice....

« Rien de plus effrayant pour l'imagination que l'idée des peines éternelles. Nos yeux épouvantés se promènent avec effroi sur la vaste immensité de cette mer brûlante. Nous n'y découvrons que des objets éternellement lugubres ; objets de désolation et d'horreur : une roue immense de douleurs, autour de laquelle les hommes coupables tourneront sans cesse sans jamais trouver le point où elle finit ; tel est l'horrible tableau de l'éternité des peines. Mais quoi ! parce que cette image est

affreuse, faut-il chercher à l'affaiblir? parce qu'une vérité est terrible, est-ce une raison pour la combattre?... puisque l'éternité, si elle existe, subsistera malgré les efforts impuissans de votre raison, la voix de la sagesse, votre propre intérêt vous commandent de prendre le parti le plus sûr. Dans une incertitude même égale, vous devriez toujours agir comme si les peines étaient éternelles. C'est une loi que la prudence vous impose; vous ne courez aucun risque en la croyant; mais si l'éternité existe et que vous ne la croyez pas, vous vous précipitez vous-même dans des maux éternels. Ainsi, pour vous résoudre à ne point croire, il ne faut pas simplement des doutes frivoles, il faut les raisons les plus décisives et les plus triomphantes. Or, je soutiens au contraire que vous avez les raisons les plus fortes pour douter de la vérité de votre sentiment. Ces raisons sont, 1° l'autorité de la révélation, qu'il faut combattre et renverser avant d'établir votre système, puisque l'éternité des peines est un dogme révélé. 2° Si vous recevez la révélation, l'autorité des livres sacrés, où l'on trouve un grand nombre de passages dont le sens ne peut être équivoque, et qui tous établissent avec la dernière évidence l'éternité des peines ainsi que l'éternité des récompenses. 3° L'autorité de dix-sept siècles, pendant lesquels, l'Église entière, et tout ce qu'il y a eu de grands hommes dans l'Église, a toujours cru l'éternité, et interprété de la même façon les passages des livres saints sur ce sujet. 4° La faiblesse de l'esprit humain qui, limité par des bornes si étroites, ne peut être un juge compétent pour déterminer jusqu'où doit s'étendre la bonté de l'Etre suprême, et à quel point doit s'arrêter sa justice. 5° L'impossibilité de connaître par la raison quelle est la peine proportionnée à une offense commise envers un être infini; car on ne peut connaître l'étendue de l'offense sans connaître la grandeur de l'être offensé: or, il n'y a que Dieu qui se connaisse lui-même; Dieu est donc le seul qui puisse décider de cette proportion. »

Ces réflexions sont tirées d'un petit ouvrage dont l'objet principal est la réfutation du déisme, et qui a pour titre: *Réflexions philosophiques et littéraires sur le poëme de la religion naturelle.* Cet ouvrage est rempli de religion et de vraie philosophie.

PAGE 166.

(5) *Et la patience du Très-Haut ne s'est point lassée!* Dans l'accord de sa miséricorde et de sa justice, nous ne pouvons

dire quel est de ces deux attributs celui que Dieu va exercer à notre égard si nous continuons à lui résister.

Il est le maître de ses grâces, et nous n'en savons pas la mesure par rapport à chacun de nous. Quelquefois il daigne encore nous attendre ; souvent aussi il nous frappe lorsque nous y sommes le moins préparés ; et rien n'est plus absurde que de hasarder son salut sur un peut-être, et de mettre son éternité à la merci du lendemain. Témoin un jeune homme dont la personne de qui je tiens ce fait connaissait particulièrement toute la famille, Depuis long-tems une mère tendre et éclairée le pressait de changer de conduite, et de suivre plus régulièrement les principes de la religion à laquelle il n'avait pas cessé de croire. «Je suis disposé, dit-il à sa mère, à suivre vos avis ; je commence à me lasser de la vie que je mène. Je ne vous demande pour tout délai que ces trois jours qui vont finir le carnaval, et je vous promets que le lendemain vous me trouverez tout différent. » L'insensé, selon l'usage de tant de chrétiens aveugles, se prépare par la jouissance de tous les plaisirs à la pénitence qu'il devait faire le premier jour de carême. Les trois jours se passent. Le mardi il rentre chez lui très-tard à son ordinaire. Le mercredi des cendres, de grand matin, on entend du bruit dans sa chambre. Un domestique entre : il le trouve étendu sur le plancher, et suffoqué d'un coup de sang avant qu'on eût eu le temps de le secourir.

PAGE 167.

(6) *Une béatitude enfin que l'apôtre n'a pu rendre qu'en disant, etc.* Sans faire de comparaison, puisqu'en effet le bonheur du ciel est autant au-dessus des plaisirs de la terre que l'infini est au-dessus de tout ce qui est fini, il n'y a point d'homme un peu sensible aux plaisirs de l'esprit et du cœur qui n'ait eu dans sa vie quelque moment délicieux, qui n'ait éprouvé le doux effet d'un sentiment vif, ardent, d'un transport brûlant qui le faisait sortir de lui-même, qui l'enivrait de contentement et de joie ; et, si c'était un transport de l'amour divin, il sait quelle en était l'ineffable douceur! Que cet homme se considère comme fixé par la puissance de Dieu même, dans ce transport si ravissant et si doux, dans la contemplation de cette vérité si aimable à ses yeux, dans ce sentiment si agréable et si vif, qui n'a duré pour lui qu'un instant ; qu'il envisage comme un état permanent cette situation, trop courte, à son

gré, trop rapidement, trop facilement écoulée, et il aura du ciel une idée telle qu'on peut l'avoir sur la terre.

PAGE 168.

(*) *Et qu'il nous offre même quelquefois des prodiges de miséricorde*, *etc.* Il en est un que je citerai, comme m'ayant été rapporté par la personne la plus digne de foi, et qu'on a pu raconter sans manquer au secret le plus inviolable et le plus sacré, puisqu'il est impossible que l'on sache à qui ce fait est arrivé, surtout après le long espace de temps qui s'est écoulé.

Dans un canton fort éloigné, une jeune personne née de parens vertueux, mais qui avait bien mal répondu à l'éducation chrétienne qu'ils lui avaient donnée, nourrissait dans son cœur les passions les plus vives, et les désirs les plus déréglés. Retenue malgré elle par l'autorité de ceux dont elle dépendait, elle forma le détestable projet de s'en défaire, et l'exécuta de manière à se mettre à l'abri des moindres soupçons. Libre de toute contrainte, elle vint fixer son séjour à Paris, et s'y abandonna tout entière à la fougue de ses penchans.

Au bout d'un certain temps, se trouvant près d'une église, elle voulut en faire un lieu de passage pour se rendre, par un chemin plus court, à l'endroit où elle se proposait d'aller. On célébrait avec beaucoup de solennité dans cette église une fête particulière. A peine y est-elle entrée, qu'elle se trouve environnée de beaucoup de monde, et arrêtée par la foule de ceux qui surviennent après elle. Le prédicateur venait de monter en chaire, et prêchait sur la miséricorde de Dieu. L'attention qu'on lui donnait, la nature du sujet, la difficulté de se retirer, tout contribue à la fixer. Elle écoute, et se sent si émue, si frappée des vérités qu'on lui annonce, qu'à la fin du sermon, loin d'être tentée de sortir, elle profite du moment où l'on se disperse de tous côtés pour gagner le pied de la chaire. Le prédicateur en descend après une courte prière, et elle lui dit : « Mon père, pourriez-vous me faire la grâce de m'entendre ? — Allez, ma fille, lui répondit-il, à telle chapelle qu'il lui désigne, vous y trouverez un confessionnal, et je ne tarderai pas à m'y rendre. » Il vient s'y renfermer dès qu'il a changé de linge, et prête à cette même personne une oreille attentive.

« Mon père, lui dit-elle avant tout, n'avez-vous pas exagéré en parlant comme vous l'avez fait des miséricordes du Seigneur? Il est des crimes si affreux ! le parricide, par exemple. — Non, ma fille, non ; il n'en est point que Dieu ne pardonne à un

véritable repentir. A cette condition sa miséricorde est sans bornes, et les mérites de Jésus-Christ sont infinis. — Eh bien, recevez donc l'aveu de tous mes crimes. »

Elle lui fait, depuis les premiers égaremens de sa jeunesse, une confession aussi étendue qu'elle peut la faire parmi les sanglots dont sa voix est entrecoupée, et avec le secours de ce digne ministre. Lorsque sa confession est achevée : « Ma chère enfant, lui dit-il, je ne pourrais rien ajouter à ce que vous disent dans cet instant, la grâce et votre propre cœur. Vous ferez pour votre pénitence un acte d'amour de Dieu, et je vais vous donner l'absolution. — A moi, mon père, à une coupable telle que moi ! et quelle pénitence ! — Il n'est rien, ma fille, que n'efface une contrition telle que la vôtre. »

Pendant qu'il l'absout : « Mon Dieu ! s'écrie-t-elle, miséricorde de mon Dieu ! amour de mon Dieu.... » et elle expire.

PAGE 169.

(8) *Plus heureux.... que ne le sont les mondains.... par leurs jouissances et leurs plaisirs.* Plusieurs traits de madame de la Vallière prouvent bien ces grandes vérités. Un jour elle communiqua à madame Scarron le dessein qu'elle avait de se faire carmélite. « C'est un dessein, lui dit-elle, que je médite depuis long-temps, et pour me préparer aux austérités de l'état que je vais embrasser, je porte un cilice : on ne peut trop expier le crime d'avoir trop aimé. — Eh comment soutiendrez-vous, lui dit madame Scarron, la vie d'une carmélite, vous, accoutumée dès l'enfance à la mollesse et aux plaisirs ? — Ah ! madame, lui répondit madame de la Vallière en montrant le roi et madame de Montespan, quand j'y trouverai des peines, je n'aurai qu'à me rappeler toutes celles que ces deux personnes m'ont fait souffrir. »

Quelque temps après qu'elle eut accompli sa résolution, madame de Montespan, étant allée aux carmélites avec la reine et madame de Maintenon, proposa une loterie et fit apporter tout ce qui pouvait convenir à des religieuses. Ces saintes filles entrèrent en scrupule ; les agnus, les crucifix, les guimpes, les chapelets, leur parurent tenir quelque chose de la main impure qui les leur offrait : pour se rassurer, elles permirent à madame de Montespan de payer les lots, et prièrent madame de Maintenon de les distribuer. Sœur Louise de la miséricorde gagna une Madeleine. Madame de Montespan jeta les yeux sur l'image, et en fut touchée. Ces cheveux épars, ces mains jointes,

ces yeux épuisés de larmes, ce front plein de confusion, d'amour, de crainte, d'espérance, la présence de madame de la Vallière, qui était tout cela, la honte d'être ce que la Vallière avait été, un premier désir d'imiter dans sa pénitence celle qu'elle avait plus qu'imitée dans ses égaremens, jetèrent madame de Montespan dans un trouble mal dissimulé par une gaîté forcée, et augmenté par les questions qu'elle fit à madame de la Vallière. « Tout de bon, lui dit-elle, êtes-vous aussi satisfaite qu'on le dit? — Non, répondit la carmélite, je ne suis pas satisfaite, mais je suis contente. Et vous, madame? — Pour moi, je ne suis ni l'une ni l'autre. »

C'est cette même madame de la Vallière qui, lorsqu'on lui annonça la mort du duc de Vermandois qu'elle avait eu de Louis XIV, répondit : « Je dois pleurer sa naissance encore plus que sa mort. »

On craint de prendre sur soi le joug du Seigneur, ce joug qu'il nous adoucit par sa grâce; et l'on ne pense pas à ce qu'il en coûte pour porter celui du monde et des passions. Dans les places mêmes les plus éminentes, dans les situations qu'on envie le plus, quel asservissement, quels dégoûts et quelle contrainte que peut-être on n'y soupçonnerait pas! On peut en juger par la manière dont une femme célèbre, la princesse des Ursins, décrivait à la maréchale de Noailles les peines de son emploi auprès de Philippe V et de la reine d'Espagne dont elle était *camarera-mayor* ou dame d'honneur : quelque plaisante que soit sa lettre, tout y fournit matière aux plus sérieuses réflexions.

« Dans quel emploi, bon Dieu, m'avez-vous mise! je n'ai pas le moindre repos, et je ne trouve pas même le temps de parler à mon secrétaire. Il n'est plus question de me reposer après le dîner, ni de manger quand j'ai faim. Je suis trop heureuse de pouvoir faire un mauvais repas en courant; et encore est-il bien rare qu'on ne m'appelle pas dans le moment que je me mets à table. En vérité, madame de Maintenon rirait bien si elle savait tous les détails de ma charge. Dites-lui, je vous supplie, que c'est moi qui ai l'honneur de prendre la robe de chambre du roi d'Espagne lorsqu'il se met au lit, et de la lui donner avec ses pantoufles quand il se lève. Jusque-là je prendrais patience; mais que tous les soirs, quand le roi entre chez la reine pour se coucher, le comte de Bénavente me charge de l'épée de S. M., d'un pot de chambre et d'une lampe que je

renverse ordinairement sur mes habits, cela est trop grotesque. Jamais le roi ne se leverait si je n'allais tirer son rideau ; et ce serait un sacrilége si une autre que moi entrait dans la chambre de la reine quand ils sont au lit. Dernièrement la lampe s'était éteinte, parce que j'en avais répandu la moitié. Je ne savais où étaient les fenêtres, parce que j'étais arrivée de nuit dans ce lieu-là : je pensai me casser le nez contre la muraille ; et nous fûmes, le roi d'Espagne et moi, près d'un quart d'heure à nous heurter en les cherchant. S. M. s'accommode si bien de moi, qu'elle a quelquefois la bonté de m'appeler deux heures plutôt que je ne voudrais me lever. La reine entre dans ses plaisanteries ; mais cependant je n'ai point encore attrapé la confiance qu'elle avait aux femmes de chambre piémontaises. J'en suis étonnée : car je la sers mieux qu'elles, et je suis sûre qu'elles ne lui laveraient point les pieds et qu'elles ne la déchausseraient point aussi promptement que je fais. »

« C'est une femme très-haute, ajoute Millot en rapportant cette lettre, qui s'asservit à ce point, qui se complaît dans un service si propre à la rebuter : elle a son but, elle y parviendra Elle désire à la vérité du soulagement ; mais en attendant elle fait tous ses efforts pour tirer avantage de ses fatigues. » Quel avantage ! et au fond quelle proportion entre la peine et la récompense !

Cette princesse, avec la pauvreté dont elle se plaignait assez souvent, entretenait ordinairement à Rome quatre gentilshommes, plusieurs pages, douze laquais, etc., et s'était proposé d'en augmenter beaucoup le nombre en Espagne. « Je suis gueuse, il est vrai, écrivait-elle à la maréchale, mais je suis encore plus fière, et rien ne le prouve tant que l'opinion que l'on a de mes grandes richesses. Dans cette occasion je me ferai un point d'honneur de ne rien demander, et cependant je ferai une dépense proportionnée à l'éclat de l'emploi dont le roi m'honore. » (*Mémoires politiques et militaires, etc., par l'abbé* MILLOT.)

LETTRE LVII.

Émilie au marquis.

Un nouveau jour luit donc pour moi : non seulement le ciel me ramène des ombres de la mort, des portes du trépas ; non seulement, mon père, je puis encore vous écrire, vous exprimer mes tendres sentimens, apprendre de vous à faire un saint usage de la vie, de la santé que Dieu a daigné me rendre, et que je crois devoir à vos vœux et à vos prières ; mais votre fils, votre cher fils est tout entier à la religion, à la vérité, à la vertu. Votre dernière lettre vient d'achever, pour sa conversion et son bonheur, ce que les précédentes n'avaient fait qu'ébaucher. Quels détails j'ai à vous faire ; et que vous allez partager vivement toute la joie que je ressens!

Je sortais à peine de l'état de faiblesse qui accompagne les beaux jours de la convalescence, lorsque des circonstances imprévues m'ont appris toutes les pertes que faisait mon mari, et le rang dont la reine voulait m'honorer. Valmont risquant toujours d'être arrêté, et ne pouvant me voir que difficilement, je me sentis assez de forces pour me faire conduire à l'instant chez madame de Veymur, où j'eus avec lui l'entretien le plus intéressant. Dès qu'il me vit, il se jeta à mes genoux, et ce ne fut qu'en le menaçant de prendre la même posture que lui que je parvins à le faire relever. Il me témoigna, comme il l'avait déjà fait tant de fois, les plus tendres regrets des maux qu'il m'avait causés, mais en même temps les plus grandes inquiétudes sur son sort et sur ce que j'allais devenir. Ses craintes jalouses perçaient de nouveau à travers la vive expression de ses sentimens et de ses alarmes. « Nous allons être séparés, me disait-il ; la faveur vous retient à la cour, » et elle m'abandonne. Au moment où mon cœur vous » rend toute la justice qui vous est due, où j'allais ré-

» parer tous mes torts par la plus constante fidélité, » vous m'êtes ravie, et lorsqu'une fois on aura pro- » noncé mon exil, peut-être hélas! vous m'oublierez » pour toujours. » Cher époux, répondis-je à Valmont, est-ce donc ainsi que vous me rendez justice? est-ce en outrageant ma tendresse que vous prétendez me prouver la vôtre? Ignorez-vous que vous faites les charmes de ma vie, et qu'elle ne peut m'être agréable sans vous? « Et que puis-je, s'écria-t-il avec l'accent » de la douleur la plus amère, que puis-je maintenant » pour votre bonheur, moi qui n'en connaissais plus » d'autre que celui de vous rendre heureuse? Que me » reste-t-il à vous offrir? quel bien est encore en ma » puissance? » — Votre cœur, cher Valmont. De tous les biens il est le seul que je désire que vous me conserviez; et si j'en crois le mien, non, nous ne serons pas séparés. — Ah! il le faut, madame, reprit-il vivement: il le faut, et l'on vous y contraindra. Vous le devez d'ailleurs à votre fils, vous vous le devez à vous-même; et pourquoi vous associeriez-vous à mes malheurs? Vous les avez si peu mérités? — O mon ami! qu'appelles-tu des malheurs? tu me connaîtras donc toujours bien peu! Quoi! ne plus te voir décoré de titres fastueux, ramper dans la foule des courtisans, encenser la fortune et ses caprices, courir après des ombres, idolâtrer un monde qui t'a perdu; quoi! te posséder en assurance au sein du calme et de la sagesse, voilà ce que tu nommes des malheurs! Eh! Valmont, ne t'ai-je donc jamais aimé pour toi-même? T'ai-je paru dans aucun temps si fort éblouie de la brillante chimère des richesses et des honneurs? Est-ce donc lorsqu'ayant vu au printemps de mes années la mort de si près, j'ai puisé à son école de nouvelles lumières; lorsque ses menaces et tout son appareil m'ont si bien instruite sur le néant et l'instabilité des choses humaines; lorsque mon âme a repris de nouvelles forces pour résister à leurs dangereux attraits, que je serai portée

davantage à les regretter? Va, mon ami, ce que je demande au ciel pour le contentement de tous deux, c'est que tu ne les regrettes pas plus que moi.—Chère Émilie, me répondit Valmont avec transport, ne cesseras-tu de me faire rougir de moi-même?.... Mais enfin l'autorité?—L'autorité, mon ami, je la crois trop équitable pour me contraindre; et repose-toi sur ma tendresse des moyens que j'emploierai pour la fléchir.—Fais donc ce que tu voudras, me dit mon mari. Tendre Émilie, dispose de toi, de moi, de tout mon être; car je ne veux plus vivre que pour toi.—Pour Dieu, par-dessus tout, cher Valmont; pour Dieu qui t'a fait, et qui peut seul te rendre heureux.—Eh bien, ma bonne amie, tu m'apprendras à vivre pour lui. Et pourrai-je ne pas l'aimer quand tu me le rends si aimable?

Je laissai mon mari ainsi préparé à la démarche que j'allais faire, sans lui rien dire de trop précis; et dès le lendemain je courus me jeter aux pieds de la reine. Je lui rendis les plus vives actions de grâces de l'intérêt qu'elle avait daigné prendre à ma situation, et de la haute faveur qu'elle voulait bien me faire; mais je la conjurai de ne pas me forcer d'accepter ses dons, quelque prix qu'ils eussent à mes yeux par mon respect et mon attachement pour elle. « Quoi! vous refusez le roi! me dit-elle; et lorsqu'à ma demande il vous laisse à la cour et près de moi, vous me refusez moi-même!—O madame, lui répondis-je, pénétrée de ses bontés, je l'avouerai dans la sincérité de mon cœur; de toutes les faveurs de la cour, et de tout ce qu'elle a de plus attrayant, je ne regrette que la douceur que j'aurais éprouvée à vivre près de vous, à me former sous vos yeux et par vos exemples, et à vous prouver par mes soins tout mon zèle et toute ma reconnaissance. Mais M. de Valmont....—Eh bien, reprit la reine, M. de Valmont..... il est on ne peut pas plus coupable; c'est lui qui a fait tous vos maux; il ne pourrait que vous rendre plus malheureuse encore; et c'est pour vous

soustraire à de nouveaux chagrins que je vous retiens auprès de moi.—Ah ! madame, il m'est cher ; il est toujours mon mari, et son sort doit être le mien. On vous l'a peint d'ailleurs sous de trop noires couleurs : son esprit est naturellement droit, son cœur est bon ; il m'aime, et on l'avait égaré.—On l'avait égaré... et qui? le meilleur de ses amis. Lausane, qui vous rendait tant de justice, qui pensait si bien de vous, et que l'indigne jalousie du comte nous a si malheureusement ravi ? Ah quelle que soit la funeste rencontre qui l'a rendu si criminel, le roi ne lui pardonnera jamais.—Il est cependant, repris-je en versant quelques larmes, bien digne de pardon.—Vous prétendriez le justifier ! —Non, madame ; en se livrant tout entier à un emportement qu'il devait réprimer, et en se rendant son propre vengeur, il a manqué aux lois, au prince, à la religion ; et peut-on dès lors ne pas être coupable ? Mais il est jeune, vif; et sa sensibilité a été mise à de trop rudes épreuves..... J'en dis trop peut-être ; et je risquerais de devenir coupable comme lui. — Parlez, me dit la reine, je l'exige et vous l'ordonne.

Après toute la résistance qu'il m'était possible de faire, je me vis contrainte d'obéir et d'entrer dans tous les détails de la conduite du baron envers moi, envers mon mari. Je la repris depuis votre exil, et je finis par les aveux que Lausane avait faits au comte avant de mourir, et que la jeune madame de Veymur, instruite par Valmont, m'avait rapportés. La reine fut frappée du plus grand étonnement au récit de tant de noirceurs, et ne put se refuser aux preuves que je lui en donnais. Qu'ai-je entendu ? me dit-elle, et qui n'eût été la dupe de tant de ruses et de duplicité? Ma plus grande peine, continua-t-elle, du ton le plus affectueux et le plus tendre, est maintenant, en partageant vos malheurs, de ne pouvoir les terminer. Dans ce moment surtout le roi ne voudrait rien entendre; il ne cesse de regretter le baron qu'il aimait, et qui avait surpris avec tant d'art

sa confiance et sa religion. Il est outré contre votre mari, et ce n'est que parce qu'on l'a assuré qu'on ne savait ce qu'il était devenu, et qu'on le croyait passé dans les pays étrangers, qu'il s'est contenté de le dépouiller de ce qu'il possédait à la cour. Aujourd'hui, comptant vous y retenir, et par une suite de cette bonté que vous lui connaissez, il est déterminé, non plus comme auparavant, à faire renfermer le comte, s'il venait à reparaître, mais à le tenir exilé au loin et pour toujours. Tout ce que je puis donc vous promettre, est d'obtenir pour vous la permission d'aller le joindre, et de vous réunir tous deux au marquis de Valmont que j'ai toujours regretté comme mon meilleur ami. Des momens plus favorables renaîtront un jour où je pourrai plaider votre cause avec avantage ; et si le roi vous rappelle à la cour, avec la façon de penser que je vous connais, je croirai y avoir gagné plus que vous. Elle me dit adieu en m'embrassant et les yeux mouillés de pleurs. Sa bonté fit couler les miens malgré la joie que je ressentais de toutes les bonnes nouvelles que j'allais porter à mon mari.

Je le trouvai méditant sur votre dernière lettre qu'il venait de recevoir. C'en est fait, me dit-il du plus loin qu'il m'aperçut ; ton mari ne vit plus pour le monde : le monde n'est plus rien pour lui. Ses faux biens ne méritaient pas de captiver mon cœur : ils ne seront plus l'objet de mes regrets. Dieu est tout, ma chère Émilie, et mon unique douleur est d'avoir pu l'offenser. Puisse-t-il du moins agréer mon repentir et le reste de mes jours ! Émilie, que Dieu est bon ! et que je suis coupable !—Eh bien, mon ami, lui répondis-je en le serrant entre mes bras, mon cher ami, puisque tu le reconnais, Dieu te pardonne : il ne rejette point un cœur contrit et humilié. Ah ! qu'il achève, s'écria-t-il, de briser le mien! Pourrai-je jamais expier par trop de gémissemens et de larmes les outrages que je lui ai faits? Pourrai-je expier.... O Dieu! quel triste souvenir vient

augmenter ma peine! quelle affreuse image me suit partout ! cruel homicide ! à quel excès je me suis porté ! Lausane, cher Lausane ! aux dépens de mes jours que ne puis-je te rendre la vie !... J'ai écarté de Valmont, autant qu'il était en moi, ce souvenir douloureux qui l'accable, qui m'accable moi-même, et pour le rendre plus calme, en le ramenant à des idées moins tristes qui le préparassent insensiblement à tout ce que j'avais d'heureux à lui annoncer, je lui parlais le langage de la tendresse. Émilie, me dit-il en m'interrompant, comment peux-tu m'aimer encore, tout indigne que je suis? Mériterai-je jamais le pardon que tu m'accordes? et quels que soient à l'avenir mes sentimens et mes mœurs, m'acquitteront-ils envers mon père, le plus tendre, le meilleur de tous les pères, de ce qu'il a fait pour moi? O que je me repens de n'avoir pas toujours cru ces sages conseils, de n'avoir pas toujours pensé comme lui ! — Mon bon ami, permets-nous d'oublier tes égaremens pour ne plus voir que ton repentir. Viens en recueillir les fruits dans les bras de ton père et dans les miens : nous allons tous être réunis. Et à l'instant je lui ai fait part de l'entretien que je venais d'avoir avec la reine, de la liberté qu'elle me laissait, et de ses bontés pour nous. O Dieu ! s'écria-t-il à la fin de mon récit, et en levant les yeux et les mains vers le ciel ; Dieu bon! Dieu infiniment bon! est-ce donc ainsi que vous me punissez ! Ah ! Émilie, mon cœur ne peut suffire à ma reconnaissance envers le Seigneur, et à ce que je dois à ton amour ! Quoi ! Valmont te tiendra lieu de tout, ma tendre amie ! Ah! je suis trop heureux! Allons, me dit-il en se levant avec transport, allons faire part à la jeune Veymur, à sa belle-sœur, à son mari, du sort qui nous attend, allons leur apprendre que nous ne ferons plus avec eux qu'une même maison, qu'une même famille ; allons mettre en commun avec des amis si chers et si fidèles nos sentimens, nos joies et notre félicité.

Vous jugez, mon père, de l'impression que fit sur eux une si douce nouvelle. Ma chère Veymur, ma chère Senneville, car c'est le nom que j'aime encore à lui donner, tomba presque pâmée entre mes bras; nos larmes se confondirent, et ce moment fut pour nous le prélude des momens plus délicieux encore que nous nous nous promettons près de vous. Ah! mon père, est-il ici-bas des plaisirs plus vrais que ceux qui naissent de la religion et du sentiment?

Nous attendons avec impatience l'effet des promesses de la reine, et le moment de notre départ, mais jusque-là nous pouvons encore recevoir une de vos lettres. Nous profitons du temps qui nous reste pour mettre ordre à nos affaires; Valmont, tout occupé de celle de son salut, abandonne les autres à Peycourt, dont il est sûr comme de lui-même, et s'est remis avec la plus juste confiance entre les mains de son curé, qui lui fait faire une confession générale en pleurant de joie sur son retour. Je vous écris pour nous deux, puisqu'il a bien voulu se reposer sur moi de ces détails, et vous prie en son nom, ainsi qu'au mien, de mettre le comble à vos soins en nous traçant par écrit les caractères d'une piété solide, et ce qu'il faut faire pour l'acquérir et pour y persévérer. Nous joindrons cette lettre à toutes les autres elles seront notre code de religion et de morale, nous les relirons sans cesse, et elles auront toujours pour vos enfans un mérite que tout autre qu'un père ne pourrait leur donner.

LETTRE LVIII.

Le marquis à ses enfans.

Mes enfans! mes chers enfans! en qui je vis, je respire, la consolation, le charme de mes dernières années, ô mes enfans! peut-on éprouver les transports

que vous me causez, et ne pas mourir de saisissement et de plaisir! Digne épouse! ma fille! hâte-toi de venir recueillir sur le sein de ton père, les larmes de joie que tu lui fais verser. Mon cher fils! précipite avec elle ton départ pour jouir de mes embrassemens et me faire jouir des tiens. Doux embrassemens! vives étreintes! pourrez-vous suffire à ma tendresse? Laisse, mon bon ami, laisse ce monde, si peu digne d'être regretté, et viens puiser dans la retraite toutes les forces dont tu auras besoin un jour pour le braver avec tous ses usages, avec tous ses dangers; disons mieux..... pour lui être utile. Viens faire ici l'essai de la sagesse, du contentement et du bonheur. Que tu vas me payer avec usure les inquiétudes que tu m'as données! tu es donc à Dieu sans partage; tu lui offres après tes fautes le sacrifice du repentir et de l'amour; pourrait-il ne pas l'agréer?

O mon fils! tu me fais demander par Émilie des avis propres à régler et à nourrir en toi la piété Et que suis-je pour t'instruire sur des objets si relevés? un vieil enfant qui ne peut que bégayer avec toi les premiers élémens d'une pareille science. N'importe, mon propre guide, mon pasteur va m'aider dans un si grand ouvrage, et par la suite il achevera, en conversant avec toi, ce que le tien aura si heureusement commencé. Que ces anges de paix, ces dignes consolateurs des hommes (1), leur refuge dans leurs peines, leur soutien dans leurs faiblesses, leur ressource aprés leurs égaremens, leurs guides et leurs amis fidèles dans les situations les plus critiques de la vie, remplissent à notre égard un précieux ministère! et quand ils le remplissent dignement, ah! qu'ils méritent bien notre confiance et nos hommages! Celui que dans sa clémence le ciel nous a donné, à moi et à toutes les bonnes gens de nos hameaux, est leur père et le mien. Il sera le tien, mon fils; et je lui verrai sans peine partager avec moi ce titre si flatteur et si doux. Son âme tendre et sensible s'ouvre à tous les genres de misères, et sa charité ingénieuse

trouve pour toutes les remèdes nécessaires. Le meilleur des princes se plaignait d'avoir perdu un jour ; mon pasteur se reprocherait d'avoir passé une heure, et moins encore, sans avoir fait du bien. Si tu savais, cher Valmont, combien il a pris part à ma peine, comme il s'est interessé à ton retour vers Dieu, combien il m'a fourni de lumières pour te ramener et t'éclairer ; non, tu ne croirais jamais pouvoir assez lui marquer de tendresse et de reconnaissance. O que j'ai béni le Seigneur du choix qu'il m'a fait faire quand je l'ai nommé pour mon curé ! et que l'on connaît mal les avantages dont on se prive, et des comptes dont on reste chargé lorsqu'on abandonne ce choix à la faveur ou au hazard !

Soutenu, guidé par ses leçons, je vais donc, mon fils, répondre à tes désirs. Je vais m'entrenir avec toi de l'objet le plus intéressant dont l'homme puisse s'occuper, du seul objet qui offre à l'âme un aliment digne d'elle.

Oui, mon fils, c'est pour la piété, la solide piété que l'homme est fait, et c'est faute d'en analyser le sentiment et d'en connaître l'excellence qu'on ose dans un certain monde en ridiculiser jusqu'au nom même(2). Et qu'est-ce que la piété, sinon le culte de la reconnaissance et de l'amour envers le plus aimable de tous les êtres et le plus bienfaisant ? Pour quelle plus noble fin l'homme a-t-il été placé sur la terre que pour servir de ministre et d'interprète à toute la nature, et en célébrer le Créateur ? Qui jouit plus que lui de tous les trésors qu'elle renferme ? qui en saisit mieux tous les rapports, qui en goûte mieux tous les charmes ? et quel être ici-bas rendra ce tribut de gloire à l'Être suprême, si, au nom de toutes les créatures, l'homme ne le glorifie pas ? Quoi ! notre cœur est capable d'aimer, et il lui sera permis d'être indifférent pour l'auteur de son existence, pour celui qui nous a fait tout ce que nous sommes, et qui nous a tout donné ! Quoi ! la reconnaissance sera la pre-

mière vertu des belles âmes, le lien qui attache le plus sûrement au devoir par le sentiment, le caractère essentiel des cœurs bien nés, et ce n'est qu'envers Dieu, le premier, le plus grand de tous les bienfaiteurs, qu'il nous sera permis d'être ingrats ! Quoi ! nous sommes portés à louer, à bénir, à honorer la bonté, l'équité, la sagesse et tout ce qui porte un caractère d'ordre, de beauté, de perfection dans nos semblables, et nous ne le bénirons pas dans l'être souverainement parfait qui en est la source ! Ah ! notre cœur nous en punirait ! Eh ! comment arrive-t-il en effet qu'à parler en général, tout retour sur soi, toute vue, tout sentiment d'intérêt, d'ambition, d'orgueil, d'envie de passion déréglée, ait quelque chose de turbulent, d'inquiétant, de fatiguant pour notre âme ; et que les retours vers Dieu, de confiance, de résignation, d'offrande de louange et d'amour, aient quelque chose de tranquillisant, de doux et de consolant, qui la mette comme dans son centre ? Non, ce n'est qu'en aimant bien Dieu que l'on peut dire avec vérité que l'aliment, la vie, le bonheur d'un être intelligent c'est l'amour (3).

Mais dans qu'elle mesure doit-on l'aimer ? Ah ! il n'y en a point d'autre, disait un âme pieuse et tendre, que de l'aimer sans mesure. N'est-ce donc pas ainsi que lui-même nous a aimés ? et le chrétien qui ne voit plus seulement dans son Dieu le Dieu de la nature, mais l'auteur de la grâce, mais un Dieu qui s'est montré assez grand, assez rempli d'amour, assez bon pour consentir que son Verbe s'unît à la nature humaine pour s'immoler dans la personne de son fils, au salut des hommes ; pour se choisir en lui une victime digne de sa justice, et propre à servir d'instrument à sa miséricorde, le chrétien qui n'aimerait pas un tel Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, ne serait-il pas le plus dénaturé de tous les êtres ? ne serait-il pas un monstre ? Mais si c'est ainsi qu'on l'aime, on est pieux, on est dévot, on lui est consacré, dévoué

tout entier* (4). C'est donc à dire que ses intérêts deviennent les nôtres ; que sa gloire seule nous touche et nous émeut, qu'on le retrouve partout et dans tous ses ouvrages ; qu'on jouit avec transport de ses dons, par cela même qu'ils nous viennent de lui, qu'on lui est soumis dans les épreuves qu'il nous envoie, qu'on observe avec soin ses préceptes, qu'on est zélé pour son culte, qu'on cherche à étendre son nom, qu'on va au-devant de ce qui peut lui plaire, qu'on écoute et qu'on suit avec joie ses inspirations et ses conseils, qu'on n'a en toutes choses d'autre volonté que la sienne.

Et quels sentimens sont plus propres à honorer Dieu, et plus dignes de l'homme ? Qu'est-ce qui peut mieux élever l'âme et la rendre vraiment sublime ? Ah ! mon fils, si Dieu existe, si, avec toutes nos facultés, nous sommes son ouvrage, la piété droite et sincère, bien loin d'être une superstition, un ridicule ou une faiblesse, et le premier de tous les devoirs, et sa divine flamme est, après Dieu, ce qu'il y a de plus grand au ciel et sur la terre.

Malheur, mon fils, malheur à ces âmes faibles et pusillanimes que le nom seul de la piété effraie, que le moindre obstacle arrête, que le plus léger sacrifice épouvante ! malheur à ces demi-chrétiens dont la religion est une routine, dont le culte est une cérémonie, qui honorent du bout des lèvres celui qui n'est dignement honoré que par le cœur ! Malheur à ces hommes qui croient d'une manière et qui agissent de l'autre (5); qui

* AIMER DIEU DE TOUT SON CŒUR, DE TOUT SON ESPRIT, DE TOUTE SON AME, DE TOUTES SES FORCES, ET SON PROCHAIN COMME SOI-MÊME pour l'amour de Dieu (*Marc*, XII, 31), ce n'est pas un conseil, c'est un précepte; c'est le premier commandement de la loi ; c'est l'abrégé de toute la morale évangélique, de toutes les leçons de notre divin maître. O vous donc qui croyez à J.-C., et qui savez que votre Dieu exige de vous un tel amour, osez bien dire que la dévotion, que la piété n'est pas un devoir.

démentent leur croyance par leur conduite; qui font blasphémer leur foi par leurs œuvres, qui tiennent au monde, au temps, à la terre, lorsqu'ils font profession d'avoir Jésus-Christ pour chef et pour modèle, l'éternité pour fin, le ciel pour patrie; et qui font ainsi de l'évangile du salut la matière de leur jugement et de leur condamnation! Malheur, malheur enfin à ces chrétiens de nom, retenus ou excités seulement par la crainte; presque toujours en deçà de la loi pour ne pas risquer de faire plus qu'elle ne commande; raisonnant, équivoquant sur le précepte pour se dispenser de l'accomplir; mesurant, compassant leur plus ou moins de fidélité sur le seul danger de se perdre; esclaves sous l'empire d'un maître, et jamais enfans bien nés sous la douce loi d'un père! Hélas! ils traînent le joug du Seigneur qu'ils n'ont pas la force de porter; leurs pratiques mortes et stériles, parce qu'elles ne sont pas vivifiées par l'amour, forment autour d'eux un cercle laborieux et pénible qu'ils se fatiguent vainement à parcourir: n'appartenant, à proprement parler, ni à Dieu ni au monde, ils sont un objet d'horreur pour l'un et la fable de l'autre; ils ne goûtent ni les douceurs de la religion, ni les plaisirs de la vie, et sont également malheureux par les choses qu'ils se permettent et par celles qu'ils se refusent.

O que bien plus sage est l'âme pieuse et fidèle! sa ferveur la soutient et l'anime; rien ne la gêne, rien ne l'asservit, rien ne lui paraît difficile; elle fait les plus grandes choses, et les trouve encore trop petites; elle avance toujours, et ne se lasse jamais; elle court de vertus en vertus, et ses pratiques de piété, embrassées avec joie, bien loin de lui paraître un fardeau pesant, ont pour elle toute la douceur du joug aimable de Jésus-Christ*.

* Portez mon joug sur vous.. dit le sauveur à ses disciples; car mon joug est doux et mon fardeau léger (*Matth.* xi.)

O mon fils! suis donc la noble carrière qui s'ouvre à tes désirs. Enflamme-toi pour l'objet qui mérite le mieux de t'enflammer, et ne ressemble pas à ces adorateurs sacriléges de la Divinité, qui profanent les beaux noms d'amour et de charité, qui osent dire « j'aime... j'aime Dieu de tout mon cœur », et qui l'oublient à chaque instant, ou ne s'en souviennent que pour chercher des prétextes à leur révolte, que pour le méconnaître ou pour l'outrager.

Mais que doit t'inspirer envers lui une piété sincère? Je te l'ai dit, cher Valmont, par-dessus tout, elle doit te conduire à la recherche de ses intérêts et de sa gloire. Il faut que cette gloire de ton Dieu soit le mobile et la règle de toutes tes actions, comme elle a été par rapport à lui-même la fin de toutes ses œuvres *. Glorifier Dieu**, le glorifier au nom de Jésus-Christ***, c'est la source des mérites de l'homme et du chrétien, le grand secret de la religion, et ce qui peut seul rendre tes moindres actions dignes d'une récompense éternelle. Et qu'y a-t-il de plus capable de les sanctifier et de les ennoblir qu'une pareille fin? Elle renferme éminemment la poursuite constante du plus grand bien que tu puisses faire, et le meilleur usage de toutes tes facultés : elle rectifiera par elle-même tes jugemens et ta conduite, si tu te souviens que la gloire de ton Dieu ne peut se procurer dignement que par le soin que tu prendras de te perfectionner de jour en jour, et par le

* Dieu a tout fait pour lui-même. (*Prov.* 16)

Je suis le principe et la fin, nous dit le Seigneur dans les livres saints. (*Apoc.* 1, 8.)

** Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, quelque chose que vous fassiez, faites-le pour la gloire de Dieu. (1 *Cor.* 10.)

*** Quoi que vous fassiez en parlant, ou en agissant faites-le au nom de N.-S. Jésus-Christ, rendant grâces par lui à Dieu le père (*Coloss.* 3.)

Rendant grâces en tout temps et pour toutes choses, à Dieu le père, au nom de N. S. Jésus-Christ. (*Éphes.* 5, 20.)

plus grand bonheur possible que tu t'efforceras d'apporter à tes semblables : elle te fera sortir des vues fausses, étroites, et bornées qu'inspirent l'orgueil et les passions : des vues serviles et destructives de l'ambition ; des vues sombres et louches d'une politique purement humaine ; des vues misérables et sordides d'un intérêt personnel et momentané, pour te faire enfanter les desseins les plus vastes et les plus généreux ; pour t'attacher à un plan fixe d'ordre, d'équité et de bienfaisance ; pour t'élever jusqu'aux sacrifices les plus magnanimes, lorsque l'intérêt de la vérité et le bien commun l'exigeront : elle donnera à ton âme, un ressort vraiment durable, un courrage qui ne s'épuisera jamais ; elle portera son élan sublime jusqu'à la Divinité ; et l'armera tout entière cette âme, des forces du Tout-Puissant ; elle lui assurera à elle-même une gloire immortelle et une véritable grandeur. Oui, Valmont, si tu aimes la gloire (6), si se feu sacré, ce désir inquiet des belle âmes te dévore, cherches-en du moins une qui soit vraie et qui ne puisse périr ; et c'est dans le zèle pour la gloire de Dieu qu'elle se trouve.

Soutenu par un si beau motif, guidé par une fin si pure, tu joindras à ce premier principe d'une vraie et solide piété la soumission pleine de confiance qui entraîne, la conformité à la volonté du Très-Haut. Heureuse soumission ! aimable conformité, qui fait le caractère essentiel du vrai juste, et son bonheur dès cette vie même ! C'est cette conformité qui place la pratique des devoirs bien avant celle de œuvres de simple conseil et de surérogation ; qui, parmi les différentes obligations de la vie civile, donne le premier rang à celles que notre état nous impose ; qui tient tout dans l'ordre, ramène tout au vrai, saisit en toutes choses le juste milieu, et retranche également les abus de la superstition et les excès de la singularité (7). C'est elle qui nous met à l'abri du trouble dans les événemens contraires, des craintes et des inquiétudes pour l'avenir, des plaintes et des mur-

mures sur le présent, ces espèces de blasphèmes contre la Providence, ces désaveux tacites de l'équité, de la sagesse et de la bonté du Tout-Puissant*. C'est elle qui nous fait goûter les fruits de la patience**; qui, en nous soumettant aux lois du plus grand de tous les maîtres, nous fait reposer en paix dans le sein du meilleur de tous les pères; qui ne permet pas que nous trouvions du mécompte dans notre attente, de l'erreur dans nos désirs; et qui, dans toute circonstance, nous laisse toujours également satisfaits.

C'est elle encore, c'est cette conformité sainte qui, ne se bornant pas à nous prescrire l'accomplissement des devoirs les plus essentiels, nous rend fidèles dans les choses mêmes les plus légères. Que dis-je! elle ne nous permet pas de distinguer, pour la direction de notre propre conduite, entre les petites fautes et les grandes. Rien n'est petit pour une âme chrétienne, rien n'est léger de ce qui peut offenser son père, son ami, son Dieu. Ne se laisser jamais aller à la moindre faute avec réflexion, c'est la première loi d'un amour délicat et tendre : et pour qui, ô mon Dieu! sera toute la délicatesse de ce sentiment, si elle n'est pas pour vous? C'est d'ailleurs, cher Valmont, cette attention scrupuleuse à ne se rien permettre de ce que l'amour nous défend qui nous met le plus sûrement à l'abri des rechutes, et qui nous conduit par degré aux plus hautes vertus. Car c'est un oracle du Sauveur, « que celui qui » est fidèle dans les petites choses le sera aussi dans les » grandes; et que celui au contraire qui est infidèle dans

* Le vrai chrétien n'oublie point ces belles paroles de son divin maître : « Ne vous inquiétez point comme les payens; » car votre père sait vos besoins. Cherchez avant toutes choses » le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera » donné par surcroît. » (*Matth.* 6.)

** La racine de la patience est amère, a dit un auteur moderne, mais que les fruits en sont doux!

» les unes le deviendra également dans les autres*. » *Celui qui craint Dieu*, dit l'Écriture, *ne néglige rien* : à plus forte raison celui qui l'aime**.

O toi, mon fils, pourrais-tu maintenant ne pas sentir le prix d'une vie entière passée dans cette fidélité constante? Pourais-tu du moins ne pas en commencer l'époque à ces instans de lumières où le Dieu des miséricordes se montre à toi avec tous ses charmes; à ces momens de grâce et de réconciliation où il te fait si heureusement rentrer sous son empire? Oh la belle vie! qu'on peut terminer en se disant à soi-même : « Depuis que j'ai appris à connaître mon Dieu et à » goûter combien il est doux, j'ai eu des faiblesses, » j'ai fait des fautes, mais elles m'ont échappé; et avant » que de les faire en les faisant je ne les voyais pas; » et si je les avais entrevues, si je les avais seulement » soupçonnées, ô mon Dieu! mon cœur me rend ce » consolant témoignage que je ne les aurais pas faites. »

* Luc, XVI, 10.

** Rien n'est plus nécessaire qu'une grande délicatesse de conscience pour nous mettre par la suite à l'abri des illusions, des crimes, de l'aveuglement, de l'endurcissement et de l'impénitence. Si l'on n'apporte pas beaucoup de soin à former et à entretenir en soi une conscience tendre, exacte et timorée, on pourra bien, d'après les premiers principes d'éducation, ressentir pendant quelque temps de l'horreur pour certaines fautes; mais ensuite on se familiarisera insensiblement avec elles : on aura conçu le péché avec peine, avec remords, et bientôt on l'enfantera sans douleur.

« Ah! si le premier désordre, dit Rousseau, est pénible et lent, que tous les autres sont prompts et faciles! Prestige des passions, tu fascines ainsi la raison, tu trompes la sagesse et changes la nature avant qu'on ne s'en aperçoive. On s'égare un seul moment de la vie, on se détourne d'un seul pas de la droite route : aussitôt une pente invéritable nous entraîne et nous perd; on tombe enfin dans le gouffre, et l'on se réveille épouvanté de se trouver couvert de crimes avec un cœur né pour la vertu.

L'heureuse mort, où Dieu achève de tout perfectionner par le sacrifice entier de nous-mêmes, de tout purifier par ce dernier trait de sa justice, de tout pardonner par sa clémence, et où l'on peut ainsi remettre tranquillement son âme entre les mains de son Créateur!

Mais elle suppose, cette mort si précieuse, que l'on a tout fait de son côté pour satisfaire selon ses forces à sa gloire outragée. Jusqu'ici cher Valmont, tu as contracté des dettes envers le Seigneur; et c'est à la pénitence à les acquitter. Un homme-dieu victime pour tes péchés, en donnant du mérite à ton repentir, du prix à la réparation de tes offenses, ne t'a pas en effet dispensé de les réparer. Membre de cet auguste chef, il faut que tu accomplisses en toi ce qui manque, non de sa part, mais de la tienne, à ses souffrances*. Les saintes rigueurs de la pénitence, si décriées par la fausse sagesse et la prudence de la chair, sont consacrées au tribunal de la raison même; elles le sont par la voix de la conscience et le cri de la nature. Oui, tous les hommes, dans tous les lieux et dans tous les temps, par un instinct naturel, ont respecté les droits de la justice divine violés par le péché, et le soin qu'on prend d'y satisfaire. Partout ce soin de venger sur soi la Divinité offensé par nos crimes se concilie, en dépit de nous, la vénération la plus profonde; et la pénitence a tellement paru une loi du zèle et de l'amour, que nul peuple dans sa religion n'a fait des saints de ceux qui ne s'étaient pas montrés pénitens.

Je n'ignore pas cependant combien ici les abus sont communs, et les excès fréquens. Je sais distinguer la démoniaque et cruelle folie du bonze et fakir; l'hypocrisie, vanité du derviche, l'affectation et les dehors de la réforme (8), de l'humble et sage austérité d'une pénitence vraiment religieuse, chrétienne et raisonnable. Je sais quelles sont les bornes qu'a posées la reli-

* *Coloss.* 1, 24

gion (9); mais, en respectant une santé, des forces, une vie qui ne sont point à nous, je sais aussi combien sont saintes les rigueurs de la pénitence, combien elles sont justes et nécessaires*. De plus, mon fils, la mortification chrétienne donne à l'âme une force et une vigueur que sans elle il est comme impossible d'acquérir. Quiconque se croirait en droit de se satisfaire dans toutes les choses innocentes et permises, risquerait aisément d'être trop faible dans les occasions importantes pour pouvoir se refuser les choses même qui lui seraient défendues. Tel est l'oracle du sage : « Si vous » accordez à votre âme tout ce que les sens lui demandent, elle vous rendra bientôt la joie de votre » ennemi**. » Telle est aussi la maxime de l'apôtre : « Mortifiez vos membres...... portant sans cesse dans » notre corps la mortification de Jésus-Christ pour que » sa vie soit manifestée en nous***. »

Mais, mon fils, la vraie piété, en nous rendant sévères pour nous-mêmes, nous rend bons, indulgens, charitables pour les autres. Loin d'elle cette ridigité excessive, cette vertu sauvage, cette dureté de caractère qui déshonore, qui fait blasphémer la dévotion. Loin d'elle cet orgueil pharisaïque, cette complaisance secrète qui fait dire au faux juste réprouvé par Jésus-Christ : « Je ne suis pas comme le reste des hommes. » Loin d'elle ces vivacités d'humeur et de tempérament, si contraires à l'esprit de l'Évangile; ces sensibilités d'un

* Malheur à toi, Corozaïn ! s'écrie le Sauveur ; malheur à toi, Bedsaïde ! parce que, si les miracles qui se sont opérés au milieu de vous avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a long-temps qu'elles auraient fait pénitence dans le sac et dans la cendre. (*Matth.* 11.)

Je châtie mon corps, et je le réduis en servitude, dit le grand apôtre, de peur qu'ayant prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même. (1, *Cor.* 9)

** Eccl. 18, 31.

*** Col. 3, 5 et 2. Cor. 4, 10.

amour-propre toujours exigeant, toujours inquiet, que tout offense, que tout irrite, et que rien ne calme et ne fléchit; cet esprit pointilleux et jaloux, implacable dans ses haines et dans ses vengeances ; cet esprit caustique et mordant*, toujours prompt à juger, à censurer et à reprendre ; cette inflexibilité dans la conduite, cet entêtement dans les opinions, d'où naît si souvent le mépris des plus légitimes et des plus saintes autorités. Loin d'elle une vie oiseuse et stérile, si hautement condamnée par notre divin maître ; l'unique occupation de nous-mêmes ; une sorte d'aphatie, d'insensibilité pour tout autre intérêt que les nôtres ; une stupide et barbare indifférence pour les besoins des malheureux... qui ne pensent pas comme nous. Ce sont là, mon fils, les tristes caractères de cette fausse dévotion qui décrédite la véritable (10). On ose la confondre, ainsi que les vaines formules sur lesquelles elle s'appuie, avec un sentiment qui est le plus beau don du ciel, l'objet des complaisances du Très-Haut, l'esprit de la religion et de la gloire de l'humanité. On traite la piété comme on traiterait dans le monde un honnête homme qui par un accident ou par contrainte, se trouverait mêlé, confondu avec une troupe de scélérats (11). Cependant la piété en pleurs réclame ses droits et ceux de la Divinité qu'on outrage; elle gémit, elle parle pour ses enfans; elle nous les montre moins répandus, moins

* Le penchant à critiquer et à médire accompagne presque toujours la fausse piété. La médisance, si abominable aux yeux de la Divinité, et dans ceux qui la font et dans ceux qui l'écoutent, est en horreur même aux gens du monde en qui il reste encore quelque vertu morale. En effet, elle est la perte de la société : elle est le vice le plus funeste dans ses conséquences, le plus difficile à réparer dans ses suites. Hé ! quoi de plus meurtrier qu'un coup de langue ? Qu'on se souvienne au reste que l'empreinte du ridicule fait quelquefois plus de tort que l'imputation même d'un défaut considérable. Bacon a dit quelque part, en parlant de la raillerie : « Le bon sel est sans amertume. »

exposés aux regards des hommes que ne le sont ceux d'après lesquels on la juge et on la condamne, mais livrés en secret et sans faste à la pratique des plus aimables comme des plus hautes vertus. La charité la plus compatissante et la plus tendre est l'âme de leurs sentimens et de leurs actions : ils voient tous les hommes comme des frères ; ils voient en eux Dieu-même qui les a créés à son image, et le fils de Dieu qui les a rachetés de son sang. Ils supportent leurs faiblesses et leurs erreurs; ils pardonnnent leur injustice; ils volent à leur secours, les soulagent sans acception du rang ou de la personne ; et s'immolent à leurs besoins. Ils se considèrent comme redevables à ceux qu'ils obligent. Ils ne s'arrogent aucune sorte d'empire ; ils mettent la persuasion à la place de la violence et de l'autorité. Ils sont affables sans chercher à le paraître. Par de continuels efforts sur eux-mêmes ils commandent à leurs passions et à leur cœur. Ils acquièrent un caractère heureux, une humeur égale, une douceur constante. Ils sont humbles et petits à leurs propres yeux ; mais ils sont grands aux yeux du vrai sage, et plus grands encore aux yeux du Seigneur.

Aimable douceur précieuce humilité ! charité sainte, c'est vous en effet qui formez les caractères distinctifs de la vraie piété. Et que ces caractères sont augustes ! qu'ils méritent bien nos hommages ! La douceur acquise par l'habitude est le charme le plus vrai ; elle est à la vertu ce que le poli est au diamant ; elle en relève la beauté et lui donne tout son éclat. L'humilité, qui la fait naître et qui l'accompagne, source des vrais mérites et la base essentielle sur laquelle ils reposent, et le sel de la sagesse et l'héroïsme de la vertu. Elle apprécie l'homme ce qu'il vaut par lui-même ; elle le rappelle à son origine, lui montre son néant, et lui fait sentir son impuissance et sa misère ; elle l'élève ensuite jusqu'à son Créateur, et lui apprend à chercher en lui sa force et sa grandeur. L'âme, humble, petite et faible

de son fond, devient grande et forte par celui sur lequel elle s'appuie. Sans présomption comme sans pusillanimité et sans bassesse, elle croit ne rien pouvoir par sa propre énergie, et peut tout par son Dieu. Elle emprunte de lui une lumière vive et sûre, une grâce puissante et victorieuse *, qui l'élève au-dessus de toutes les pompeuses chimères de l'orgueil et de la vanité; on ne la voit point ramper devant la faveur; elle ne suit point en esclave le char brillant de la fortune; elle ne se laisse point éblouir par le faux éclat des grandeurs humaines; la vérité et la justice forment son plus riche apanage. Ses plus belles victoires sont celles qu'elle nous fait remporter sur nous-mêmes; de tous les triomphes le plus vrai comme le plus difficile, c'est celui de l'humilité sur l'amour-propre. Cette vertu, si digne de nos vœux et de nos efforts, contribue essentiellement au bonheur de l'homme, même ici-bas. Elle nous délivre des tourmens presque continuels qu'éprouve un cœur vain et superbe **, elle nous rend les abaissemens, les contradictions moins sensibles; elle nous les épargne souvent; car l'humilité nous sauve bien des humilia-

* Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles. (*Jac.* 4, 6.)

** « La vanité de l'homme est la source de ses plus grandes peines; et il n'y a personne de si parfait et de si fêté à qui elle ne donne encore plus de chagrin que de plaisirs.—Si jamais la vanité fit quelque heureux sur la terre, à coup sûr cet heureux-là n'était qu'un sot. » (ROUSSEAU.)

C'est en effet la vanité, c'est l'amour déréglé de nous-mêmes, qui, en nous rendant encore plus sensibles aux distinctions et aux égards qu'on nous refuse qu'à ceux qu'on nous accorde, en nous aigrissant, et en nous révoltant à la moindre contradiction comme à la moindre offense, nous remplit à chaque instant de dégoûts et d'amertumes, est la cause la plus ordinaire de nos emportemens et de nos fureurs.

« L'amour-propre, selon la pensée de Voltaire, est un ballon plein de vent. Faites-y une piqûre, il en sortira des tempêtes. »

tions. La paix est le fruit de ses combats et le prix de sa victoire. « Apprenez de moi*, dit le fils de Dieu, » fait homme pour nous servir de modèle, que je suis » doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos » de vos âmes**. »

Si ces caractères de la vraie piété, tels que nous les retracent la religion chrétienne et l'exemple des vrais justes, ne se trouvent pas dans tous ceux qui font profession d'être dévots, ô mon fils ! qu'on s'en prenne à

* Matth. 11, 29.

** Jésus-Christ nous dit encore, en parlant de l'humilité : « Si vous ne devenez comme de petits enfans, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. (*Matth.* 18, 3.) Mais il ne faut pas croire pour cela que l'humilité chrétienne nous fasse prendre un caractère de bassesse et d'abjection, qu'elle renverse l'ordre de la société, qu'elle nous rende dépendans de ceux à qui nous devons commander, que la simplicité qu'elle nous inspire soit faiblesse et imbécillité. Le même Dieu qui nous a dit. *Soyez petits comme des enfans*, nous a dit, *soyez prudens comme des serpens*, *et simples comme des colombes.* Il y a plus; la même religion qui nous dit, *soyez humbles*, nous dit en mille manières différentes, *soyez grands*, *soyez courageux*, *soyez généreux et magnanimes.* Il y a dans toute âme vraiment chrétienne une noble fierté aussi éloignée de l'avilissement et de la bassesse qu'elle l'est de l'enflure et de l'orgueil.

L'humilité du chrétien l'élève, bien loin de l'avilir. C'est pour Dieu seul qu'il s'abaisse devant les hommes ; et il ne le fait qu'autant que Dieu veut, et comme il le veut. Opposons-le aux persécuteurs et aux tyrans, au monde et à ses amorces flatteuses, au respect humain et à ses lâches complaisances, à la servitude honteuse des passions et des vices, à la bassesse de l'adulation et du mensonge, à la cabale, aux intrigues, au manége des cours et à toutes les indignes manœuvres des courtisans, à tout ce qui avilit et qui dégrade ; son âme, grande et généreuse sans hauteur et sans faste, déploie toute sa force et son courage. Elle dédaigne tout ce qui n'est pas digne d'elle, s'élève au-dessus de tout, sacrifie tout pour le véritable bonheur et pour la vertu.

eux seuls*, et non à cette piété qui les désavoue, qui les reprend, les condamne et les reforme autant qu'il est en elle. Otez à ces âmes pieuses à quelques égards, mais trop peu éclairées deus leur piété et trop imparfaites, ôtez-leur ce sentiment de religion qui les retient, et vous reconnaîtrez alors ce qu'est l'homme abandonné au feu de ses passions et à l'impétuosité de son caractère : il était vif encore malgré sa dévotion, et vous le verrez emporté et furieux ; il était sensible et pointilleux, et vous le verrez fier et arrogant ; il était rigide et sévère, et vous le verrez cruel et dénaturé. Monde injuste et bizarre ! vous lui eussiez pardonné ses vices s'il eût été sans loi, sans frein, sans religion comme vous ; et, parce qu'il s'efforce de devenir pieux et fidèle, vous ne daignerez pas même excuser ses faiblesses**!

* L'amour-propre est la source de cet alliage impur qui se trouve si souvent dans la piété même ; ce qui a fait dire avec tant de vérité que, « partout où Dieu a une Église, le diable veut avoir une chappelle. » (*Were God as a Church, the devil will have a chapel.*)

** Respecter les personnes pieuses avec leurs défauts, rien de plus conforme à l'équité naturelle. « J'ai vécu cent ans, disait Fontenelle, et je mourrai avec la consolation de n'avoir jamais donné le plus petit ridicule à la plus petite vertu.»

Le monde, injuste comme il l'est, se plaît principalement à répandre sur la piété, le soupçon et le vernis de l'hypocrisie. Cependant la fausse piété, l'abus trop funeste de la religion, fait dans tous les temps, et dans ce siècle surtout, beaucoup moins d'hypocrites que le monde lui même, malgré tous ses scandales : hypocrites de droiture, de probité, d'honneur ; hypocrites de désintéressement, d'humanité, de bienfaisance; hypocrites de bravoure, de courage, de fermeté d'âme ; hypocrites de sagesse, d'honnêteté de mœurs, de délicatesse et de sentiment; hypocrites d'incrédulité même, de prétendue force d'esprit et de philosophie ; hypocrites dans tous les genres; qui n'ont des qualités qu'ils affectent qu'un vain renom qu'ils se donnent, et les faux dehors dont ils se parent : voilà ce que le monde enfante dans toutes les conditions, et surtout parmi les grands, voilà le secret important qu'il cherche à nous

Laissons, mon ami, laissons le monde invectiver contre la piété; et, en travaillant à la former en nous, mettons tous nos soins à la rendre solide et exempte de reproche. Mais que faut-il faire pour l'acquérir et pour y persévérer ? En deux mots Jésus-Christ nous l'a dit : » veillez et priez. »

Ah ! sans doute, Dieu connaît nos maux, il voit nos misères; et pour les soulager il n'a pas besoin de nos prières, mais, pour nous dispenser de les faire, est-il, mon fils, un plus faible argument ? Dieu veut être prié, sollicité, pressé, parce qu'il ne veut pas que nous oubliions notre dépendance, que nous perdions de vue l'hommage que nous lui devons et les droits qu'il a sur nous. Dieu se doit à lui-même l'aveu que nous lui faisons de notre impuissance, le tribut de nos louanges; et c'est justice en lui de l'exiger. Il nous assure un remède puissant contre notre faiblesse par le sentiment qu'il veut que nous en conservions; et il est de notre intérêt que l'expression continuelle de ce sentiment, si nécessaire à l'homme, soit pour nous un devoir*. Prions donc sans nous lasser jamais. Tout est promis à la prière, lorsqu'elle est le gémissement d'un cœur qui

dérober, et qu'une fatale expérience que des circonstances plus ou moins critiques nous révèlent à chaque instant malgré lui.

* Il n'est point de langue où ne se trouve cette exclamation : O mon Dieu! point de peuple chez qui un homme que la calomnie opprime, où un père et une mère qui sont privés de leurs enfans, ne lèvent les yeux au ciel, et ne forment dans leur douleur une aspiration secrète vers l'Être suprême. (D'Arnaud; *lettre sur Euphémie*.)

Ce cri du cœur, ce cri de la prière, si naturel à l'homme, doit-il être moins vif pour les biens de l'éternité que pour ceux du temps, pour les besoins de l'âme que pour ceux du corps ? et devons-nous prier avec moins de constance et de ferveur lorsqu'il s'agit de trouver un remède à nos passions, à nos vices, à nos erreurs, que lorsqu'il sera question de guérir nos infirmités et d'obtenir quelque soulagement à nos douleurs ?

sent ses besoins, qu'elle est animée par la foi, et qu'elle est soutenue de la persévérance*.

Eh ! quoi de plus doux que ces tendres gémissemens, ces entretiens affectueux, ces soupirs enflammés par lesquels l'âme s'élance vers son Dieu, lui expose ses désirs, lui peint son amour, le loue de ses perfections, lui rend grâce de ses bienfaits, lui parle des peines qu'elle ressent, des maux qu'elle éprouve, des dangers qu'elle craint, des tentations qui l'affligent; implore son secours, se console, se délasse en sa présence; s'oublie, se perd délicieusement en lui, et reprend dans son sein une vigueur nouvelle (12).

Mais, en priant, veillons constamment, et combattons avec courage**. Le grand ouvrage de notre sanctification suppose l'heureux concours de deux causes qui y sont également nécessaires, Dieu et l'homme : de Dieu, par sa grâce; et de l'homme, par sa vigilance et ses efforts.

Ces deux moyens essentiels, la vigilance et la prière renferment tous les autres (13) : — le recueillement et la retraite (14), autant qu'elle est compatible avec notre état et les obligations que nous avons à remplir : douce retraite ! qui nous fait jouir en paix de nous-mêmes : qui nous rappelle à Dieu, à nos devoirs, à la vérité; qui nous aide à revenir de sang-froid sur les fausses opinions du monde; sur ces entretiens contagieux et funestes où chaque idée que l'on reçoit est un préjugé, où chaque principe que l'on adopte est une source d'erreurs : — la fuite des occasions qui peuvent nous porter

* « Demandez, et l'on vous donnera; cherchez, et vous trouverez; frappez, et l'on vous ouvrira. » (*Matth.* 7, 7.)
« Il faut toujours prier et ne se lasser jamais. » (*Luc.* 18, 1.)

** « Si la vie est courte pour le plaisir, qu'elle est longue pour la vertu ! Il faut être incessamment sur ses gardes. L'instant de jouir passe et ne revient plus; celui de mal faire passe et revient sans cesse : on s'oublie un moment et l'on est perdu. » (Rousseau.)

au mal ; car celui qui aime le péril, dit l'Écriture, y périra. — Le choix des livres, des conversations*, des sociétés, qui décide presque infailliblement nos sentimens et nos mœurs, et qui souvent même nous fait perdre en un jour le fruit de bien des années** : —le sentiment de la présence de Dieu (15), qui nous met en garde contre les saillies des passions, qui nous soutient dans les maux de la vie et nous les rend plus faciles à supporter ; qui nous fait jouir des vrais biens avec sagesse et avec reconnaissance : —l'heureux choix d'un guide éclairé qui veille avec nous sur nous-mêmes; qui voit sans prévention, sans illusion, ce que l'aveuglement de

* Les entretiens polissons préparent les mœurs libertines. » (*Idem.*)

Et les discours impies gâtent tout à la fois et l'esprit et le cœur.

Ce qui fait le plus gémir toute âme honnête et sensée, est de voir des hommes qui d'ailleurs pensent bien et ne mènent point une vie libertine, hasarder, uniquement pour plaisanter, les propos les plus irréligieux et les maximes les plus licencieuses. Ils se croient pleinement justifiés lorsqu'à la fin d'un pareil entretien ils ont fait une espèce de rétraction. Mais, outre qu'il est toujours bien criminel et bien indécent de plaisanter sur des matières aussi sérieuses, et de se rendre, même en jouant, l'écho du vice ou l'apôtre du mensonge, le poison que renferment leurs discours a déjà produit son effet sur des imaginations tendres et susceptibles ; sur des cœurs à moitié corrompus, et qui n'attendaient, pour l'être entièrement et sans retour, que cette facilité qu'on leur donne de se justifier à eux-mêmes le déréglement de leurs passions ; sur de jeunes personnes dont l'esprit s'ouvre sans peine aux impressions dangereuses, et qui retiennent bien plus aisément un sophisme ingénieux qui les flatte qu'elles ne sont frappées d'un désaveu qui répond faiblement aux raisonnemens captieux qu'on a pu faire.

Voyez la note qui est au bas de la page 79, tome II. « Je hais les mauvaises maximes, etc. »

** *Una giornata di compagnie allettatrici ha forza di guastare le buone lezioni d'anni parecchi.* (Muratori.)

l'amour-propre pourrait nous dérober ; qui joint à nos faibles lumières celles que l'expérience lui donne et les grâces attachées à son ministère :—la fréquentation des sacremens, qui, par l'épreuve qui les précède, les dispositions qui les accompagnent, les secours abondans qu'ils nous procurent, les faveurs et les dons qu'ils renferment, entretiennent notre vigilance, soutiennent notre exactitude, augmentent notre ferveur, deviennent pour nous le sanctuaire de la sagesse et l'école de la vertu (16) : — les actes contraires aux tentations qui nous assiégent, ces pratiques de renoncement et d'abnégation (17), qui donnent de la viguêur à notre âme, affaiblissent la violence de nos penchans, déracinent nos vices, nous préparent des armes pour le combat, et sont déjà comme des présages de la victoire : — le réglement général de notre conduite, qui met de la justesse dans nos vues, de l'ordre dans nos actions, de la fermeté et de la constance dans nos résolutions : — les occupations journalières, le travail assidu * : le bon emploi du temps, si opposé à celui qu'en font tous les jour ces agréables de l'un et de l'autre sexe pour qui la vie n'est qu'un cercle ennuyeux de toilette, de visites, de promenades, de spectacles, de jeu, de repas, de lit encore plus que de sommeil, de soins minutieux et frivoles; d'occupations stériles, d'importantes bagatelles ; eh, quelle vie pour un être pensant ! — l'accomplissement de tous les devoirs de religion et en particulier de ceux d'un paroissien zélé, devoirs si ignorés, et si nécessaires cependant, puisqu'ils contribuent essentiellement à l'édification publique ; qu'ils nous réunissent beaucoup mieux que tout autre exercice dans l'adoration commune et l'observance

* On ne saurait trop le répéter : l'oisiveté est la mère de tout vice. « Envoyez-le au travail, dit l'Écriture, de peur qu'il ne soit oisif ; car l'oisiveté enseigne beaucoup de mal » *Multam malitiam docuit otiositas.* (Eccl. 33, 29.)

d'un même culte ; qu'ils nous assure des instructions aussi simples que solides*, qu'ils influent efficacement sur les mœurs par le bon exemple, et que d'ailleurs ils nous sont prescrits par l'Église (18) :— l'offrande assidue de ce sacrifice adorable par lequel se perpétue sur nos autels celui de la croix, de ce sacrifice dont l'homme-dieu est tout à la fois le premier prêtre et la victime, et qui dès lors, par sa nature même, est aux yeux du souverain Être et du chrétien fidèle l'acte le plus excellent de la religion : —enfin toutes les pratiques de piété propres à la nourrir dans notre âme et à l'accroître, telles que sont l'examen de prévoyance pour la journée dans la prière du matin ; l'examen de conscience le soir ; les saintes lectures ; les aspirations fréquentes vers le ciel ; la visite des malades ; le soulagement des malheureux ; les aumônes abondantes par lesquelles nous prêtons à usure au Seigneur ; l'empressement à établir le règne de Dieu dans les âmes en éclairant ceux qui sont dans les ténèbres, en soutenant ceux qui sont faibles, en dérobant à la séduction ceux qui sont en danger de se perdre, en ramenant ceux qui s'égarent : tels que sont encore les témoignages de confiance envers les amis de Dieu, les marques de compassion, d'intérêt pour l'Église souffrante : ces effets vraiment respectables de l'union si belle qui lie dans l'Église catholique l'âme vraiment chrétienne à tous les êtres intelligens et sensibles destinés à procurer la gloire du Très-Haut ; qui la lie à la terre, au

* « L'antiquité ne nous offre rien de semblable en ce genre. » C'est une belle institution que celle de rassembler les ci- » toyens dans un temps et dans un lieu marqué pour leur ex- » poser d'une manière claire, solide et touchante, les règles de « conduite les plus propres à procurer le bonheur de la société » et celui de chacun de ses membres. C'est, pour ainsi dire, » semer la vertu. » (*Journal encyclopédique* du 15 octobre 1762.)

ciel, à tout l'univers, par une chaîne d'amour, dont le terme est Dieu même! pratiques saintes et subimes! que l'irréligion du siècle traite de petitesse et de minuties, qui le sont en effet, si l'on en prend mal l'esprit et si on les sépare du culte essentiel de la vertu, mais qui seront toujours grandes dès qu'elles conduiront aux grandes choses *

Mais, Valmont, pour faire usage de ces moyens qui mènent à la piété, ou qui la soutiennent et qui l'augmentent, il faut de la force, j'en conviens**; il faut braver le respect humain... Le respect humain! le plus dangereux obstacle à la piété, le plus fatal ennemi de tout bien, celui qui en étouffe, qui en arrache le germe dans sa naissance; lui, mon fils! le tyran des âmes faibles et lâches qui, leur laissant oublier que « la vraie » gloire est de suivre le seigneur, » leur fait apostasier la religion, trahir leur conscience, rougir, de Jésus-Christ, et renier ses plus saintes maximes; lui cependant qui ne nous rend le monde si redoutable que par la frayeur qu'il nous en donne, tandis que la censure pour le monde est si peu à craindre pour quiconque l'affronte et le méprise***; lui enfin, ce respect humain, qui n'est fort contre nous, qui ne nous en impose qu'autant que nous le voulons bien. Ah! Valmont, pour apprendre à le vaincre, souviens-toi des égaremens auxquels il t'a conduit, des vils préjugés sur lesquels il s'appuie, des principes honteux qui le font naître et le fortifient, de cette bassesse d'âme qui l'ac-

* « J'admire plus la religion dans les petites pratiques qu'elle » inspire aux gens d'esprit que dans les grandes choses qu'elle » fait entreprendre au commun des hommes. » (*Le roi de Pologne*, *Réflexions sur divers sujets de morale.*)

** « Il n'y a point de vertu sans force, et le chemin du vice » est la lâcheté. » (ROUSSEAU)

*** Le monde est un tyran dont j'ai fait mon esclave,
Du poids de sa censure accablant qui le craint,
Il se laisse enchaîner par celui qui le brave (DESMAHIS.)

compagne, de l'opprobre qui le flétrira un jour, lorsqu'aux yeux de l'univers assemblé, Jésus-Christ rougira de quiconque aura rougi de lui et de son Évangile. Et que t'importent les éloges ou les censures d'un monde insensé, qui, jugé lui-même, sera forcé de rendre hommage à la vérité, à la vertu qu'il aura méconnue et déshonorée?

Les plus grands intérêts, les plus grands soins, mon fils doivent t'occuper aujourd'hui. Tu élèves le plus important et le plus noble édifice, celui de ta perfection : travailles-y sans crainte, sans faiblesse, sans relâche ; c'est élever en même temps le monument le plus durable à ta gloire et à ton bonheur.

J'ai tout fait avec la grâce de mon Dieu pour te procurer ce bonheur que je te désire si ardemment. Daigne le ciel couronner mes vœux comme il a daigné prévenir et seconder mes efforts!

O mon fils! pour répondre dignement à ses desseins sur toi, ne perds point de vue les grandes vérités que nous avons discutées : médites-en souvent les preuves, et surtout les preuves essentielles qui les démontrent, celles de l'existence de Dieu, d'après la nature et l'existence de l'être nécessaire ; — de la spiritualité de l'âme, d'après sa faculté de raisonner et de comparer ; — de la loi naturelle, d'après les attributs de l'Être supême, et la différence intrinsèque du bien et du mal, ainsi que des effets qui en résultent ; de notre immortalité, d'après le plan de la législation divine ; — de la religion chrétienne, d'après son ensemble et ses principaux caractères ; sa nécessité, son ancienneté, son unité, sa perpétuité, son excellence ou sa sainteté* ;

* Et n'oublions pas que cet ensemble a principalement pour objet Jésus-Christ, comme l'unique terme de toute la religion, et le centre de réunion de l'un et de l'autre Testament : qu'il renferme, comme garans de la divinité de ce Jésus, premièrement *les promesses* qui l'ont annoncé ; *les justes* qui en ont été la figure ; *les prophètes* qui l'ont prédit ; qui ont vu le mé-

— de l'Église, d'après le besoin d'une autorité ; — de l'obligation indispensable d'une piété solide, d'après sa nature et les vertus qu'elle renferme. Ramené ainsi à de meilleurs principes, tu retouveras partout l'heureux accord de la religion avec la saine et véritable philosophie *.

lange étonnant de sa divinité et son humanité, de sa grandeur et de ses ignominies ; qui, à cause de lui, et pour rendre d'avance leurs prophéties plus sensibles, ont prédit également les révolutions des plus grands empires; secondement *Jésus-Christ même*, si distingué du reste des hommes par son caractère tout divin, par l'étendue de son pouvoir, par la sublimité de sa morale, par l'esprit de sa religion, qui, comme on l'a si bien dit, semble n'avoir pour objet que la félicité d'une autre vie, et fait encore notre bonheur dans celle-ci : troisièmement *les apôtres*, d'abord timides, grossiers, charnels, sans éducation, sans lettres, transformés bientôt après en des hommes nouveaux; se partageant l'univers, pour l'éclairer et le renouveler ; et sur des faits qui se sont passés publiquement et sous leurs yeux, scellant avec tant d'autres disciples leur témoignage de leur sang ; quatrièmement, *l'établissement du christianisme* par des moyens si faibles, si peu naturels, si peu humains, et qui n'avaient, selon le cours ordinaire des choses, aucune proportion avec une si grande entreprise; cinquièmement, *les Juifs*, qui voient se vérifier en eux depuis plus de dix-sept siècles cette imprécation de leurs pères, lorsqu'ils demandèrent avec tant d'instances la mort de Jésus-Christ, *que son sang retombe sur nous et sur nos enfans* ; les Juifs, c'est-à-dire, la plus grande merveille aux yeux d'un sage qui n'est pas prévenu par la plus aveugle et la plus stupide incrédulité ; sixièmement, *l'état de la société chrétienne*, sous la conduite d'un chef, successeur du premier des apôtres, et sous celles des évêques qui d'âge en âge leur ont également succédé ; société dans laquelle s'accomplissent avec tant de fidélité les promesses du Sauveur; société toujours subsistante dans une si grande partie de l'univers, toujours visible, toujours une, toujours triomphante malgré tant d'ennemis conjurés pour la détruire.

* En effet, « la religion, comme l'a très-bien dit d'Aguesseau, est la vraie philosophie. » (*Tome Ier de ses œuvres, Instruction 2.*)

Pour donner à ces preuves tout l'éclat dont elles étaient susceptibles, et te persuader plus promptement, que n'ai-je pu emprunter la plume et le génie de quelques-uns de nos incrédules ! Mais qu'ils changent de rôle ; qu'ils emploient, pour faire valoir la religion chrétienne, toute cette magie de tyle, toute cette force d'expressions, toute cette richesse de détails, tout l'art que quelques-uns d'entre eux ont employé à embellir l'impiété et à orner le mensonge ; qu'ils fassent pour la vérité, de suite et par principes, ce qu'ils font quelquefois pour elle par un sentiment involontaire ou par caprice : quelle cause ils auront à défendre ! quelle vive persuasion ils feront naître ! quels chefs-d'œuvres ils enfanteront ! et qu'ils mériteront de notre part d'admiration, d'éloges et de reconnaissance !

Peut-être, mon fils, cette espèce de révolution est-elle plus prochaine qu'on ne se l'imagine. Les extrémités se touchent. Nos incrédules ont été trop loin ; ils ont renversé tous principes, ils ont ôté à l'irréligion son masque, et montré trop à découvert ses tristes et affreuses conséquences. Maintenant on sait à quoi s'en tenir, et ils portent en quelque sorte leur contre-poison avec eux. Il ne leur reste donc plus, pour se donner un nouveau relief et se fonder un nouvel empire, qu'à revenir sur leurs pas et à se porter en sens contraire. D'ailleurs tout est affaire de mode parmi nous ; et j'ai cru m'apercevoir que, parmi les gens de lettres d'un certain mérite, la mode de paraître n'avoir pas de religion n'était plus si générale. Quelques-uns même en portent depuis quelque temps le ton dans leurs ouvrages, de manière à faire croire qu'ils se sentent assez de force d'esprit pour s'élever au-dessus du préjugé philosophique qui s'attachait à la dégrader. Puisse leur exemple influer sur le reste de la nation, et ramener parmi nous les plus beaux jours du christianisme !

Adieu, mes chers enfans ; je vous attends avec le

plus vif empressement, et mon âme vole tout entière au-devant de vous.

NOTES..

PAGE 187.

(1) *Que ces anges de paix, ces dignes consolateurs des hommes.* J'ai vu avec joie, même dans des ouvrages de pure littérature et dans de simples journaux, que le ton de notre siècle, en dépit de son incrédulité, s'élevait à une sorte d'enthousiasme en faveur de la noble fonction des curés, Rousseau, le traducteur des *Nuits d'Young et des Méditations d'Hervey*, en célèbrent la dignité et les avantages, chacun à leur manière. Quant à moi, qui l'envisage sur toutes choses par son rapport à la religion, je suis persuadé que la confiance que nous avons en eux, quand ils en sont dignes, est ce qui soutient parmi nous le peu de foi qui nous reste.

Je crois d'ailleurs l'image que le Tourneur a tracée de leur soin pastoral, trop intérressante et trop utile pour ne pas l'offrir ici aux curés de nos campagnes comme le plus beau modèle. « Je ne connais point sur la terre de dignité plus touchante et plus respectable que celle d'un curé, qui va porter une raison saine et un cœur sensible au milieu d'une cinquantaine de chaumières; y fixe le domicile de sa vie; adopte ces familles de laboureurs; vit et se plaît avec eux comme un père avec ses enfans; les rassemble à de certains jours réglés pour les entretenir du Dieu qui féconde leurs champs, en présence de ses bienfaits dont ils sont entourés; abaisse à leur portée et traduit en leur simple langage les idées trop sublimes ou les principes trop abstraits de la morale et de la religion; leur apprend à sentir le bonheur facile de leur condition paisible, et à ne point envier les fortunes agitées des villes; dîme sur la portion des riches la part du pauvre dans la sienne, goûte leurs fêtes, et rit à leur joie; les soulage et les console des fléaux qui tombent sur eux; réjouit pour plusieurs jours la mère de famille en caressant un moment son jeune enfant; encourage au travail le jeune homme robuste en lui montrant son père décrépit pour qui le temps de se reposer est venu; se promène avec le veillard dans la saison des beaux jours, et lui parle gaîment de la mort sous le vieux arbre qui reverdit encore; aplanit au mourant

l'entrée du tombeau, et l'approche doucement de ce terme désirable de ses infirmités et de ses douleurs. »

« Un bon curé, a dit Rousseau, est un ministre de bonté, comme un bon magistrat est un ministre de justice. Un curé n'a jamais de mal à faire; s'il ne peut pas toujours faire le bien par lui-même, il est toujours à sa place quand il le sollicite; et souvent il l'obtient quand il sait se faire respecter.

Ce que l'on dit ici des curés doit s'appliquer par proportion à tous ceux qui participent plus ou moins à leurs fonctions, et n'exclut point l'hommage de respect et de reconnaissance que l'on doit à l'état religieux, qui souvent même leur offre les plus dignes coopérateurs.

Que l'irréligion lui déclare une guerre ouverte, qu'elle fasse de cet état l'objet le plus ordinaire de ses invectives et de ses déclamations, le vrai fidèle, le citoyen éclairé, ne voient en lui que d'utiles ressources, lorsqu'il est renfermé dans ses justes bornes et ramené à son véritable esprit. Honorer l'Être suprême par l'exercice et les pratiques régulières d'une piété fervente; renoncer aux douceurs du siècle et au commerce du monde pour lui donner, dans une distance convenable, le spectacle édifiant des plus hautes vertus, ne point tenir aux hommes selon la chair pour s'y unir plus étroitement par l'esprit; dans des ordres studieux et savans, éclairer la société par des ouvrages profonds; dans quelques-uns la servir par des travaux pénibles; dans d'autres, l'instruire par le ministère de la parole, ou former des élèves à l'État et à la religion; dans tous, fléchir par de saints gémissemens et une prière assidue le ciel irrité par nos crimes; lever vers lui des mains pures; l'intéresser à nos succès, à nos besoins et à nos misères; dans les communautés de filles où ne s'est pas introduit l'esprit du monde, offrir un asile à l'infortune, un refuge à l'innocence, une ressource même au repentir, une école de piété et de vertu à la jeunesse, pour en faire sortir par la suite d'honorables épouses et de dignes mères de famille: voilà l'objet et les fruits précieux de cet état si calomnié de nos jours; et voilà ce que le vrai sage et le chrétien fidèle admirent en lui, lorsque la règle y est en vigueur et que les abus y sont réformés.

Sur ces avantages purement civils on peut voir ce qu'a écrit en plusieurs endroits l'*Ami des hommes*. Je me contenterai de citer ici ce que dit, en partie d'après lui, un de nos plus éclairés et de nos plus sages littérateurs. « Il ne faut pas croire

ce que la secte des novateurs économiques répète avec emphase sur l'inutilité des monastères. C'est à un marquis de Mirabeau à prononcer sur une pareille matière, parce qu'il l'a approfondie, et non à cet essaim d'agronomes modernes qui veulent tout innover dans l'agriculture, comme les philosophes dans la religion et dans les mœurs. Or, vous savez, monsieur, ce que pense l'*Ami des hommes* sur les avantages politiques des maisons religieuses dispersées dans les campagnes. Les Anglais eux-mêmes ont avoué cent fois que la destruction des monastères avait été parmi eux une des principales époques de la décadence de l'agriculture, et leurs historiens attestent unanimement que les moines seuls ont défriché près du tiers de l'Angleterre. Que l'on gémisse donc avec le saint réformateur de la Trappe sur la cessation du travail des mains dans les ordres religieux, et sur les désordres où l'oisiveté et le séjour des villes* ont plongé quelques-uns de leurs membres : que l'on s'efforce de ramener par la douceur les ordres monastiques à leur ancien esprit de régularité et de clôture ; mais que l'ingratitude et l'amour des nouveautés ne portent pas une main homicide sur ces anciens asiles des lettres et de la vertu. » (Freron; *Année littéraire.*)

C'est à peu près de la même manière que s'exprime l'abbé Velly, qu'on ne soupçonnera pas d'être trop favorable aux religieux. Après avoir parlé des exemptions dangereuses et des priviléges qui dans les premiers temps les ont soustraits à la juridiction de l'ordinaire : « Quoi qu'il en soit, ajoute-t-il, le gouvernement retira de grands avantages de tant de pieux établissemens. Ils ont donné des saints à la religion ; c'étaient des écoles de vertus ; des historiens à la postérité, ce sont eux qui nous ont conservé les fastes de la nation ; des citoyens utiles à l'état, c'est à leur industrie que la France doit une grande partie de sa fécondité. Elle était désolée par de fréquentes incursions des barbares ; on ne voyait partout que campagnes arides, que vastes forêts, que bruyères, que marécages : on crut donner très-peu en cédant aux moines des

* Ajoutons, pour les provinces, la trop grande aisance et le trop petit nombre de religieux dans un même monastère : car pourquoi tairions-nous ce qui dans de gros prieurés et de riches abbayes donne lieu à des excès si préjudiciables à la religion, et devient un scandale pour tout le monde ? Hélas ! les enfans le diraient, si nous ne le disions pas

Nous devons observer néamoins, pour être exactes et vrais que la suppression de ces maisons, mise à la place de leur réforme, serait une calamité pour les lieux où elles sont situées, comme on ne tardera pas à s'en convaincre par les réflexions qui vont suivre.

biens qui n'étaient d'aucun rapport, on leur abandonna autant de terres qu'ils en pouvaient cultiver. Ces saints pénitens ne s'étaient point consacrés à Dieu pour vivre dans l'oisiveté, ils essartaient, défrichaient, desséchaient, semaient, plaintaient, bâtissaient, le ciel bénit un travail si pur. L'intérêt n'y avait aucune part, c'était la frugalité même : la plus grande partie de ce qu'ils recueillaient était employée au soulagement des pauvres. Bientôt ces solitudes, incultes et désertes, devinrent des lieux agréables et fertiles.» (*Histoire de France* tome 1er.)

Ceux qui ont succédé à ces religieux, et qui recueillent le fruit de leurs travaux, conservent encore dans bien des maisons le même esprit qui anima leurs saints fondateurs. On en a cité de nos jours bien des exemples; et c'est à la suite d'un de ces traits dignes d'être transmis à la postérité que le sage auteur du *Journal de France* fait les réflexions suivantes.

« Il nous semble que ces exemples, qu'on ne saurait disconvenir être très-multipliés de la part des moines rentés, devraient servir à trancher la question agitée depuis si long-temps sur leur utilité ou leur inutilité pour l'état. Ils consomment leurs revenus dans les cantons qu'ils habitent ; ils jettent par conséquent l'abondance dans les villages des environs ; ce sont des preuves de fait qui ne sont que trop constatées par l'opposé de ce qui arrive, lorsqu'on supprime des couvens dans certains endroits où la plus affreuse misère succède à l'aisance dont avaient joui jusqu'alors les habitans. Les pauvres trouvent des secours dans leurs aumônes constamment soutenues. Dans quelles mains pourrait-on placer leurs biens pour en faire un meilleur usage ? Il est inutile d'entrer dans des détails à cet égard; mais on peut faire toutes les suppositions qu'on voudra; et si l'on n'est aveuglé ni par l'intérêt personnel, ni par le préjugé, que l'on décide si, pour l'intérêt même des malheureux, il ne vaut pas encore mieux laisser les choses telles qu'elles sont dans l'état actuel. » *Journal général de France*, année 1784, pages 305 et 339.

Je ne craindrai pas, dans une matière si importante, et qui l'est en effet beaucoup plus qu'on ne pense, de confirmer ces réflexions par celles que renferme un discours sur l'agriculture du marquis de Pompignan, dans la collection complète de ses œuvres. « Depuis long-temps en France on ne voit de domaines supérieurement cultivés, fournis d'habitations convenables et d'habitans laborieux, que les domaines des ordres religieux,

surtout des grands propriétaires, tels que les bénédictins, les bernardins, les chartreux, etc. Cela seul, indépendamment de la reconnaissance qu'on leur doit, et de l'utilité de leur profession, devait les mettre à l'abri de la destruction épidémique qui les poursuit. Il me semble qu'avant de procéder à l'abolition d'un ordre monastique, il faudrait examiner, d'une manière impartiale, si son existence est nuisible ou avantageuse à l'état; si les biens dont on dépouillera ces moines tomberont en de meilleures mains; si leurs possessions seront mieux cultivées; si dans les cantons qu'ils habitent les pauvres seront mieux secourus par de nouveaux propriétaires, soit laïques, soit ecclésiastiques. Je laisse à l'écart, comme on voit, l'intérêt de l'Église et de la religion. Ces objets-là n'entrent guère aujourd'hui dans les considérations politiques. N'envisageons, dans toutes les suppressions faites ou à faire, que le bien physique et temporel; quel sera-t-il? qu'y gagneront le prince et l'état? Quelle qu'en soit la destination, elle n'enrichira ni n'embellira les campagnes. Comment seront administrés tant de riches établissemens monastiques? Car il y en a, je l'avoue, de nombreux et de considérables. Comment seront entretenus ces vastes bâtimens, construits avec tant de solidité, ces magnifiques temples du Seigneur, ces belles fermes peuplées d'ouvriers et de cultivateurs? que tout cela soit livré à des établissemens militaires, à des fermiers du domaine, à des abbés commandataires, à qui l'on voudra, nous n'y retrouverons bientôt que les *champs où fut Troie*. Jetons les yeux sur les terres d'une abbaye quelconque. Quelle différence énorme entre la mense abbatiale et la mense monacale? La première a souvent l'air du patrimoine d'un dissipateur; l autre est comme un héritage où l'on n'épargne rien pour l'amélioration. Je ne plaide point ici la cause des moines; je plaide celle de toutes les cultures, de tous les propriétaires, des pauvres, du travail et de la population. Ressuscitons un moment Virgile, Varron, Columelle: employons-les comme experts dans l'examen de nos campagnes. Ils riront comme païens, de nos institutions monastiques, mais ils combleront d'éloges, comme économes et cultivateurs, les enfans de S. Bruno, de S. Bernard et de S. Benoît.

Puisque je me suis arrêté dans cette note sur ces ordres monastiques, j'espère qu'on ne me saura pas mauvais gré de placer ici une anecdote assez singulière qui m'a été racontée par Beauzée, dont j'ai parlé plus d'une fois, et qui est une excel-

lente leçon pour ceux qui, engagés dans quelqu'un de ces ordres, parmi les nations où ils fleurissent encore, seraient tentés d'abjurer leur état et de devenir ce que nous appelions nous-mêmes autrefois des apostats.

« Dans une riche abbaye un procureur de la maison, perverti par l'esprit du monde qu'il était obligé de fréquenter de nouveau, et par la dissipation continuelle où l'entraînait son genre d'occupations, forma le dessein de renoncer à ses engagemens. S'étant fait aux dépens de sa communauté un fonds considérable, il jeta les yeux sur un jeune profès, qu'il désirait associer à son projet, et se borna dans le premier instant à lui demander s'il se sentait disposé à venir passer avec lui quelques jours dans une des fermes de l'abbaye. Le jeune religieux y consentit après avoir obtenu de son prieur la permission dont il avait besoin. Au bout de deux ou trois jours le procureur (que nous nommerons dom Sylvertre) dit au jeune religieux : Mon ami, vous venez de goûter les prémices d'une vie bien plus douce que celle à laquelle la règle nous assujétit : voulez-vous recouvrer pour toujours votre liberté ? Suivez-moi, je vais à Genève. Le fonds que je me suis ménagé suffira pour nous deux et nous fera jouir de tous les plaisirs de la vie. Le jeune homme dissimula son étonnement, et répondit avec beaucoup de douceur et de franchise qu'il aimait son état, sa maison, son genre de vie, ses études, qu'il serait charmé de continuer... C'est assez, dit le procureur, vous êtes le maître de rester; mais vous savez mon secret : jurez-moi que vous ne le trahirez pas. Le jeune profès fit le serment qu'on lui demandait; et ils se séparèrent. De retour dans sa maison, il dit seulement que dom Sylvestre se disposant à aller plus loin, il n'avait pas cru devoir l'accompagner.

» Quant au procureur, il se mit en route sans aucun délai, et, étant arrivé près de Genève, il entra dans un petit sentier détourné, tout bordé de buissons épais, descendit de cheval, tira de sa valise un habit de cavalier, et jeta, comme on dit, son froc aux orties; après quoi il reprit le grand chemin qu'il avait quitté. A très-peu de distance de là une espècec de vigneron l'arrêta et lui dit : Mon père, vous êtes sûrement un procureur de tel ordre. Je travaillais à ma vigne sur une colline prochaine, lorsque je vous ai vu changer d'habit : vous allez à Genève. J'ai fait comme vous; j'étais procureur de communauté comme vous : profitez de mes exemples et de mes avis. On saura bientôt qui

vous êtes ; et l'on vous méprisera. Vous ne tarderez pas à dissiper dans la mollesse et les plaisirs tout l'argent que vous avez amassé. L'indigence, les chagrins et les remords se réuniront pour vous tourmenter. Croyez-moi, venez passer dans ma chaumière la nuit qui s'approche, je vous y traiterai le moins mal qu'il me sera possible, vous aurez le temps de faire vos réflexions, et demain matin vous prendrez le parti que vous jugerez le plus convenable. L'offre fut acceptée. Dans la cabane de son hôte notre voyageur trouva une femme et des enfans qui le reçurent de leur mieux, quoique tout respirât autour d'eux le dénûment et la pauvreté. Ayant pris conseil de la nuit qu'il passa dans la plus grande agitation, dès le lever de l'aurore, il selle son cheval, remercie son hôte, et lui propose de revenir avec lui, en lui promettant de le faire entrer dans sa maison. Je le voudrais, dit l'infortuné; mais je suis retenu par les liens plus difficiles à rompre que des chaînes de fer ; vous avez vu ma femme et mes enfans ; plaignez-moi et priez pour moi.

Dom Sylvestre alla reprendre son habit de religieux où il l'avait laissé. A sa rentrée dans la cour de l'abbaye, avant qu'on eût pu soupçonner la vraie cause de son absence, la première personne qu'il rencontre est le jeune profès. M'avez-vous gardé le secret ? lui demande-t-il à l'instant. — Oui, mon père, je vous l'avais juré. — Eh bien ; vous ne serez pas obligé de le garder long-temps. J'ai là, en mettant la main sur son cœur, un poids qui m'accable ; et la peine que je ressens ne tardera pas à me conduire au tombeau. Après ma mort je vous permets de tout révéler. Attaqué presque aussitôt d'une maladie de langueur, il mourut en effet dans l'année.» C'est de la bouche même du jeune religieux que Beauzée tenait le fait qu'il m'a raconté.

PAGE 188,

(2) *Qu'on ose en ridiculiser jusqu'au nom même.* Rousseau fait dire à madame de Wolmar : « Je suis donc dévote à votre compte, ou prête à la devenir ! Soit, les dénominations méprisantes changent-elles la nature des choses ? Si la dévotion est bonne, où est le tort d'en avoir ? Mais peut-être ce mot est-il trop bas pour vous ? La dignité philosophique dédaigne un culte vulgaire, elle veut servir Dieu plus noblement ; elle porte jusqu'au ciel même ses prétentions et sa fierté. O mes pauvres philosophes ! »

On se plaint dans le monde que la dévotion fait tourner la

tête. Il est vrai, elle devient délire dans les têtes mal organisées, qui tournent en extravagance et en folie tout ce qui les affecte vivement. Elles sont devenues folles dans la dévotion; et elles l'auraient été dans la galanterie, si elles s'étaient portées de ce côté-là.

PAGE. 189.

(3) *Ce n'est qu'en aimant bien Dieu, etc.* Tel est encore le langage que fait tenir Rousseau à madame de Wolmar; et que ces aveux sont précieux, de quelque part qu'ils nous viennent, puisqu'il est aisé de sentir que c'est la raison même qui les arrache! « Une autre sera-t-elle plus sensible que moi? Menera-t-elle une vie plus de son goût? Aura-t-elle plus de liens qui l'attachent au monde? Et toutefois j'y suis inquiète, mon cœur ignore ce qui lui manque, il désire sans savoir pourquoi. Ne trouvant donc rien ici-bas qui lui suffise, mon âme avide cherche ailleurs de quoi la remplir: en s'élevant à la source du sentiment et de l'être, elle y perd sa sécheresse et sa langueur; elle y renaît; elle s'y ranime; elle y trouve un nouveau ressort, elle y puise une nouvelle vie, elle y prend une autre existence qui ne tient point aux passions du corps: ou plutôt elle n'est plus en elle-même, elle est toute dans l'être immense qu'elle contemple; et, dégagée un moment de ses entraves, elle se console, d'y rentrer par cet essai d'un état si sublime, qu'elle espère être un jour le sien. »

« A ne consulter que la saine philosophie, n'est-il pas aisé de s'apercevoir, dit d'Arnaud, du peu de solidité des affections terrestres? Où sont les amitiés désintéressées et constantes, les plaisirs véritables, les fortunes qui ne soient pas soumises à des revers? Où est le bonheur réel? En vain le demanderions-nous à tout ce qui nous entoure. Et dans nos malheurs, qui accourt nous consoler quand tout nous abandonne et nous laisse un vide affreux de nous-mêmes? quelle main est empressée à essuyer nos larmes? qui nous soutient dans les horreurs de la pauvreté, spectacle si effrayant pour tout le monde! quelle est enfin l'ami que nous trouvons toujours prêt à nous recevoir, à nous entendre, à verser des soulagemens dans notre âme affligée? Ai-je besoin de le dire? Il n'y a que l'idée de Dieu qui puisse nous faire supporter la vie; c'est devant cette grande image que s'évanouissent tous les autres objets aux yeux mêmes du *raisonneur*, qui apprécie tout sans le secours de la religion. » (*Lettre sur Euphémie.*)

PAGE 190.

(4) *On lui est consacré, dévoué tout entier.* C'est ainsi que Rousseau peint une âme pieuse ; pourquoi faut-il que de si belles images soient dans un livre où, sans une mission particulière, personne d'un peu sage n'ira les chercher ! « Tout devient sentiment dans un cœur sensible. Julie ne trouve dans l'univers entier que des sujets d'attendrissement et de gratitude. Partout elle apperçoit la bienfaisante main de la Providence, ses enfans sont le cher dépôt qu'elle en a reçu, elle recueille ses dons dans les productions de la terre; elle voit sa table couverte par ses soins : elle s'endort sous sa protection; son paisible réveil lui vient d'elle; elle sent ses leçons dans les disgrâces, et ses faveurs dans les plaisirs ; les biens dont jouit tout ce qui lui est cher sont autant de nouveaux sujets d'hommages ; si le Dieu de l'univers échappe à ses faibles yeux, elle voit partout le père commun des hommes. Honorer ainsi ses bienfaits suprêmes, n'est-ce pas servir, autant qu'on le peut, l'Être infini ? »

MÊME PAGE.

(5) *Malheur à ces hommes qui croient d'une manière et qui agissent de l'autre, etc.* ! « Il y a des gens qui se bornent à une religion extérieure et maniérée, qui, sans toucher le cœur, rassure la conscience; à de simples formules, ils croient exactement un Dieu à certaines heures pour n'y plus penser le reste du temps. Scrupuleusement attachés au culte public, ils n'en savent rien tirer pour la pratique de la vie. Ne pouvant accorder l'esprit du monde avec l'Évangile, ni la foi avec les œuvres, ils prennent un milieu qui contente leur vaine sagesse : ils ont des maximes pour croire ; et d'autres pour agir ; ils oublient dans un lieu ce qu'ils avaient pensé dans l'autre ; ils sont dévots à l'église, et philosophes aux logis. Alors ils ne sont rien nulle part ; leurs prières ne sont que des mots, leurs raisonnemens des sophismes ; et ils suivent pour toute lumière la fausse lueur des feux errans, qui les guide pour les perdre. » (ROUSSEAU.)

Il ne se rencontre malheureusement que trop de ces sortes de personnes qui veulent allier ce qu'il y a de plus incompatible, Dieu et Bélial, comme parle l'Écriture ; la lumière et les ténèbres, le vice et la religion. On peut en donner pour exemple, ce trait de la célèbre marquise de Montespan. « Elle s'était fait une morale trop relâchée pour une chrétienne, trop

sévère pour la maîtresse d'un roi. Ses belles mains ne dédaignaient pas de travailler pour les pauvres. Elle croyait que des aumônes, l'assiduité au service divin, quelques pratiques extérieures, rachetaient auprès de Dieu le dérèglement de sa conduite. Elle approchait de la table sacrée à la faveur de quelques absolutions surprises à des prêtres mercenaires ou ignorans. Un jour elle essaya d'en obtenir une d'un curé de village dont on lui avait vanté la facilité. Mais cet homme de Dieu lui dit : « Quoi ! vous êtes cette madame de Montespan » qui scandalise toute la France ? Allez, madame, renoncez » à vos coupables habitudes, et vous viendrez ensuite à ce » tribunal redoutable. » Elle sortit furieuse, alla se plaindre au roi, et lui demanda justice de la généreuse fermeté du confesseur comme d'un outrage : mais le monarque ne crut pas que son autorité s'étendît jusqu'à juger dans les sacremens ce qui se passe entre l'homme et Dieu. » (*Dictionnaire d'éducation.*)

PAGE 193.

(6) *Si tu aimes la gloire, si ce feu sacré, ce désir inquiet des belles âmes, etc.* Il y a dans la vie de S. Ignace un trait qui m'a toujours frappé. Il entreprit de gagner à Dieu Xavier qui enseignait la philosophie. Xavier avait l'esprit beau, l'humeur agréable, l'âme noble et les mœurs très-pures ; mais il était naturellement un peu vain et aimait l'éclat. Ignace, qui observait tous ses mouvemens, le voyant un jour disposé à l'écouter, le pressa plus vivement que jamais. « Xavier, lui dit-il, que sert à l'homme de gagner l'univers et de perdre son âme ? S'il n'y avait point d'autre vie que la vie présente ni d'autre gloire que celle du monde, vous auriez raison de ne songer qu'à paraître et à vous élever parmi les hommes : mais s'il y a une éternité, comme il y en a une assurément, à quoi pensez-vous de borner ici vos desirs ? et pourquoi préférez-vous ce qui passe comme un songe à ce qui ne finira jamais ? Croyez-moi les vains honneurs de la terre sont trop peu de chose pour un cœur aussi généreux que le vôtre : le seul royaume du ciel est digne de vous. Je ne prétends pas éteindre l'ardeur que vous avez pour la gloire, ni vous inspirer de bas sentimens : soyez ambitieux, soyez magnanime : mais portez votre ambition plus haut ; et faites paraître la grandeur de votre âme en méprisant tout ce qui est périssable. » Xavier, touché de ces paroles, se rendit enfin, et consacra à Dieu le reste de ses jours.

MÊME PAGE.

(7) *Retranche également les abus de la superstition et les excès de la singularité.* « Ceux qui parlent des vertus chrétiennes sans être bien instruits des vertus morales et civiles auxquelles les premières sont supérieures sans leur être jamais contraires, tombent dans des méprises dont s'aperçoivent aisément ceux qui savent les principes. Les méprises viennent pour la plupart de la prévention commode pour le déclamateur paresseux, qui lui fait croire qu'on ne saurait pécher en disant trop. Il arrive quelquefois de là que les esprits scrupuleux qui les écoutent se jettent à l'égard des autres (*très-souvent à l'égard d'eux-mêmes*), dans des excès pernicieux. Mais il arrive presque toujours que les auditeurs moins timides confondent l'essentiel avec les surajoutés, et ne pouvant atteindre à celui-ci, se dispensent aussi de l'autre. » (*L'abbé* TERRASSON, *la Philosophie applicable*, *etc.*)

PAGE 196.

(8) *L'affectation et les dehors de la réforme.* L'esprit de mortification est nécessairement joint à la véritable dévotion : mais il n'y a rien de plus trompeur que ses dehors. On peut dire en un sens que, si de toutes les vertus la mortification est une des plus utiles, elle est aussi une des plus équivoques, celle qui prouve le moins à l'extérieur, et qu'il est le plus aisé de contrefaire. Elle est souvent le masque de l'hypocrite; elle est l'affiche de presque toutes les sectes, elle est le piége auquel se laisse prendre le plus généralement la crédulité des hommes, parce qu'elle frappe le plus vivement les sens. Cependant les religions les plus extravagantes l'ont imitée; et aucun de nos sectaires, que je sache, n'a approché dans ce genre de ce que font tous les jours par vanité ou par superstition les bonzes et les talapoins. Un air hâve, un visage triste et sévère, une tête inclinée, tout cet appareil de pénitence et de réforme, que Jésus-Christ a repris si vivement et par des peintures si naïves dans les pharisiens, ne fait pas à beaucoup près la vertu, s'acquiert sans peine, et forme à peu de frais un saint de la secte et du parti : tout cela même s'allie très-bien avec le mensonge, la duplicité, la médisance, la calomnie, la dureté, l'orgueil, l'opiniâtreté : mais ce qui ne s'allie pas si aisément avec les vices, ce qu'il est trop difficile de bien contrefaire, et ce qu'aucune secte ne sut jamais imiter, c'est l'humilité, la docilité, le renoncement à soi-même, la douceur et la bonté.

PAGE 197.

(9) *Je sais quelles sont les bornes qu'a posées la religion*; « cette religion sublime et bienfaisante, dit d'Arnaud, qui, » accourant toujours au secours de la nature, lui défend de » se nuire, et lui fait un devoir sacré de sa propre conser- » vation. »

On accuse les saints d'avoir passé ces bornes. Me serait-il permis de hasarder ici une réflexion que je soumets à la critique des âmes pieuses et éclairées? Dans des siècles peu instruits, quelques-unes de nos *Vies des Saints*, pas aussi exactes à beaucoup près, ni aussi précises qu'elles devraient l'être, ont moins été faites d'après les vues et la conduite des saints eux-mêmes, que d'après les idées particulières et l'imagination trop vive de ceux qui en ont bien ou mal rapproché les traits : d'où il est arrivé quelquefois que, par un zèle mal entendu, ils ont inventé le modèle qu'ils nous présentaient bien plus qu'ils ne l'ont copié, et ont jeté sur la religion, aux yeux de bien des gens, un louche que par sa nature elle n'eut jamais.

Il s'en faut bien d'ailleurs que je prétende en aucune manière donner atteinte à la croyance de l'Église sur les effets merveilleux de la grâce à l'égard de quelques âmes privilégiées dans lesquelles Dieu a agi d'une manière toute spéciale, et en qui il a voulu manifester sa puissance par des voies extraordinaires. Mais je voudrais que ces sortes d'exemples ne fissent pas loi pour une foule de personnes qu'un zèle inconsidéré engage, que la présomption guide, que quelquefois même la vanité séduit, et qui, se rendant homicides d'elles-mêmes, sont souvent la victime de l'illusion et de l'amour-propre, en croyant l'être de la pénitence et de la charité. La modération est le caractère du sage; elle l'est encore plus du chrétien humble et docile.

Parmi les conférences de Cassien, il y en a une dans laquelle un solitaire demande aux autres quelle est de toutes les vertus celle qui conduit le plus sûrement à Dieu. Chacun dit son sentiment : et celui qui préside, après avoir recueilli toutes les opinions, fait voir que cette vertu est la discrétion; « parce » que c'est elle qui, s'éloignant également des deux extrémi- » tés, nous apprend à marcher par la voie droite, et ne permet » pas que l'esprit s'égare, ni d'un côté en passant les bornes » d'une juste continence par une ferveur excessive et une indis- » crète présomption, ni de l'autre en nous laissant aller au

» relâchement et à la tiédeur, sous prétexte de ne pas accabler » le corps. » (*Seconde conférence*, *chapitre* 2.)

PAGE 198.

(10) *Ce sont là les tristes caractères de cette fausse dévotion qui décrédite la véritable.* Ce qui donne le plus d'éloignement pour les dévots de profession (*les faux dévots*), c'est cette âpreté de mœurs qui les rend insensibles à l'humanité, c'est cet orgueil excessif qui leur fait regarder en pitié le reste du monde. Dans leur élévation sublime, s'ils daignent s'abaisser à quelque acte de bonté, c'est d'une manière si humiliante, ils plaignent les autres d'un ton si cruel, leur justice est si rigoureuse, leur charité est si dure, leur zèle est si amer, leur mépris ressemble si fort à la haine, que l'insensibilité même des gens du monde est moins barbare que leur commisération. L'amour de Dieu leur sert d'excuse pour n'aimer personne; ils ne s'aiment pas même l'un l'autre. Vit-on jamais d'amitié véritable entre les faux dévots? mais plus ils se détachent des hommes, plus ils en exigent, et l'on dirait qu'ils ne s'élèvent à Dieu que pour exercer son autorité sur la terre. » (ROUSSEAU)

MÊME PAGE.

(11) *On traite la piété comme on traiterait dans le monde, etc.* C'est ainsi que le monde juge les ministres mêmes de la religion. Il voit ceux qui se produisent impunément au milieu de lui, lorqu'ils devraient se cacher et rougir; ceux qui affichent avec la plus criminelle indécence le ton du siècle, les mœurs et les opinions du jour, sous un habit dont le reflet, si je puis parler ainsi, met dans une plus grande évidence et rend plus odieux encore le scandale de leur conduite : il les voit et il les méprise; car on n'est estimable aux yeux du monde même qu'autant qu'on a l'esprit de son état. Mais il ne voit pas ceux qui s'enveloppent dans la sainte obscurité de leur ministère, et qui pourraient se montrer avec avantage : il ne voit pas le prêtre, le religieux, qui s'ensevelissent dans la retraite, uniquement occupés de l'étude, de la prière, des devoirs que leur état leur impose, et il les confond avec ceux qu'il a malheureusement sous les yeux, et qui lui font illusion sur leur petit nombre, parce qu'ils se reproduisent en tous lieux et qu'on les rencontre à chaque pas : il ne voit point, du moins souvent et de près, le pontife vraiment digne de nos hommages par son zèle et la pureté de

ses mœurs ; le pasteur vigilant borné au soin de son troupeau. S'il les connaissait mieux, ah ! sans doute, tout injuste qu'il est, il respecterait et leurs fonctions et leurs personnes.

Partout, au reste, il y a des hommes qui s'abusent ; il y en a qui abusent les autres, qui abusent même de ce qu'il y a de plus saint au ciel et sur la terre ; et Dieu les jugera : mais qu'on écoute à ce sujet les sages avis que l'auteur du *Tartufe* met dans la bouche de Cléante.

... Toujours d'un excès vous vous jetez dans l'autre.
Vous voyez votre erreur, et vous avez connu :
Que par un zèle feint vous étiez prévenu ;
Mais, pour vous corriger, quelle raison demande
Que vous alliez passer dans une erreur plus grande,
Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien
Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien ?
Quoi ! parce qu'un fripon vous dupe avec audace
Sous le pompeux éclat d'une austère grimace,
Vous voulez que partout on soit fait comme lui,
Et qu'aucun vrai dévot ne se trouve aujourd'hui !
Laissez aux libertins ces sottes conséquences,
Démêlez la vertu d'avec ses apparences ;
Ne hasardez jamais votre estime trop tôt,
Et soyez pour cela dans le milieu qu'il faut.
Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'imposture,
Mais au vrai zèle aussi n'allez pas faire injure.

PAGE 204.

(12) *Et reprend dans son sein une vigueur nouvelle.* « Si quelquefois mon cabinet m'est nécessaire, c'est quand quelque émotion m'agite, et que je serais moins bien partout ailleurs. C'est là que, rentrant en moi-même, j'y retrouve le calme de la raison. Si quelque souci me trouble, si quelque peine m'afflige, c'est là que je les vais déposer. Toutes les misères s'évanouissent devant un plus grand objet. En songeant à tous les bienfaits de la Providence, j'ai honte d'être sensible à de si faibles chagrins, et d'oublier de si grandes grâces... Si la tristesse m'y suit malgré moi, quelques pleurs versés devant celui qui console, soulagent mon cœur à l'instant. Mes réflexions ne sont jamais amères ni douloureuses ; mon repentir même est exempt d'alarmes. O Dieu de paix ! Dieu de bonté ! c'est toi que j'adore ! c'est de toi, je le sens, que je suis l'ouvrage ; et j'espère te retrouver au dernier jugement tel que tu parles à mon cœur durant ma vie.

» Je ne saurais vous dire combien ces idées jettent de douceur sur mes jours et de joie au fond de mon cœur. En sortant de mon cabinet ainsi disposée, je me sens plus légère et plus

gaie. Toute la peine s'évanouit, tous les embarras disparaissent ; rien de rude, rien d'anguleux ; tout devient facile et coulant ; tout prend à mes yeux une face plus riante ; la complaisance ne me coûte plus rien ; j'en aime encore mieux ceux que j'aime, et leur en suis plus agréable. Mon mari même est plus content de mon humeur. » C'est ainsi que Rousseau fait parler madame de Wolmar.

MÊME PAGE.

(13) *Ces deux moyens essentiels, la vigilance et la prière, renferment tous les autres.*

On peut voir le développement de ces vérités dans un livre de dévotion qui n'est pas assez connu, le *Combat spirituel*, ouvrage excellent qui conduit à la pratique, et qui est le livre de ceux qui commencent, comme celui de l'*Imitation* est le livre des parfaits. Il ne sera jamais le manuel des gens du monde ; mais il l'était de S. François de Sales, qui reconnaissait lui devoir tout ce qu'il avait acquis de lumières en genre de piété, et qui s'est lui-même montré un si grand maître dans son *Introduction à la vie dévote*, et dans toutes ses œuvres spirituelles, dont on méprisera peut-être la naïveté pleine de bon sens, l'ancien langage rempli de grâce et d'énergie, et l'aimable simplicité, tandis qu'on admire par tous ces endroits les *Essais* de Montaigne. Ceux, au reste, qui aiment à voir réunies, jusque dans les livres de piété, les pensées et la diction trouveront abondamment de quoi se satisfaire dans les *Pensées de Bourdaloue*, peut-être encore plus admirables que le reste de ses œuvres.

MÊME PAGE.

(14) *Le recueillement et la retraite, etc.* « La solitude est la diète de l'âme » a dit ingénieusement un auteur moderne.

« Il faut une âme saine pour sentir les charmes de la retraite ; on ne voit guère que des gens de bien se plaire au sein de leur famille, et s'y renfermer volontairement. S'il est au monde une vie heureuse, c'est sans doute celle qu'ils y passent : mais les instrumens du bonheur ne sont rien pour qui ne sait pas les mettre en œuvre, et l'on ne sent en quoi le vrai bonheur consiste qu'autant qu'on est propre à le goûter. » (ROUSSEAU.)

Rien de plus philosophique et de plus chrétien que ce que dit sur ce sujet le P. Bourdaloue. « Il n'est point d'état plus digne d'envie, il n'en est point de plus tranquille ni de plus assuré que celui d'un homme qui, dans une retraite volontaire, sert

Dieu et son prochain, sans éclat, sans nom, content d'un travail obscur, pourvu qu'il soit utile et conforme aux vues de la Providence. » (*Pensées*, tome 2, *Illusion et danger d'une grande réputation.*)

PAGE 205.

(15) *Le sentiment de la présence de Dieu.* Ce souvenir habituel de la Divinité, ce sentiment vif et profond de sa présence est une des marques les moins équivoques que nous aimons Dieu, selon l'idée aussi vraie qu'ingénieuse d'un auteur italien : *La memoria è come il polso dell' amore* : il est d'ailleurs un des moyens les plus sûrs de bien régler nos pensées, nos sentimens et nos actions. Quoi de plus propre à nous porter au bien et à nous détourner du mal que cette pensée, *Dieu me voit?* « Si » vous voulez pécher, disait S. Augustin, cherchez un lieu où » Dieu ne vous voie pas. »

Pour que ce sentiment s'imprime plus fortement en nous et acquière plus d'empire sur notre âme, il faut non seulement se bien remplir de la majesté et de l'immensité de Dieu, mais s'accoutumer à le voir dans tous ses dons ; et la nature nous en offre de toutes parts : il faut de plus ne parler jamais de lui qu'avec le plus profond respect. « Je me souviens, dit Voltaire, que, dans plusieurs conférences que j'eus en 1726 avec le docteur Clarke, jamais ce philosophe ne prononçait le nom de Dieu qu'avec un air de recueillement et de respect très-remarquable. Je lui avouai l'impression que cela faisait sur moi ; et il me dit que c'était de Newton qu'il avait pris insensiblement cette coutume, laquelle doit être en effet celle de tous les hommes. » (*Métaphysique*, *chap.* 1.)

PAGE 206.

(16) *La fréquentation des sacremens qui.... deviennent pour nous le sanctuaire de la sagesse et l'école de la vertu.* C'est ainsi que l'on devrait considérer en particulier le tribunal de la pénitence, lorsqu'il est rempli par un ministre qui réunit tout à la fois les lumières et la piété. Les demi-chrétiens qui démentent leur foi par leurs œuvres envisagent la confession comme un joug intolérable; ceux qui n'ont qu'une foi partielle ou qui se glorifient de n'en point avoir, la regardent comme une institution arbitraire : mais le vrai fidèle, pour qui d'ailleurs elle est suffisamment prouvée par la tradition la plus ancienne, ou plus simplement encore par l'autorité de l'Église, la voit au contraire comme une des ressources les plus utiles et

les plus consolantes que la sagesse et la bonté divine aient réservées à la faiblesse humaine.

Rien en effet n'est plus propre à tranquilliser nos âmes, à nous rappeler à nous-mêmes, à réprimer et à corriger nos vices *, à nous former à la pratique des vertus, que l'usage fréquent du sacrement de pénitence, reçu avec les dispositions convenables, et séparé des abus qui se glissent dans les plus saintes institutions. Chez les protestans eux-mêmes quelques-uns de leurs ministres n'ont pas fait difficulté d'avouer que le retranchement de la confession parmi eux avait eu, par rapport aux mœurs, les suites les plus funestes. L'humble aveu de nos fautes, quand il nous reste quelque sorte de droiture, est lui seul capable de faire naître en nous les plus sérieuses réflexions sur nos égaremens, de nous en découvrir la source, et de dissiper l'illusion des prétextes, ou celle même des faux principes que nous nous étions formés jusqu'alors. Je citerai, pour garant de ce que j'avance, un trait que les personnes les mieux instruites à cet égard m'ont attesté, et qui prouve en même temps que l'incrédulité est plus souvent dans le cœur que dans l'esprit.

Un lieutenant-général, plein d'estime pour un officier que le maréchal de Saxe honorait de sa confiance, lui avait fait part de ses doutes sur la religion. Cet officier, aussi distingué par sa piété que par sa valeur, l'avait porté à s'éclairer sur un objet aussi important. Vaincu par ses sollicitations, il s'était déterminé à conférer à plusieurs reprises avec le P. de Neuville, avec le P. Renaud, et, malgré la solidité de leurs raisonnemens, il n'avait pu parvenir à la conviction, lorsque l'officier, faisant un dernier effort, l'engagea à s'adresser à un ecclésiastique qu'il avait choisi pour son confesseur. Le lieutenant-général alla le voir de sa part. Il lui dit ce qui l'amenait, et les démarches infructueuses qu'il avait faites pour dissiper ses doutes. Monsieur, lui répondit l'ecclésiastique, que pourrais-je vous dire de plus que ce que vous ont dit un P. de Neuville, un P. Renaud ? et quels raisonnemens pourrais-je faire qui eussent plus de force que ceux qu'ils ont employés pour vous convaincre ? Il ne me reste qu'une ressource, daignez en faire l'épreuve. Entrez dans mon oratoire ; prions le Seigneur qu'il éclaire votre esprit, qu'il touche votre cœur ; et commencez par vous

* « On peut regarder la confession, a dit Voltaire, comme le plus grand frein des crimes secrets ».

confesser. — Moi! monsieur; et à peine crois-je en Dieu. — Vous y croyez, monsieur, et à toute la religion plus que vous ne pensez. Mettez-vous à genoux; faites le signe de la croix; je vais vous rappeler votre *confiteor* et vous interroger. Après bien des marques d'étonnement qui ne paraissaient que trop fondées, bien des répétitions sur ses doutes, et même sur son incrédulité, bien des contestations et des difficultés, notre militaire obéit enfin, et répondit naïvement aux différentes questions qu'on lui fit. On fixa avec lui l'époque de ses premiers égaremens, on entra dans quelque détail sur les désordres qui en avaient été la suite. Insensiblement le cœur de cet homme s'ouvrit; sa voix commença à s'altérer; quelques larmes s'échappèrent de ses yeux malgré lui : l'ecclésiastique s'apercevant de son trouble, cessa les questions; et, se livrant à toute l'ardeur de son zèle, fit une exhortation vive et touchante qui acheva ce que ses interrogations et de premiers aveux avaient commencé. O mon père, lui dit le pénitent à travers mille sanglots, vous avez pris l'unique route qui pouvait conduire à mon cœur! Je suis un malheureux que les passions seules avaient égaré, qui portait son juge au fond de sa conscience et en étouffait la voix, qui n'osait s'avouer ses crimes à lui-même, et qui aimait mieux ne rien croire que d'être forcé de bien vivre. Dès demain je reviendrai vous trouver, et je vous ferai une confession plus étendue. Il la fit avec les sentimens de la componction la plus vive, et mourut quelques années après dans tous les exercices de la pénitence et d'une vie vraiment chrétienne.

MÊME PAGE.

(17) *Ces pratiques de renoncement et d'abnégation*, *etc.* « Notre liberté, comme toutes nos autres facultés, a besoin d'être agrandie, dirigée et perfectionnée. Pour agrandir et fortifier la liberté, il faudrait s'accoutumer dès la plus tendre enfance à ne rien faire que par choix; à ne parler, à ne se taire, à n'agir qu'après se l'être commandé à soi-même; à bannir tout empressement, toute ardeur, toute impétuosité qui nous entraînerait hors de nous; enfin à consulter sans cesse la raison et à lui être docile. Ainsi, pour dompter un coursier généreux, pour lui donner plus de force et de souplesse, une main habile le dirige; tantôt elle précipite ses pas, tantôt elle l'arrête tout à coup au milieu de sa course; à chaque moment elle lui donne une allure nouvelle. Malheur à ces hommes qui, semblables à des machines animées, suivent sans réflexion la pente de l'ha-

bitude. Cette habitude fût-elle indifférente, et même eût-elle quelque utilité dans ses effets, devient néanmoins funeste, en accoutumant la volonté à la servitude, et en énervant les forces de la raison. C'est dans ces occasions faciles que notre raison doit faire l'apprentissage de l'empire qu'elle doit exercer dans des occasions difficiles. Ah ! si, tandis qu'il ne lui en coûte rien que de commander, elle obéit ou reste oisive, comment dans les occasions difficiles se déterminera-t-elle à exercer un pouvoir onéreux ! Le pilote qui dans un temps favorable et serein ne s'accoutume point à manier le gouvernail, quelle facilité aura-t-il pour manœuvrer au milieu de l'orage ?... O vous, qui êtes épris du désir de la sagesse, exercez les forces de votre liberté sur les passions naissantes, étouffez tous les dangereux désirs dans leur berceau ; n'oubliez jamais le précepte du sage, écrasez contre la pierre les lionceaux quand ils sont à la mamelle ; si vous attendez qu'ils soient plus grands, vous deviendrez en gémissant leur proie. » (*La vraie Philosophie.*)

PAGE 207.

(18) *Et que d'ailleurs ils nous sont prescrits par l'Église.* Il est vrai que l'assistance à sa paroisse est prescrite par les canons. Elle l'est spécialement (au moins de trois dimanches l'un) quant à la messe paroissiale et aux instructions qui s'y font. Mais que sont aujourd'hui pour la plupart des chrétiens les préceptes de l'Église ? Il en est de plus formels encore dont tout le monde est instruit, et dont la violation sans cause réelle et suffisante est un péché mortel ; ceux, par exemple, du jeûne et de l'abstinence dans de certains jours, de la sanctification des dimanches et des fêtes*, par la cessation de la vente ou du travail, et l'assiduité aux divins offices et à la prière : et qui est-ce aujourd'hui qui les remplit comme il faut ? On se dit chrétien ; on veut tenir par quelque endroit à Jésus-Christ et à son Église ; d'après cela on réserve un jour dans la semaine pour faire abstinence ; on en réserve deux ou trois par semaine dans le carême ; on ne se permet pas de vendre ou de travailler dans les jours privilégiés que l'on détermine à son gré ; on

* Il faut convenir cependant qu'il serait à désirer que dans quelques diocèses le nombre des fêtes fût notablement diminué. En général on les remplirait mieux ; le peuple s'y porterait moins à des excès aussi honteux que nuisibles ; le travail, si utile au public et aux particuliers, serait moins interrompu ; et si les traitans y gagnaient un peu moins, la religion et l'état y gagneraient davantage.

On a senti enfin la nécessité de cette réforme dans le diocèse de Paris : et ce n'est que par un zèle peu éclairé qu'un petit nombre de gens en ont murmuré.

jeûne le vendredi-saint; et à la faveur de mille prétextes dictés par la cupidité, par la sensualité, par le soin excessif d'une santé qui n'est délicate et faible que pour le devoir, mais qui est toujours forte et robuste pour les plaisirs, que dis je? à la faveur même de quelques passages de l'Écriture-Sainte, aussi mal entendus que maladroitement appliqués contre la teneur du précepte, on se rassure, on se tranquillise, on s'approche même une fois l'an des sacremens. C'est un arrangement qu'on a prétendu faire avec Dieu, avec l'Église, avec sa conscience, une espèce de composition que quelques ministres ont la bonté d'agréer dans le tribunal de la pénitence, pour laquelle on croit pouvoir se passer d'eux s'ils sont trop difficiles. En vérité, pour une telle conduite est-ce bien la peine de se dire chrétien? O hommes! qui dans vos opinions et dans vos mœurs n'êtes qu'absurdité et que contradiction, n'y aura-t-il donc point d'appel de vos jugemens? et les illusions que vous vous faites justifieront-t-elles au grand jour du Seigneur les infidélités dont vous vous serez rendus coupables! Ah! cessez de mentir à votre propre cœur. Ou soyez chrétiens dans toute la rigueur du terme; ou abjurez, en dépit de ses preuves et de vos lumières, une religion qui vous condamne et que vous déshonorez.

LETTRE LIX.

Le comte de Valmont.

Sans le tsiste châtiment que vous m'aviez fait pressentir ; sans cette douloureuse image de mon malheureux ami, qui souvent me poursuit, et qui dans bien des momens vient altérer ma joie la plus vive, je serais, mon père, le plus fortuné de tous les hommes. Déjà je sens, je goûte tous les avantages et tous les charmes de la religion. Mes passions sont plus calmes ; mon esprit est plus tranquille ; ma conscience est en repos autant qu'elle peut l'être, et mon cœur est satisfait. O mon Dieu! pourquoi vous ai-je connu si tard! et qu'aveugles sont ceux qui cherchent loin de vous la vérité et le bonheur !

Dans le silence de la retraite, à l'aide d'un guide aussi tendre que sage, j'ai médité les objets que vous m'avez retracés, ces puissans motifs d'un parfait retour vers Dieu ; ces grandes vérités, dont le premier éclat, dès le moment où je reçus votre lettre, m'avait si vivement frappé. Quels heureux traits de lumière elles ont portés en moi ! quels sentimens elles y ont développés. Ah ! que Dieu m'a paru grand et miséricordieux ! mais que je me suis trouvé criminel ! que devant lui je me suis vu petit et misérable ! J'ai repassé mes années dans l'amertume de mon âme ; j'ai remonté à la source vile et impure de mes désordres et de mes erreurs ; j'en ai suivi la trace ; et qu'ai-je aperçu, un grand Dieu ! qui ne fût propre à m'humilier et à me confondre ? Courbé sous le poids de mes infidélités, j'ai dévoilé ma honte et confessé mes crimes. Le ciel daignait m'entendre. Par le secours de son ministre, il aidait à ma mémoire ainsi qu'à ma faiblesse ; il touchait, il brisait mon cœur par l'opposition touchante de ses bienfaits et de mon ingratitude ; il excitait mes gémissemens et faisait couler mes

larmes. Larmes plus douces qu'amères! elles soulageaient ce cœur oppressé; elles étaient pour mon âme ce qu'est dans les ardeurs de l'été une rosée abondante pour la terre arride et desséchée. Le ministre d'un Dieu sauveur a vu mon repentir; il m'a imposé des œuvres de satisfaction propres à servir de remèdes pour le passé et de précautions pour l'avenir; il m'a donné les plus sages conseils : il m'a fortifié, consolé : et, déterminé enfin par la proximité de mon départ, il a ouvert en ma faveur tous les trésors de la miséricorde de mon Dieu; il m'a réconcilié.

O jour heureux qui m'a rendu tous mes droits à la félicité, et m'a remis en possession des titres les plus glorieux, puissé-je ne t'oublier jamais! Non, mon père, l'infortuné captif qui tout à coup voit rompre ses liens et briser ses fers n'éprouve pas un contentement si vif que celui qu'une telle faveur m'a fait éprouver. Vous aviez bien raison de le dire : si la pénitence a ses rigueurs, si elle exige des privations, des sacrifices, ah! qu'on en est bien dédommagé par l'onction de la grâce qui les accompagne!

Mais que dis-je? des sacrifices! C'est ma chère Émilie qui en fait un à sa tendresse et à notre union; qui foule aux pieds les richesses et les grandeurs lorsqu'elle pouvait en jouir avec tant de sagesse : mais pour moi, à qui on les arrachait, bien plus que je ne consentais à les perdre; moi, dont elles n'avaient que trop empoisonné les penchans et déréglé la conduite; moi, mon père, qui en usais si mal, et qui par mes désirs insatiables en faisais mon tourment, de quels sacrifices puis-je me glorifier? et quelle perte fais-je en perdant de tels biens? Ah! je gagne tout, puisque je commence à connnaître le bonheur. Ce n'est donc pas dans l'accomplissement de nos vœux toujours renaissans, dans la réussite de nos projets si mal concertés qu'il se trouve, c'est dans la modération de nos désirs; et la religion seule nous la donne.

Quel souvenir pour moi que celui des excès, de l'aveuglement et des malheurs auxquels je me vois échappé! quelles passions m'agitaient! quels vices je m'étais faits! quels systèmes bizarres j'adoptais tour à tour! quelle habitude de fausseté j'avais contractée! Vous seul me contraigniez à une sorte de respect pour la vérité; mais que je conçois maintenant de quel prix est l'amour que vous vouliez m'inspirer pour elle, combien nous est nécessaire la droiture de l'esprit et du cœur, et quelle influence elle a pour le bien sur nos sentimens et sur nos mœurs! Oui, mon père, le caractère d'un homme vrai est devenu à mes yeux le plus saint, le plus auguste de tous les caractères; et, si je l'eusse conservé tel qu'on avait pris soin de le former en moi, jamais, ah! jamais je n'eusse cessé d'être fidèle.

De faux amis, aidés de la fougue de mes penchans, m'ont entraîné, m'ont perverti: eh! de quelles voies Dieu s'est servi pour me ramener! Il me conservait une épouse tendre et sage, dont le caractère doux et insinuant, dont les charmes toujours simples et purs m'attachaient lors même que je semblais m'éloigner d'elle; dont les exemples m'imposaient; dont la vertu me maîtrisait avec empire lorsque j'étais assez vil pour oser la soupçonner. Il me conservait un père bon, indulgent, plein de zèle, mais d'un zèle éclairé, prudent et circonspect; un père, un ami qui avait égard à ma faiblesse, qui soutenait ma confiance, qui ménageait avec art l'emportement et le feu de mes passions: sans un tel père, sans un tel ami, le retour à la vérité, à la vertu, m'était fermé pour toujours. Ce Dieu bon me préparait encore des événemens malheureux, mais utiles, des leçons, des revers. Hélas! que n'a-t-il pas fait pour moi! Après de telles faveurs, quelles grandes choses ne doit-il pas se promettre de ma reconnaissance! et qui doit mieux que moi célébrer ses miséricordes par la constance à le servir.

Aujourd'hui même j'attends de son infinie bonté une nouvelle grâce, qui va mettre le sceau à toutes les autres. Dans ces jours de salut, où par un précepte formel l'Église appelle à la table sainte ses enfans, on me permet, tout indigne que je m'en suis montré jusqu'ici, de m'y asseoir avec eux. On m'assure que Dieu a égard à la sincérité, à la vivacité de mon repentir; que, vaincu par mes gémissemens et mes larmes, il me presse, il m'ordonne d'approcher: et cependant je redoute autant que je le désire ce moment qui s'apprête. Je ne vois mon indignité qu'avec frayeur; je n'envisage la majesté de mon Dieu qu'avec saisissement et avec trouble. D'un autre côté sa bonté me rassure; les paraboles si touchantes de l'Évangile me raniment par la confiance qu'elles m'inspirent; l'idée du bonheur dont je vais jouir me transporte et me ravit.

Ah! le croirez-vous? Je sentais encore tout le prix d'un tel bonheur, après m'en être privé par ma faute, et dans les premiers temps de mes égaremens. Oui, mon père, il y a un an, à pareil jour que celui où je vous écris, que, combattu par un reste de foi et par mes doutes, j'entrai dans le temple sans trop savoir ce que j'allais y faire: je vis l'heureux concours des fidèles qui environnaient les saints autels, et s'y nourrissaient du pain des anges: leur foi, leur piété, leur contenance modeste, une expression de contentement et de joie répandu sur tout leur extérieur, le souvenir des douceurs ineffables que j'avais goûtées dans cette action sainte lorsque je la fis pour la première fois, tout se réunissait en ce moment pour faire sur moi les plus fortes impressions: je me cachai pour verser des pleurs; je me plaignis à moi-même de l'état de doute où je m'étais plongé, des perplexités que j'éprouvais; je me reprochais une conduite si différente de ce qu'elle était avant que j'eusse perdu la foi; je regrettais mes premiers sentimens, il semblait que j'allais les reprendre plus vifs et plus purs que jamais. Hélas! je revis Lausane, Senneville! et tout fut oublié.....

Tandis que je vous écris, le jour commence à paraître. L'aurore du plus beau jour brille enfin pour moi; je l'ai prévenue pour épancher mon cœur et m'entretenir avec vous. L'union la plus sainte va mettre le comble à mon bonheur. Ah! fasse le ciel que les suites en soient durables, que rien à l'avenir ne me rende ingrat et parjure, que rien au monde ne soit capable d'altérer ma fidélité! Je m'appuie sur la grâce de mon Sauveur beaucoup plus que sur mes résolutions et mes promesses; mais ce que je crois pouvoir assurer, c'est que maintenant Jésus-Christ est tout pour moi. Sa doctrine m'enchante; ses exemples m'enflamment; sa vie, sa mort, son sacrifice, le don qu'il me fait, tout ravit mon cœur et l'embrase de son amour. Je médite ses bienfaits et ses lois, je le contemple, je l'admire; et, désabusé que je suis de toutes les fausses idées de grandeur et d'héroïsme que je m'étais faites, de tous les vains objets de mon culte et de mes hommages, mon Dieu mon maître, mon modèle, mon héros, c'est Jésus-Christ.

Que je chéris, que je révère les vertus que cet homme-dieu m'enseige! et que je suis disposé à les suivre! O mon père! quel spectacle à mes yeux que celui du vrai chrétien! vraiment vertueux, parce que toutes ses vues, ses actions sont dirigées vers cette unique fin, la gloire de son Créateur; vertueux malgré les passions, malgré l'exemple, malgré les préjugés et la coutume, sans cesse luttant contre le monde, contre le démon, contre sa propre faiblesse; et toujours vainqueur, toujours rapportant à Dieu ses triomphes; toujours droit, équitable, tempérant, bienfaisant; toujours ferme dans ses principes, toujours d'accord avec lui-même, sa vie se déploie comme un système uniforme de conduite et de sagesse, consacré tout entier à l'honneur et à la louange de son Dieu.

Quel contraste avec le caractère des incrédules tels que je les ai vus, tels que je les ai connus pour la plu-

part ! Sans principes fixes, sans frein, sans règle de mœurs et de conduite, sans autre loi que leurs penchans, sans autre but que le plaisir, sans autre mobile que l'intérêt du moment, presque tous sans jugement et sans raison; ai-je bien pu les avouer pour mes maîtres, ou me glorifier quelquefois de les avoir pour disciples ! Hélas! quels systèmes que les leurs ! quels affreux systèmes ! ils sont tels qu'en les exposant on ne voudrait pas être pris pour un homme qui les réduisît en pratique, et qui en admît pour lui-même et dans le cours de sa vie les horribles conséquences.

Aujourd'hui que je me rappelle tous leurs sophismes, tous leurs vains raisonnemens, je crois voir cet amas d'impostures fuir et disparaître devant l'éternelle vérité comme les ombres de la nuit disparaissent et s'éclipsent au grand jour. Je crois entendre le père des lumières, dissipant ce faible nuage qu'ils osent élever devant lui, et, tout indigné de leur présomption et de leur audace, leur dire comme au livre de Job : « Quel est » celui-là qui mêle des sentences avec des discours » pleins d'ignorance et de folie? » Ce sont cependant ces hommes que j'ai vus former une ligne contre le Seigneur et contre son Christ; traiter d'esprits faibles et superstitieux, de fanatiques et d'enthousiastes, tous ceux qui ne pensaient pas comme eux; repousser à haute voix et sans ménagement les traits qu'on lançait contre l'irréligion; et, affrontant tout à la fois Dieu, les hommes et les lois, se donner sans honte pour les apologistes du vice et de l'impiété. O mon Dieu, daignerez-vous oublier que j'ai pris part à leurs blasphèmes, et que j'ai pu m'asseoir au milieu d'eux ! Ah ! pardonnez, Seigneur, les égaremens de ma jeunesse; pardonnez-moi des erreurs que je cours rétracter au pied de vos autels, et que mon cœur désavoue pour toujours.

Il s'approche, le moment fortuné, après lequel je soupire, et je vais m'y préparer de nouveau. Bientôt

après, mon père, je vole dans vos bras avec ma chère Émilie et toute l'aimable famille que vous nous avez envoyée. Tout est disposé pour notre départ. Demain j'abandonne un séjour où je n'aurai rien à regretter, puisque je trouverai tout auprès de vous.

Adieu, monde trompeur qui m'aviez séduit, qui m'aviez promis le bonheur et ne me l'avez point donné! Adieu, toutes les faveurs de la cour, qui étiez autrefois le plus vif objet de mes vœux, et qui l'êtes aujourd'hui de mon indifférence! Je vais apprendre loin de vous à être vrai, sage et vertueux. Sous les auspices du meilleur des citoyens comme du plus tendre des pères, je vais apprendre à devenir citoyen moi-même, à me rendre digne par mon étude et par mes soins de servir un jour mon roi, ma patrie, si mon roi daigne me pardonner; et, si je meurs dans sa disgrâce, j'aurai du moins appris à mes enfans à le servir et à l'aimer. Adieu, mes anciens amis, mes compagnons d'incrédulité! mon changement vous sera connu, car je ne craindrai pas de le manifester; vous en plaisanterez, et je n'en rougirai pas; à l'aide de vos ingénieuses saillies, vous mettrez les rieurs de votre côté, et vous n'y mettrez pas la raison; vous me plaindrez, et je plandrai encore plus votre aveuglement, et je prierai le ciel qu'il dissipe vos ténèbres, et je me féliciterai chaque jour de ne plus penser comme vous. Grâces à la religion, je vais avoir des principes des mœurs; et je n'en avais pas.

ENVOI

Qui se trouvait à la suite de la Lettre LI, que le comte de Valmont a écrite à son père en se rendant aux preuves de la religion. Voyez *la note de la lettre XLIX, page 45.*

Je vous envoie la copie; projet que le malheureux

Lausane avait mis sous le chevet de son lit, et que j'y aperçus au moment de sa mort. Il n'est pas écrit de sa main ; et je ne crois pas qu'il soit de lui, quoique j'y reconnaisse son esprit et ses principes : on l'aura sans doute entrepris par son ordre, et j'ai eu lieu de penser que son dessein était, après l'avoir médité à loisir de l'appuyer par la suite et de le répandre. Quelque jour peut-être daignerez-vous me le renvoyer avec les apostilles qui lui conviennent. Grand Dieu ! quel monstre que l'incrédulité du siècle, lorsqu'on le voit sans déguisement *

LE GRAND OEUVRE.

Le secret de transformer les métaux en or est une chimère ; c'est l'œuvre du préjugé : mais le grand œuvre en effet, l'œuvre par excellence, et pour tout dire en un mot, le chef d'œuvre de la philosophie, est d'établir la liberté des opinions sur la reine des superstitions, d'ôter aux hommes leurs entraves, de

* Cette copie a été trouvée sans apostilles. On a cru pouvoir; par un petit nombre de changemens et par de légères additions, en faire le résumé des ouvrages et des systèmes du jour, et l'on a mis en note les remarques les plus nécessaires. La plupart de ces additions et des endroits cités sont tirés de l'*Encyclopédie*, du livre de l'*Esprit*, du *Système de la nature*, que l'on cite spécialement, ainsi que l'*Interprétation de la nature*, qui, quoique beaucoup plus ancienne que le *Système*, lui a servi comme de prélude. On nous saura gré d'avoir substitué des passages pris de nos auteurs modernes à des citations de Bayle ; de Spinosa et de tous ceux qui dans des temps plus reculés ont levé au sein de la religion chrétienne l'étendard de l'incrédulité.

L'éditeur croit devoir avertir qu'il est essentiel de ne point séparer ici la lecture des notes de celle du texte, dont elles sont le contre-poison ; et c'est pour cela qu'on les a toutes mises au bas des pages auxquelles elles se rapportent.

briser leurs idoles, d'élargir pour eux la voie du bonheur, de légitimer leurs plaisirs, et de faire taire leurs craintes et leurs remords *.

Il faudrait, pour y parvenir, que les plus éclairés d'entre nos sages concertassent un plan uniforme qui embrassât les moyens les plus sûrs d'avancer cet œuvre unique, le remède à tous nos maux et le salut du genre humain. En attendant qu'ils se réunissent sur un objet si important (1), voici un plan que je crois pouvoir offrir à ceux qui se sentiront assez de forces et de lumières pour travailler en ce genre, et dont j'ose leur garantir le succès.

* « Il faut, pour être heureux, étouffer les remords, a dit » un de nos sages; inutiles avant le crime, ils ne servent pas » plus après que quand on le commet : la bonne philosophie se » déshonorerait en s'occupant de ces fâcheuses réminiscences, » et en s'arrêtant à ces vieux préjugés. » *Discours sur la vie heureuse.*) Quelle philosophie que celle qui prétend nous aveugler au point de ne pas reconnaître dans l'homme un sentiment moral, une conscience, des remords, comme étant une suite du développement de sa raison et faisant partie de sa nature ! O philosophes ! c'était donc là en partie ce que vous appeliez des préjugés. Voyez les Lettres XXI et XXIII du tome 1er.

Ne dissimulons pas la réponse faite par ces mêmes sages : « C'est calomnier la philosophie que d'imaginer qu'elle invite » au crime en délivrant des remords, elle invite seulement au » repos dans le crime. »

(1) Il fallait aussi qu'ils pussent se réunir sur l'enseignement; et c'était le point le plus difficile. Depuis long-temps on leur demandait un corps de doctrine, et ils ne pouvaient le donner; toujours prêts à se démentir les uns les autres, ils établissaient des principes absolument contraires, ou en tiraient des conséquences tout à fait opposés. Mais il paraît enfin qu'ils ont pris le plus court parti; et que, se rapprochant par degrés, ils s'accordent assez maintenant à renverser tout principe, à détruire toute vérité, à ne plus voir en tout que le mouvement et la matière; et c'est là ce qu'ils appellent *le système de la nature.*

Premièrement il est naturel qu'ils ménagent leur sûreté personnelle, et je vais leur enseigner les moyens de le faire, en leur indiquant quelques ruses qu'ils pourront employer selon les circonstances.

Lorsque leur nom sera à la tête de leurs ouvrages, ou qu'ils craindront d'être trop aisément reconnus, ils affecteront un grand respect pour la loi naturelle, pour les mœurs, pour la religion en général, et ne l'attaqueront en particulier que sous le nom de préjugé, de superstition, d'enthousiasme et de fanatisme. Ils se donneront même, dans certains cas, pour ne pas compromettre leur réputation ou leur intérêt, une demi-teinte du christianisme, qui n'en imposera qu'aux sots dont le public abonde, et ils nageront, comme on parle, entre deux eaux. Ils enverront seulement à la découverte quelques vérités hardies * qui, si elles passent, prépareront un libre accès par la suite à des vérités plus hardies encore : si elles ne passent pas, et qu'on vienne à en découvrir l'auteur, il en sera quitte pour chanter humblement la palinodie, et pour faire sans honte une de ces rétractations que la nécessité arrache, que signe la main ou que la bouche prononce, mais que le cœur désavoue, et qu'au fond le vrai sage ne désapprouvera jamais ; car enfin est-il rien de plus sacré que notre propre intérêt ?

Je ne blâmerais pas même ceux qui, contraints par de puissans motifs, se prêteraient au culte public, demanderaient à participer à la sainte cène, et forceraient le peuple à croire qu'ils pensent comme lui. Quelques-uns crieront à l'horreur, à l'idolâtrie, à l'imposture : mais ne nous laissons pas étourdir par ces vaines clameurs ; il n'y aura de dupes que ceux qui sont faits pour l'être. Et qu'est-ce après tout qu'idolâtrie pour des sages qui pour la plupart ne croient pas en Dieu ? qu'est-ce que fausseté, quand avec tant de raison de douter on ne croit pas même à la vérité ?

* *Encyclopédie.*

S'il y a un moment où je voulusse être brave en laissant tomber le masque, c'est celui de la mort, où il faut laisser après soi un exemple de courage, et où l'on n'a plus rien à risquer *.

Une ruse plus adroite encore, pour pouvoir tout se permettre et tout dire impunément, serait de faire paraître ses ouvrages sous un autre nom ; de les présenter comme « l'ouvrage le plus hardi et le plus ex» traordinaire que l'esprit humain ait osé produire » jusqu'à présent ** ; » de les donner comme le livre posthume de quelque académicien célèbre, quelle qu'ait été d'ailleurs sa manière de penser et d'écrire, et de profiter ainsi de sa célébrité pour accréditer nos opinions. Les bonnes gens pourront s'indigner de cette supercherie ; mais que nous importe l'antique bonhomie de ces âmes prudes et simples ! L'auteur de cet écrit supposé ne se nommera qu'à ses amis.

En second lieu, pour obtenir sur la superstition un triomphe plus facile, et pour propager plus sûrement la lumière, nous nous prêterons la main ; nous ferons corps, et nous nous répondrons d'un bout du monde à l'autre (2).

* Il y a après cette vie un autre genre de risque à courir, et c'est ce qui, dans cet instant de lumière, fait trembler les plus intrépides. Voyez la note (23) de la Lettre XXXI.

** *Système de la nature.* Avis de l'éditeur.

(2) Les philosophes et les incrédules sont réellement devenus, selon la remarque de Yvon, « une secte que l'ignorance » admire, que le libertinage protège, que l'ambition de l'esprit » fort prône, avec laquelle il faut tâcher de n'avoir rien à démêler, parce que c'est une secte, et qu'elle en a l'emportement et l'esprit de vengeance. »

Duclos a dit une vérité un peu dure, et que l'on a peine à répéter, quoique d'après lui : « Il n'y a malheureusement que » les fripons qui fassent des ligues ; les honnêtes gens se tiennent isolés. » (*Considération sur les mœurs*, chap. 3.)

Voici, au reste, comment un écrivain moderne a peint cette secte audacieuse :

Nous nous ferons des prosélites à quelque prix que ce soit. Nous leur promettrons, ou nous leur ferons du moins envisager comme récompense la protection, la faveur, la considération, la fortune et les places qu'on est à portée de leur procurer. Secrétaires, précepteurs, gouverneurs, instituteurs, académiciens, correspondans de toutes les académies, en France, en Angleterre, en Prusse, en Suède, en Russie, nous nommerons tout, nous disposerons de tout, par nous et par nos émissaires. Nous aurons un bureau d'adresses où l'on tiendra registre de toutes les places vacantes et de tous ceux qui, avec l'affiche de la nouvelle philosophie et sous la garantie de nos plus fidèles associés, se présenteront pour les remplir. Ce seront autant d'apôtres que nous enverrons en tous lieux sans peine, sans gêne, sans péril et sans avoir à craindre d'en faire des martyrs. Nous aurons même pour les besoins urgens une cassette philosophique, et à notre solde de petits auteurs faméliques, qui formeront comme des troupes légères toujours prêtes à nous servir.

Nous exalterons à l'envi ceux qui pensent comme nous; et pour peu qu'il se rencontre parmi eux quelque homme à talent, nous en ferons, par des éloges pom-

.... Philosophe !.... il s'en donne le nom
Comme tous ces messieurs qui, fiers de leur raison,
Se croyant appelés à réformer la terre;
A tous les préjugés ont déclaré la guerre.
Petits pédans obscurs qui pensent à la fois,
Éclairer l'univers et régenter les rois;
Fanatiques d'orgueil, dont la folle manie
Est de se croire un droit exclusif au génie;
Flatteurs en affichant le mépris des grandeurs;
De tout ce qu'on révère audacieux frondeurs;
Pleins de crédulité pour des faits ridicules.
Et sur tout autre objet sottement incrédules,
Pensant que rien n'échappe à leurs yeux pénétrans;
Prêchant la tolérance, et très-intolérans:
Qui, sur un tribunal érigé par eux-mêmes,
Jugent tous les talens en arbitres suprêmes;
De quiconque les flatte orgueilleux protecteurs,
De quiconque les braves ardens persécuteurs:
Enfin du monde entier s'arrogeant les hommages,
Pour avoir usurpé la qualité de sages.

(PALISSOT.)

peux et répétés de bouche en bouche, un génie rare et un homme extraordinaire. Nous déprimerons au contraire avec le ton du plus parfait mépris quiconque se ferait un nom en dépit de nous, et en montrant sur la religion d'autres opinions que les nôtres *. Nous ne paraîtrons pas même avoir lu ses écrits ; ou, s'il faut que tout le monde en parle, nous ne les prendrons que du côté du plaisant et du ridicule. Nous aurons à son égard, et en général à l'égard de tous les hommes, cette sorte de morgue qui sied si bien au vrai sage, le ton fier et le style emphatique : « Jeune homme, prends et lis **. » Souvent aussi nous emploierons ces termes rares, sententieux et sublimes, devant lesquels le commun des hommes s'extasie ; ces phrases entortillées, empoulées qu'il admire, qu'il fait valoir avec d'autant plus de chaleur qu'il a plus de peine à les comprendre. » Le génie tend naturellement à s'élever » et cherche la région des nues. » Nous donnerons par-là à toutes nos productions un air grand et mystérieux. Pour nous autres savans, « la véritable ma- » nière de philosopher serait d'appliquer l'entende- » ment à l'entendement, l'entendement et l'expérience » aux sens, les sens à la nature, la nature à l'investi- » gation des instrumens, les instrumens à la recherche » et à la perfection des arts, qu'on jeterait au peuple » pour lui apprendre à respecter la philosophie ***. »

Nous reviendrons sur les siècles passés, de manière à faire sentir que les génies de ces temps-là étaient restés bien en-deçà de la sphère de nos lumières, « qu'ils

* Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.
MOLIÈRE, dans les *Femmes savantes.*

« Que font les philosophes, si ce n'est de se donner à eux-mêmes beaucoup de louanges qui, n'étant répétés par personne autre, ne prouvent pas grand'chose, à mon avis? » (ROUSSEAU.)

** *Interprétation de la nature.*

*** *Interprétation de la nature.*

» avaient seulement éclairé quelques arpens de la nuit » immense qui environne les esprits médiocres ; que » les centres des ténèbres commençaient à la vérité à » devenir plus rares et à se resserrer ; mais que les » centres de clarté n'étaient à beaucoup près ni assez » multipliés, ni assez étendus * », et que c'est à nous, que c'est au flambeau de nos conceptions qu'ont commencé les grandes lumières. Nous prouverons au genre humain que nous sommes ses instituteurs et ses maîtres, et toujours ses bienfaiteurs (3).

* *Ibidem.*

(3) Pour peindre nos philosophes avec un peu plus de vérité, on ne peut mieux faire que d'emprunter la plume de Rousseau qui les a si bien connus, et que, grâces à la petite envie philosophique et littéraire, ils ont si vivement persécuté. « Je consultai les philosophes, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverses opinions : je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques même dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres, et ce point, commun à tous, me parut le seul sur lequel ils ont tous raison. Triomphans quand ils attaquent, ils sont sans vigueur en se défendant. Si vous pesez les raisons, ils n'en ont que pour détruire ; si vous comptez les voix, chacun est réduit à la sienne ; ils ne s'accordent que pour disputer : les écouter n'était pas le moyen de sortir de mon incertitude. Je conçois que l'insuffisance de l'esprit humain est la première cause de cette prodigieuse diversité de sentimens, et que l'orgueil est la seconde. » Hélas ! que ne concevait-il, par une juste conséquence, la nécessité d'une révélation !

« Fuyez, dit-il ailleurs, ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans le cœur des hommes de désolantes doctrines, et dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner pour les vrais principes des choses d'inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissans et aux riches

Troisièmement, je serais assez d'avis qu'on fît quelque grand ouvrage qui devînt comme le répertoire de nos découvertes et de nos connaissances, et où, par des renvois sagement ménagés, on tâchât d'accorder les choses les plus opposées, qui ne manqueront pas de se rencontrer dans une si immense production; d'expliquer celles qu'on n'aura pas voulu énoncer trop clairement, et de donner ainsi aux esprits intelligens le mot de l'énigme, qui restera toujours telle pour les esprits ordinaires. « Les renvois prévus de loin, et préparés avec adresse *, ont la double fonction de confirmer et de réfuter, de troubler et de concilier. L'ouvrage entier en reçoit une force interne et une utilité secrète, dont les effets sourds sont nécessairement sensibles avec le temps. » Il pourrait arriver qu'à bien des égards, les renvois fussent plus dans les mots que dans les choses; mais cette méthode annoncée avec une sorte de confiance en imposera du moins aux ignorans. Je voudrais qu'un ouvrage si important, et qui, « malgré le désordre de matières, sera l'étonnement des siècles **, » eût une espèce d'uniformité dans les vues, dans les principes, dans les enseignemens, et ne passât pas par toutes sortes de mains. Mais si l'unité dans aucun genre ne peut s'y trouver (4), si même on désespère d'y mettre la vérité, qui au fond n'est nulle part,

le seul frein de leurs passions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes : je le crois comme eux; et c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité. »

C'est donc bien sagement qu'un homme de beaucoup d'esprit s'écriait, dans la juste indignation dont il était rempli : *Initium sapientiæ, timor philosophorum*.

* *Encyclopédie*.

** *Ibidem*.

(4) Nous avons un ouvrage à peu près dans ce goût. Voyez la critique qu'en a faite D.... lui-même et qui se trouve dans

si elle n'est pas parmi nous, il faudra du moins le bien vanter, l'étayer de la faveur des gens en place, et en faire, s'il se peut, le dictionnaire de la nation, même en dépit d'elle.

Quatrièmement, pour la plus prompte destruction de tout genre de fanatisme, il est essentiel d'établir dans

e recueil singulièrement intéressant des *Mémoires de Luneau de Boisjermain au sujet de l'Encyclopédie.*

Voici ce qu'y disait D... en répondant à des libraires qui étaient venus le consulter sur le projet d'une nouvelle édition : « L'imperfection de l'*Encyclopédie* a pris sa source dans un grand nombre de causes diverses. On n'eut pas le temps d'être scrupuleux sur le choix des travailleurs : parmi quelques hommes excellens il y en eut de faibles, de médiocres, de tout à fait mauvais.... Les uns, travaillant sans honoraires, par pur attachement pour les éditeurs, perdirent bientôt leur première ferveur ; d'autres, mal récompensés, nous en donnèrent, comme on dit, pour notre argent. Il y en eut qui remirent toute leur besogne à des espèces de *tartares* qui s'en chargèrent pour la moitié du prix qu'ils en avaient reçu.... Il y eut une race détestable de travailleurs qui, ne sachant rien, et qui se piquant de savoir tout, cherchèrent à se distinguer par une universalité désespérante, se jetèrent sur tout, brouillèrent tout, gâtèrent tout, mettant leur énorme faucille dans la moisson des autres. L'*Encyclopédie* fut un gouffre où ces espèces de chiffonniers jetèrent pêle-mêle une infinité de choses mal vues, mal digérées, bonnes, mauvaises, détestables, vraies, fausses, incertaines, et toujours incohérentes et disparates, etc , etc. »

Pour bien apprécier cet ouvrage, joignons-y encore le jugement impartial que l'éditeur en a porté au mot *Encyclopédie.* « Ici nous sommes boursoufflés et d'un volume exhorbitant ; là, maigres, petits, mesquins, secs et décharnés. Dans un endroit nous ressemblons à des squelettes ; dans un autre, nous avons un air hydropique : nous sommes alternativement nains et géans, colosses et pygmées, droits, bien faits et proportionnés, bossus, boiteux et contrefaits. Ajoutez, à toutes ces bizarreries, celles d'un discours tantôt abstrait, obscur ou recherché, plus souvent négligé, traînant et lâche, et vous comparerez l'ouvrage entier au monstre de l'Art poétique, ou même à quelque chose de plus hideux. »

tous nos ouvrages, sans distinction aucune de tolérance religieuse et de tolérance civile ; « car cette distinction « est une chimère. » le tolérantisme universel, excepté par les intolérans;*; et ce mot s'entend assez. Avec ceux-ci seulement point d'accord, point de paix ni de trève. Les plus sanglantes invectives, les plus piquantes ironies, le plus méprisant persifflage (5), les injures les plus grossières, s'il le faut, et la juste imputation de tout ce que nous les jugeons capables de faire, quand même ils ne l'auraient pas fait : voilà, par rapport à eux, la seule conduite et l'unique langage qu'il nous importe de tenir. (6).

* On connaît une lettre de Voltaire où il écrivait ces propres paroles. « Je ne déteste qu'une chose au monde : ce sont les » intolérans. Puissé-je voir tous ces fanatiques jusqu'au dernier » écrasés de la foudre :

« Seul en être témoin, et mourir de plaisir ! »

Quel esprit de tolérance, et que d'humanité dans un pareil vœu !

(5) Ce n'est pas seulement à l'égard de ceux qui croient à la religion et qui la défendent qu'on emploie ce style railleur et plaisant; c'est à l'égard de la religion elle-même : et nos esprits forts ne l'attaquent guère que comme cela. Pour moi, je l'avoue, toutes les fois que je les entends s'égayer ainsi aux dépens des vérités les plus respectables, donner leurs fades plaisanteries et leurs prétendus bons mots pour des démonstrations, nous parler de Moïse herborisant sur les bords de la Mer-Rouge, et nous dire mille autres gentillesses de cette force-là, je suis toujours tenté de leur appliquer ce mot de Sully, lorsque, appelé à la cour par Louis XIII, et voyant autour de lui les jeunes courtisans railler son habillement, qui pour eux n'était plus de mode, son maintien et ses manières, il dit au roi : « Sire, quand le Roi votre père, de glorieuse mémoire, me faisait l'honneur de me consulter sur ses grandes et importantes « affaires, au préalable il faisait sortir tous les bouffons de cour » et les baladins. »

(6) Ce langage est devenu si familier à nos sages, que souvent même ils s'en servent pour se déchirer les uns les autres, lors-

Tout est bien, et nous convient, quand il est question de réhabiliter les vrais principes et de renverser l'idole du christianisme, érigée par la superstition. C'est contre lui qu'il faut diriger tous nos efforts ; c'est sur son compte qu'il faut mettre l'ignorance, la crédulité, le fanatisme, les guerres, la tyranie et tous les fléaux qui affligent le genre humain. Nous dégraderons tous ses héros, un Constantin, un Théodose, un Louis IX; nous exalterons au contraire les ennemis du nom chrétien, un Julien, par exemple, malgré ses superstitions ridicules, aux yeux des païens mêmes (7), et

qu'ils ne sont pas du même avis, ou que la jalousie les transporte.

Aussi Rousseau, qui l'avait éprouvé, s'est-il écrié quelque part avec sa véhémence ordinaire : « Oui, si, pour être philo» sophe, il faut noircir la réputation de mes semblables, pu» blier aux yeux de l'univers des choses qui devraient rester » ensevelies dans un éternel silence, tramer et conduire de » sourds complots, y présider ; en un mot, si, pour être philo» sophe, il faut renoncer à l'humanité, à la justice, à la bonne » foi, je renonce à la philosophie et à la dénomination de phi» losophe, et j'en laisse le titre à tant de fourbes dignes de le » porter. »

Le beau champ que Rousseau ouvrait aux philosophes, à qui il eût pris envie de lui intenter au tribunal de la nation un procès pour cause de délation ! Comment ont-ils négligé à son égard cette nouvelle méthode, que quelques-uns d'entre eux ont si heureusement imaginée ? J'avoue cependant qu'ils donnent quelque envie de rire lorsqu'ils prêchent si cordialement à leurs antagonistes d'avoir pour eux un peu plus de charité. N'est-ce pas à peu près comme s'ils disaient : « Mes amis, » lorsque nous renversons, comme écrivains, votre religion, vos » lois, votre gouvernement, vos mœurs, tout ce que vous avez » de plus cher et de plus sacré ; lorsque nous employons contre » vous la raillerie, l'injure et la calomnie, laissez-nous en repos » comme philosophes ; et, puisque nous faisons corps, tremblez » et respectez nous. »

(7) Julien croyait tout, dit Le Beau, excepté l'Évangile. Jaloux cependant de cet esprit de lumière, de sagesse et de

malgré l'horreur de ses sacrifices humains. Nous tirerons le paganisme, s'il le faut, de l'avilissement où il est tombé; nous releverons ses dieux; nous donnerons à toute sa mythologie un sens raisonnable et les plus spécieuses couleurs; et nous en ferons un système de religion bien supérieur à celui de la religion chrétienne.

Pour saper plus sûrement celle-ci, nous inventerons des fables, nous ramasserons des contes persans, indiens ou chinois; nous réchaufferons de vieilles histoires sans fondement, que nous mettrons gravement à côté des siennes, nous donnerons aux choses les plus absurdes, aux plus grossiers mensonges, un air de vérité pour les faire contracter avec ce qu'elle nous enseigne; et nous anéantirons toutes ces preuves en niant du ton le plus assuré les titres sur lesquels elle se fonde.

Devenus physiciens, historiens, géographes, pour la contredire partout avec succès, nous porterons partout l'esprit systématique et la marche savante de l'incrédulité (8), nous ferons des tableaux d'hommes et de

charité qu'il était forcé d'admirer dans l'Église de J.-C., il cherchait à copier, du moins à l'extérieur, jusque dans le paganisme, les pratiques de la religion chrétienne; et c'est avec beaucoup de justesse que S. Grégoire de Nazianze l'appelle le singe du christianisme. (Voyez l'*Histoire du Bas-Empire*.)

(8) Il est vrai que, par cette marche savante, les ouvrages *historiques*, *philosophiques et historiques* de nos sages, leurs *Élémens d'histoire*, leurs *Essais sur les mœurs des nati*[illegible] leur *Histoire des hommes*, sont exactement devenus les romans de la philosophie moderne. Tout y est calqué sur leurs vues et leurs faux principes; et pour peu qu'on soit instruit de la manière de penser de l'historien, on peut dire d'avance à chaque événement qui se présente, la tournure que son imagination y donnera, et les réflexions toutes neuves qui vont suivre.

Dans d'autres genres, encore plus propres à faire illusion on ne peut trop s'étonner, quand on considère tout cet appareil de science, cette pompe d'expressions, cette richesse de détails, cette profondeur de calcul, cet air imposant de démonstrations que nos philosophes emploient pour étayer les suppositions les

mœurs pleins d'art et d'imagination (9); nous arrangerons les faits au gré de nos opinions et toujours pour prouver contre la religion quelque grande vérité.

Cinquièmement, ensuite de cette tolérance universelle, nous donnerons pour premier article de croyance, pour premier moyen de salut, « de penser et d'agir » librement; » de douter de tout et de ne rien croire; d'admettre tous les systèmes, hors celui de la religion, comme ayant tous leurs raisons et leurs vraisemblances; de fonder la plus haute sagesse sur le plus modeste pyrrhonisme *, et de faire évanouir ainsi tout l'orgueil dogmatique et toute la confiance théologique. Tolérer tout, parce qu'on n'est sûr de rien; deux principes qui tiennent l'un à l'autre, et qui, dans la pratique, feront de la terre le séjour de la paix et de la concorde, ou, comme les superstitieux l'appellent, un paradis anticipé.

En établissant la liberté de penser, il est clair que nous nous réserverons la liberté de tout dire. En effet, que servirait à nos vues qu'on nous laissât l'une, si l'on

plus gratuits et les plus déraisonnables systèmes. Ils vont parler, dans l'étendue de deux ou trois cents pages, tout le jargon de la physique et des mathématiques pour établir une opinion bizarre, un fait controuvé, une cause imaginaire; tandis que deux ou trois réflexions simples et communes, que la moindre teinture de ces deux sciences peut faire naître, vont tout renverser. Ces systèmes si bien étayés semblent, au premier coup d'œil, former le plus sublime et le plus solide édifice; soufflez sur un si bel ouvrage, et il ne reste pour tout fondement que des absurdités.

(9) « Ce ne sont point des philosophes qui connaissent le » mieux les hommes; ils ne les voient qu'à travers les préjugés » de la philosophie; et je ne sache aucun état où l'on en ait » tant. » (ROUSSEAU.)

« Les philosophes mêmes, dit d'Alembert, fomentent les » préjugés qui leur sont utiles avec autant d'ardeur qu'ils tâ» chent de renverser les préjugés (*et plus souvent encore les » vérités*) qui leur nuisent. (*Essais sur les gens de lettres.*)

* Voyez la lettre XVI, tome Ier, page 182.

prétendait nous ôter l'autre? et comment se ferait la communication des lumières, s'il ne nous était pas libre de les répandre? On appelera cet heureuse hardiesse effronterie, licence. Mais « le public éclairé sait qu'il » est utile de tout penser et de tout dire (10), et que » les erreurs mêmes cessent d'être dangereuses lorsqu'il » est permis de les contredire..... elles se déposent » bientôt d'elles-mêmes dans les abîmes de l'oubli : et » les vérités seules surnagent sur la vaste étendue des » siècles *. » Si quelques-unes de ces vérités sont nécessaires, ce sont surtout les nôtres, puisqu'elles rompent toutes les chaînes de la contrainte et de l'esclavage (11).

(10) Un homme d'esprit a dit cependant avec assez de fondement : « Il est dangereux d'apprendre au peuple à raisonner » (surtout lorsqu'on risque de lui apprendre à raisonner si » mal). Il ne faut pas l'éclairer trop, parce qu'il est impossible » de l'éclairer assez. »

* Préface du livre de l'*Esprit*.

(11) Oui, sans doute, et avant toutes choses les liens de la religion. Toutefois, à en croire Voltaire, dans le *Traité* même *de la tolérance*, chap. 20, « Partout où il y aura une société établie, une religion sera nécessaire. Les lois veillent sur les crimes publics, et la religion sur les crimes secrets. »

« On veut nous ôter la religion, hé quoi, la religion! cet objet grand et sublime, la sanction la plus inviolable des lois, la seule loi que l'homme porte toujours avec lui, la seule qui place le supplice à côté du crime dans le cœur du méchant, aussi réprimante dans la nuit du secret qu'à la face de la terre, aussi redoutable à celui qui peut tout qu'à celui qui habite sous le chaume, frein nécessaire, frein universel, cent fois l'écueil des emportemens d'un peuple aveugle; cent fois couvert d'écume par le despote étonné de trouver une puissance supérieure à la sienne! » (*Eloge de Dumoulin par* Henrion.)

On veut nous ôter la religion! et pour chacun de nous en particulier quelle perte peut-être comparée à celle-là? Quelles ressources reste-t-il à celui qui se refuse à ses tendres impressions et à son éclatante lumière? « De combien de douceurs n'est-il point privé! quel sentiment pour le consoler dans ses

Sixièmement, après avoir endormi pendant quelque temps les hommes par les beaux noms de *grand Être*, de *loi naturelle*, et les avoir amusés de tous ces rêves brillans, il faut, autant que nous le pourrons sans nous compromettre, laisser tomber ce voile transparent par lequel nous gazions nos véritables sentimens, et nous affaiblissions aux yeux encore timides du profane vulgaire l'éclat de la vérité.

« Il est temps que la raison, injustement dégradée » quitte un ton pusillanime qui la rendait complice du » mensonge et du délire. La vérité est une; elle est » nécessaire à l'homme, elle ne peut jamais lui nuire*. » Voici le moment où elle doit briller de toute sa lumière : c'est l'heureux temps de la révolution prédite par nos sages, c'est le grand siècle où l'univers entier va devenir philosophe. Il faut donc que quelqu'un de nos chefs fasse paraître un de ces ouvrages vraiment philosophiques et pensés fortement, où sans détour on prêche le matérialisme; cette doctrine déjà préparée, annoncée par tant d'écrits, mais pas encore aussi hautement publiée, aussi parfaitement développée qu'il serait à désirer.

Là, au mot *Dieu*, cet épouvantail des faibles et des imbéciles (et jusqu'ici presque tout l'univers l'a été), on substituera le grand mot de *nature*, en tâchant de la définir un peu clairement s'il est possible (12).

peines? Quel spectacle anime les bonnes actions qu'il fait en secret? quelle voix peut parler au fond de son âme? quel prix peut-il attendre de sa vertu? Comment doit-il envisager la mort? » (Et quel bon usage peut-il faire de la vie)? (Rousseau.)

* Voyez les dernières lignes de la note (3) ci dessus : *Jamais disent-ils*, *etc.*

(12) En voici, après tout, une définition assez nette, et même assez complète pour quiconque ne peut apercevoir dans l'univers que du mouvement et de la matière. C'est dommage que, ne nous offrant que des effets, elle rappelle à l'esprit l'idée même de la cause qu'on veut détruire. A l'égard de l'exemple qui

Qu'on y prenne garde, c'est ici l'article important. Si on laisse au peuple ce fantôme de la Divinité, ce vieux préjugé, le plus ancien, le plus universel, le plus enraciné de tous, nous ne tenons plus rien. Les attributs de sagesse, de justice, d'amour pour l'ordre et pour le bien, reparaîtront toujours, et avec eux renaîtra la loi naturelle, avec eux se reproduiront les idées de châtimens et de récompenses après cette vie; par eux le christianisme lui-même reprendra une nouvelle force. Car enfin il y a entre l'idée de Dieu, telle qu'on l'avait imaginée, et la loi naturelle, entre celle-ci et la religion du chrétien, plus de liaison qu'on ne croit ordinairement. L'idée de perfection qui semble attachée à cette dernière paraît comme un supplément nécessaire à l'insuffisance de l'autre. Dieu une fois supposé, il serait assez naturel de penser que ce qui est le plus conforme à sa sainteté et sa gloire tire de lui son origine.

Il est donc de la plus grande conséquence de bien faire sentir que ce que nous admirons le plus dans l'univers peut être expliqué (13) par des combinaisons fortuites, ou, pour parler plus juste, par l'essence

suit cette définition, il servirait plutôt à la combattre, à l'obscurcir, qu'à la rendre plus sensible.

« La nature, dans sa signification la plus étendue, est le grand tout qui résulte de l'assemblage des différentes matières, de leurs différentes combinaisons et des différens mouvemens que nous voyons dans l'univers. La nature, dans un sens moins étendu, ou considérée dans chaque être, est le tout qui résulte de l'essence, c'est-à-dire, des propriétés, des combinaisons, des mouvemens ou façons d'agir qui les distinguent des autres êtres. C'est ainsi que l'homme est un tout résultant des combinaisons de certaines matières douées de propriétés particulières dont l'arrangement se nomme *organisation*, et dont l'essence est de sentir, de penser, d'agir, en un mot, de se mouvoir d'une façon qui le distingue des autres êtres avec lesquels il se compare. » (*Système de la nature*, chap. 1)

(13) « C'est une manie commune aux philosophes de tous

nécessaire des choses, par les lois du mouvement et les propriétés de la matière (14).

les âges, de nier ce qui est et d'expliquer ce qui n'est pas. » (Rousseau.)

Voyez, au reste, sur toutes ces explications si heureuses dont le *Système de la nature* est rempli, l'ouvrage de Holland : il est vrai qu'en fait de physique, de géométrie, d'astronomie, et dans tout ce qui concerne les hautes sciences, dont l'auteur du *Système* emprunte souvent les termes pour faire illusion, celui-ci est traité poliment par son adversaire comme un enfant : mais il faut avouer qu'il le mérite bien, et qu'à l'extrême différence de raisonnement qu'on remarque en eux, on croit avoir dans Holland un athlète vigoureux, un géant qui se joue d'un pygmée.

(14) « L'univers, ce vaste assemblage de ce qui existe, ne nous offre partout que de la matière et du mouvement. » (*Système*, chap. 1) « Mais, nous dira-t-on, d'où la nature a-t-elle reçu son mouvement? Nous répondrons que c'est d'elle-même, puisqu'elle est le grand tout, hors duquel conséquemment rien ne peut exister. » (*Système*, chap. 2.) Voilà ce qu'on appelle une pétition de principes.

Pour faire tout sortir de ces deux principes, le mouvement et la matière, l'auteur du *Système de la nature*, de cet ouvrage si vanté par ceux qui osent tout lire et n'approfondissent rien, qui prennent des mots pour des idées, et des déclamations pour des preuves, établit premièrement (chap. 1), que « c'est à la physique et à l'expérience que l'homme doit recourir dans toutes ses recherches; que c'est par nos sens que nous sommes liés à la nature universelle; que c'est par eux que nous pouvons la mettre en expérience et découvrir ses secrets; et que toutes les erreurs des hommes sont des erreurs de physique. « Mais quelle physique, quelle expérience, quels sens nous montrent la *nature universelle*, le grand tout, hors duquel rien ne peut exister. Quelle expérience, quels sens nous montrent notre âme, et nous apprennent, en dépit des preuves invincibles que nous avons de sa spiritualité, qu'elle n'est elle-même qu'une combinaison du mouvement de la matière? Quelle expérience, quels sens, quelle physique un peu plus éclairée que celle qui de l'eau et de la farine fait naître des êtres organisés, nous disent que les lois du mouvement et les propriétés de la matière suffisent

Ici reviennent ces grandes questions, énoncées par de grands mots déjà tout propres à étonner et à faire

et ont dû suffire par elles-mêmes dès l'origine, pour mettre de la vie, du sentiment, de l'ordre, de l'intelligence, de la sagesse dans l'univers et dans les combinaisons sans nombre qu'il nous présente ? Quel nouveau chef-d'œuvre ces lois et ces propriétés enfantent-elles sous nos yeux ; et quel être organisé produisent-elles qui n'ait son germe? Quel est celui de nos sens qui a pu nous apprendre que la matière est éternelle? Quelle expérience, quelle physique et quels sens nous disent qu'il n'y a point de Dieu ? Ah ! s'il fallait que les hommes, afin d'éviter les erreurs de physique, attendissent pour se déterminer, pour juger, pour faire usage du sentiment et de la raison, les expériences de nos sages, où en serait le genre humain ?

Pour ne pas nous laisser séduire par leurs faux principes, reconnaissons que l'expérience et les sens ne nous apprennent que des vérités particulières dont on ne peut former une proposition générale sans risquer de se tromper ; tandis que l'évidence au contraire nous conduit sûrement et par sa propre lumière aux propositions les plus universelles. Qu'un homme, par exemple, qui, dans les temps les plus reculés et parmi d'anciens peuples, n'eût jamais vu de nègre, et n'en eût jamais entendu parler, eût dit, d'après une expérience constante et uniforme par rapport à lui et à tous ceux qui l'environnaient, que tous les hommes sont blancs, il se serait certainement trompé : mais que ce même homme, partant d'un principe évident par la nature même des idées qu'il renferme, eût affirmé que le tout est plus grand que sa partie, il eût avancé une vérité incontestable et que rien ne peut démentir, tant il est vrai que l'évidence toute seule est infaillible, et que sans son secours l'expérience même ne l'est pas ! C'est ce que démontrent toutes les vérités géométriques, qui sont telles à nos yeux, sans qu'il soit besoin d'instrumens ni d'expérience pour les vérifier, et à qui il suffit d'être des corollaires évidens de propositions évidentes par elles-mêmes.

En second lieu, l'auteur du *Système* établit (chap. 2), que *le mouvement est une façon d'être qui découle nécessairement de la matière* ; *qu'elle se meut par sa propre énergie* ; *qu'il est de l'essence de la matière de se mouvoir* ; et il le prouve par cette assertion, que toute particule de matière est en mou-

impression par eux-mêmes : « Si la matière morte se » combine avec la matière vivante, comment se fait

vement. Mais, en accordant cette assertion si peu démontrée, il ne s'ensuivrait nullement de ce que toute matière se meut, qu'elle se meuve nécessairement.

Troisièmement, l'auteur établit (*même chap.*), *tout ce qui se meut est mû par un autre être, en sorte qu'à parler strictement, il n'y a point de mouvemens spontanés dans les différens corps de la nature*, c'est-à-dire, selon la définition même de l'auteur, de ces mouvemens *qui font qu'un corps agit et se meut par sa propre énergie*; *car, s'il existait un tel être*, dit-il (*ch.* 10), *il aurait la force d'arrêter ou de suspendre lui seul le mouvement dans l'univers.*

Mais voilà, dès le commencement et dans tout ce qui fait la base du *Système*, une terrible contradiction. Rapprochez ces deux principes établis dès le second chapitre, quoi ! selon le premier, *la matière se meut par sa propre énergie*, et selon l'autre, *il n'y a point de mouvemens spontanés*, de ces mouvemens *qui font qu'un corps se meut par sa propre énergie*, et nul corps ne se meut ainsi !

Mais en insistant sur les contradictions de l'auteur du *Système*, *si tout ce qui se meut est mû par un autre être*, s'il ne se meut pas par lui-même, le mouvement ne lui est donc pas essentiel ? il n'est donc pas de *l'essence de la matière de se mouvoir ?*

Mais encore, si *tout ce qui se meut est mû par un autre être*, avant que d'être mû il était donc en repos ; dans la nature des choses, l'idée du repos serait donc antérieure à celle du mouvement.

Mais enfin, comment un être qui ne se meut pas par lui-même a-t il eu, dans les principes de l'auteur, la force de se mouvoir et celle d'en mouvoir d'autres ? Cette force, d'où l'a-t-il reçue dans l'origine ? et où l'a-t-il puisée ? « Si tout ce qui est dans la nature n'a comme il s'exprime, que des mouvemens *acquis et communiqués* ; si, selon lui, tels sont même les mouvemens *internes et cachés* ; si *la nature est le grand tout qui comprend tout*, en sorte qu'il n'y ait rien hors d'elle qui ait pu donner le mouvement à la matière, comment a-t-elle pu se le donner à elle-même ? et que signifie une suite de mouvemens

» cette combinaison? Quel en est le résultat, si les
» moules sont les principes des formes? ce que c'est
» qu'un moule? si c'est un être réel et préexistant, ou
» si ce n'est que les limites intelligibles d'une molécule
» vivante unie à de la matière morte ou vivante; limites
» determinées par le rapport de l'énergie en tout
» sens * ? » Questions savantes et profondes, par lesquelles nous aurons si heureusement préludé dans d'autres ouvrages.

Ici encore nous aurons grand soin d'établir ** qu'il
» n'y a point d'ordre proprement dit dans la nature....
» que ce que l'on appelle *ordre* n'est jamais que l'en-

produits sans aucune cause qui ait eu, hors de cette suite infinie, la force de les produire !

D'après toutes ces contradictions que devient un système tout entier qui ne porte que sur elle? Au reste, ce qu'il y a de plus essentiel à observer, c'est que ces contradictions sont inévitables dans tout système tel que celui-là : car, ou la matière et toute partie de matière se meut nécessairement, ou elle est mue par une autre. Si c'est nécessairement qu'elle se meut, elle ne peut avoir de mouvemens *communiqués*, parce qu'elle ne peut changer, modifier celui qu'elle a sans altérer sa matière d'être nécessaire, sans altérer son essence : et dès lors rien ne peut s'expliquer, rien, ainsi que nous l'avons déjà dit, ne peut être comme il est dans la nature. Si au contraire toute partie de matière n'a que des mouvemens *acquis*, il faut donc recourir à une cause supérieure et étrangère qui les lui ait donnés. Que le matérialiste réponde nettement à cela.

Il ose bien prétendre que Dieu *est un être inutile* : quel être inutile que celui sans lequel on ne peut rendre raison de rien, et sans lequel tout n'est plus en nous et hors de nous que fiction et qu'absurdité! On parle sans cesse des lois nécessaires du mouvement: oui, sans doute, le mouvement a des lois nécessaires, mais d'une nécssité conditionnelle, hypothétique, comme on l'appelle, et relative à la volonté du premier moteur : or, c'est d'une nécessité absolue qu'il fallait prouver que ces lois sont nécessaires.

* *Interprétation de la nature.*

** *Système de la nature, chap. 5.*

» chaînement uniforme et nécessaire des causes et des » effets, ou la suite des actions qui découlent des pro- » priétés des êtres tant qu'ils demeurent dans un état » donné *.... que l'intelligence est une façon d'être » et d'agir propre à quelques êtres particuliers ; et que, » si nous voulons l'attribuer à la nature, elle ne serait » en elle que la faculté de se conserver par des moyens » nécessaires dans son existence agissante. Ainsi, en » refusant à la nature l'intelligence dont nous jouis- » sons nous-mêmes, en rejetant la cause intelligente » que l'on suppose son moteur ou le principe de l'ordre » que nous y trouvons, nous ne donnons rien au » hasard ni à une force aveugle ; mais nous attribuons » tout ce que nous voyons à des causes réelles ou » faciles à connaître (15).

* « Il est dans l'ordre que le feu nous brûle, parce qu'il est de son essence de brûler : il est dans l'ordre que le méchant nuise, parce qu'il est de son essence de nuire. » (*Système de la nature*, *chap.* 5.)

(15) On voit assez combien tout cela est lumineux. Et pour surcroît de lumières, l'auteur du *Système* prévient ainsi une des plus fortes objections qu'on puisse lui faire : « On nous dira sans doute que la nature, renfermant et produisant des êtres intelligens, on doit être intelligente elle-même, ou doit être gouvernée par une cause intelligente. Nous répondrons que l'intelligence est une faculté propre à des êtres organisés, c'est-à-dire, constitués et combinés d'une manière déterminée, d'où résultent de certaines façons d'agir que nous désignons sous des noms particuliers, d'après les différens effets que ces êtres produisent. (*Ibid.*)

Il faut avouer que cet auteur est extrêmement heureux dans ses solutions, et qu'il ne pouvait mettre plus de force ni de clarté dans ses réponses.

Mais, parmi tout ce pathos philosophique, qu'il nous dise comment il pourrait prouver que cette intelligence, qui est, selon lui, une faculté propre à des êtres organisés, ne serait pas par cela même propre à la nature qui les renferme et les produit : car enfin, si nous qui sommes une très-petite production de cette nature, nous réunissons cependant à une po:-

» Chaque être, dirons-nous encore, est un individu
» qui dans la grande famille remplit sa tâche néces-
» saire dans le travail général. Tous les corps agissent
» suivant les lois inhérentes à leur propre essence,
» sans pouvoir s'écarter un seul instant de celles suivant
» lesquelles la nature agit elle-même : force centrale
» à laquelle toutes les forces, toutes les essences, toutes
» les énergies sont soumises ; elle règle les mouvemens
» dans tous les êtres par la nécessité de sa propre
» essence ; elle les fait concourir de différentes ma-
» nières à son plan général.... ; elle les accroît et les
» altère, les augmente et les diminue, les rapproche
» et les éloigne, les forme et les détruit, suivant qu'il
» est nécessaire pour le maintien de son ensemble, vers
» lequel cette nature est essentiellement nécessité de
» tendre* (16). »

tion de matière organisée une portion d'intelligence, pourquoi la nature prise dans son ensemble, ne serait-elle pas une grande machine, un grand corps parfaitement organisé, uni à une âme bien supérieure à la nôtre, et doué d'une souveraine intelligence. Ce doute, si peu fondé pour nous qui reconnaissons, d'après des raisonnemens invincibles, une substance purement spirituelle, créatrice de cet univers, mais qui a des fondemens très-réelles dans le système de l'athée, combien ne serait-il pas inquiétant pour lui s'il voulait raisonner conséquemment !

* *Système de la nature*, *chap.* 4.

(16) *Essentiellement nécessité... par la nécessité de sa propre essence... Force centrale, à laquelle toutes les forces, toutes les essences, toutes les énergies sont soumises...* Des essences soumises ! soumises à une autre essence ! des essences partout. Quelle heureuse manière de philosopher ! de tout expliquer ! et quel nouveau jour cette méthode répand sur toute la nature ! Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est cette nature qu'on a définie (ch. 1) *le grand tout qui résulte de l'assemblage des différentes matières, de leurs différentes combinaisons, et des différens mouvemens que nous voyons dans l'univers* ; cette nature qui n'est dès lors qu'une idée abstraite, qu'un mot vide de sens, si on l'applique à un être par-

C'est d'après ces éclatantes vérités que nous ferons voir que c'est sans ordre, sans règle, sans l'intervention d'aucun être intelligent, et seulement en conséquence des lois nécessaires du mouvement et des propriétés de la matière que le soleil, par exemple, ce globe ardent et lumineux, a été formé par l'embrasement d'une planète, qui s'est si justement trouvée à telle distance plutôt qu'à telle autre; que, par une suite des mêmes lois, notre terre pourrait bien s'enflammer à son tour, et devenir soleil pour un autre monde qui, dans le temps précis se trouverait avoir besoin de sa chaleur et de sa lumière : que tous les astres, s'attirant, se repoussant en raison de leur masse et de leur distance, gravitant les uns vers les autres et vers un centre commun, suivent par des lois si simples leur marche constante et régulière, sans que ces lois aient d'autres principes qu'elles-mêmes, sans cet arrangement, ce rapport des astres entr'eux, leur distance et leur masse réciproques, si justement combinée pour les effets qui résultent, aient été réglés d'une manière si précise autrement que par la nécessité des choses; nécessité qui comme nous l'avons dit plus haut, n'est pas une force aveugle, mais qui n'est pas non plus une force intelligente : que sur notre globe les plantes, les arbres, les animaux, les hommes, les insectes, les fruits, les fleurs, toutes les productions de la terre qui nous ravissent par les rapports innombrables et si heureusement rencontrés que nous y apercevons, ne sont en effet que des rencontres nécessaires de germes, de molécules organiques, de

ticulier, cette nature dénuée d'intelligence, et qui cependant se trouve essentiellement nécessitée de tendre vers un but, vers un plan général, qui est (ch. 4) *le maintien de son ensemble*, le maintien du tout *par le changement continuel de ses parties, qu'elle force de concourir au bien général de la grande famille* Parmi tant de merveilles, tant de mystérieuses contradictions qui ne s'écrierait avec nos sages : O nature! ô ma mère! que tu dis de choses à mon esprit et à mon cœur!

parties similaires, sans que les molécules, les germes primitifs, les moules intérieurs aient d'autre cause que l'essence et les propriétés de la matière (17).

Ici, comme sur tout le reste, il s'agit moins de raisonner, de prouver que d'embrouiller, d'envelopper, de nier, d'affirmer, de répéter, et de conclure; et au fond, le poste, le plus tenable pour nous, c'est le scepticisme. Nous aurons contre nous les géomètres profonds, les plus savans astronomes, les physiciens les plus éclairés; car ceux-ci croient tous en Dieu : mais à coup sûr ils se sont trompés, puisque tout homme est sujet à l'erreur. Nous ferons valoir en notre faveur le système de Newton et ses principes, quoiqu'il ait été si religieux envers la Divinité : quelque phrase de Descrates, quoiqu'elle suppose une intelligence qui dispose avec sagesse le mouvement et la matière : quelque expérience de Needham, que nous donnerons comme une démonstration des générations équivoques, si propres à notre système, quoique cet auteur ne soit nullement favorable au matérialisme (18), quoique

(17) C'est donc ainsi, et par les propriétés de la matière, que les différentes sortes d'abeilles, les guêpes, les chenilles, de taignes, que les animaux et tous les insectes ont, dès leur naissance et sans les avoir jamais appris, des procédés si analogues à leurs besoins, si industrieux, si dignes d'admiration aux yeux de l'observateur fidèle. O que cette matière, cette force non intelligente qui les a si heureusement organisés pour de telles ressources et de tels moyens avait d'art et d'esprit! (Voyez *l'Histoire universelle des insectes. de Réaumur*; *la Théologie des insectes, de Lesser*; *et la Contemplation de la nature, de C. Bonnet.*)

(18) Voici en effet ce qu'il dit dans sa préface sur ses *observations microscopiques*, page xvi; et son témoignage honore trop la religion révélée pour n'être pas rapporté ici tout entier. » Depuis quelques années que je me suis amusé à ce genre d'étude, je n'ai jamais trouvé aucuns principes opposés à la religion que ceux qui étaient faux en philosophie : il est naturel de croire que j'ai la liberté de rendre ce témoignage dans

cette expérience, telle qu'il l'a rendue, ne prouve en aucune manière ce qu'on lui fait prouver; quoiqu'il n'admette pas même cette sorte de génération, considérée par les meilleurs observateurs comme une des plus monstrueuses productions des siécles d'ignorance, ou une des reproductions les plus bizarres de la moderne philosophie (19).

un siècle où tant de demi-philosophes traitent avec si peu de ménagement une religion dont ils paraissent encore moins instruits que de leur prétendue philosophie. J'ai de plus cité fort souvent les propres paroles de l'Écriture-Sainte; et, quelque extraordinaire que cela puisse paraître dans un philosophe moderne, je n'ai pas honte d'avouer que j'y trouve plus de sublimité que dans tous les ouvrages des philosophes, et que c'est à l'Écriture-Sainte que je dois les plus hautes idées auxquelles j'aie jamais été capable de m'élever. » Voyez de plus une réclamation bien authentique et une réponse directe contre l'auteur du *Système de la nature* dans une note ajoutée, par Needham lui-même, à l'excellent livre qui a pour titre, *la vraie philosophie*.

(19) Voyez, sur les générations équivoques, *la Contemplation de la nature*, de Bonnet, tome 1, 7e partie, chap. 8 et suivans; les *Considérations sur les corps organisés*; du même auteur, tome 1er, chap. 7, 8, 11; le *Mémoire* de Haller *sur la formation du cœur dans le poulet*; les *Lettres à un Américain*; lettre XIe et suivantes; les *Mémoires* de Réaumur.

« Pendant combien de siècles, dit un savant mieux instruit et plus sage que l'auteur du *Système de la nature*, n'a-t-on pas soutenu dans les écoles, que la putréfaction donnait naissance aux insectes et à plusieurs plantes qui paraissaient imparfaites! Les expériences de *Rhedi* et de *Micheli* firent en peu de temps ce que le raisonnement n'avait pu opérer; et celles de *Réaumur* et *Linné*, en nous faisant connaître de plus en plus combien l'imagination avait besoin d'être réglée par l'observation, ont fait rougir ceux qui avaient soutenu le système sur la génération univoque et équivoque. Le hasard n'est plus qu'un vieux mot dépourvu de sens, incapable de produire aucun être organisé. La formation du plus petit des insectes, d'un moucheron si bien proportionné dans toutes ses parties, n'est pas plus le résultat d'un mouvement confus ou d'un arrange-

Il importe peu que ces gens-là soient pour nous, pourvu que sur notre parole on parvienne à le croire. Et d'ailleurs nous serons bien forts quand nous aurons parlé de l'énergie de la nature, de son laboratoire secret, de ses filières, etc., etc.; quand de la croyance générale nous aurons appelé si hautement à l'expérience *; que nous aurons tout ramené à la physique, que si peu de gens savent assez pour relever nos méprises, que nous aurons placé quelques termes de géométrie, quelques propositions que personne n'ignore; et que nous aurions appliquées bien ou mal; que nous aurons équivoqué sur les infiniment grands et les infiniment petits. Par-là du moins nous aurons fait un étalage d'érudition qui impose presque toujours; et, comme c'est la prévention qui décide, nous aurons tout fait quand nous aurons prévenu en notre faveur.

Septièmement, la connaissance la plus nécessaire à l'homme, ont très-bien dit les sages de tous les temps, c'est l'homme même, et c'est à nous encore qu'il était réservé de peindre l'homme tel qu'il est. Par là nous lui ôtons les folles espérances qui le trompent sur l'a-

ment fortuit que celle d'un éléphant. La mousse, ainsi que le chêne, est l'enfant de la nature, et la putréfaction n'est qu'un principe destructeur. Aujourd'hui le blé, l'orge, l'avoine, ne sont plus capables de produire les mauvaises herbes dans son champ. On n'en accuse que les graines superflues mêlées avec les semences ou transportées par les vents, et les terres surchargées de racines inutiles. Les insectes, ainsi que les plantes, deviennent le produit nécessaire d'autres végétaux ou animaux de même espèce. La nature, aussi avare dans la dépense qu'elle est magnifique dans l'exécution, soumet à ses lois immuables jusqu'aux plus petites parties de la matière, perpétue constamment les êtres par d'autres êtres semblables; et sa grandeur se reconnaît jusque dans les plus petits objets (DURANDE.)

* « Nous n'avons, dit l'auteur de l'*Interprétation de la na-*
» *ture*, qu'une expérience lente et une reflexion bornée. Mais
» avec ces deux leviers la philosophie s'est proposé de remuer
» le monde. »

venir, et l'empêchent de jouir du présent; les craintes religieuses et les vaines terreurs qui le rendent lâche et pusillanime ; qui l'empêchent de se délivrer de la vie lorsqu'il commence à s'ennuyer de vivre ; qui par l'idée d'un mal chimérique le privent souvent d'un bien réel; qui circonscrivent son être et l'usage de ses facultés au lieu de les étendre; qui bornent ses jouissances et empoisonnent ses plaisirs.

L'homme est une machine mieux organisée peut-être que celles qui l'environnent, mais toujours machine. « Ils peut être comparé * à une harpe sensible » qui rend des sons d'elle-même, et qui se demande » qui est-ce qui les lui fait rendre : elle ne voit pas » qu'en sa qualité d'être sensible, elle se pince d'elle-» même, et qu'elle est pincée et rendue sonore par » tout ce qui la touche. »

« Et qu'on ne dise point** que c'est dégrader l'homme » que de réduire ses fonctions à un pur mécanisme; que » c'est honteusement l'avilir que de le comparer à un » arbre, à une végétation abjecte... Le philosophe » exempt de préjugés n'entend point ce langage inventé » par l'ignorance de ce qui constitue la vraie dignité de » l'homme. Un arbre est un objet qui dans son espèce » joint l'utile à l'agréable; il mérite notre affection » quand il produit des fruits doux et une ombre agréable. Toute machine est précieuse dès qu'elle est » vraiment utile et remplit fidèlement les fonctions » auxquelles on la destine. »

O homme ! laisse donc ces vaines prérogatives dont te flattait un stupide orgueil, et souffre que le sage te ramène à ta véritable dignité !

L'homme tient son rang dans l'échelle des êtres ; il est précisément dans le degré au-dessus de l'orang-ou-

* *Système de la nature*, 1[re] partie, chaps 7.

** *Système de la nature*, 1[re] partie, chap. 12.

tang* ; il a deux facultés**, « la sensibilité physique et
» la mémoire ; ces deux facultés lui sont communes
» avec les animaux. Il leur est supérieur seulement par
» la différence d'organisation, parce qu'il a des mains
» par exemple, et non des pattes ; » ce qui, comme
on le voit assez, ne l'empêche pas d'être lui-même un
pur animal, un être purement physique. C'est ce que
nous prouverons sans difficulté en faisant dériver toutes ses facultés intellectuelles et morales, comme on les
appelle, de la faculté de sentir et des opérations de la
matière.

« Et d'abord vous trouverez*** que *sentir* est cette
» façon particulière d'être remué, propre à certains
» organes des corps animés, occasionnée par la pré-
» sence d'un objet matériel qui agit sur ces organes,
» dont les mouvemens ou les ébranlemens se trans-
» mettent au cerveau. Nous ne sentons qu'à l'aide des
» nerfs répandus dans notre corps, qui n'est, pour
» ainsi dire, qu'un grand nerf qui ressemble à un
» grand arbre dont les rameaux éprouvent l'action des
» racines communiquée par le tronc... Si l'on nous
» demande d'où vient à la matière la *Sensibilité*, nous
» dirons qu'elle est le résultat d'un arrangement, d'une
» combinaison propre à l'animal (20), en sorte qu'une

* Singe d'une très-grande espèce. Voyez tome 1er, les notes (1) et (5) sur la lettre XXIV.

** *De l'Esprit*, discours Ier, chap. 1.

*** *Système de la nature*, 1re partie, chap. 8.

(20) « L'animal, comme l'explique bien clairement le sa-
» vant auteur de *l'Interprétation de la nature*, est un sys-
» tème de molécules organiques qui, par l'impulsion d'une
» sensation semblable à un toucher obtus et sourd que celui qui
» a créé la matière leur a communiquée, se sont combinées
» jusqu'à ce que chacune ait rencontré la place la plus conve-
» nable à son repos. » *Obscurum perobscurius*, dit très-bien

» matière brute et insensible cesse d'être brute et insensible en *s'animalisant*, c'est-à-dire, en se combinant avec l'animal. Toute *sensation* n'est qu'une secousse donnée à nos organes; toute *perception* est cette secousse propagée jusqu'au cerveau; toute *idée* est l'image de l'objet à qui la sensation et la perception sont dues. La *réflexion* est l'exercice du pouvoir qu'a notre organe intérieur de se modifier lui-même, de se replier sur lui-même. Le *jugement* est la faculté qu'a le cerveau de comparer entre elles les modifications ou les idées qu'il reçoit, ou qu'il a le pouvoir de reveiller en lui-même, afin d'en découvrir les rapports et les effets.

» Les molécules de la matière qui produisent toutes les opérations de l'entendement * peuvent être comparées à des pipés, c'est-à-dire, produisent toujours certains effets déterminés; les molécules étant essentiellement variées par elle-mêmes et par leurs combinaisons, elles sont pipées pour ainsi dire, d'une infinité de manières. La tête d'Homère ou la tête de Virgile n'ont été que des assemblages de molécules, ou, si l'on veut, des *dés pipés par la nature*, c'est-à-dire, élaborés de manière à produire *l'Iliade ou l'Énéide.* »

Toutes ces notions sur l'entendement humain sont claires, nettes, précises, et ne supposent évidemment que du mouvement et de la matière. « De même ce n'est qu'une secousse distincte ou la modification marquée qu'éprouve le cerveau qui constitue la *conscience.* On nomme *esprit*, *sagesse*, *bonté*, *prudence*, *vertu*, des dispositions ou des modifications constantes ou passagères de l'organe intérieur qui fait agir les êtres de l'espèce humaine. *L'amour de soi* n'est

un auteur moderne : ou, en d'autres termes, c'est ce que Boileau appelait *du galimatias double.*

* *Système de la nature*, 2e partie, chap. 5.

» qu'une tendance ou direction, qu'une *gravitation* » *sur soi*, qu'une *force d'inertie*, le *penchant* pour un » objet quelconque, qu'une *attraction* telle qu'elle est » répandue dans toute la nature ; *la haine*, qu'une *ré-* » *pulsion* : car c'est ainsi que l'attraction rapproche » tous les êtres lorsqu'ils sont dans la sphère de leur » action réciproque, et la répulsion les sépare*.»

Ce système physique, si simple, si lumineux, si fécond, explique tout et répond à tout. C'est celui de la sympathie, et de l'antipathie, ramené à des principes évidens ; ce ne sont plus les qualités occultes de l'ancienne philosophie, ce sont les vraies propriétés de la matière (21).

* *Système de la nature*, 1re partie, chap. 8.

(21) En effet, tout cela est, on ne peut pas plus évident. Qu'y a-t-il, par exemple, qui explique mieux ce que nous appelons *sentir* que cette façon particulière d'être remué, propre à certains organes des corps animés. et ce grand nerf qui ressemble à un grand arbre dont les rameaux éprouvent l'action des racines communiquée par le tronc ? Qu'y a-t-il qui se ressemble davantage que la *secousse* donnée à mes *organes* et la *sensation* qu'elle me fait éprouver, que la *secousse* propagée jusqu'à mon *cerveau*, et la *perception* qu'elle occasionne, que le *repliement de l'organe intérieur sur lui-même* et ma *réflexion* ? Secousse, organe, cerveau, matière, qui se modifie, qui se replie, et sensation, idée, perception, réflexion, c'est exactement la même chose. Une matière brute et insensible qui, en s'animalisant, forme la sensibilité de l'animal ; une harpe qui rend des sons d'elle-même, qui se pince elle-même et se demande qu'est-ce qui la rend sonore ; une modification de l'organe intérieur qui forme la prudence; une secousse qui se sent elle-même, qui réfléchit sur elle-même et qui forme la conscience ; quelles lumières et quelle philosophie ! Des dés pipés, des molécules pipées pour former *l'Iliade*; une infinité de molécules qui se pipent les unes les autres par leurs combinaisons ; toute une nature qui se pipe, qui est pipée par elle-même : Ah ! s'est écrié un homme de bon sens, quelle piperie que tout cela !

De là il résulte que tout est nécessaire dans l'homme comme dans le reste du monde physique : qu'en lui il n'y a point de liberté ; que tout y est sujet aux mêmes effets, aux mêmes lois, aux mêmes mouvemens que le reste de la nature : « avec cette différence cependant* » qu'il est mû par un organe intérieur qui a ses lois » propres, et qui est déterminé nécessairement en » conséquence des idées, des perceptions, des sensa- » tions qu'il reçoit des objets extérieurs... Les hommes » deviennent bons ou méchans d'après la manière dont » ils agissent les uns sur les autres **. » Tout ceci équivaut à une démonstration ; et rien surtout ne me paraît mieux imaginé que cette doctrine de l'*organe intérieur*. Elle porte avec elle pour caractères essentiels la clarté, la simplicité et la précision,

Si l'homme n'est pas libre, il n'y a point pour lui de bien et de mal moral, point de vice ni de vertu : et dès lors tous les fers sont rompus, toutes les entraves sont brisées ; l'homme n'a plus qu'à suivre son penchant, qui d'ailleurs le détermine nécessairement. Aussi ne pouvons-nous trop élever les passions. Nous leur donnerons en toute rencontre l'avantage sur la froide et imbécile raison ; nous les présenterons comme le mobile des grandes actions et la source unique du vrai bonheur. « Ce sont les passions fortes qui font » exécuter les actions courageuses ***, et concevoir ces » idées qui font l'étonnement et l'admiration de tous » les siècles. J'entends par passion forte une passion » dont l'objet soit si nécessaire à notre bonheur que la » vie nous soit insupportable sans la possession de cet objet ****. »

* *Système de la nature*, 1re partie, chap. 8.

** Oui ; c'est-à-dire, en proportion de leur masse et de leur distance.

*** *De lesprit.*

**** Il est vrai que la soif de l'or, l'ambition, le désir

Et après tout *, « si nous examinons les choses sans » prévention, nous trouverons que la plupart des pré- » ceptes que la religion, ou que sa morale fanatique et » surnaturelle donne aux hommes, sont aussi ridicules » qu'impossibles à pratiquer. Interdire les passions aux » hommes, c'est leur défendre d'être hommes ; conseil- » ler à une personne d'une imagination emportée de » modérer ses désirs, c'est lui conseiller de changer son » organisation, c'est ordonner à son sang de couler plus » lentement ; dire à un homme de renoncer à ses ha- » bitudes, c'est vouloir qu'un citoyen accoutumé à se » vêtir consente à marcher tout nu (22). »

Ici cependant, et lorsqu'il et question de vérités qui ont rapport aux mœurs, il pourrait suffire dans de certains cas, de poser les principes sans en tirer les conséquences. Que dis-je ? il serait peut-être encore nécessaire, pour adoucir aux yeux du vulgaire une doctrine si relevée et si contraire à ses préjugés, d'inviter fortement les hommes à la vertu ; de déclamer contre leurs vices ; de leur faire sentir combien ils se sont détournés des sentiers de la vérité et du bonheur ; de leur parler de l'honnêteté, de la bienfaisance, de l'empire des mœurs et de la sagesse.

Je ne vois en tout ceci qu'une difficulté, c'est la contradiction qu'on pourrait trouver entre nos principes et nos raisonnemens. Si tout est nécessaire, nous dira-t-on, si l'homme est lui-même sous l'empire de la nécessité, pourquoi faire un livre pour l'éclairer ? Il est ce qu'il doit être ; des causes nécessaires ont amené son

de la vengeance, l'amour de la volupté, toutes les passions en un mot, portées à un certain excès, sont bien propres à faire produire de grandes et belles choses.

**Système de la nature*, 1[re] partie, chap. 17.

(22) Il n'est personne qui, avec un peu de sens et de droiture, n'ait horreur d'un pareil langage et n'en reconnaisse l'absurdité. Hélas ! à quoi est-il bon qu'à excuser tous les vices,

état actuel, et toujours pour le bien de la grande famille; pour le maintien du tout, auquel la nature, qui soumet toutes les forces, toutes les essences, tous les êtres, est essentiellement forcée de tendre; il est, comme tout le reste, dans l'ordre de la nature, où tous les êtres ne font que suivre les lois qui leur sont imposées. Ce sont les essences des choses * qui ont amené ses idées, ses vues, ses penchans, et jusqu'à sa religion que vous voulez détruire. La nature est-elle donc contraire à elle-même. Prétendez-vous contrarier vous-même son ouvrage sous prétexte de le rétablir! L'homme qui n'a point de mouvemens spontanés, qui n'est point libre, peut-il se dépraver lui-même? La nature se déprave-t-elle! Empêcherez-vous d'ailleurs la pierre d'être pesante, le feu de brûler; l'homme d'être méchant, si par son tempérament et son organisation il est nécessité à l'être? Il est dans l'ordre que le méchant nuise, parce « qu'il est de son essence de nuire. » Pourquoi donc, » et à quoi bon tant d'instruction, d'exhortations, d'éloquentes déclamations? Instruisez la pierre qui tombe, et invitez-la à suspendre sa chute, reprenez le feu qui brûle, et exhortez-le à réprimer son activité. Si l'homme est un être purement physique, quel plus grand pouvoir prétendez-vous sur lui?

A tout cela cependant il y a une réponse, et la voici. La même nécessité qui vous force à être bon ou méchant me contraint à vous exhorter, à vous éclairer, à vous reprendre, à faire un bon ou un mauvais livre. Nous avons tous raison, puisque nous sommes tous

à autoriser tous les crimes, et à étouffer sans retour le cri de la raison et de la conscience? Opposons à de semblables maximes ce qu'a dit dans un endroit Rousseau : « Je me crois moins » coupable en me reprochant mes fautes qu'en m'efforçant de » de les justifier; et je regarde commme le comble du crime » de vouloir en ôter les remords. »

* *Système de la nature*, 1[re] partie, chap. 12.

sous le fatal empire de la nature et de la nécessité.

Au reste, il est aisé de sentir * « combien nos principes sont les seuls qui puissent donner à la morale » une solidité inébranlable.... Il ne s'agit que de la » fonder; ainsi que nos devoirs, sur la nature de » l'homme, sur les rapports subsistans entre des êtres » intelligens qui, chacun de leur côté, sont amoureux » de leur bonheur.... En un mot, il faut donner pour » basse à la morale la nécessité des choses. »

C'est ainsi que nous pourrons dire avec autorité et avec fruit **: « Sois bon, parce la bonté enchaîne tous » les cœurs.... Sois doux, parce que la douceur attire » l'affection.... Sois reconnaissant, parce que la re- » connaissance alimente et nourrit la bonté. Sois mo- » deste, parce que l'orgueil révolte des esprits épris » d'eux-mêmes. Pardonne les injures, parce que la » vengeance éternise les haines... Sois retenu, tempéré, » chaste, parce que la volupté, l'intempérance, et les » excès détruiront ton être et te rendront méprisab'e. »

Toute cette morale, établie en dernier ressort sur notre propre intérêt, porte, comme on le voit assez, sur le seul fondement raisonnable, le seul que rien ne puisse ébranler (23). On n'aura pas besoin de recourir

* *Système de la nature*, 2e partie, chap. 9.

** *Système de la nature*, 1re partie, chap. 14.

(23) Non, rien ne l'ébranlera, ce fondement que le désir même du bonheur par lequel on prétend nous *obliger*. Combien de circonstances où l'intérêt de la vie présente se trouve en opposition réelle, ou du moins très-apparente, avec nos devoirs! *Sois reconnaissant*, dites-vous, *parce que la reconnaissance alimente et nourrit la bonté*. Mais il y a telle occasion où je gagnerais plus en un moment à être ingrat qu'à prétendre me ménager pour la suite de nouveaux bienfaits par la reconnaissance. Mais encore, que devient ce fondement inébranlable de la morale si je suis « *assez malheureusement né pour faire consister mon bonheur à faire le malheur de me*

aux chimères théologiques pour régler sa conduite dans ce monde visible. On sera en état de répondre à ceux qui prétendent que sans Dieu il ne peut y avoir de morale (24). La nôtre, étant prise de la nécessité des choses, a encore un autre avantage ; dans les maux de la vie elle nous console efficacement. *Nous souffrons*, pouvons-nous dire avec les plus doux sentimens de confiance et de résignation, *parce qu'il est de l'essence de*

semblables; si d'ailleurs j'adopte cette loi fondamentale d'un de nos sages, *de faire mon propre bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible ?* » *Discours sur l'Origine, etc.*)
Mais enfin quant à la règle de mes devoirs, prise de la nature de l'homme et des rapports subsistans entre des êtres intelligens, qu'est-ce qui déterminera d'une manière précise ces rapports : par exemple, les rapports de reconnaissance entre celui qui est obligé et celui qui oblige ; surtout lorsque je dis dans certains écrits que « l'histoire des bienfaiteurs ajouterait » un nouveau chapitre à celle des tyrans*; » ou bien encore, » les rapports du fils à son père ; lorsqu'après tout j'entends les philosophes nous dire que « l'âge qui amène la raison met » les enfans hors du pouvoir paternel, et les rend maîtres » d'eux-mêmes; que l'obligation de leur être soumis n'est que » pour le temps où les enfans sont dans un état d'ignorance et » d'ivresse ? ** »

Hélas ! on prétend se passer de Dieu dans le moral comme dans le physique ; et sans Dieu, sans la religion, tout porte exactement sur rien. O que la philosophie qui pose Dieu pour principe est une bien plus sage et plus douce philosophie !

(24) « Un incrédule, d'ailleurs heureusement né, dit Rous-

* La Harpe, dans l'éloge de Catinat, a mieux dit : « Les belles âmes trouvent la » reconnaissance trop douce pour permettre qu'on les en dispose. » Et c'est cependant ce que font d'une manière plus ou moins directe la plupart de nos sages : « Un » homme n'oblige, dit l'un d'entr'eux, que parce qu'il sent du plaisir à obliger » Quelle bizarrerie d'imaginer que l'on doit savoir gré à un homme qui est fait et or- » ganisé pour être libéral ! c'est à peu près comme si je le remerciais quand il va au » bal, parce qu'il aime la danse ; sa folie est de vouloir obliger ; et c'est sa volonté » qui le fait agir. »

** « Quelle faiblesse ! s'écrie un de ces philosophes de pleurer la mort d'un père. » Sa mort est comme celle de tout autre individu ; c'est une suite nécessaire de l'ar- » rangement de l'univers. Un père en donnant la vie à son fils, n'a pensé qu'à lui- » même et à ses plaisirs : lui tenir compte de ce prétendu bienfait, c'est le remercier

*quelques êtres de déranger l'économie de notre machine.**

Huitièmement, enfin, pour la perfection du grand œuvre que nous entreprenons, il nous reste à ôter aux hommes le joug onéreux de la société civile, et surtout à les tirer du dur esclavage où les retiennent la puissance et la politique des souverains.

A l'égard de la société **, « il est possible d'imaginer » pourquoi, dans l'état primitif, un homme aurait » plutôt besoin d'un autre homme qu'un singe ou un » loup de son semblable. » Il faut donc, s'il se peut, ramener tous les peuples à cet état où nos bons aïeux ne connaissaient ni les nœuds du mariage, ni les liens du sang. « Leurs unions se formaient au hasard..... ils » se quittaient avec la même facilité. La mère allaitait » d'abord ses enfans pour son propre besoin ; puis » l'habitude les lui ayant rendus plus chers, elle les » nourrissait ensuite pour le leur : sitôt qu'ils avaient » la force de chercher leur pâture, ils ne tardaient pas » de quitter la mère elle-même...., ils en étaient bientôt au point de ne pas même se reconnaître les uns

seau, se livre aux vertus qu'il aime ; il fait le bien par goût et non par choix. Si tous ses désirs sont droits, il les suit sans contrainte : il les suivrait de même s'ils ne l'étaient pas ; car pourquoi se gênerait-il ? Mais celui qui reconnaît et sert le père commun des hommes se croit une plus haute destination, l'ardeur de la remplir anime son zèle ; et, suivant une règle plus sûre que ses penchans, il sait faire le bien qui lui coûte, et sacrifier les désirs de son cœur à la loi du devoir. »

* *Système de la nature*, 1re partie, chap. 12.

** Voyez le *Discours sur l'origine*, etc. Au reste, en citant ici ce discours, on n'a pas prétendu en mettre l'auteur dans la même classe que l'auteur du *Système de la nature*; il a trop bien prouvé dans plusieurs endroits de ses écrits qu'il croyait du moins à Dieu et à la vertu.

» de ces soupers voluptueux et des liqueurs excellentes qu'il a bues. » Pères tendres ! qui avez désiré si ardemment de revivre dans d'autres vous-mêmes, vous voilà bien payés des soucis, des alarmes, des travaux et des veilles que vous ont coûté vos enfans !

» les autres. Heureux état ! Il semble que le genre » humain était fait pour y rester toujours ; et que cet » état est la véritable sagesse du monde..... Le fer » et le blé ont civilisé les hommes et perdu le genre » humain. » Dans sa première origine, avec cette manière de vivre simple et solitaire, il n'avait point à réfléchir, à raisonner ; il n'était fait que pour sentir, et j'ose presque assurer « que l'état de réflexion est un » état contre nature, et que l'homme qui médite est » un animal dépravé (25). »

(25) Ce n'est pas tout à fait dans les mêmes termes que s'en explique ailleurs Rousseau lui-même, lorsque, dans un endroit du *Contrat social*, il dit, en contrariant un peu son système : « Le passage de l'état de nature à l'état civil produit dans l'homme un changement très-remarquable, en substituant la justice à l'instinct.... Ses facultés s'exercent et se développent ; ses idées s'étendent ; ses sentimens s'ennoblissent ; son âme s'élève à tel point que, si les abus de cette condition nouvelle ne la dégradaient souvent au-dessous de celle dont il est sorti, il devrait bénir sans cesse l'instant heureux qui l'en arracha pour toujours, et qui d'un animal stupide et borné fit un être intelligent et un homme. »

Il est triste que ce qu'on a cité plus haut soit sorti de la même plume qui sur d'autres objets nous a tracé de si sages maximes; et qu'un homme qui a dit tant de choses bonnes et utiles, mieux que qui que ce soit n'eût pu les dire, ait donné prise sur lui par tant d'endroits.

C'est ainsi, au reste, que s'exprime à son sujet l'auteur d'une lettre qu'on a insérée, si je ne me trompe, dans une édition de ses œuvres. « Rousseau ne nous a pas appris à quoi peuvent servir ses systèmes, et quel a été son but en écrivant. J'ai écrit, dit-il pour donner aux Génevois de fortes raisons d'aimer leur gouvernement, pour leur inspirer l'humanité, l'amour de la patrie et de la liberté, et l'obéissance aux lois.

» Je crois donc entendre Rousseau parlant ainsi à ses concitoyens : Aimez votre gouvernement, car l'homme aurait beaucoup mieux fait de n'en point établir. Aimez vos semblables, car nous avons eu tort de sortir de cet état ancien où nous n'ai-

Mais enfin si les liens de l'habitude sont trop forts, si le préjugé est trop enraciné ; s'il ne nous est pas possible d'arracher les hommes à cette dépravation, à cette contrainte auxquelles les a réduits la société civile qui les a si fort approchés, il faut du moins tout oser et tout dire pour rompre les fers honteux que forgent aux nations ceux qui les gouvernent. Et n'est-il pas bien étrange * que l'homme se soit soumis sans réserve à des » hommes comme lui, que ses préjugés lui firent re- » connaître comme des êtres d'un ordre supérieur, » comme des dieux sur la terre ?..... » C'est le triste effet de l'ignorance. « C'est faute de connaître sa pro- » pre nature, sa propre tendance, ses besoins et ses » droits, que l'homme en société est tombé de la liberté » dans l'esclavage : il méconnut ou se crut forcé d'é- » touffer les désirs de son cœur, et de sacrifier son » bien-être aux caprices de ses chefs... Ils profitèrent » de l'erreur de l'homme pour l'asservir, le corrompre, » le rendre vicieux et misérable. »

C'est donc contre eux qu'il faut déclamer avec une nouvelle force et un noble enthousiasme. Il faut souf-

mions que le repos, une femelle et la nourriture. Aimez votre patrie, puisqu'il est vrai que nous devrions n'en avoir jamais eu d'autre qu'une caverne ou le pied d'un arbre. Soyez libres, attendu que nous sommes à plaindre de n'être pas dépendans d'un lion ou d'un ours qui nous aurait fait fuir devant lui. Enfin, obéissez aux lois, puisque vous étiez faits pour n'obéir à aucune. » Si les hommes n'avaient pas de meilleures raisons pour être bons citoyens, qu'aurions-nous droit d'en attendre ?

Eh ! pourquoi faut-il que l'*égoïste* manie d'avoir son système à part, ait enlevé à la vérité le mortel le plus propre à la peindre en traits de feu, et à la graver dans tous les cœurs ? Nous osions presque espérer qu'il y reviendrait un jour : il eût été sans doute une de ses plus belles conquêtes ; mais à coup sûr il eût reçu d'elle plus d'honneur encore qu'il n'eût pu lui en faire.

* *Système de la nature*, 1re partie, chap. 1.

fler l'esprit républicain dans les monarchies ; armer par nos écrits et nos discours les sujets contre leurs princes ; faire la guerre aux rois de la terre comme aux dieux du ciel ! briser le sceptre dans leurs mains * ; « rendre à la société le pouvoir de révoquer celui » qu'elle accorde à ses souverains, à ses législateurs, à » ses magistrats, à ses représentans, quand son intérêt » l'exige; de changer la forme de son gouvernement (26) » d'étendre ou de limiter le pouvoir qu'elle confie à » ses chefs sur lesquels elle conserve toujours une au- » torité suprême dont elle ne peut se dessaisir (27). »

* *Système de la nature*, 1re partie, chap. 9.

(26) « Les gouvernemens peuvent se dissoudre, est-il dit dans *l'Encyclopédie*, quand les puissances législatives ou exécutrices agissent par la force au-delà de l'autorité qui leur a été commise. (Au mot *gouvernement.*)

Eh ! que nos sages nous disent donc par quelle mesure bien exacte on pourra fixer le point précis où ces puissances auront passé leur autorité de manière à mériter qu'on les en dépouille! et qui est-ce qui aura droit de déterminer ce point critique où tout gouvernement peut se dissoudre ? Qui ne voit que de pareilles maximes assujétiraient bientôt tout état policé aux caprices d'une multitude effrénée, conduite par des chefs ambitieux, toujours prêts, comme les tribuns de l'ancienne Rome, à crier contre l'abus de l'autorité, et à couvrir leur intérêt personnel du fantôme apparent du bien commun ? Je passe sous silence bien d'autres maximes non moins pernicieuses auxquelles on peut faire la même réponse, et qui se trouvent consignées dans cette foule d'écrits que l'esprit d'impiété et de révolte ne cesse de répandre parmi nous.

(27) Indépendamment de ce que nous enseigne la religion révélée, que ces prétendus sages ne reconnaissent pas, et en supposant même qu'à la prendre dans son origine toute autorité dans les chefs porte essentiellement sur le consentement et la volonté des membres, il faudrait prouver en effet que la société pour son propre intérêt et la plus grande assurance de sa tranquillité, n'a pu consentir d'une manière expresse ou tacite à s'interdire l'exercice du pouvoir suprême, dont l'usage entrai-

Pour y parvenir, ne craignons pas de dire des souverains tout le mal que nous pourrons (28) ; de les calomnier, s'il le faut, dans nos histoires et aux yeux de l'univers ; de leur parler à eux-mêmes en instituteurs et en maîtres ; de leur dire à tout propos les injures les

nerait tant de maux sous le prétexte toujours spécieux d'un plus grand bien, et à le déposer tout entier sous la garantie des lois entre les mains du souverain. (Voyez *la lettre LIV ci-dessus*.)

Plus d'ailleurs on affirmerait que les lumières naturelles n'ont pu suffire pour produire ce consentement de la multitude à se dessaisir de la souveraine puissance, plus on devrait reconnaître la justesse de cette observation de Rousseau : » Les dissensions affreuses, les désordres infinis qu'entrainerait nécessairement ce dangereux pouvoir, montrent plus que tout autre chose combien les gouvernemens humains avaient besoin d'une base plus solide que la seule raison, et combien il était nécessair au repos public que la volonté divine intervînt pour donner à l'autorité souveraine un caractère sacré et inviolable qui ôtât aux sujets le funeste droit d'en disposer. Quand la religion n'aurait fait que ce bien aux hommes, c'en serait assez pour qu'ils dussent tous la chérir et l'adopter, même avec ses abus (*et il faut se souvenir qu'on abuse de tout*), puisqu'elle épargne encore plus de sang que le fanatisme n'en fait couler. (*Discours sur l'origine, etc.*)

(28) « Supposons, dans une chaire de Paris, un orateur élevé à l'école du patriarche des impies du temps, qui débite devant un peuple nombreux cette singulière doctrine : « Écoutez et soyez attentifs : Les souverains sont incapables d'aimer, de connaître et de récompenser la vertu. Leur science est d'être injustes à la faveur des lois ; leur art consiste à opprimer la terre ; ce sont des barbares sédentaires, des animaux féroces, pour lesquels ceux qui défendent la patrie ont la folie de se faire égorger ; ce sont eux qu'il faut punir personnellement, et non pas les troupes qui dévastent les campagnes : enfin tel homme qu'il plaira au peuple de mettre sur le trône en jouira à plus juste titre que celui qui l'occupait par le droit de sa naissance *. » Si

* Toutes ces horreurs sont répandues dans les ouvrages de plusieurs de nos sages dont les textes ne sont que trop aisés à vérifier !

plus outrageantes, de les appeler le vulgaire, la populace des rois ; de dégrader leur majesté ; de peindre, d'exagérer partout les abus du pouvoir sans en reconnaître, avec les vils politiques et les froids moralistes, la prétendue nécessité et les avantages ; de saper le trône, et de renverser du même coup l'autel sur lequel il s'appuie.

L'autorité des rois et celle des pontifes se soutiennent réciproquement ; il faut donc frapper en même temps sur l'une et sur l'autre (29). « Les ministres

cet orateur trouvait des auditeurs dociles, je dirais à votre majesté : O grand roi ! tremblez pour votre trône, craignez qu'une main téméraire, enhardie par ces discours séditieux, ne vous enlève la couronne de dessus la tête ; craignez encore.... Mais que dis-je ? rassurez-vous : la religion que vous protégez tient un autre langage à vos sujets. *Mes enfans*, leur dit-elle, *la puissance de votre prince vient de Dieu, de qui émane tout pouvoir. Qui résiste aux puissances résiste à l'ordre de Dieu même. Vous devez leur obéir non seulement par crainte, mais encore par devoir.* (Rom. c. 13, v. 1, 2. 5) *Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu*, (Marc 22, 12) *Soyez donc soumis au roi, comme dominant sur tout; et à ses ministres, comme étant envoyés par lui pour protéger le bien et punir le mal, parceque tel est l'ordre de la Providence.* C'est par de telles leçons, ô rois, que la religion établit votre trône dans la conscience même de vos sujets. » (*Dom Jamin.*)

(29) J'avoue que ceci, par exemple, me paraît maladroit. Nos philosophes se sont trop pressés de confondre les intérêts des deux puissances. C'était trop d'en vouloir à la fois à Dieu et au monarque ; aux ministres de la religion et au ministère public : par-là ils les réunissent plus fortement encore au lieu de les séparer et de les diviser ; ils leur apprennent à connaître et à craindre leurs plus dangereux ennemis. Il fallait s'attacher uniquement à déraciner toute idée de religion dans l'esprit des peuples, et bientôt après, les peuples se soulevant contre l'autorité, l'anarchie serait venue toute seule.... Elle est venue avec la révolution peu d'années après que ces lettres eurent été publiées de nouveau pour la dixième fois.

» du Très-Haut*, toujours tyrans eux-mêmes ou » fauteurs des tyrans, ne crient-ils pas sans cesse » aux monarques qu'ils sont les images du Très- » Haut?... Les tyrans et les prêtres n'ont-ils pas » combiné avec succès leurs efforts pour empêcher » les nations de s'éclairer, de chercher la vérité, de » rendre leur sort plus doux et leurs mœurs plus » honnêtes? » Décrions donc à la fois et les rois, et les prêtres, et les magistrats : appelons-les des oppresseurs, des brigands, des insensés, des fourbes, des méchans(30); et nous, au contraire, nous prouverons que l'esprit philosophique est le grand pacificateur des états, et que nous sommes les sages par excellence et les amis de la vérité.

Au bas du projet, le comte reprend et continue ainsi :

O mon père ! quelle sagesse que la leur, ou plutôt quel monstrueux excès ! et quelle frénésie ! il n'y a donc plus rien de sacré pour la nouvelle philosophie.

* *Système de la nature*, 2ᵉ partie, chap. 9.

(30) C'est ainsi que, dans une brochure très-philosophique, en même temps qu'on sonnait le tocsin contre les ministres de la religion, on appelait les magistrats, avant leur rétablissement, des *assassins* justement punis de s'être montrés les ennemis des philosophes, et d'avoir *vendu* aux prêtres *le sang de l'innocent*, en sévissant contre le gentilhomme d'Abbeville, dont tout le crime, il est vrai, était d'avoir si publiquement et si indignement outragé la religion. Je ne citerai pas le libelle qui renferme ces invectives, par égard pour le nom respectable sous lequel ses partisans ont osé le répandre. Tout ce que je peux dire de cet écrit, c'est qu'en déclamant contre le fanatisme, il est lui-même un modèle de prévention, de fanatisme et de fureur. L'auteur, comme on l'a très bien observé, y attribue partout à la religion ce qui est l'ouvrage des passions que la religion condamne.

Voila donc réunis sous un même point de vue les systèmes que j'adoptais, et les moyens dont ces amis de la vérité se servent pour les répandre! Voilà tous les délires que leurs passions enfantent, et qu'ils mettent à la place des clartés vives et pures que la religion nous présente! L'exposition même qu'ils nous font de leurs dogmes insensés et pervers, dégagée de toutes les précautions dont ils usent pour les adoucir, de tout l'étalage qu'ils emploient pour le faire valoir, ne suffirait elle pas pour les refuter? Le christianisme a ses preuves en même temps qu'il a ses mystères. Mais eux, que nous offrent-ils? des mystères sans preuves, accompagnés des plus grandes absurdités. La matière et le mouvement formant de toute part des chefs-d'oeuvres par combinaisons, que rien ne produit, que rien ne combine, si ce n'est une aveugle et fatale nécessité; des effets sans cause proprement dite; une nature partout en contradiction avec elle-même des suppositions toutes gratuites; des définitions arbitraires posées en principes; des organes des nos sensations, de nos perceptions confondus avec la sensation et la perception qu'ils occasionnent; toute vérité morale anéantie; toutes les passions mises en liberté; l'homme réduit à vivre dans des forêts, comme les animaux dont il fait seulement la plus noble partie, ou, selon quelques-uns, la partie la plus dépravée; la confusion à la place de l'ordre, et l'anarchie substituée à l'autorité civile et à la sagesse du gouvernement: c'est donc là à quoi se réduit toute leur doctrine! la fausseté dans le caractère et les démarches; la hauteur dans les enseignemens et les procédés; l'ironie, l'invective ou la séduction dans le langage; la bizarrerie, l'affectation dans les mots; l'entortillement et l'enflure dans les pensées; l'enthousiasme et le délire dans l'imagination; la hardiesse et l'inconséquence dans les raisonnemens; la tyrannie dans les opinions, tout en prêchant le tolérantisme; partout les cabales, le manége et l'intrigue, l'audace ou la singularité, une charlatanerie perpétuelle, voila su

quoi se fondent leurs succès ; et ils ont pu faire des dupes ! et ils ont pu trouver de la considération et du crédit ! et ils n'ont pas encore révolté contre eux le genre humain ! Ah ! en effet le genre humain est donc bien stupide et bien dépravé ! Mais que dis-je? leur secte est si peu nombreuse, malgré leur prétendu triomphe et leurs clameurs ! elle se décrédite si heureusement de jour en jour * ! encore quelques ou-

* Il n'est pas étonnant que, dans l'esprit des gens sensés et raisonnables, les philosophes soient tombés dans un si grand discrédit et une sorte de mépris. A quoi s'est terminée en dernier ressort leur philosophie? On ne saurait trop le redire : après de grandes promesses, ils n'ont offert que des paradoxes; ils ont tout réduit en problème ; ils se sont élevés contre toute autorité ; ils ont détruit tous principes, et étouffé dans les cœurs tout germe de sagesse et de vertu ; ils ont flétri tout mérite ; ils ont répandu le fiel et les injures ; ils ont employé l'intrigue et la cabale, la satire et la calomnie; ils se sont mordus et déchirés les uns les autres ; ils ont multiplié dans leurs ouvrages comme dans leurs entretiens les images licencieuses et les propos indécens ; ils ont dégradé les talens, ruiné le goût, corrompu les mœurs ; ils ont flatté bassement les protecteurs, et déclamé contre les protégés, lorsqu'eux-mêmes ne l'étaient pas : ils ont écrit pour la liberté de la presse lorsqu'il était question de répandre librement leurs opinions, de détruire la religion et le gouvernement ; et ils ont crié contre elle lorsqu'on a entrepris de leur répondre et de les démasquer : ils ont publié sur les toits leurs erreurs dès qu'ils se sont sentis soutenus et encouragés ; et ils se sont honteusement rétractés quand ils ont eu peur : ils en ont imposé aux simples par le ton équivoque qui régnait dans leurs écrits, tandis qu'ils imbibaient du venin de la séduction et de l'erreur ceux qui, plus au fait de leur langage, avaient le don de les entendre : ils ont eu l'imagination vive, ardente, la tête chaude, et le cœur froid, inaccessible à la compassion, à l'amitié pure, à l'amour de l'ordre et de la vertu, à un tendre intérêt pour le bonheur des autres hommes : la sensibilité de l'égoïsme a fait mourir en eux le sentiment. Ils ont affecté quelquefois, il est vrai, les grands mots d'*honnêteté*, de *mœurs*, de *bienséance* ; ils ont parlé le langage hypocrite

vrages dans le gout de celui qu'ils proposent, dans le genre qu'ils ont essayé avec tant de témérité, et l'illusion se dissipera entièrement : avec un peu de droiture et de principes dans ceux qui les lisent, non, je ne voudrais que leurs livres pour achever de les décriier.

Mais les principes sont si rares! on se laisse si aisément séduire ! Aussi, mon père, je viens de donner, ma clef à Veymur pour qu'il brûle sans pitié tous les ouvrages de cette nature que javais pris soin de recuillir. Eh !

du zèle, de l'humanité, de la bienfaisance ; ils en ont fait sonner bien haut quelques œuvres apparentes : et ceux qui ont vécu dans leur intimité, qui ont entendu entre eux leurs discours, qui ont suivi de l'œil leurs démarches, que des circonstances particulières ont associés pour un temps à leurs travaux, à leur conduite, à leurs erreurs, n'ont aperçu en eux que déraison, que désordre, qu'emportement, qu'indifférence pour leurs semblables, et qu'un amour exclusif de leurs folles inventions, de leur gloire, de leurs intérêts et de leurs plaisirs. Le public lui-même s'est désabusé sur leur compte ; et comme l'a si bien dit un de leurs plus célèbres antagonistes, « on a compris enfin que ces syrènes perfides ne cherchaient à flatter les hommes par leurs chants que pour les conduire à des écueils et se repaître du spectacle de leurs naufrages. Les breuvages qu'ils présentaient n'ont paru propres, comme ceux de Circé, qu'à changer en brute ceux qui seraient assez imprudens pour en approcher les lèvres. »

C'est ainsi qu'un auteur, également célèbre par les coups qu'il leur a portés, a peint la fausse philosophie de nos jours.

« C'est une philosophie à qui rien n'est sacré, et qui ne cesse de signaler son fanatisme par de nouveaux excès ; une philosophie contre laquelle dans tous les états de l'Europe les ministres des lois sont forcés de s'élever : enfin une philosophie séditieuse et meurtrière qui sape à la fois les fondemens de tous les autels, de tous les trônes, et dont les maximes pernicieuses, si par malheur elles étaient généralement répandues, feraient de la société un repaire de brigands et de crimes. » (PALISSOT, tome 6, page 412 de ses *OEuvres.*)

de quel malheur ne serais-je pas la cause si, pendant ma vie ou après ma mort, quelques-uns de ces livres tombaient par ma faute entre les mains d'un infortuné (1) ! un accès de fureur, une mort violente serait le triste fruit qu'il retirerait de cette lecture ; et, en les brûlant, je la lui aurais épargnée. Ah ! quel fléau pour l'humanité que nos sages si, selon la réflexion que vous en avez faite, la nature n'avait mis dans le cœur des hommes cet instinct moral qui combat avec force leurs dogmes impies, et si d'ailleurs ils ne finissaient pas par se combattre et se détruire eux-mêmes ! Quelle perte pour nous que celle de la religion s'ils avaient pu réussir à nous la ravir pour toujours * ! Hélas ! sans elle, nulle croyance à laquelle on puisse se fixer ; nulle félicité à laquelle on puisse s'attendre et encore moins à laquelle on puisse s'arrêter: on est entraîné par une pente rapide; on va de désirs en désirs, de jouissance en jouissance, se perdre dans tous les excès et s'abîmer le plus souvent dans toutes les horreurs de l'infortune et du désespoir. On perd de vue tout ce qu'il y a de plus consolant pour ne se réserver d'autre espoir que le néant, et d'autres motifs de résignation que la dure loi de la nécessité : tandis que dans la religion tout porte à la modération, à la tempérance, à la sagese ; tout concourt à entretenir l'égalité d'âme,

* « Cette religion auguste, qui présente à nos esprits des vérités éternelles et des intérêts si grands, gémissante aujourd'hui et presque foulée aux pieds, trouve partout les talens et les lettres armés contre elle. L'humanité, qui n'est grande que par la religion, réunit tous ses efforts pour briser elle-même le seul appui qui la soutienne. Quel est donc l'espoir frivole de tous ces hommes audacieux ? Leurs efforts sont impuissans ; ce tronc sacré peut être courbé par l'orage ; mais, appuyé sur des racines inébranlables, il ne peut jamais être renversé. De nouvelles attaques ne font qu'annoncer de nouvelles victoires. » Ainsi a parlé Thomas dans ses *Réflexions philosophiques et littéraires sur le poëme de la religion naturelle.*

(Voyez ci-dessus, la fin de la note (4) sur la lettre LVIe).

le contentement et la paix au sein même des souffrances, tout nous soutient, nous anime, nous console et nous conduit au bonheur.

Vous croiriez, me disiez-vous, mon père, à la religion chrétienne, à ne l'envisager que par son rapport à la vertu; et moi j'y croirais aujourd'hui à ne l'envisager que par son rapport avec la véritable félicité.

Nos philosophes, pour mieux jouir, s'ôtent les plus sûrs moyens d'être heureux. Il s'ouvrent une source intarissable de chagrin et de peines; et l'unique remède qu'ils préparent à leurs maux est de se délivrer de la vie. Mais, dans leurs principes mêmes, sont-il donc bien certains qu'ils n'y ait rien au-delà ? Eh quoi! la nature si prévoyante en apparence et si sage dans sa marche, tout aveugle qu'on la suppose dans le principe de ses opérations; cette nature qui a réuni tous les hommes dans le penchant uniforme à admettre de certains principes comme nécessaires au maintien de l'ordre et de la société; qui leur a donné universellement les notions du bien et du mal moral; qui leur a imprimé l'idée, le sentiment de l'immortalité, qui déjà même a uni si heureusement ici-bas le trouble et les remords au vice, la paix et le contentement à la vertu, ne pourrait-elle pas aussi, par ses combinaisons diverses, avoir fait un paradis pour les bons, et un enfer pour le matérialiste pensant comme il pense, agissant comme il agit ? et n'y aurait-il pas en effet moins de difficulté à le présumer qu'il n'y en a à croire avec ces faux sages que tout ce que je vois de si bien enchaîné, de si bien ordonné dans l'univers, a été produit seulement par une fatale nécessité ?

NOTE.

PAGE 284.

(1) *Eh de quel malheur ne serais-je pas la cause si, pendant ma vie ou après ma mort, quelques-uns de ces livres*

tombaient entre les mains d'un infortuné! etc. Rien ne prouve mieux les funestes suites que peut entraîner la lecture de tous ces livres impies, de tous ces ouvragas faussement philosophiques de nos jours qu'une anecdote tirée des papiers anglais-américains.

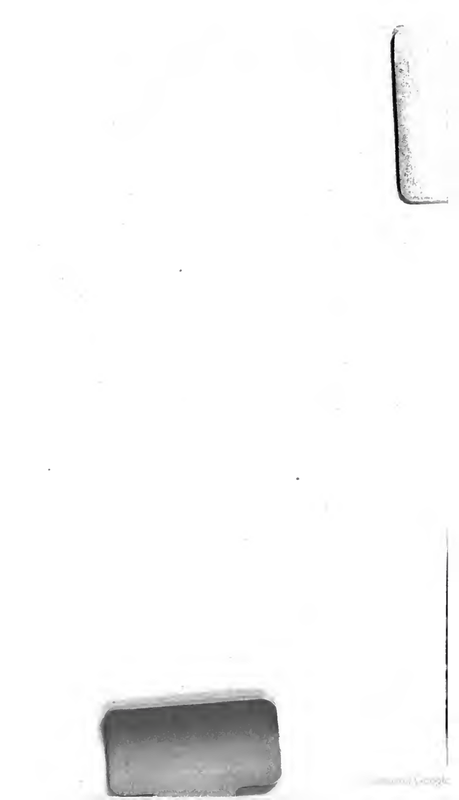
« Le 11 décembre au soleil levant, il s'est passé à Wetherfield un événement de l'espèce la plus étrange et la plus étonnante. William Beadle, né au midi de l'Angleterre, et qui a résidé vingt ans en Amérique, et après de dix à Wetherfield, avait épousé à Ferfield une femme aimable et d'une bonne famille. Il en avait eu quatre enfans, dont il dirigeait lui-même l'éducation avec un soin extrême, et il paraissait être tout à la fois un excellent père et un bon mari. Les affaires de commerce déclinant depuis quelques années, il se livra à la lecture, et malheureusement il goûta de préférence les livres qui ont été faits contre la religion; il en adopta tous les principes; écarta toute idée du bien et du mal moral, et regarda les hommes comme de simples machines; il se crut en droit de sa vie et de celle de sa famille. On a trouvé dans ses papiers, et dans plusieurs lettres écrites à des personnes de sa connaissance, peu de jours avant sa mort, qu'il y avait trois ans qu'il s'occupait de la funeste catastrophe à laquelle il a procédé avec la plus grande réflexion. Au lever du soleil il envoya sa domestique, la seule personne de sa maison qui ait survécu, porter une lettre dans le voisinage à un ami auquel il annonçait son horrible résolution, en lui déclarant qu'avant qu'il en eût achevé la lecture, il serait avec sa femme et ses enfans dans un état plus heureux : il le pria de prendre avec lui deux personnes, de venir à sa maison sans alarmer ses voisins, et d'apporter autant de tranquillité d'esprit qu'il en avait lui-même. A la réception de cette lettre, l'ami vola, mais il était trop tard; le malheureux avait employé le poignard, la hache et le pistolet; il s'était servi des premières armes pour détruire sa famille, et il avait tourné la dernière contre lui. Il y avait quelques semaines qu'il gardait ces instrumens meurtriers dans sa chambre, sous prétexte qu'il en avait besoin pour se défendre des voleurs. C'est avec le plus grand secret, et sans avoir été pénétré par qui que ce fût, qu'il a mis fin à la vie d'une femme aimable au milieu de sa carrière, et à celle de quatre enfans commençant la leur, dont l'aîné avait douze ans, et dans le temps qu'ils dormaient

paisiblement. Il paraît, par plusieurs circonstances, qu'avant qu'ils allassent au lit, il leur avait donné de l'opium : il a terminé cette sanglante tragédie en se tuant lui-même. On lisait dans une de ces lettres qu'il avait écrite auparavant : *C'est par humanité, c'est par tendresse, car aucun père ne fut aussi sensible que moi, que je prépare la mort de six personnes.* Le jury, après une enquête, a condamné sa mémoire; son corps a été exposé à l'opprobre public et jeté à la voirie; on a enterré sa femme et ses enfans avec décence : les cœurs humains et sensibles ont versé des larmes sur le sort de cette famille, et déploré les funestes principes qui ont fait un barbare d'un homme qui, avant son égarement, avait mérité l'estime de ses concitoyens. »



TABLE DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.




BIBLI